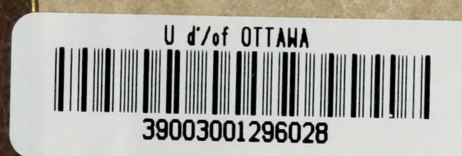
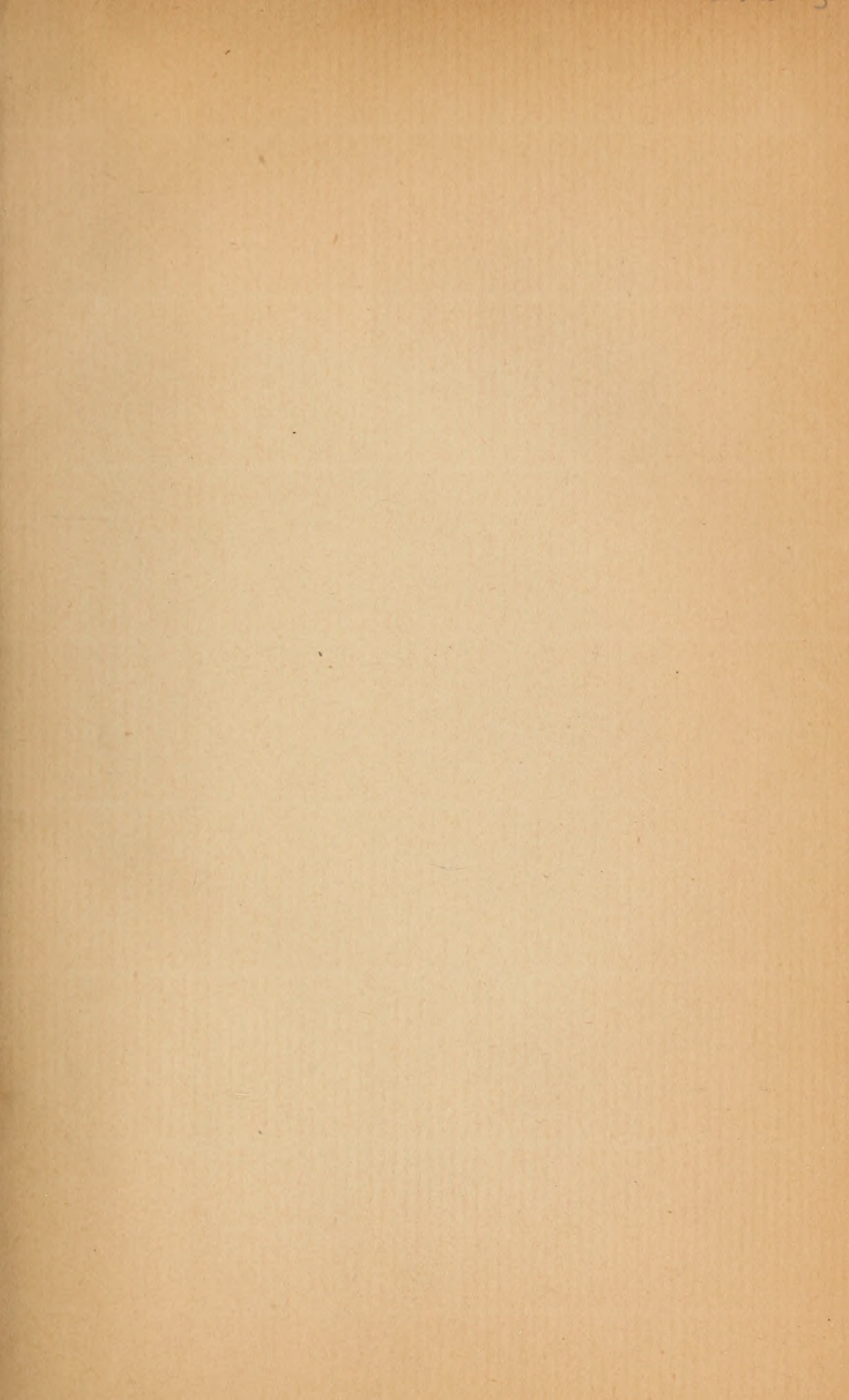
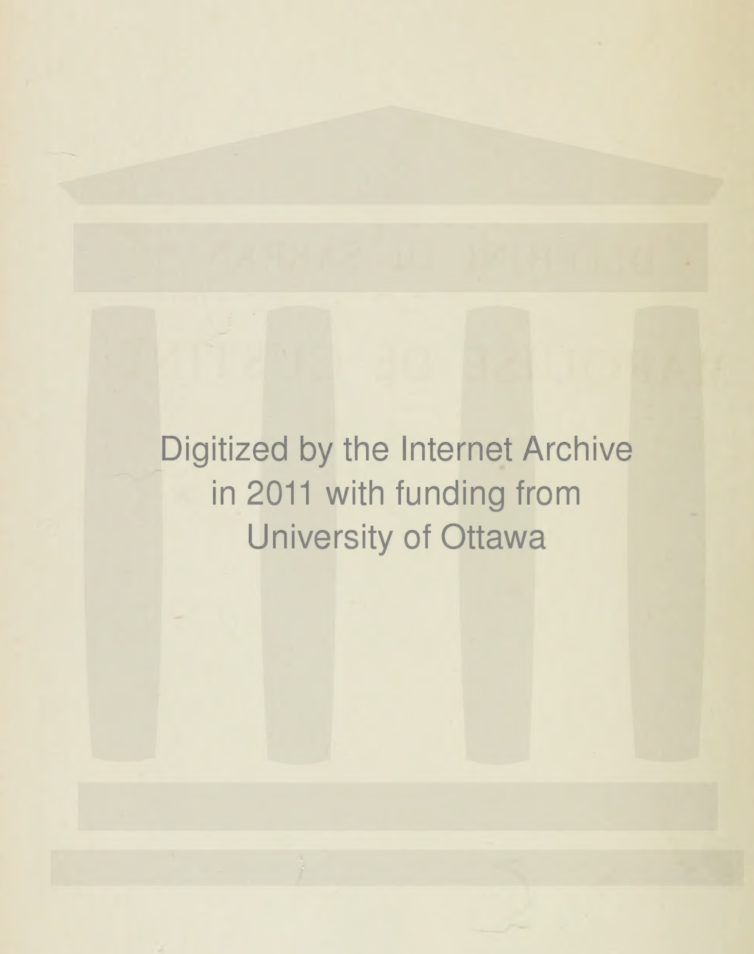

U d'/of OTTAWA
39003001296028


UE S^T ANDRÉ DES ARTS









DELPHINE DE SABRAN

MARQUISE

DE CUSTINE

PAR

GASTON MAUGRAS

ET

LE Cte P. DE CROZE-LEMERCIER

Avec un portrait en héliogravure

Troisième édition



PARIS

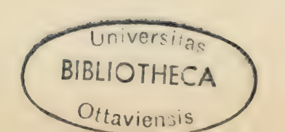
LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

—

1912



PRÉFACE

Au cours de mes études sur le dix-huitième siècle, je me suis trouvé à maintes reprises en rapport avec le comte Pierre de Croze-Lemercier, qui possédait une riche collection d'autographes. Pendant des années cet aimable érudit, dont la nature charmante inspirait l'attachement, n'a cessé d'avoir pour moi les plus gracieux procédés, mettant à ma disposition avec une inlassable bonne grâce les documents qu'il possédait.

Très fin lettré, de Croze-Lemercier éprouvait pour toutes les choses de l'esprit un goût des plus vifs, et il avait publié en 1894 sur le chevalier de Boufflers un volume plein d'agrément, qui a eu le plus légitime succès.

Comme nous partagions les mêmes goûts, l'intimité ne fut pas longue à naître en nous, et nos relations, purement littéraires au début, se transformèrent bien vite en une affectueuse et cordiale amitié.

De Croze-Lemercier avait depuis longtemps l'intention d'écrire la vie de Mme de Custine, et il avait réuni dans ce but de nombreux documents. Un jour où nous

nous entretenions de nos travaux et où il me parlait de ses projets, la pensée nous vint d'une collaboration. De part et d'autre l'idée fut acceptée avec joie.

Nous estimions que si on a beaucoup écrit sur Mme de Custine, elle est restée cependant fort mal connue. Ses papiers de famille, si nombreux et si complets, qui se trouvaient entre nos mains, devaient nous permettre de présenter enfin sous son véritable jour cette physionomie incertaine et changeante. Nous étions séduits par la pensée de raconter, avec preuves indiscutables à l'appui, cette vie si étrangement romanesque, commencée avec l'espoir d'un bonheur durable, puis troublée par des drames sans nom, terminée enfin dans la souffrance et le désespoir. Il nous paraissait d'une saine morale de montrer à nos contemporains, qui se complaisent si volontiers à gémir sur les malheurs de notre temps, ce qu'a été l'existence d'une femme pendant et après la tempête révolutionnaire, et jusqu'à quel degré de misère morale a pu tomber une créature délicieusement jolie, d'un naturel charmant, qui se croyait destinée à toutes les joies de ce monde, et qui, moins par sa faute que par celle des événements, n'a guère connu de la vie que les pires détresses.

Malheureusement, au cours de notre travail, de Croze-Lemercier fut atteint d'une maladie des plus graves et en quelques mois il était enlevé à la tendresse des siens, à l'affection de tous ses amis.

J'ai donc eu le chagrin d'achever seul cette étude sur Mme de Custine, mais il m'est très doux de rendre un hommage mérité au collaborateur précieux, dont j'ai pu apprécier si souvent l'érudition profonde et variée, à l'ami fidèle, dont l'esprit, le charme et la haute loyauté ont laissé dans mon cœur un inoubliable souvenir.

G. M.

Presque toutes les lettres citées au cours de ce volume sont inédites; elles proviennent pour la plus grande partie des papiers légués au comte de Croze-Lemercier par le colonel Gibert.

M. Paul Prat, qui possédait également sur les familles de Boufflers de nombreux documents inédits, a bien voulu autoriser le comte de Croze-Lemercier à copier ceux qui pouvaient nous être utiles. Nous lui adressons nos plus vifs remerciements.

Nous remercions également bien sincèrement M. La Caille, qui a mis à notre disposition avec une rare bonne grâce sa précieuse collection d'autographes.

Les ouvrages dont nous nous sommes le plus servis au cours de notre récit sont :

Le Chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran, par le comte Pierre DE CROZE-LEMERCIER. Paris, Calmann-Lévy, 1895.

Madame de Custine, par A. BARDOUX. Paris, Calmann-Lévy, 1892.

Correspondance du chevalier de Boufflers avec Madame de Sabran, par MM. DE MAGNIEU et PRAT. Paris, Plon, 1875.

Lettres du chevalier de Boufflers à la comtesse de Sabran, par PRAT. Plon-Nourrit et Cie.

Chateaubriand et Madame de Custine, par E. CHEDIEU DE ROBETHON. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1893.

Trois amies de Chateaubriand, par André BEAUNIER. Paris, Charpentier, 1910.

Rahel, Madame Varnhagen von Ense, par Jean-Édouard SPENLÉ. Paris, Hachette, 1910.

Lettres du marquis de Custine à Varnhagen d'Ense et Rahel Varnhagen d'Ense, publiées par LUDMILLA ASSUNG. Bruxelles, H. Merzbach, 1870.

Mémoires d'outre-tombe, par Edmond BIRÉ. Paris, Garnier frères.

La Marquise de Boufflers et son fils le chevalier, par G. MAUGRAS. Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1909.

ERRATA

Page 68, sommaire ; page 71, ligne 4 ; page 139, ligne 1 ; page 244, ligne 6 ; page 372, avant-dernière ligne : au lieu de *marquise* de Chateaubriand, lire *comtesse* de Chateaubriand.

DELPHINE DE SABRAN
MARQUISE DE CUSTINE

CHAPITRE PREMIER

1770-1784

Naissance de Delphine. — Sa famille. — Son frère Elzéar. — Mort de son père. — Éducation des deux enfants. — Liaison de Mme de Sabran avec le chevalier de Boufflers. — Séjour à Spa. — La comédie à Bel-Œil. — Retour à Paris. — Delphine est mise au couvent.

Delphine de Sabran naquit à Paris le 18 mars 1770. Elle fut inscrite sur les registres de la paroisse sous les noms de Louise-Éléonore-Mélanie, mais, dans sa famille, nous ne savons pour quelle cause, on ne l'appela jamais que Delphine, et c'est ce prénom qu'elle a gardé toute sa vie.

Son père, le comte de Sabran, appartenait à une famille de Provence aussi illustre par ses alliances que par les armes, et lui-même avait dignement continué les brillantes traditions de ses ancêtres. Il s'était couvert de gloire au combat de Santa-Maria, dans les eaux de Gibraltar, le 17 août 1759, en protégeant jusqu'à la dernière extrémité la retraite de l'escadre française ; pendant sept heures il soutint un combat

acharné contre quatre navires anglais. Son vaisseau, le *Centaure*, était troué de toutes parts, il avait onze pieds d'eau dans la cale, et néanmoins Sabran tenait toujours. Quand les projectiles furent épuisés le commandant fit charger les canons avec son argenterie. Il n'amena son pavillon qu'au moment où le *Centaure* commençait à couler; lui-même avait reçu onze coups de feu (1). Louis XV le félicita de ce haut fait devant toute la cour et il le présenta à la Reine et au Dauphin en disant : « C'est un de nos parents (2). »

Voilà quel était le père de Delphine.

Sa mère, Françoise-Éléonore Dejean de Manville, était née à Paris le 3 mars 1749; elle appartenait à une vieille et riche famille du Languedoc.

Le jour même de sa naissance, elle eut le malheur de perdre celle qui venait de lui donner le jour, et son père se remaria bientôt à une femme d'un caractère revêche et acariâtre.

Élevée au couvent de la Conception, rue Saint-Honoré, l'orpheline passa dans cette pieuse retraite

(1) Il s'était déjà distingué au combat de Minorque en 1756, où il commandait le *Content*, de l'escadre du marquis de la Galissonnière.

(2) Saint Louis et son frère Charles, comte d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, avaient épousé les deux sœurs, Marguerite et Béatrice de Provence, petites-filles de Garsende de Sabran, comtesse de Forcalquier, femme d'Ildefonse d'Aragon, comte souverain de Provence. Les deux autres petites-filles de Garsende de Sabran épousèrent deux rois anglais : Éléonore de Provence, Henri III d'Angleterre, et Blanche, Richard, roi des Romains, empereur d'Allemagne, frère de Henri III. Les Sabran sont ainsi alliés à presque toutes les maisons souveraines de l'Europe.

toute son enfance et sa première jeunesse, puis elle revint, rue des Vieilles-Haudriettes, auprès de sa grand'mère; mais elle menait chez l'aïeule une existence austère qui ne laissait place à aucun amusement. Elle rappelait plus tard à son fils combien à cette époque la vie lui était pénible et difficile :

« A quinze ans, mon ami, il m'a fallu soigner un père qui m'aimait tendrement; il était malade et avait besoin de mes soins. J'étais avec une grand'mère qui fit l'impossible pour m'empêcher d'aller avec lui à des eaux qu'on lui avait conseillées à cent lieues de Paris, sous prétexte que j'étais jeune et jolie, que mon père pouvait venir à mourir en chemin, que je serais trop exposée aux eaux où il y avait tant de monde, et puis ceci, et puis cela, et les causeries, et les avis de chacun, qu'un voyage semblable nuirait à mon établissement; dans ce temps la pédanterie était à son dernier période. Je me mourais, combattue entre tant de volontés contraires, mais la nature parla et pour la première fois je résistai à la volonté absolue de ma grand'mère, et je conduisis mon trop malheureux père aux eaux. Il pensa y mourir, mes soins prolongèrent sa vie et ce souvenir est encore doux à mon cœur. »

On voit par cet exemple combien la jeune fille avait à souffrir de l'austérité de son aïeule; elle était disposée à tout accepter pour échapper à un joug insupportable.

Quand on lui présenta en 1769 le comte de Sabran, d'une illustre origine, couvert de gloire, mais peu for-

tuné et plus âgé qu'elle de quelque cinquante ans, elle trouva le parti fort convenable et ne fit aucune objection.

Elle devint donc la comtesse de Sabran et vécut heureuse pendant quelques années avec son vieux mari; il eut même la délicatesse de lui donner deux enfants, Delphine en 1770, Elzéar le 18 mai 1774.

Puis, estimant sans doute qu'il avait rempli tous ses devoirs vis-à-vis de sa jeune femme, le glorieux marin succomba à une attaque d'apoplexie pendant les fêtes du couronnement, le 11 juin 1775; il était âgé de soixante-quinze ans.

Mme de Sabran restait donc veuve à vingt-cinq ans avec la lourde charge d'élever deux enfants. Ce n'était pas une sinécure. Si Delphine jouissait d'une bonne santé, Elzéar était venu au monde à demi mort et il resta toujours très délicat; sa mère ne put l'élever qu'à force de soins. Mais, hélas! elle n'avait pas seulement à fortifier le côté physique. Le vieillard, auquel ces deux enfants devaient la vie, leur avait transmis un sang si appauvri que tous deux manquaient complètement d'équilibre moral, et que durant toute leur existence ils eurent à en souffrir cruellement.

Il ne faudra donc pas nous étonner si nous les voyons souvent sujets à des états nerveux inexplicables, à de véritables crises morbides, qu'ils devaient sûrement à la fatalité de leur naissance, et dont ils n'étaient, en toute justice, nullement responsables.

Mme de Sabran, qui avait été l'épouse fort digne d'un

vieux mari, fut tout d'abord une veuve très respectable. Elle se retira avec ses enfants chez un oncle à la mode de Bretagne de son mari, Mgr de Sabran, évêque de Laon, et elle passa chez lui sa première année de deuil (1).

Le cadre de notre récit ne nous permet pas de parler de la jeunesse de Mme de Sabran autant que nous le voudrions.

Rappelons cependant en quelques mots qu'Éléonore de Sabran était une femme délicieuse, pleine d'esprit, de charme, de talents et qu'elle est restée une des plus exquises figures féminines de ce dix-huitième siècle qui en a compté de si séduisantes. Ses lettres sont sans rivales, d'un bon sens et d'une grâce qu'on ne peut imaginer (2).

Le lecteur sera bien vite à même d'apprécier et de juger Mme de Sabran au cours de ce récit où elle va jouer un rôle si important; il pourra se rendre compte que si elle fut une mère incomparable, elle fut aussi une adorable femme.

Au bout d'un an d'une vie presque claustrale, Mme de Sabran s'avisa qu'elle était bien jeune pour

(1) Louis-Hector-Honoré-Maxime de Sabran (1739-1811), évêque, duc de Laon, pair ecclésiastique, premier aumônier de la Reine.

(2) Nous renvoyons ceux de nos lecteurs que cela pourrait intéresser à l'ouvrage que nous avons publié sur *la Marquise de Boufflers et son fils le chevalier* (Plon-Nourrit et Cie, 1908), et aussi à la *Correspondance de Mme de Sabran avec le chevalier de Boufflers,* par MM. Prat et Magnieu (Plon-Nourrit et Cie, 1875).

s'isoler ainsi du monde, et elle prit la résolution de revenir à Paris, mais elle n'y possédait pas d'habitation. A ce moment un hôtel était à vendre rue du Faubourg-Saint-Honoré; c'était une magnifique demeure que le financier Bouret venait de faire construire, mais que des embarras d'argent l'obligeaient à vendre sans délai, avant même qu'elle ne fût complètement achevée. Il y avait un immense jardin, avec des arbres séculaires, qui donnait sur les Champs-Élysées. Mme de Sabran visita l'hôtel, il lui plut et elle l'acheta incontinent (1).

A peine installée dans la capitale, la jeune veuve commença à revoir ses parents et ses amis et elle fit peu à peu, mais timidement, sa rentrée dans le monde.

Malheureusement pour elle, ou heureusement suivant le point de vue auquel le lecteur se placera, Mme de Sabran fit, en 1777, une rencontre fortuite qui décida de toute sa vie. Un soir, chez la maréchale de Luxembourg, elle se trouva avec le chevalier de Boufflers.

Bien qu'elle ne possédât plus les attraits de la prime jeunesse et qu'elle ne fût pas précisément jolie, elle avait une figure si piquante, un esprit si original, une grâce si irrésistible qu'elle séduisait au plus haut point; Boufflers fut surpris, ravi, enthousiasmé.

De son côté, le chevalier avait infiniment d'esprit et

(1) Si nous ne nous trompons, cet hôtel, qui n'existe plus actuellement, était situé entre l'ambassade d'Angleterre actuelle et la rue de l'Élysée.

de verve; aussi, malgré sa laideur, fit-il également sur la jeune femme la plus vive impression.

Il s'en aperçut aisément, et pour ne pas laisser refroidir un si heureux début, il se présenta le lendemain à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré pour déclarer sa flamme. Confiant dans ses succès passés, il comptait bien emporter la place de haute lutte. Il fut vite détrompé. Mme de Sabran, à l'encontre de ses contemporaines, se piquait de vertu, et il fallut faire un siège en règle.

Commencée sous le couvert rassurant d'une *amitié fraternelle,* cette liaison eut le sort commun à toutes les idylles et, au bout de quelques mois, Boufflers pouvait se dire le plus heureux des hommes (1). Du reste ce n'était, ni d'un côté ni de l'autre, un simple caprice, une *passade,* comme l'on disait si élégamment alors; tous deux s'adoraient et leur intimité, qui devait durer toute leur vie, se termina quelque vingt ans plus tard par un bon mariage (2).

A partir de ce moment, la vie de Mme de Sabran est fixée ; elle n'a plus que deux joies au monde : ses enfants, et l'homme qu'elle aime ; elle se dévoue à leur

(1) Voir, dans *la Marquise de Boufflers*, chap. XVI et suivants, les premières années, si charmantes, de cette liaison.

(2) Le chevalier ne pouvait songer à ce moment à épouser Mme de Sabran parce qu'il était chevalier de Malte, et que plusieurs bénéfices étaient attachés à cette dignité. Il n'avait aucune fortune, et en se mariant il aurait perdu ses bénéfices. Quand la Révolution eut tout fait disparaître, bénéfices et le reste, il s'empressa de régulariser sa situation.

bonheur complètement et exclusivement et avec la plus touchante abnégation.

Elle éprouvait pour ses enfants une tendresse passionnée que rien n'égalait, elle les entourait d'une sollicitude sans bornes, et nous allons la voir consacrer à leur éducation et à leur bonheur toute son intelligence, toutes ses forces, tout son courage.

Elle ne voulut d'abord laisser à personne le soin de les instruire et c'est elle-même qui leur donnait des leçons d'anglais, de musique, de morale; elle leur apprenait également le dessin et la peinture, car elle avait un véritable talent et elle a laissé quelques œuvres charmantes (1).

« Tous les jours, il y a chez moi une manière d'académie, écrit-elle à Boufflers en 1778, où on lit des morceaux d'histoire qui peuvent intéresser mes enfants. Elzéar est étonnant pour sa mémoire, son attention et son esprit; il en sait déjà plus que sa sœur. »

Il y avait entre les deux enfants une différence complète; autant Delphine était vigoureuse, grasse, joufflue, imposante, « un petit lutin », autant Elzéar était chétif, timide, « un grand sage », comme l'appelle sa mère. Elle le comparait à un petit agneau :

« Il en a la blancheur, dit-elle, il en a aussi la

(1) Elle a fait, entre autres pour Mme de Rochefort (depuis duchesse de Nivernais), un tableau où elle s'est peinte elle-même faisant le portrait de Mme de Rochefort; ses deux enfants sont auprès d'elle, Delphine tenant la palette, et Elzéar broyant les couleurs.

candeur et la douceur, mais il ne se laissera pas manger la laine sur le dos, comme disent les bonnes femmes, car il a plus d'esprit qu'il n'est gros. »

Si les dispositions intellectuelles d'Elzéar étaient brillantes, on ne pouvait en dire autant de ses facultés physiques; sa santé était toujours des plus précaires. Il était surtout affligé d'un défaut de prononciation qui désolait Mme de Sabran. Pour le lui faire passer, elle lui faisait réciter des vers, cela le guérit en effet, mais hélas! lui donna un goût immodéré pour la poésie. Tout enfant, il composait des bouts-rimés, des fables, des couplets, cela devint une véritable maladie. A huit ans, il écrivait un poème héroï-comique en six chants, *la Charretiade,* qu'il dédiait à une grande amie de sa mère, une Anglaise, Mme Buller (1).

Mme de Sabran ne s'efforçait pas seulement de pousser aussi loin que possible l'instruction de ses enfants, elle cherchait également à leur donner des talents de société pour les aider à réussir dans le monde; elle leur apprenait, entre autres, à jouer la comédie. Tous deux, Elzéar surtout, montraient pour ce genre de talent d'étonnantes dispositions.

Au mois d'août 1778, à Anisy (2), chez l'évêque de Laon, Elzéar joue la tragédie devant tout le village assemblé; naturellement il obtient le plus éclatant

(1) Mme Buller était née Susannah Yard. Elle appartenait à une famille noble ainsi que son mari, un jurisconsulte éminent.

(2) Petit château que Mgr de Sabran possédait dans les environs de sa ville épiscopale, et où il passait tous les étés.

succès : « Tout son auditoire fondait en larmes et en eau, écrit gaiement sa mère, car il n'a jamais fait si chaud qu'aujourd'hui. »

C'est vers cette époque que Mme de Sabran, désireuse de donner à ses enfants une instruction plus complète qu'elle ne pouvait le faire elle-même, eut la malencontreuse idée de s'adresser à un précepteur.

Sur la recommandation de d'Alembert, elle prit chez elle, et sans se renseigner suffisamment sur sa moralité, un certain abbé Bernard, qui était un fort vilain homme et qui n'avait d'abbé que le nom et le costume. Nous verrons plus tard les fâcheuses conséquences de ce choix imprudent.

Elzéar, désolé d'être séparé d'une bonne qu'il aimait beaucoup, fit d'abord assez mauvaise figure à l'abbé Bernard. Nous n'en voulons d'autre preuve que cette lettre, charmante dans sa naïveté, que Delphine écrivait au chevalier :

« *Monsieur le chevalier de Boufflers,*
colonel du régiment de Chartres-infanterie,
à Dunkerque.

« Monsieur le chevalier,

« Il me semble qu'il y a bien longtemps que je ne vous ai vu. Nous sommes à Anisy où je m'amuse beaucoup.

« Pour *bonne amie*, toute laide qu'elle est, elle sait se faire aimer de tout le monde ; tout Anisy l'adore, jus-

qu'à moi qui l'aime beaucoup. Elle est fort aimable, mais cependant pas plus que vous ; je crois qu'il est difficile de l'être seulement autant.

« Elzéar est à présent un grand garçon ; il est avec son précepteur. Il a eu bien du chagrin d'être séparé d'avec sa femme (1), il en a été malade, mais cela va mieux.

« Je lis à présent avec maman les tragédies de Corneille. J'ai lu *Polyeucte* et *Cinna;* elles m'amusent beaucoup parce que je les trouve très ridicules; surtout quand Émilie dit :

Tout beau, ma passion devient un peu moins forte (2).

et quand Polyeucte dit à Pauline :

« Tout beau, Pauline (3) ! »

« Je vous avoue que je préfère Voltaire et Racine à Corneille. J'espère que vous serez du même avis que moi.

« Votre lettre m'a fait bien plaisir. J'espère que vous voudrez bien quelquefois m'écrire. Mon frère vous fait mille amitiés.

« Maman a été fort malade ces deux jours-ci et elle

(1) La bonne d'Elzéar.
(2) *Cinna*, acte I, scène II.
(3) POLYEUCTE

Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

PAULINE

Quel Dieu ?

POLYEUCTE

Tout beau, Pauline ! il entend vos paroles.

Polyeucte, acte IV, scène III.

est restée dans le lit. Elle vous fait bien des compliments et elle est fort fâchée de ce que vous ne lui écrivez point.

« Delphine DE SABRAN. »

Les amusantes réflexions de Delphine sur *Polyeucte* sont la meilleure critique de l'éducation intensive qu'elle recevait; n'est-il pas puéril de vouloir faire comprendre à des enfants de huit ou neuf ans les chefs-d'œuvre de la littérature? Mme de Sabran eût certainement été plus avisée en lisant à sa fille les Contes de ma Mère l'Oie, qui étaient plus de son âge.

Avant de rejoindre son régiment à Dunkerque, Boufflers, pour se concilier les bonnes grâces d'Elzéar et de Delphine, leur avait donné une petite chienne qu'ils avaient nommée *Bonne Amie;* elle était peu jolie en effet et d'une médiocre intelligence, ce qui n'empêchait pas les enfants de l'aimer à la passion. Peu de temps après on apprenait au chevalier la fâcheuse aventure survenue à *Bonne Amie :*

« Ta pauvre *Bonne Amie* est au supplice depuis deux jours. J'ai voulu lui donner les belles manières et la faire tondre comme les chiens les plus distingués. Au lieu de cela, on l'a tondue de si près qu'on l'a écorchée vive; elle ne passe son temps qu'à se gratter et se plaindre, et elle est si honteuse de sa nudité qu'elle va toujours se cachant ; enfin elle en perd le boire et le manger, et elle en perdrait l'esprit si elle en avait, mais certainement elle est plus bête que jamais. »

En 1782, Mme de Sabran fut très souffrante, et la faculté lui conseilla impérieusement les eaux de Spa. Bien qu'il lui en coûtât beaucoup de quitter ses enfants, elle se décida : « Il y a si longtemps que je souffre, écrit-elle avec lassitude, que je n'ai plus le courage de souffrir, et qu'il faut vivre ou mourir » ; et elle partit.

Elle devait retrouver à Spa son amie très chère, Mme Buller : « C'est la plus aimable femme qui soit sur la terre, écrivait-elle à Boufflers; elle a la seconde place dans mon cœur, c'est-à-dire celle que tu veux bien lui laisser. »

Spa était la grande station thermale du dix-huitième siècle; on y venait de tous les coins de l'Europe, la société la plus élégante et la plus choisie s'y donnait rendez-vous ; c'était une raison pour qu'on y rencontrât également tous les aventuriers du monde. Le prince de Ligne, avec sa verve coutumière, a laissé de la célèbre ville d'eaux une bien jolie description :

« J'arrive dans une grande salle où je vois des manchots faire les beaux bras, des boiteux faire la belle jambe; des noms, des titres et des visages ridicules; des animaux amphibies de l'Église et du monde sauter ou courir une course anglaise. Des milords hypocondres se promenaient tristement, des filles de Paris entraient avec grands éclats de rire, pour qu'on les croie aimables et à leur aise, et espérant par là le devenir, des jeunes gens de tous les pays se croyant et faisant les Anglais, parlant les dents serrées et mis en

palefreniers, cheveux ronds, noirs et crasseux, et deux barbes de juifs qui enferment de sales oreilles.

« Des évêques français avec leurs nièces, un accoucheur avec l'ordre de Saint-Michel, un dentiste avec celui de l'Éperon ; des maîtres à danser ou à chanter avec des uniformes de majors russes; des Italiens avec celui de colonels au service de Pologne, promenant de jeunes ours de ce pays-là; des Hollandais cherchant dans les gazettes le cours du change; trente soi-disant chevaliers de Malte, des cordons de toutes les couleurs de droite et de gauche, et à la boutonnière des plaques de toutes les formes et grandeurs et des deux côtés; de vieilles duchesses revenant de la promenade avec de grands bâtons à la Vendôme, et trois doigts de blanc et de rouge; quelques marquises faisant des parolis de campagne; des visages atroces et soupçonneux au milieu d'une montagne de ducats, dévorant tout ceux qu'on mettait en tremblant sur un grand tapis vert.

« Deux ou trois Électeurs habillés en chasseurs, petits galons d'or et couteau de chasse; quelques princes incognito, qui ne feraient pas plus d'effet sous leurs vrais noms; quelques vieux généraux et officiers retirés pour des blessures qu'ils n'ont jamais eues ; quelques princesses russes avec leurs médecins, et palatines ou castillanes avec leurs jeunes aumôniers.

« Les Américains, les bourgmestres de tous les environs, les échappés de toutes les prisons de l'Europe, les charlatans de tous les genres, les aventuriers de

toutes les espèces, les abbés de tous les pays; vingt malades qui dansent comme des perdus pour leur santé; quarante amants (ou qui font semblant de l'être) suant et s'agitant, et soixante valseuses avec plus ou moins de beauté et d'innocence, d'adresse et de coquetterie, de modestie et de volupté. Cela s'appelle un déjeuner dansant. »

On peut supposer par cette brillante description ce qu'était la société de Spa à cette époque.

Mais Mme de Sabran vivait fort retirée avec Mme Buller et quelques amies intimes et elle n'avait que peu à souffrir de l'étrange cohue des baigneurs et des joueurs.

Au bout de peu de temps, son état s'était sensiblement amélioré, elle allait même si bien qu'elle commit une imprudence involontaire, qui faillit tout compromettre. Laissons-la raconter elle-même sa mésaventure au chevalier :

« Depuis deux jours je suis dans mon lit avec de la fièvre, j'en serai quitte pour un gros rhume que je dois à la princesse d'Orange qui m'a fait l'honneur, je ne sais par quelle fantaisie, de me choisir entre mille pour l'accompagner dans une promenade à cheval qu'elle a toujours faite au grand galop par un soleil épouvantable et par un vent abominable ; j'en suis revenue à demi morte de fatigue, toussant, ayant les côtes et les reins rompus, maudissant toutes les princesses de la terre, qui ne font jamais rien comme les autres. »

Quelques jours de repos suffirent pour effacer ce

fâcheux incident, et Mme de Sabran, ravie de son rétablissement, écrivait :

« Si je n'avais pas des enfants et un mari dans le monde, je ne voudrais plus sortir d'ici : je m'y plais, je m'y porte bien, et je passe ma vie dans une société très agréable qui ne me fatigue plus, ce qui est une grande preuve de guérison. Je passe une partie du jour dans les bois et sur les montagnes : sans le rhume que je viens d'avoir, je devenais grasse à faire peur. »

Elle se trouvait si bien, si reposée, qu'elle se décida à faire venir ses enfants, qui, eux aussi, ne pouvaient que profiter d'une cure d'air dans ce beau pays. Mais, hélas! la joie qu'elle attendait du revoir se changea en une pénible surprise.

Elle écrit à Boufflers :

« J'ai trouvé Elzéar maigri, grandi et enlaidi. Pour ma Delphine, elle est si prodigieusement engraissée et grossie, que tu ne la reconnaîtrais plus; c'est un diminutif de la jeune princesse de Rochefort. Cela lui sied mal et, pour dire vrai, je l'ai trouvée fort enlaidie; sa taille a perdu toute son élégance. Enfin tout cela est horrible. »

Pendant son séjour à Spa, Mme de Sabran s'était particulièrement liée avec la princesse Charles de Ligne dont le mari était l'intime ami du chevalier de Boufflers. La princesse avait aimablement insisté pour qu'elle vînt lui faire une visite au château de Bel-Œil (1)

(1) Magnifique résidence que le prince de Ligne possédait entre Mons et Tournai.

avec ses enfants et elle lui avait fait valoir, sachant le poids de l'argument, combien il serait facile au chevalier de quitter sa garnison de Valenciennes pour venir passer avec eux quelques jours charmants. Mme de Sabran n'eut garde de refuser une invitation si séduisante et, aussitôt sa cure terminée, elle partit pour Bel-Œil avec Elzéar et Delphine.

A peine ses hôtes étaient-ils installés que la princesse, pour les récréer, proposa de jouer la comédie : c'était la grande distraction de château au dix-huitième siècle. La proposition fut acceptée avec enthousiasme, mais quelle pièce jouerait-on? Le choix était délicat.

A ce moment *le Mariage de Figaro* faisait fureur à Paris. Comme les acteurs mondains ne redoutent pas en général les difficultés, l'on se décida à l'unanimité pour la pièce à la mode, et les répétitions commencèrent.

Hélène de Ligne jouait Suzanne, Mme de Sabran la comtesse, Elzéar, Chérubin et le chevalier de Boufflers, Figaro. Quant au prince de Ligne, le père, il se contenta du rôle modeste du greffier Doublemain : « Il faut avouer que s'il donnait de bons conseils aux autres, il jouait fort mal lui-même. On lui réservait généralement l'emploi du notaire qui rédige un contrat ou du laquais qui apporte une lettre, et encore manquait-il régulièrement son entrée; mais, en revanche, une fois en scène, on ne pouvait plus l'en faire sortir; il disait tout bas, d'un ton suppliant, aux autres

acteurs : « N'est-ce pas que je ne vous gêne pas (1) » ?

Enfin, après de nombreuses répétitions, la représentation eut lieu. Hélène de Ligne fut charmante, Elzéar délicieux, mais le chevalier l'emporta sur tous par sa verve endiablée.

Après un séjour enchanteur à Bel-Œil, Mme de Sabran regagna Paris et reprit le cours ordinaire de sa vie. Elzéar et Delphine poursuivirent leurs succès dramatiques, et ils jouèrent chez leur mère et chez plusieurs de ses amies, Mme de Champcenetz, Mme de Clermont-Gallerande, etc. Partout ils triomphèrent. Ce fut au point que la Reine en entendit parler et voulut voir les deux petits prodiges ; pour la satisfaire on arrangea une soirée intime chez la duchesse de Polignac, mais à la demande de Mme de Sabran il fut convenu qu'il n'y aurait que la famille royale et la société très particulière de la duchesse.

Pour permettre aux deux jeunes comédiens de déployer leurs talents dans des genres différents, on décida qu'ils joueraient successivement une tragédie et une petite pièce gaie (2).

Iphigénie en Aulide fut pour Elzéar et sa sœur un véritable triomphe ; la Reine, attendrie jusqu'aux larmes, applaudissait sans cesse. Leur succès ne fut pas

(1) *La Princesse de Ligne*, par Lucien Perey, p. 180. Calmann-Lévy.

(2) Les principaux acteurs étaient Elzéar qui représentait Oreste, Delphine, le comte Strogonoff, Mlle d'Andlau, et Mlle de Montault-Navailles.

moins vif dans la comédie ; le Roi, ravi, voulut servir lui-même les jeunes acteurs au souper qui suivit ; il donna un cadeau à Elzéar et il lui demanda s'il avait eu bien peur en entrant en scène. « Et pourquoi peur, Sire ? » répondit fièrement Elzéar.

A partir de ce jour, les deux enfants devinrent des familiers de la Cour. L'évêque de Laon, charmé de leurs succès, les y attirait sans cesse.

Les années 1783 et 1784 se seraient écoulées assez paisiblement et sans incidents dignes d'être notés, si Mme de Sabran n'avait éprouvé dans sa propre famille de véritables chagrins.

Certes, sa vie sentimentale était heureuse et elle goûtait un grand bonheur dans sa liaison avec le chevalier, mais elle était cruellement déçue dans sa tendresse maternelle.

On se rappelle qu'elle avait pris pour précepteur un certain abbé Bernard. Depuis qu'il était entré dans la maison, ce Bernard y jouait un détestable rôle : il battait son élève, lui donnait les plus mauvais exemples, l'abandonnait pendant des heures, tantôt dans des églises, tantôt dans des jardins, pendant que lui-même courait chez ses maîtresses. En dépit de sa conduite, il était arrivé à prendre sur les deux enfants une grande influence qu'il n'employait qu'à les éloigner de leur mère. Mme de Sabran, aveuglée par les dehors pieux et réservés de l'abbé, ne voyait rien, si ce n'est qu'il se produisait chez ses enfants une modification profonde. On peut deviner sa douleur quand elle vit ces deux êtres

chéris lui fermer leur cœur et se mettre avec elle dans un état d'hostilité presque constant. C'est en vain qu'elle chercha la cause d'une aversion si étrange, si imméritée, elle ne put la trouver; mais son cœur en était déchiré. Par la tendresse, par la douceur, elle chercha à ramener les deux égarés; ses efforts furent vains. Delphine se montrait encore plus intraitable que son frère.

Sur les conseils du chevalier, Mme de Sabran se décida à prendre un grand parti : convaincue que chez elle elle n'arriverait jamais à remettre dans la bonne voie la nature rebelle de Delphine, elle résolut de se séparer d'elle pendant quelques années; il fut décidé que la jeune fille entrerait au couvent de la Présentation.

Cette détermination bouleversa le cœur si bon, si sensible de Mme de Sabran. Elle écrivait à Boufflers le 17 avril 1784 :

« Je passe ma triste vie dans l'inquiétude et le chagrin et je vois approcher avec une douleur mortelle le moment de mettre ma Delphine au couvent. Le jour en est pris pour samedi prochain. J'y suis entrée hier pour la première fois et j'en ai été malade *comme une bête* toute la journée. Je ne sais comment je ferai le jour qu'il faudra l'y laisser. Jamais je ne me suis sentie si faible de corps et d'esprit. »

Le jour fatal arriva, mais la mère et la fille étaient également au désespoir, au point que Mme de Sabran, malgré ses légitimes griefs, fut sur le point de céder

aux lamentations de Delphine et de la reprendre avec elle. Elle écrit tristement :

« Il a fallu céder encore à cette fâcheuse raison qui nous supplicie toute notre vie (sans jamais nous être bonne à rien) et faire taire la tendresse et la pitié qui me parlaient pour elle. Je ne sais comment j'ai pu avoir autant de courage; il faut que j'aie un cœur de pierre et je ne suis pas encore remise de l'impression douloureuse que cela m'a fait (1). »

Le couvent ne parut pas apporter dans le caractère de Delphine l'amélioration rapide que l'on espérait; elle en supportait impatiemment le joug et ne pouvait surtout se consoler d'être séparée d'Elzéar qu'elle adorait.

La mère de son côté souffrait cruellement de la sépa ration; elle allait fréquemment voir la jeune pensionnaire, mais elle se désolait de lui trouver toujours « cet air contraint que n'ont ni la candeur ni la franchise ». Delphine se montrait douce, docile, mais rien de plus, et elle n'avait pas ces effusions si naturelles et si douces au cœur d'une mère.

(1) Toutes les lettres de Mme de Sabran citées dans ce chapitre sont extraites de la *Correspondance de Mme de Sabran*, publiée par MM. Prat et Magnieu (Plon-Nourrit et Cie, 1875).

CHAPITRE II

1785-1787.

Départ de Boufflers pour le Sénégal. — Delphine rentre dans sa famille. — Séjour à Montreuil chez les Polignac. — Débuts à la Cour. — L'abbé Bernard est chassé honteusement. — Projets de mariage avec Armand de Custine. — Séjour à Saint-Amand.

En 1785, Mme de Sabran, déjà si éprouvée, allait ressentir une douleur plus cruelle encore peut-être. Le chevalier de Boufflers, tourmenté de gloire et désireux aussi d'échapper à la meute de créanciers qui le poursuivaient sans trêve ni merci, sollicite le gouvernement du Sénégal, et grâce à l'appui de son oncle, le maréchal de Beauvau, il l'obtient sans difficulté. « Ma gloire, si j'en acquiers jamais, sera ta dot et ta parure », écrivait le nouveau gouverneur à Mme de Sabran pour la consoler; mais la pauvre abandonnée, peu soucieuse d'ambition, se désolait de voir s'éloigner pour plusieurs années l'homme qu'elle aimait si passionnément. Boufflers, dont le sentiment, s'il était resté profond, était déjà beaucoup moins vif, s'embarque gaiement au mois de novembre 1785 pour son gouvernement.

Cette séparation inattendue, qui lui déchire le cœur et la laisse inconsolable, décide Mme de Sabran à retirer

Delphine du couvent où la jeune fille gémit depuis dix-huit mois : « Il ne tiendra qu'à elle de me faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal », écrivait la pauvre mère anxieuse.

Donc Delphine quitte le couvent et reprend sa place dans la maison maternelle ; mais, au début, la jeune fille ne donne pas grande satisfaction à sa mère. Celle-ci, cependant, avec une abnégation vraiment touchante, s'ingénie de toutes façons pour reconquérir le cœur qu'elle craint d'avoir perdu.

« Delphine s'apprivoise tous les jours davantage, écrit-elle le 30 décembre, ma patience, mes soins, ma tendresse feront, j'espère, un jour leur effet. Jusqu'à présent elle est trop enfant pour savoir ce que c'est qu'une mère. A la douceur, à la docilité et à la dévotion près, elle est toujours la même. Son esprit se développe lentement ainsi que ses idées. Elle en a peu, mais elles sont fort justes (1). »

En attendant que Delphine revienne à de meilleurs sentiments, Mme de Sabran ne sait qu'imaginer pour amuser ses enfants et se les attacher. Elle les mène à la comédie, elle les promène, elle les quitte le moins possible.

Au printemps de 1786, elle est invitée avec eux à venir faire un séjour chez la comtesse Diane de Polignac à Montreuil. Chaque jour elle les emmène faire de longues promenades dans les environs pour leur mon-

(1) Communiquée par M. Prat.

trer les curiosités du pays ; elle doit s'imposer une dure contrainte pour dissimuler le chagrin qui lui ronge le cœur et paraître gaie et contente. Elle écrit avec résignation :

« 31 mai 1786.

« Il me faut parler quand j'ai envie de me taire et rire quand j'ai envie de pleurer. La crainte que j'ai d'ennuyer ma Delphine me fait chercher tous les moyens possibles de la distraire à mes dépens ; car tout ce qui convient à son âme innocente, calme et heureuse, ne convient plus à la mienne, et je ne dois plus penser qu'à elle.

« Tout ce que je puis faire de mieux à présent est de composer avec mes peines, de manière qu'il n'y ait que moi qui en souffre et que la société et surtout mes pauvres chers enfants ne s'en aperçoivent jamais. »

Le jour de la Pentecôte, toute la famille se rend à Versailles pour assister à la procession des Cordons bleus. La chaleur était extrême, la foule énorme et on risquait à chaque instant d'être étouffé. « Le plaisir d'amuser mes enfants me soutenait dans cette cohue horrible, écrit la mère dévouée, et malgré les coups de poing et les bourrades, je les ai menés dans la galerie voir passer la procession. »

Le voisinage de Versailles vaut à Mme de Sabran de fréquentes invitations à la Cour ; elle est ravie des succès qu'y obtiennent ses enfants, elle les conte avec orgueil au chevalier :

« La Reine a trouvé Elzéar sur son passage et elle l'a embrassé sur ses deux petites joues couleur de rose. Ce matin elle m'a dit : « Savez-vous que j'ai embrassé un monsieur hier? » — « Madame, je le sais, car il s'en vante. » Elle s'est mise à rire et elle m'a dit qu'elle l'avait trouvé grandi et embelli étonnamment, qu'elle l'avait montré la veille à l'archiduchesse à la Comédie où je l'avais mené voir jouer *Didon*. »

Delphine n'est pas moins appréciée; ses débuts à la Cour sont charmants :

« Le soir, j'ai été souper chez la duchesse de Polignac pour la première fois avec ma petite *religieuse,* qui mourait de peur, il y avait un monde prodigieux ; l'archiduc et l'archiduchesse y soupaient ainsi que la Reine. Dans un moment où je m'étais un peu éloignée d'elle pour parler à quelqu'un, l'archiduc imagina de venir lui parler. Elle en fut si déconcertée que, n'entendant rien à ce qu'il lui disait, et ne sachant que lui répondre, elle a pris le parti de se sauver à l'autre bout du salon, rouge et dans un état affreux. — M. le comte d'Artois qui s'en est aperçu s'est mis à rire de tout son cœur; il a expliqué à l'archiduc, qui était étonné de cette fuite, que c'était une jeune personne bien timide et qui paraissait pour la première fois dans le monde ; il l'a dit à la Reine qui s'en est fort divertie, et toute la soirée on s'est amusé aux dépens de ma petite sauvage qui ne savait que devenir. Comme elle était fort en beauté, j'en étais moins en peine ; ses grâces, sa naïveté et sa jeunesse lui ont fait trouver grâce devant toute l'assem-

blée et il n'y a eu qu'une voix pour faire son éloge. Tu imagines bien quel plaisir ce devait être pour la bonne mère ; j'en étais aussi toute rajeunie et jamais le monde ne m'avait paru si charmant. »

Les fêtes se succèdent presque sans interruption. Le 10 juin, Mme de Sabran et Delphine sont invitées à suivre une chasse à courre chez le comte d'Artois à Rambouillet :

« Notre chasse a été superbe, nous sommes arrivées à midi à Rambouillet. Nous avons trouvé un dîner excellent, un bon visage d'hôte et un bon gros sanglier qui s'est fait courir depuis deux heures après-midi jusqu'à six heures. Nous avons fait un chemin énorme et j'étais rendue de fatigue. Ce matin je m'en ressens encore. Mais pour ma Delphine, elle s'est tant amusée qu'elle ne s'en est pas ressentie. »

Le 17 juin, nouvelle fête, cette fois à Bagatelle.

« M. le comte d'Artois nous a donné hier une fête charmante à Bagatelle, — je veux dire à toute la société, — un dîner excellent, une promenade en calèche dans le bois de Boulogne, où il nous a menés aussi vite que le vent ; des proverbes joués par Dugazon, à faire mourir de rire, et pour finir en un mot une illumination dans le genre de Trianon, qui a réussi à merveille. Le temps était fort doux et la nuit presque aussi belle qu'une de tes nuits du Sénégal. M. le comte d'Artois a été aussi aimable qu'il est possible : il a fait les honneurs de chez lui avec toute la grâce qu'il a en partage. Nous avons pris congé de lui à près de trois heures du matin. »

Cette vie à la campagne près de bons amis et ces fêtes de cour avaient amené la plus heureuse diversion dans l'existence de Mme de Sabran et avaient quelque peu atténué les tourments que lui causait l'éloignement de son ami. Cependant il fallut rentrer à Paris et reprendre la vie sérieuse.

En arrivant, Mme de Sabran eut l'agréable surprise de trouver chez elle une lettre du chevalier qui lui annonçait l'envoi d'un produit de son gouvernement. Quel fut l'étonnement de tous quand on vit arriver quelques jours après un petit nègre « haut comme une botte » et « noir comme l'ébène ». Ce petit négrillon qui était, à peu de chose près, tout ce que produisait le Sénégal, fit le bonheur d'Elzéar et de Delphine, il devint leur jouet et la joie de la maison.

Mme de Sabran écrivait à Boufflers :

« Je te parlerai de ton petit sauvage que mes enfants ont appelé Vendredi ; il fait leur bonheur, et il n'y a pas de joie pareille à celle qu'il a éprouvée le jour qu'il s'est vu un bel habit sur le corps ; il est si emprunté dans ce nouveau vêtement qu'il fait mourir de rire ; il ressemble à ces chats auxquels on met des papillotes à la queue ; il tourne, il se regarde, il n'ose pas remuer, crainte de se salir, à peine peut-il marcher avec ses souliers, enfin il nous donne la comédie toute la journée et il nous paraît d'autant plus piquant qu'il est en fait de plaisir et de distractions notre unique ressource. »

L'année 1786 devait se terminer d'une façon presque

tragique. Nous avons déjà dit quel était l'aveuglement de Mme de Sabran au sujet de l'abbé Bernard et combien ce dernier, par son hypocrisie, était arrivé à lui faire illusion sur sa moralité. Tout à coup, et par l'effet d'un simple hasard, elle découvrit qu'il répandait sur elle les bruits les plus calomnieux, que c'était lui qui depuis plusieurs années tournait la tête d'Elzéar et de Delphine, et qu'il usait de toute l'influence qu'il possédait sur eux pour les éloigner de leur mère.

Une fois dans cette voie, on ne s'arrêta plus. Grâce à une correspondance interceptée, on apprit que l'abbé projetait d'empoisonner son élève pour jouir plus vite d'une pension qui lui était assurée à la fin de l'éducation d'Elzéar. Le digne précepteur avait pour complice et pour maîtresse une femme de chambre mariée; il était convenu que par la même occasion il empoisonnerait le mari pour pouvoir épouser la femme. Voilà entre quelles mains Mme de Sabran avait remis l'éducation de ses enfants!

Naturellement ce petit drame intime ne passa pas inaperçu; le scandale fut affreux et il ne manqua pas d'amis bienveillants pour répandre sur Mme de Sabran les pires calomnies. La pauvre femme, seule, sans appui, bouleversée par cette catastrophe inattendue, se reprochant amèrement son manque de clairvoyance, était plongée dans un affreux désespoir. Elle ne trouvait d'autre consolation que de confier à Boufflers les douleurs qui l'accablaient.

« Ce 16 décembre 1786.

« J'ai appris aujourd'hui qu'une des moindres atrocités dont on m'accusait était d'avoir fait enfermer mon frère pour avoir tout son bien, et l'on dit que l'abbé Bernard ayant été touché de compassion et connaissant son innocence avait entrepris de le défendre et qu'il était au moment de faire paraître un libelle ou mémoire où il dévoilerait toute ma conduite; que, pour empêcher qu'il ne parût, j'avais bien vite fait enfermer M. Bernard; tu vois la belle opinion qu'on a de ta femme, et toi qui connais ses plus secrètes pensées, qui sais combien *l'intérêt,* la méchanceté et la vengeance sont loin d'elle, n'es-tu pas indigné de ces injustices? Pour moi, j'en suis atterrée, bien moins par rapport à moi, car je m'enveloppe de mon innocence pour m'en consoler, mais pour mes pauvres enfants à qui tout cela peut faire un mal affreux, et surtout à ma grande fille au moment de son mariage. J'ai beau chercher, je ne vois pas ce que j'ai fait au ciel pour me traiter avec tant de rigueur (1). »

L'abbé Bernard, démasqué, convaincu de projets criminels, fut jeté en prison et il n'en fut plus question.

Son départ de la famille, où il avait joué un si funeste rôle, amena le plus heureux résultat :

« Il me semble que c'est le diable que j'ai chassé de ma maison, écrit gaiement Mme de Sabran. Je ne vois

(1) Communiquée par M. Prat.

plus que des visages riants, tout danse, tout chante autour de moi ; mes enfants ont repris leur gaieté naturelle et nous éprouvons tous les sentiments des malheureux échappés d'un naufrage. »

Elzéar et Delphine, éclairés eux aussi et comprenant enfin combien leur conduite avait été coupable, s'étaient jetés aux genoux de leur mère pour obtenir son pardon.

« 30 décembre 1786.

« Ils sont si pénétrés des tourments qu'ils m'ont fait éprouver qu'ils s'efforcent de réparer leurs torts par leurs soins et leur tendresse, et tu imagines bien qu'ils sont déjà oubliés. Ma Delphine surtout, que l'âge rendait plus coupable, est si touchée en pensant à la douceur et à la patience avec lesquelles j'ai supporté pendant plus de huit ans tout le mal qu'elle m'a fait, qu'elle ne sait comment m'exprimer sa honte et ses remords. Son sincère retour me paye bien au centuple de tout ce que j'ai souffert et je commence à croire qu'il est peut-être encore pour moi quelque bonheur. J'espère avoir le temps d'effacer jusqu'aux moindres traces du poison qui s'était glissé dans son cœur et parvenir à la rendre une personne charmante sous tous les points (1). »

Malgré la triste et cruelle expérience qu'elle venait de faire, Mme de Sabran dut se conformer à la volonté

(1) Communiquée par M. Prat

formelle de l'évêque de Laon, et se résigner à prendre encore un abbé pour précepteur d'Elzéar. Son choix se porta sur un professeur au collège de Montaigne, l'abbé de Vaux, âgé de vingt-huit ans, dont tout le monde lui vantait la moralité et la science. Hâtons-nous de dire que l'abbé de Vaux lui donna toute satisfaction et lui fit oublier l'affreux coquin qu'était son prédécesseur.

Les incidents pénibles, provoqués par l'infamie de l'abbé Bernard, étaient survenus d'autant plus mal à propos que depuis quelques mois il était question d'un mariage entre Delphine et Armand de Custine, fils du général de Custine (1), lui-même capitaine de cavalerie dans le régiment de la Reine. Ce projet plaisait beaucoup à Mme de Sabran : le jeune homme était charmant, d'une rare intelligence, et son père jouissait d'une grande fortune.

Les bruits fâcheux qui avaient couru n'allaient-ils pas modifier les dispositions du général?

Il n'en fut rien, fort heureusement. M. de Custine ne parut pas attacher une importance plus grande qu'il ne convenait aux racontars inventés par la malignité publique, et les pourparlers continuèrent. Les jeunes gens se voyaient souvent et paraissaient se plaire extrêmement; Mme de Sabran appréciait de plus en

(1) Armand-Louis-Philippe-François de Custine (1768-1794), fils d'Adam-Philippe, comte de Custine, maréchal de camp des armées du Roi, gouverneur de Toulon et de la ville de Dieuze, — et d'Adélaïde-Céleste-Louise Gagnat de Longny. Le général de Custine était propriétaire de la célèbre manufacture de porcelaine de Niederviller près de Sarrebourg.

plus le caractère sérieux et élevé de son futur gendre, tout allait donc pour le mieux, malheureusement, dès qu'on voulait parler affaires, le général se dérobait sous un prétexte ou sous un autre. Assez énervée de ces atermoiements continuels qui empêchaient de rien terminer, Mme de Sabran se décida, au mois de mai, à partir pour Anisy avec ses enfants faire une visite au bon évêque, puis, pour se reposer de toutes les émotions pénibles par lesquelles elle venait de passer, elle décida d'aller s'installer à Raismes (1), près de la comtesse Auguste d'Arenberg avec laquelle elle était intimement liée depuis nombre d'années : « La trop grande solitude ne me convient plus, écrivait-elle à Boufflers, mon âme en est effrayée comme une pauvre malade qui sent le besoin qu'elle a des autres. »

Les médecins avaient beaucoup recommandé à Mme de Sabran, puisqu'elle se trouvait dans les environs de Saint-Amand (2), d'y prendre des bains de boue qui ne pouvaient qu'être très favorables au soulagement de ses rhumatismes. Le premier soin de l'aimable femme fut donc d'aller avec son amie visiter l'établissement thermal, elle resta saisie d'horreur en voyant l'odieuse promiscuité à laquelle les malheureux baigneurs étaient condamnés.

« Nous avons été nous promener à Saint-Amand, voir les eaux que je vais prendre avec la comtesse Auguste et les bains, qui m'ont paru cependant bien

(1) Petit village dans les environs de Valenciennes.
(2) Station thermale près de Valenciennes.

sales et bien incommodes; mais la nécessité passe par-dessus tout : j'ai été bien étonnée en voyant les boues et en pensant que des êtres vivants et pensants avaient le courage de s'enterrer jusqu'au col dans les tas d'ordures : le cœur me soulevait en faisant de certaines réflexions fort naturelles, de tout ce qu'on doit se léguer en se succédant ainsi l'un à l'autre, car tout ce que Dieu et les hommes y ont mis y est resté. Ces boues précieuses n'ont peut-être pas été nettoyées depuis le déluge dont elles tirent sans doute leur origine. Pour moi, je sens bien que pour rien je ne voudrais m'y plonger, pas même quand il s'agirait de conserver ma vie, à moins que cela n'intéressât la tienne. »

Heureusement Mme de Sabran, grâce à de grandes protections, put éviter cette fâcheuse piscine qui, à juste titre, lui inspirait une si profonde répulsion; elle arriva à suivre son traitement dans des conditions, à la vérité, fort primitives, mais qui ménageaient, dans une certaine mesure, sa délicatesse :

« Dans ce moment, je sors du bain. Il est minuit; car, tout au rebours des autres, je me baigne de préférence à cette heure plutôt que le matin, à cause de mes enfants qu'il faudrait perdre de vue trop longtemps. Les bains, comme le reste, se ressentent de la simplicité rustique de ce lieu : c'est un misérable tonneau enfoncé dans la terre, mais recouvert d'un drap bien propre; un petit lit de toile dont les rideaux n'ont que la moitié de l'ampleur raisonnable; les quatre murailles bien blanches

et de petits fagots de sarment qui pétillent et qui font une petite flamme brillante. »

Enchantée de son séjour, du repos qu'elle y trouve, du bienfaisant effet des bains, et désireuse également de fuir Paris où elle ne trouve que des soucis, Mme de Sabran décide de rester à Saint-Amand une partie de l'été; dans ce but, elle loue une petite maison dans une situation charmante; elle y coule des jours délicieux, partageant son temps entre la lecture, la peinture, la promenade, jouissant pleinement de ses enfants qui l'adorent et du voisinage d'une amie qu'elle aime tendrement :

« 15 mai 1787.

« Me voici à Saint-Amand, dans la plus jolie petite maison du monde et dans l'endroit le plus sauvage; on ne voit que des prés émaillés de fleurs, des petites chaumières de distance en distance pour récréer la vue, et l'on ne rencontre que de jolis petits moutons et de jeunes bergers mieux tournés que nos bergers modernes, couronnés de lilas, mangeant de grosses tartines de pain bien noir, recouvertes de fromage bien blanc, ou bien chantant à l'unisson les charmes naïfs de leurs bergères... La paix qui règne dans cette solitude se communique à l'âme. »

Elle se trouve si parfaitement heureuse « qu'elle sent du plaisir à respirer, à penser, à réfléchir, à regarder, à causer, à lire, à dormir, enfin à tout ».

Chaque jour, elle fait avec ses enfants, de longues

promenades dans les environs. Un après-midi elle va visiter avec eux l'abbaye de Bonne-Espérance, située au milieu des bois, et cette visite lui inspire d'amusantes réflexions.

« Ici, ce sont de gros moines qui, au lieu d'être pâles, de veiller, de prier, et de se consumer en Dieu, ont des faces vermeilles et rebondies, qui sommeillent le jour et dorment mieux la nuit, qui usent la nappe à force de tenir table, plutôt que l'autel à force de prier; et qui, bien loin de s'occuper tristement de leurs erreurs passées, s'occupent gaiement des plaisirs présents quand ils en rencontrent. Mais en voilà assez sur la moinerie ; ces gens-là sont trop heureux pour qu'on y songe longtemps. »

En dépit du charme qu'elle éprouvait à vivre dans une quasi-solitude et à goûter les joies de la campagne, Mme de Sabran ne pouvait cependant s'éterniser dans les délices de Saint-Amand. Elle devait en finir avec le mariage ébauché de Delphine et elle se décida à rentrer à Paris pour mettre le général de Custine en demeure de se prononcer définitivement (1).

(1) Les lettres de Mme de Sabran, citées dans ce chapitre, sans indication particulière, sont extraites du volume publié par MM. Prat et Magnieu, *Correspondance de Mme de Sabran* (Plon, 1875.)

CHAPITRE III

1787

Difficultés avec le général de Custine. — Préoccupations de Mme de Sabran. — Delphine est fiancée. — Signature du contrat. — Départ pour Anisy. — Mésaventures du fiancé. — Cérémonie du mariage. — Bal champêtre.

A peine rentrée dans la capitale, Mme de Sabran reprend les négociations relatives au mariage de Delphine. Mais, grâce à l'insouciance du général de Custine ou à sa mauvaise volonté, les pourparlers traînent de nouveau en longueur, rien n'avance et la pauvre mère qui s'efforce de mener les choses à bien s'énerve et s'inquiète :

« 3 juillet 1787.

« Je n'ai pas un instant à moi, écrit-elle à Boufflers, le rôle de belle-mère me fatigue; je ne sais où prendre toute la pédanterie qu'il me faudrait pour le remplir dignement. Notre beau-père me fatigue encore plus, ne sachant où trouver des phrases pour lui répondre et des oreilles pour l'écouter; je donnerais volontiers une pinte de mon sang pour être quitte de tout cela. Je suis quelquefois tentée de faire mon paquet et de me sauver à toutes jambes. »

Quelques jours après, excédée de M. de Custine, elle s'écrie encore :

« Ce beau-père est un fléau que le ciel m'envoie pour m'achever. Il ne sait ce qu'il veut, il ne sait ce qu'il dit, il ne sait pas plus ce qu'il fait. »

Mme de Sabran était malade de ces hésitations continuelles qui lui faisaient redouter à tout moment une rupture :

« Ces incertitudes m'inquiètent beaucoup, dit-elle, je crains toujours ma mauvaise étoile et je n'ai aucun repos. Il faut convenir aussi qu'il n'y a peut-être pas dans les quatre parties du monde un homme comme celui-ci, et qu'il faut être bien malheureuse pour avoir entre ses mains le bonheur de son enfant et toute son existence. »

A bout de patience, dans une scène presque violente, elle « met au pied du mur » le général. Elle lui déclare qu'elle est à bout, que tous ces retards sont inadmissibles, et qu'il faut en finir :

« Fixez vous-même, lui dit-elle, la date du mariage, et qu'elle reste sans changement, ou bien rompons et nous reprendrons nos projets le jour où vous consentirez à accepter une date irrévocable. »

Devant ce langage très ferme, le général devient aussitôt doux, affable, accommodant, les difficultés s'évanouissent et le mariage est définitivement fixé à la fin du mois de juillet. Le fiancé devait avoir à cette époque dix-neuf ans et la fiancée dix-sept !

Il y eut bien encore quelques « tiraillements », mais

la comtesse Diane de Polignac et le duc s'employèrent à les aplanir avec un dévouement sans bornes et l'on put enfin arrêter le jour du contrat.

Malgré tous ses ennuis, Mme de Sabran avait une grande joie, c'était de voir combien l'homme qu'elle avait choisi pour sa fille était digne d'elle : « Mon aimable petit gendre me dédommage de tout », s'écriait-elle.

Quelques jours après elle écrit encore ces lignes charmantes :

« 17 juillet.

« Qu'est-ce que tous les biens de ce monde, en comparaison de cette union intime de deux âmes qui sont formées l'une pour l'autre, et qui s'épurent mutuellement aux feux de l'amour, comme l'or dans le creuset? Combien on a de force et de courage pour tenir tête à toutes les peines de la vie! Qu'il est facile de se passer de tout quand on possède *tout!* L'amour est la pierre philosophale, mais il y a bien peu d'adeptes. »

Delphine semblait éprouver la plus vive inclination pour son jeune fiancé, et chaque jour elle lui était plus attachée. Armand de Custine en effet était charmant, et bien fait pour inspirer l'amour : toute sa personne était d'une grande distinction ; il possédait les plus rares qualités du cœur et de l'intelligence ; son instruction était profonde et il paraissait appelé au plus brillant avenir. Son seul défaut était son extrême jeunesse, mais c'était un heureux défaut. Il avait déjà

beaucoup voyagé et fait, entre autres, un long séjour en Allemagne où il avait étudié l'art militaire à l'école de Frédéric. Mirabeau, qui l'avait rencontré à Berlin en 1786, avait été charmé de lui et avait prédit qu'il serait un des diplomates de l'avenir.

L'affection grandissante de ces deux enfants comblait de joie Mme de Sabran et lui faisait envisager l'avenir avec une complète confiance :

« Ce bonheur commence à réfléchir sur moi-même comme les rayons du soleil sur la lune, pour rendre mes jours plus calmes et plus sereins ; il y a longtemps que je ne me suis trouvée dans une si bonne disposition. Je vois tous les jours mon petit ménage s'attacher plus fortement l'un à l'autre et le cœur de cette pauvre petite s'amollir et se fondre au feu de ce redoutable dieu qui ne peut plus lui faire de mal, ayant épuisé ses traits les plus envenimés sur sa *malheureuse mère*. »

Un accident inattendu faillit anéantir tous ces beaux projets de mariage :

« J'ai versé tout à plat aujourd'hui dans la place de Louis XV, écrit Mme de Sabran. L'essieu de ma voiture s'est cassé, la roue a sauté, tous mes gens sont tombés l'un sur l'autre et personne ne s'est fait aucun mal, tant il est vrai qu'un bon génie me protège toujours. Ce qu'il y avait de dangereux surtout, c'est que toutes mes glaces étaient levées et que ma grande fille était sur le strapontin. Mais, par un mouvement naturel, elle s'est jetée sur moi et je l'ai préservée encore de ce

danger-là. Pour moi je n'ai eu d'autre mal qu'une bonne attaque de nerfs. »

Au milieu de tous ses soucis, de ses occupations, de ses courses innombrables, le bonheur de son enfant donnait à Mme de Sabran une gaieté, un entrain extraordinaires. Elle faisait rire tout le monde par ses réflexions, par sa gaieté. Elle voulait se donner un air grave et pédant « comme il convient à une belle-mère », mais elle n'y pouvait réussir.

Enfin le 21 juillet eut lieu la signature du contrat. Mme de Sabran donnait à sa fille deux cent mille livres de dot, et de plus s'engageait à loger le jeune ménage et à l'héberger. Armand de Custine apportait de son côté trente-quatre mille livres de rente mais grevées de plusieurs charges qui les réduisaient à vingt-huit mille (1).

Le contrat signé, Mme de Sabran est rassurée et elle éprouve un soulagement immense : « A moins de grands événements que je ne prévois pas, écrit-elle, ma Delphine sera Mme de Custine en dépit de tout l'enfer conjuré contre elle et contre moi. »

Pour se délasser de l'ennuyeuse cérémonie du contrat, elle emmène ses enfants dans le parc de Meudon et là ils dînent gaiement sur l'herbe auprès d'une petite fontaine dont le doux murmure les invite au repos :

« Je n'avais pas été si heureuse depuis bien longtemps; nous sommes restés à nous promener, à rire, à causer; il n'y a plus rien que mes enfants qui puissent

(1) Armand de Custine avait hérité de sa mère un capital de sept cent mille livres.

me faire éprouver quelques sensations douces ; mon âme est calme avec eux, leurs caresses sont si vraies, leurs sentiments si tendres, qu'ils me font jouir encore du bonheur d'être aimée. S'ils ne changent plus, ils m'aideront, du moins, à gagner le terme de cette triste vie avec un peu moins de répugnance. »

Si le contrat avait eu lieu à Paris, le mariage religieux devait être célébré à Anisy, le 31 juillet, par le bon évêque de Laon.

Pendant les huit jours qui précèdent, Mme de Sabran s'occupe en hâte des derniers préparatifs ; mais plus on approche de la cérémonie, plus elle est troublée et agitée. Sa nature si vibrante supporte mal toutes ces émotions ; dans la même journée, l'aimable femme passe de la joie à la tristesse, de la confiance à l'inquiétude avec la même facilité ; ses lettres à Boufflers reflètent fidèlement ces états d'âme si différents :

Tantôt sa joie est sans bornes d'être enfin arrivée au terme de ses préoccupations, et elle exprime naïvement sa foi dans l'avenir.

« Il faudrait avoir souffert toutes mes inquiétudes, tous mes ennuis, tous mes dégoûts, pour avoir une idée de ma joie. Je me sens plus légère, mes esprits sont en mouvement, je suis gaie et presque folle de plaisir, je suis contente du présent, ce qui ne m'arrive guère : je compte sur l'avenir pour me rendre heureuse ainsi que mon enfant. »

Tantôt elle ne peut se défendre de quelques appré-

hensions, et quand arrive le moment de se séparer de sa fille, son anxiété redouble :

« C'est demain le grand jour qui doit à jamais décider de ma pauvre petite Delphine. Si l'on peut compter sur le bonheur, j'ai tout lieu de croire qu'elle sera heureuse, mais quand je pense à tous les ingrédients qui doivent entrer dans la composition de ce bonheur, à la difficulté de les rassembler, à cette multitude de circonstances qui viennent se jeter tout à travers de cette belle harmonie, comme les comètes au milieu du système du monde, pour en déranger l'ordre et faire naître des orages,... je tremble et je vois qu'il faut encore beaucoup donner au hasard, telle précaution que nous prenions pour l'enchaîner. »

Donc, le 28 juillet, Mme de Sabran se rend en hâte à Anisy pour tout préparer pour la cérémonie. Elle arrive avec sa fille à une heure du matin et elle va bien vite se coucher pour « avoir le teint frais à la cérémonie, à côté de sa rose à peine éclose ». Elle ne veut pas faire tache au tableau, car à son âge on ne peut prétendre à parer une fête, mais à ne pas la déparer.

Le lendemain elle écrit triomphante au chevalier :

« Dans trois jours je serai peut-être grand'mère! ou du moins ma Delphine aura la permission de me le faire quand bon lui semblera. Elle se marie enfin mardi ».

Le lundi, tout est prêt; on n'attend plus que le

« petit mari », son père et sa sœur (1). Mais on sait qu'ils sont en route; ils doivent coucher à Soissons, arriver à Anisy mardi vers les huit heures du matin, à midi a lieu la cérémonie.

Mme de Sabran et sa fille devant se lever à l'aube décident d'aller se coucher de très bonne heure; malheureusement la prudente mère croit devoir se conformer à l'usage et faire à Delphine un petit discours de circonstance pour la préparer à son nouvel état. Cette révélation, si discrète soit-elle, trouble Delphine infiniment, au point même qu'elle est prise de frissons que rien ne peut apaiser. Bien vite, on la couche, mais c'est pire encore. Sa mère affolée la prend avec elle dans son lit pour la réchauffer; il en résulte que ni l'une ni l'autre ne peuvent fermer l'œil et qu'elles passent la nuit accroupies sur leur lit à soupirer, à pleurer et à se consoler mutuellement.

Malgré cette nuit blanche qui n'était guère de nature à lui donner le « teint frais » qu'elle ambitionnait, Mme de Sabran était debout dès cinq heures du matin, gaie, joyeuse, toute prête à recevoir ses hôtes et à leur faire fête.

Ils arrivent en effet à l'heure dite, mais en quel état, grands dieux! harassés, n'en pouvant plus et avec des figures de l'autre monde, Armand, la mine piteuse et la joue prodigieusement enflée.

(1) Adélaïde-Anne-Philippine, sœur unique d'Armand de Custine, épousa peu après le marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies.

Enfin l'on s'explique et voici ce qu'apprend Mme de Sabran :

La veille, au moment de partir, le futur époux a été pris subitement d'une rage de dents violente ; après avoir couru vainement chez plusieurs dentistes, il en trouve enfin un chez lui et il peut se faire extraire la molaire malencontreuse, mais l'homme de l'art maladroit ou « voulant faire le bon poids » enlève en même temps un petit morceau de la mâchoire. D'où, pour le patient, nouvelles et épouvantables souffrances, et une fluxion monstrueuse. Il a la fâcheuse idée de se regarder dans une glace, il pousse un cri d'horreur, et le voilà pris d'une véritable crise de désespoir : il ne veut plus se montrer, il ne veut plus se marier, il veut fuir au bout du monde. On a grand'peine à le raisonner, et il faut le faire monter de force en carrosse.

Mais tous ces incidents ont mis les gens de la noce fort en retard ; au lieu de coucher à Soissons, ils ont dû coucher à Villers-Cotterets, et se lever à trois heures du matin pour arriver à Anisy en temps voulu.

Cependant il fallait oublier au plus vite toutes ces mésaventures pour s'habiller, se parer et faire bonne figure à la cérémonie.

Laissons maintenant la parole à Mme de Sabran :

« 31 juillet 1787.

« Tout fut prêt à une heure, et dans le plus grand appareil et le plus morne silence, nous nous rendîmes à la chapelle de l'évêque, moi tenant ma fille par la

main, suivie de mon petit gendre et de son père. Jamais le cœur ne m'a battu si fort qu'au moment où je l'ai déposée sur le prie-Dieu, où elle allait dire ce fameux *oui* dont on ne peut plus se dédire quand il est prononcé, telle envie qu'on en ait quelquefois Le mien ne m'avait pas fait tant d'impression... Je ne crois plus au bonheur, aussi j'ai versé un torrent de larmes malgré moi pendant toute la messe.

« Ma Delphine ne pleurait pas, mais sa petite mine était allongée et son mari n'était pas fort assuré non plus ; l'évêque leur a fait un discours plein de raison et de sentiment qui a attendri tout le monde. Elzéar a tenu le poêle, et comme il était trop petit, on l'a monté sur la plus grande chaise de la chapelle ; il avait l'air de ces petits anges dans les *Annonciations de la Vierge*. La cérémonie faite, M. de Custine s'est emparé de ma fille et moi de son fils, et nous sommes sortis avec le même ordre et la même gravité que nous étions entrés, pour nous rendre dans le salon où nous attendait un très bon déjeuner. Après le déjeuner nous avons descendu dans le jardin : comme nous y arrivions, une foule de bergers et de bergères, avec le bailli à leur tête, sont venus complimenter le marié et la mariée. Chacun a chanté son petit couplet comme dans l'*Amoureux de quinze ans*. C'était tout à fait attendrissant ; après quoi nous avons dansé sans façon comme de bonnes gens, avec les ménétriers du village. J'ai ouvert le bal avec M. de Custine le père, et mes enfants, et je t'assure que je n'ai jamais été si légère, ni dansé de si bon cœur ;

le bal et les chansons ont duré tout le jour; c'était à mourir de rire. Quand nous avons été las de danser, nous avons joué au pharaon; les hommes ont fait une banque qui nous a amusés jusqu'au souper, c'est-à-dire jusqu'à huit heures du soir ».

Enfin arrive, comme dit Mme de Sabran, « le vrai quart d'heure de Rabelais. »

La mère prend à part le général et lui souffle à l'oreille quelques conseils de circonstance, avec mission de les transmettre à son fils sans plus tarder; toute troublée dans ce rôle délicat, elle rougissait jusqu'aux oreilles et s'embrouillait dans ses explications : « Jamais de ma vie, je n'ai été aussi bête », ajoute-t-elle modestement.

Ces préliminaires terminés, on mène coucher la mariée avec le cérémonial accoutumé : la mère et la fille tremblaient de tous leurs membres et étaient aussi embarrassées l'une que l'autre.

Mme de Sabran termine sa lettre à Boufflers par ces mots :

« Adieu! que ne suis-je à présent à la place de ma fille, et que n'es-tu à la place de mon fils, après en avoir obtenu comme eux la permission en face de l'Église, car autrement, *c'est une œuvre du démon qui nous met en enfer dans ce monde et dans l'autre,* comme dit saint Augustin (1).

(1) Les lettres citées dans ce chapitre et qui ne portent pas d'autre indication sont extraites de la *Correspondance de Mme de Sabran*, publiée par MM. Prat et Magnieu (Plon, 1875.)

CHAPITRE IV

1787

Réjouissances champêtres à Anisy. — Philémon et Baucis. — Voyage à Plombières. — Ascension du ballon d'Alsace. — Arrivée à Anisy. — Pèlerinage à Notre-Dame de Liesse. — Retour à Paris. — Visites et présentations.

On peut supposer que Mme de Sabran ne dormit guère. A peine levée, elle écrit ces quelques lignes dans son journal quotidien :

« 1er août.

« Il est huit heures du matin, tout dort dans le château, excepté moi, qui meurs d'impatience de savoir des nouvelles de ma pauvre Psyché. J'espère que, comme elle, elle aura eu plus de peur que de mal. »

L'excellente mère n'avait vraiment pas lieu de tant se préoccuper. Armand avait-il tenu compte des recommandations paternelles? Toujours est-il que quand les jeunes époux parurent, Delphine, bien que tous les yeux fussent fixés sur elle, ne témoigna pas le moindre embarras; à part une modeste rougeur qui relevait encore l'éclat de ses charmes, elle semblait toujours la même. Mme de Sabran ravie s'écrie :

« Mon petit nid se porte à merveille, l'amour n'est pas si méchant qu'on le croit. C'est un joli petit monstre qui ne mord ni n'égratigne. »

Le lendemain l'évêque offrait à ses invités une fête nocturne et champêtre dans les bois d'une de ses fermes, à Bartais. La forêt était illuminée par une quantité de lampions qui donnaient une lumière si douce et des ombres si légères, que l'eau, les arbres, les personnes, tout paraissait aérien. La lune avait voulu être aussi de la fête... Il y avait de la musique, des chansons, une foule de paysans bien gais et bien contents.

Pour donner à ces réjouissances ce goût de sentimentalité si fort apprécié à l'époque, l'on avait élevé au fond du bois, dans l'endroit le plus solitaire, une pauvre petite cabane; toute la noce se dirige de ce côté et l'on y trouve comme par hasard Philémon et Baucis courbés sous le poids des ans : ils donnent d'excellents conseils aux jeunes époux, et « le meilleur était leur exemple ».

Puis les mariés sont ramenés au château au milieu des cris de joie des paysans.

Malheureusement cette fête joyeuse devait avoir un assez triste lendemain. Au réveil Delphine se trouve fort souffrante; elle a une forte fièvre, un mal de tête affreux, de violents maux de reins, etc. :

« Je suis fort inquiète ce matin, écrit Mme de Sabran. Ma petite femme a la fièvre! Je crois que c'est le mal de la peur, malgré cela j'en suis en peine parce qu'elle n'a jamais été malade. Son petit mari en est tout

attristé ; il a si bien la mine du coupable que je serais fort tentée de le gronder, mais je n'ose pas, car il serait en droit de me demander de quoi je me mêle. »

Mme de Sabran, très alarmée, redoutait la petite vérole, ce fléau de l'époque ; très heureusement, il n'en était rien, et le 6 août elle peut écrire triomphante :

« Delphine est guérie, je crois que c'est le cas de chanter le refrain de la chanson : « C'est un petit mal « pour un grand bien ». Ils ne s'en aiment que mieux. »

Le bonheur de ses enfants paraît si complet que l'heureuse mère est dans le ravissement : « C'est le ménage le plus édifiant et le plus intéressant qu'il soit possible, écrit-elle, je jouis de leur bonheur. Je ne leur demande que de savoir être heureux, et je vois avec plaisir qu'ils s'y prennent bien. » Puis elle ajoute cette restriction troublante, qui ne lisait que trop bien dans l'avenir : « Pourvu que cela dure ! »

« Tu rirais si tu voyais comment Delphine mène son petit mari : elle le gouverne plus despotiquement que son frère : c'est le plus drôle de petit ménage qu'on ait encore vu. C'est une jolie chose que l'amour dans sa première jeunesse : malheureusement il change bien vite et devient bien laid, bien maussade en grandissant, comme tous les enfants gâtés. »

Delphine étant rétablie, on reprend la série des réjouissances. L'évêque offre un dîner à tous ses paysans.

« On a dressé des tables, dans le jardin en face du

château, qui étaient bien garnies de gigots, de pâtés, de dindonneaux, etc., etc...; la petite Peinier et son frère représentaient le marié et la mariée : ils sont arrivés suivis d'une foule innombrable au son du violon qui les précédait, pour se mettre à table. »

Pendant le repas, une troupe de bergères et de bergers, fleuris et enrubannés, sont venus réciter des vers d'Elzéar et prendre part au festin. Puis, à la joie générale, on voit arriver un cavalier, armé de pied en cap, une lance à la main, sur un méchant cheval, suivi d'un petit homme gros et court qui fouette son âne à tour de bras. C'est don Quichotte et Sancho! Alors la joie de l'assistance devient du délire.

La journée se termine par un bal champêtre.

Comme on le voit, il n'y avait pas que haine autrefois entre le village et le château; souvent, très souvent, et l'évêque de Laon nous en fournit un saisissant exemple, l'intimité, la confiante affection étaient grandes entre le seigneur et le paysan, et ce dernier avait sa place marquée dans toutes les fêtes de famille.

Les fêtes du mariage terminées, Mme de Sabran se rend, avec le jeune ménage, aux eaux de Plombières. Elle y trouve fort peu de monde, bien que l'on soit au milieu du mois d'août; le temps était froid, on se chauffait comme en janvier, et les baigneurs s'étaient enfuis au plus vite.

Malgré l'isolement, Mme de Sabran ne se plaint pas de son sort; elle jouit pleinement de la présence de ses deux enfants et, surtout, du bonheur qu'on lit

dans leurs yeux. Toute la matinée, en dehors de l'heure du bain, est consacrée à la promenade; l'après-midi on fait une lecture en commun et, le soir, « les deux petits tourtereaux vont chez eux roucouler leurs amours ».

Puis l'on fait quelques excursions. L'une, entre autres, l'ascension du ballon d'Alsace, enthousiasme Mme de Sabran.

Le premier jour, les trois voyageurs vont coucher à Saint-Maurice dans une jolie petite auberge où on leur donne d'excellentes truites. Puis après avoir dormi quelques heures, nos ascensionnistes se lèvent à une heure du matin et commencent à gravir la montagne par un magnifique clair de lune. La beauté de la nuit et la splendeur du paysage inspirent à Mme de Sabran des réflexions philosophiques, et elle ne peut se défendre de les communiquer au chevalier :

« 2 septembre 1787.

« Cette lumière incertaine qui éclairait le monde assoupi et qui nous laissait voir tantôt des précipices, tantôt le sommet riant des montagnes et le toit de quelques chalets éloignés les uns des autres, faisait passer dans notre âme un calme que je n'y avais jamais senti...

« Je m'asseyais de temps en temps sur la mousse pour me livrer tout entière à mes réflexions, tandis que mes deux enfants cheminaient devant, bien plus occupés, comme de raison, d'amour que de philosophie; chaque chose a son temps. On ne peut pas savoir

au printemps ce qui se passera à l'été, l'automne et l'hiver. A leur âge, on ne voit que des fleurs; on ne pense pas à ce qu'elles dureront; on ne pense pas qu'elles peuvent avoir des épines! »

A trois heures du matin, on était arrivé au sommet; mais le froid était des plus vifs et le vent qui soufflait avec rage le rendait insupportable :

« Mes deux petits amants s'assirent l'un contre l'autre et, si près, si près, à l'abri de l'amour, qu'ils se réchauffèrent facilement; mais moi, pauvre veuve, je grelottais dans mon petit coin, et j'en vins à un tel point de souffrance que, n'y pouvant plus tenir, je m'occupais à ramasser des branches sèches et à couper tous les buissons pour tâcher d'en allumer du feu, ce qui me donna une peine incroyable.

« Pendant ce temps la belle aurore préparait l'arrivée du soleil...; insensiblement il parut à nos yeux comme un globe de feu, d'où s'échappa en peu d'instants un foyer de lumière que l'œil ne pouvait plus fixer, et devant lequel j'étais tentée de me prosterner d'admiration. On n'a pas idée de ce spectacle, quand on ne l'a vu que de la plaine, et je me sais bien bon gré de m'être donné un peu de peine pour me procurer un si grand plaisir. »

La cure à Plombières terminée, Mme de Sabran retourne à Anisy avec ses enfants. Elle y mène une vie charmante auprès de l'évêque et elle jouit au delà de tout du bonheur que lui donnent ses deux amoureux. Elle fait avec eux des promenades qui l'enchantent

et elle prend part discrètement à leur joie : c'est une belle-mère idéale :

« 29 octobre 1787.

« Nous avons commencé par faire plus d'une lieue ce matin à travers les bois et les prairies. Mes deux fils bondissaient comme deux petits chevreaux : ils sautaient les fossés et les ruisseaux à l'envi l'un de l'autre ; mais leur succès leur a fait perdre la carte et ils ont fini par nous perdre et par nous embourber, comme tu sais que ça arrive souvent dans les environs d'Anisy. Pour nous en consoler, nous avons dîné de fort bon appétit et fait des chansons après, d'un genre tout neuf. Leur gaîté m'électrise et je n'ai pas le courage de les ennuyer de ma tristesse : c'est la seule dissimulation que je me permets avec eux, et le désir de leur plaire et de les rendre heureux me la rend facile : il est vrai que je finis par y trouver mon compte. »

Le jeune ménage est si tendrement uni que la seule pensée d'une séparation, si courte soit-elle, lui paraît insupportable. Au mois de novembre, Armand est obligé d'aller passer quelques jours à Paris pour des affaires d'intérêt, Delphine est dans les larmes.

Faisant un rapprochement douloureux avec sa propre situation, Mme de Sabran écrit :

« Elle était si triste, cette pauvre petite femme, qu'elle m'a fait pleurer avec elle ; et pourquoi ? parce qu'elle ne verra pas son mari de quatre jours ! Quelle

douce affliction et quel bonheur de n'avoir à pleurer qu'une absence de quatre jours et à la distance de vingt-cinq lieues! »

Cependant Delphine commence à s'inquiéter de ne pas avoir encore d'espérances de famille et elle imagine d'entreprendre un voyage au sanctuaire vénéré de Notre-Dame de Liesse, qui jouit dans tout le pays d'une réputation méritée, et dont elle a entendu vanter les vertus spéciales. Elle endoctrine sa mère, elle persuade son mari et tout le monde cède en riant à la fantaisie de l'aimable jeune femme.

« Anisy, 1er novembre 1787.

« Je me sens gaie et alerte au point d'entreprendre un petit voyage, pour complaire à mes enfants qui font de moi tout ce qu'ils veulent, et qui sera le voyage du monde le plus comique. C'est un pèlerinage à Notre-Dame de Liesse. Ma petite dévote y a bien son intérêt : elle a lu dans quelque vieille chronique que des Reines y avaient été pour trouver le secret d'avoir des enfants, et, malgré sa belle jeunesse et tout l'amour de son mari, elle croit avoir besoin de cette ressource parce qu'après trois mois de mariage elle n'est pas encore grosse; cette folie nous a fort divertis et nous comptons partir tous samedi à pied, suivis d'un âne pour porter nos bagages. Nous irons coucher à Laon pour la première journée, et nous dînerons en chemin dans quelque prairie au bord d'un clair ruisseau, suivant notre usage. Le lendemain, nous en ferons tout autant pour aller

coucher à Liesse. Nous y resterons un jour et une nuit, car c'est sur cette nuit que je compte pour me faire grand'mère dans le moment de la ferveur, et nous nous en reviendrons également à pied comme de vrais pèlerins, riant, chantant, etc. »

Malheureusement, le temps vient contrarier tous ces beaux projets. A peine à une demi-lieue d'Anisy, le vent et les averses commencent; pendant quatre heures les malheureux pèlerins reçoivent la pluie sur le dos et ils arrivent à Laon trempés jusqu'aux os.

Cette mésaventure calme leur beau zèle; ils se décident malgré les protestations de Delphine à faire le reste de la route en voiture; puis, arrivés à Liesse, ils se bornent à entendre la messe et à y visiter toutes les reliques, le trésor, etc.

Et cependant, prodigieux effet de la foi, bien que les pèlerins n'aient que fort incomplètement accompli leur vœu, et qu'ils n'aient pas passé à Liesse cette nuit de bénédiction sur laquelle comptait si bien Mme de Sabran, quelques mois après Delphine pouvait triomphalement annoncer sa grossesse.

Enfin il fallut se décider à quitter Anisy et à rentrer à Paris. Ce n'était un plaisir pour personne. Mme de Sabran en était encore plus affligée que ses enfants. A peine installée, elle épanche ses doléances dans le cœur du chevalier et lui dépeint avec tristesse le vide et la vanité de sa vie. On ne dirait pas mieux aujourd'hui :

« Novembre 1787.

« C'est une vie bien étrange que celle que l'on mène à Paris ! Je ne saurais m'y faire ; toujours courir, toujours aller chercher des gens qui ne se soucient pas plus de vous que vous ne vous souciez d'eux ; toujours répéter les mêmes phrases, jamais ne paraître ce qu'on est, jamais ne dire ce qu'on pense ; cette contrainte et cet échafaudage me tuent. Je ne saurais être autre que je suis et je sens qu'il faudrait être autrement. »

Mais ce n'est pas encore là le pire ; à peine arrivée, Mme de Sabran doit se conformer à l'usage et présenter les jeunes mariés à toutes ses relations ; cette corvée lui est odieuse, mais comment l'éviter ?

« Je me dispose à faire ce soir cent et une visites, parée comme une châsse, avec mes deux petits tourtereaux qui en sont aussi fatigués que moi. C'est l'usage, ainsi il faut bien s'y résigner (1). »

L'année 1787 est peut-être la dernière année heureuse que vécut Mme de Sabran. Certes elle eut encore des joies, mais précaires et mêlées à de tels tourments, à des angoisses si atroces, que sa vie, pendant des années, ne fut plus qu'un long martyre.

Quant au jeune ménage de Custine, son sort fut plus funeste encore : on peut dire, en vérité, que l'idylle est déjà terminée et que le drame commence.

(1) Les lettres citées dans ce chapitre sont extraites de la *Correspondance de Mme de Sabran*, par MM. Prat et Magnieu.

CHAPITRE V

1788-1790

Boufflers revient du Sénégal. — Naissance de Gaston de Custine. — Delphine a la petite vérole. — Voyage de Mme de Sabran en Suisse avec Elzéar. — Elle revient à Niederviller assister aux couches de sa fille. — Naissance d'Astolphe de Custine. — Son baptême. — Voyage à Plombières. — Mme de Sabran rentre à Paris.

En 1788, Mme de Sabran éprouva deux grandes joies : d'abord le chevalier, après une absence de trois ans, revint du Sénégal et, guéri de ses rêves ambitieux, promit de renoncer à jamais aux expéditions lointaines et stériles.

Puis, seconde joie, et non des moindres, Delphine au mois de septembre accoucha d'un garçon. Ainsi que nous l'avons fait prévoir dans le précédent chapitre, Notre-Dame de Liesse avait ponctuellement réalisé toutes les espérances de la jeune femme. En effet, au mois de septembre 1788, c'est-à-dire juste dix mois après le fameux pèlerinage, elle mit au monde un fils qui reçut le prénom de Gaston. La joie fut grande dans toute la famille, Mme de Sabran n'était pas moins heureuse et triomphante que la jeune mère.

La vie eût été pour tous douce et charmante, si de

graves préoccupations politiques n'étaient venues agiter les esprits et porter le trouble dans les intérieurs les plus unis.

Le chevalier de Boufflers, comme beaucoup de ses amis, était nettement partisan des idées nouvelles ; il les adoptait avec la sérénité pleine d'illusions d'un rêveur. Envoyé aux États généraux par la noblesse du bailliage de Nancy, il était tout fier de son importante mission.

Il n'était pas le seul de la famille à faire partie de la nouvelle assemblée. Le général de Custine, qui avait guerroyé en Amérique (1), et en avait rapporté des tendances très républicaines, venait également d'être envoyé aux États généraux par la noblesse du bailliage de Metz ; très intimement lié avec La Fayette depuis leur commune campagne, il fut bientôt au nombre des constitutionnels les plus avancés. Armand de Custine, jeune, ardent, ne se montrait pas moins passionné que son père et il se jeta à corps perdu dans le courant qui entraînait tant de bons esprits.

Mme de Sabran, au contraire, calme, réfléchie, prudente, jugeait le mouvement des idées plein de périls, elle en prévoyait, avec une étonnante perspicacité, les conséquences. Fermement convaincue qu'on menait le pays aux abîmes, ou, tout au moins, à la destruction d'un état social, dont elle et les siens n'avaient qu'à se féliciter, elle déplorait l'aveuglement de son entourage et cherchait vainement à l'éclairer.

(1) Il commandait le régiment de Saintonge-Infanterie, et se distingua particulièrement à la prise de York-Town.

Boufflers, Armand de Custine plus encore, persuadés que c'était, au contraire, l'âge d'or qui s'ouvrait pour la France, lui reprochaient son esprit rétrograde qui ne voulait s'ouvrir ni au progrès ni à la lumière.

Les discussions étaient souvent très vives dans le cercle familial, et si l'affection profonde, qui les unissait tous, empêchait les querelles de devenir par trop violentes, il n'en restait pas moins des ferments de discorde qui troublaient et attristaient la vie.

En attendant, les événements se précipitent : le 5 mai a lieu la réunion des États Généraux, et le 20 juin le serment du Jeu de Paume; le 12 juillet Necker est exilé, le peuple se soulève et le 14 la Bastille est prise de vive force. Le 15 juillet le Roi rappelle M. Necker.

Une grave maladie de Mme de Custine vint faire diversion à la politique et aux pénibles dissentiments qu'elle engendrait. Au mois de juillet 1789, la jeune femme fut atteinte de la maladie la plus grave peut-être à l'époque, de celle dans tous les cas qui exerçait les plus terribles ravages, de la petite vérole. L'accident était d'autant plus fâcheux que la malade commençait une nouvelle grossesse et qu'il en pouvait résulter de sérieuses complications.

Mme de Sabran avait été, à plusieurs reprises, sollicitée de laisser vacciner ses enfants; le chevalier lui-même avait beaucoup insisté, l'assurant qu'en Angleterre, où l'inoculation était établie, la petite vérole

n'existait pour ainsi dire plus, il n'avait pu vaincre les craintes de son amie.

On juge des regrets et de l'effroi de Mme de Sabran quand elle vit sa fille chérie atteinte de la terrible maladie. Elle-même en avait une peur affreuse, mais elle surmonta sa terreur, et elle soigna Delphine avec un admirable dévouement, l'entourant des soins les plus tendres, l'embrassant pour la tranquilliser, ne la quittant ni jour ni nuit. Après des alternatives diverses, la maladie céda enfin et la jeune femme se rétablit peu à peu; elle fut même assez heureuse pour ne garder aucune trace de cette pénible épreuve.

Pour se remettre des émotions par lesquelles elle venait de passer, Mme de Sabran se rendit à Plombières avec Elzéar pour y faire sa saison habituelle. Puis sa cure terminée, et peu soucieuse de regagner Paris où l'attendaient plus que jamais les agitations de la politique, elle résolut d'aller faire avec son fils une petite tournée en Suisse.

En apprenant les projets de sa mère, Delphine fut désolée; elle comptait si bien qu'elle passerait l'été avec elle à Niederviller (1), dans la propriété que son mari y possédait, et qu'elle l'assisterait pendant les derniers mois de sa grossesse!

(1) Niederviller est situé à une petite distance de Sarrebourg; Armand de Custine avait reçu en dot le château, la manufacture de porcelaines et des terres considérables dans les environs.

« Du 20 août 1789.

« Mon Dieu! ma bonne mère, qu'il est triste de renoncer à l'espérance de vous voir ici; j'avoue que cette idée-là m'était si douce que je ne peux pas croire encore que vous vouliez changer vos premiers projets, mais je vois que vous mourez d'envie d'aller en Suisse, que je vous contrarierais d'insister davantage. Je ne dirai donc plus rien, sinon que je suis bien triste de voir que les sollicitations de la comtesse Auguste et du chevalier de Boufflers l'emportent sur les miennes.

« Au moins promettez-moi une chose, mais promettez-la-moi *d'une manière sacrée*, c'est que vous viendrez me rejoindre à Niederviller vers le commencement d'octobre. Il faut que vous me promettiez cela, car sinon je serai bien malheureuse.

« Vous savez sûrement le malheur de l'abbé Gibelin (1) : la suppression des dîmes le ruine entièrement, elle anéantit son prieuré; véritablement, cela est affreux. Mon Dieu, que je le plains, qu'il doit être malheureux! on ne peut pas s'attendre à des revers aussi cruels.

« Gaston va bien à présent, il a été un peu malade pour les dents, vous le trouverez maigri. Pour moi, je souffre toujours, il n'y a point encore de diminution à mes maux de cœur.

« Adieu, ma bonne mère. Le grand fils vous embrasse

(1) L'abbé Gibelin était un grand ami de la famille de Custine et nous le verrons lui rester attaché jusqu'à son dernier jour.

de tout son cœur. Il vous aime bien tendrement ainsi que votre bonne Delphine. »

Mme de Sabran promit à sa fille de revenir en octobre, et elle partit avec Elzéar pour la Suisse. Ils visitèrent Bâle, Zurich, traversèrent le Saint-Gothard, puis revinrent à Berne.

Toutes les lettres de Delphine pressaient instamment sa mère de revenir le plus tôt possible à Niederviller. Boufflers trouvait cette demande déraisonnable et il conseillait très sagement à Mme de Sabran de rester en Suisse et d'y faire venir sa fille. Les émeutes dans les provinces devenaient en effet de plus en plus fréquentes, on pillait les châteaux, on assassinait à l'occasion leurs propriétaires, et la sécurité publique était partout très précaire :

« Je ne conçois pas la démence impérieuse de ta bonne grosse Delphine, écrivait le chevalier, de vouloir que tu viennes à elle, dans un pays où, d'un moment à l'autre, il peut arriver du train, au lieu d'aller te trouver chez tes bons Suisses qui t'ont sûrement déjà prise en amitié. »

Mme de Sabran partageait certes cet avis et elle appréhendait un retour qui l'exposait à bien des dangers, mais quand il s'agissait de ses enfants, aucune autre considération n'existait plus pour elle ; elle le dit de façon touchante :

« Malgré mes tristes pressentiments et la conviction où je suis que d'ici à très peu de temps il se passera des choses épouvantables en France et à Paris, je quitte la

Suisse et je la quitte avec autant de peine que si je quittais le port au milieu d'un orage pour aller m'exposer à la tempête.

« Mais Delphine n'a qu'un cri après moi, je voulais l'engager à venir ici ; tout l'effraie, le chemin, sa grossesse, son enfant, et les Suisses, peut-être ! si bien que je sens qu'il m'est impossible de ne pas payer encore une fois de ma personne. Je n'ai pas le courage de l'affliger, ni de vivre loin d'elle. Sans cela nous resterions chacune où nous sommes en attendant l'accomplissement de mes tristes prédictions, ce qui serait fort raisonnable, mais par cela même au-dessus de mes forces, car je n'entends rien à tous les calculs de la prudence humaine quand il s'agit de ce qui m'est cher. »

Donc elle partit avec Elzéar et alla retrouver sa fille à Niederviller.

Les nouvelles que Mme de Sabran recevait de Paris étaient bien de nature à justifier ses appréhensions, et à redoubler ses larmes. Après la nuit du 4 août où a eu lieu la suppression des privilèges, l'émigration commence : le comte d'Artois, les princes de la maison de Condé quittent la France, et ils trouvent de nombreux imitateurs. Le 1er octobre le Roi refuse de sanctionner les premiers articles de la Constitution ; le 5 octobre la populace marche sur Versailles, force l'entrée du château, massacre les gardes, et oblige le Roi, la Reine et le Dauphin à rentrer dans la capitale où ils sont gardés à vue aux Tuileries.

Les couches de Delphine eurent lieu au mois de janvier 1790. Le chevalier en est informé par une charmante lettre de son amie :

« Il faut que je te dise que ma bonne grosse mère vient d'accoucher d'un fort joli petit garçon que j'ai reçu dans mon tablier (comme disent les bonnes femmes) et que j'ai bien baisé après qu'il a eu fait sa toilette. Cet événement a mis tout le village en mouvement et ma *grande maternité* a été annoncée au bruit du canon à plus de deux lieues à la ronde. Plus de cent cinquante paysans commandés par le capitaine Pédre, le fusil sur l'épaule, sont venus me prendre avec toute la gravité requise pour me conduire à l'église avec l'enfant. Deux files se sont formées aussitôt par les ordres du capitaine, qui est notre La Fayette d'ici, et qui a, pour le moins, autant de talent que lui. Alors nous nous sommes mis en marche. Un vent épouvantable qui semblait conspirer contre nous emportait les chapeaux, faisait voler mes jupons, et me renvoyait dans les yeux et les oreilles tout le feu et la fumée de la plus imposante artillerie de l'univers; mais ces malins aquilons ont été déconcertés; ils n'ont servi qu'à faire briller davantage l'adresse de tous ces braves gens et leur bonne volonté. Une *commère babillarde* était à mes côtés c'est l'usage et le titre qu'on donne à une femme chargée de jeter des bonbons à tous les petits enfants. Elle s'est si bien acquittée de son emploi que j'ai vu le moment où le père, l'enfant, le parrain, la marraine, le capitaine et toute la troupe allaient être culbutés les uns par-

dessus les autres sans avoir pu parvenir à faire un *petit chrétien*.

« Enfin, à force de manœuvres savantes de notre habile capitaine, nous sommes arrivés au terme de nos travaux. Le plus grand ordre s'est rétabli à la première marche de l'église : les cloches ont fait entendre leurs voix argentines ; le serpent de la paroisse, l'orgue, les hautbois et les cors se disputaient à l'envi à qui ferait le plus de vacarme ; et le curé et le maître d'école ont baptisé mon pauvre filleul, si en conscience et avec tant de sel et d'eau qu'il a vomi comme un malheureux sur tous les curieux, et gagné une fluxion à l'œil qui le rend borgne pour le moment. Je lui ai donné le nom d'Astolphe, afin qu'il aille un jour comme son patron nous chercher dans la lune quelques fioles de bon sens.

« A l'image des honorables membres de ton auguste Assemblée, la cérémonie faite, chacun est revenu chez soi. J'étais si touchée du bon cœur de ces pauvres paysans dans un moment où tant d'autres ne prennent les armes que pour brûler un château et assassiner leur seigneur, que j'avais toutes les peines du monde à m'empêcher de pleurer. Que celui qui imagina le premier de détruire ces rapports si naturels de la misère avec l'opulence, de la faiblesse avec la force, et ce troc si juste et si doux de la reconnaissance avec les bienfaits, soit en exécration dans la mémoire des hommes ! »

Delphine, en fidèle adepte des principes de Rousseau, voulut absolument nourrir Astolphe, et comme

sa santé était excellente, on ne s'y opposa pas.

Malgré son ardent désir de retourner auprès du chevalier, Mme de Sabran ne pouvait se décider à rentrer dans la capitale ; elle resta à Niederviller jusqu'au mois de juin. De là elle suivait avec anxiété les événements qui se déroulaient à Paris, les réformes de la Constituante qui bouleversaient toute l'organisation sociale de la France, les troubles profonds qui agitaient le pays, et elle ne cachait pas à Boufflers, qui était resté si longtemps plein d'illusions, combien ses inquiétudes éaient vives.

Elle lui écrivait le 14 mai :

« Tu commences donc à t'apercevoir que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ! et à te douter qu'il y a des monstres dans les villes comme dans les forêts ! Nous ne sommes pas au bout, mon enfant, et tout ce que nous avons lu dans l'histoire des temps les plus barbares n'approchera jamais de ce que nous sommes destinés à éprouver. Tous les freins qui devaient contenir la multitude sont brisés maintenant, elle profitera de la liberté dont on veut la faire jouir pour nous égorger tous, non pas dans une Saint-Barthélemy, mais dans dix mille. Je frémis en pensant que tu es au milieu de ce gouffre, et que, d'un moment à l'autre, je peux t'y voir englouti. »

Au mois de juin Mme de Sabran quitte Niederviller avec Elzéar pour aller faire sa saison à Plombières. Elle écrit le 11 juin :

« Me voici à Plombières, j'y suis arrivée sans encombre seule avec Elzéar, et n'ai rencontré dans toute ma route qu'un âne avec la cocarde nationale, qui avait l'air tout fier de cette nouvelle parure! »

Elle retrouve à Plombières la vieille comtesse de Marsan. Comme le malheur rapproche et qu' « on éprouve un inexprimable plaisir à causer avec des gens qui pensent comme nous », les deux dames ne se quittent guère et gémissent de compagnie sur les malheurs des temps; elles deviennent bientôt fort intimes.

C'est pendant leur séjour, le 14 juillet, qu'a eu lieu au Champ de Mars la fameuse fête de la Fédération qui, un instant, a paru ramener la concorde et réconcilier tous les Français.

Enfin, au mois de septembre, Mme de Sabran, malgré ses craintes, cède aux instances du chevalier et aux supplications de sa fille, qui est rentrée à Paris avec son mari et ses enfants, elle se décide à regagner la capitale.

Elle y mène pendant quelques mois une existence remplie de trouble et d'inquiétude, que seuls peuvent apaiser la tendresse de sa fille et les caresses de ses petits-enfants (1).

(1) Toutes les lettres citées dans ce chapitre et dans les suivants, sans indication particulière, sont inédites et font partie de la collection d'autographes du comte de Croze-Lemercier.

CHAPITRE VI

1790-1791

La vie de Delphine à Paris. — Ses relations. — La comtesse Alexandre de La Rochefoucauld. — La marquise de Chateaubriand. — M. de Rosambo. — M. de Malesherbes. — Le vicomte René de Chateaubriand. — Le Troubadour. — M. d'Esterno. — Désunion dans le jeune ménage. — Préoccupations de Mme de Sabran. — Elle se décide à quitter la France. — Elle part pour Rheinsberg.

La situation politique n'était pas le seul sujet des préoccupations de Mme de Sabran. Elle avait d'autres motifs d'inquiétude et dans son propre intérieur.

Son jeune ménage, qui lui avait donné d'abord tant de satisfaction et un si légitime espoir de bonheur durable, paraissait depuis le retour à Paris subir de fâcheuses influences, et la tendresse des deux jeunes gens semblait se refroidir singulièrement ; il y avait entre eux des signes graves de mésintelligence.

A quelle cause fallait-il attribuer un changement si regrettable pour le présent, si menaçant pour l'avenir?

Tant qu'ils avaient vécu à la campagne dans l'isolement d'Anisy, de Plombières, ou de Niederviller, Delphine avait été la plus tendre, la plus attentive, la plus aimable des femmes, et s'était uniquement con-

sacrée à son jeune mari. Quand ils furent rentrés dans la capitale, elle dut vivre comme toutes les femmes de son monde et de son rang, fréquenter la société, sortir le soir, souper chez ses amies. Avec toute la fraîcheur et tout l'éclat de ses vingt ans, d'admirables cheveux blonds, une taille charmante, Delphine était aussi séduisante qu'une femme peut l'être. Boufflers l'appelait, non sans raison, « la reine des roses ». Elle eut tout de suite un succès étourdissant : ses adorateurs furent légion. Il n'y avait rien là que de conforme aux mœurs du temps et de la société dans laquelle elle vivait.

Naïve, sans expérience, Delphine fut prodigieusement flattée d'hommages qui caressaient sa jeune vanité; elle fut heureuse d'apprendre qu'on la trouvait jolie, plus heureuse encore de se l'entendre dire. En vraie fille d'Ève, elle était naturellement coquette; grisée par ses succès, elle le devint plus encore. Certes, elle aimait son mari, mais en quoi cela devait-il l'empêcher d'avoir des adorateurs? Toutes les femmes qui l'entouraient n'en avaient-elles pas?

Malheureusement la nature fine, délicate, susceptible d'Armand de Custine ne put s'accommoder de ce changement. Il avait cru sincèrement à des amours éternelles; les coquetteries de Delphine le froissèrent; il se replia sur lui-même, souffrit sans se plaindre, mais il s'éloigna de sa femme.

Celle-ci, qui se trouvait fort innocente, fut blessée à son tour de ne plus recevoir de manifestations d'une

tendresse qu'elle croyait mériter toujours, elle bouda, et redoubla de coquetterie. A ce jeu-là, les deux époux en arrivèrent rapidement à se détacher l'un de l'autre.

Mme de Sabran avait été mise par sa fille au courant de la situation nouvelle et elle en ressentait de mortelles inquiétudes.

Les deux grandes amies de Delphine, celles qui paraissent avoir sur elle à cette époque la plus grande, sinon la plus heureuse influence, sont la comtesse Alexandre de La Rochefoucauld (1), la comtesse Alex, comme on l'appelle familièrement, et la marquise de Chateaubriand.

Fort aimable, très intelligente et très fine, la comtesse Alex « avait de grands yeux bleus, ornés de deux sourcils noirs qui lui allaient très bien, de la vivacité, de la hardiesse et de l'esprit de conversation ; un peu de sécheresse, mais au fond de la bonté, de l'indépendance et de la gaieté dans l'esprit (2) ».

Occupant une haute situation sociale, la comtesse Alex tient un grand état de maison. Plusieurs fois par semaine, elle ouvre ses salons de la rue de Clichy et toute la société, qui n'a pas émigré, accourt chez elle à l'envi. On remarque sans cesse à ses réceptions son cousin germain, le vicomte Alexandre de Beauharnais, et sa femme, la séduisante Joséphine, la future impé-

(1) Adélaïde-Marie-Françoise Pyvart de Chastullé, née en 1769, mariée le 9 juin 1788 à Alexandre-François, comte de La Roche-oucauld, ambassadeur à Dresde.

(2) *Mémoires* de Mme DE RÉMUSAT.

ratrice des Français. Delphine, bien entendu, ne manque pas une soirée de son amie, et, entourée d'un cercle d'admirateurs, elle y fait brillante figure.

L'autre grande amie de Delphine était la marquise de Chateaubriand; elle appartenait à une famille illustre dans la robe; son père, Le Pelletier de Rosambo, était président à mortier, son grand-père, M. de Malesherbes, premier président de la Cour des Aides (1). Elle avait épousé, en 1786, Jean-Baptiste de Chateaubriand, conseiller au Parlement de Bretagne (2). Elle habitait rue de Bondy avec son mari, chez son père, M. de Rosambo.

Introduite par son amie chez les Rosambo et les Malesherbes, Delphine vécut bientôt dans une grande intimité avec toute la famille, qui lui témoignait beaucoup d'affection et d'intérêt.

C'est chez les Rosambo qu'elle rencontra pour la première fois le beau-frère de son amie, le vicomte René de Chateaubriand, qui devait jouer plus tard dans sa vie un si triste rôle. Le jeune officier venait d'arriver à Paris, mais il n'y connaissait personne

(1) Malesherbes (Chrétien-Guillaume de Lamoignon, 1721-1794), petit-fils du célèbre avocat général de Lamoignon, fut à deux reprises ministre sous Louis XVI. Il avait deux filles : Aline-Thérèse, née le 6 février 1756, mariée le 30 mai 1769 à Louis Le Pelletier, seigneur de Rosambo; Françoise-Pauline, née le 15 juillet 1758, mariée à M. de Montboissier.

(2) Né à Saint-Malo le 23 juin 1750. — Les trois filles du président de Rosambo épousèrent : la première, le marquis de Chateaubriand, la seconde le comte Le Pelletier d'Aunay, la troisième le comte de Tocqueville.

et il ne fréquentait que la famille de son frère (1).

Delphine fut tout naturellement appelée à le rencontrer fort souvent, mais il lui parut assez insignifiant, et leurs relations se bornèrent à de banales politesses. De plus, le jeune homme se montrait plutôt d'allure austère, et loin d'approuver et de partager l'existence assez mouvementée de sa belle-sœur et de son entourage, il s'en faisait volontiers le censeur. En parlant de la famille de son frère, Chateaubriand a écrit dans ses *Mémoires :*

« Le président Le Pelletier de Rosambo, était, quand j'arrivai à Paris, un modèle de légèreté. A cette époque tout était dérangé dans les esprits et dans les mœurs, symptôme d'une révolution prochaine : les magistrats rougissaient de porter la robe, et tournaient en moqueries la gravité de leurs pères ; les Lamoignon, les Molé, les Séguier, les d'Aguessau, voulaient combattre et ne voulaient plus juger ! Les présidentes, cessant d'être de vénérables mères de famille, sortaient de leurs sombres hôtels pour devenir femmes à brillantes aventures... Le suprême bon ton était d'être Américain à la ville, Anglais à la Cour, Prussien à l'armée, d'être tout, excepté Français. Ce que l'on faisait, ce que l'on disait n'était qu'une suite d'inconséquences. »

Si M. de Rosambo, avec sa légèreté et sa révolte contre les idées nouvelles, n'était que médiocrement

(1) Chateaubriand arriva à Paris en 1787 avec ses deux sœurs, Lucile (Mme de Caux) et Julie (Mme de Farcy).

sympathique au jeune vicomte, M. de Malesherbes, malgré sa brusquerie et sa rudesse, le charmait. Il écrivait de lui :

« M. de Malesherbes se plaisait au milieu de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Maintes fois, au commencement de la Révolution, je l'ai vu arriver chez Mme de Rosambo, tout échauffé de politique, jeter sa perruque, se coucher sur le tapis de la chambre de ma belle-sœur, et s'y laisser lutiner avec un tapage affreux par les enfants ameutés... et ç'aurait été du reste un homme assez vulgaire dans ses manières... mais à la première phrase qui sortait de sa bouche, on sentait l'homme d'un vieux nom et le magistrat supérieur; il était plein de science, de probité et de courage; mais bouillant, passionné, au point qu'il me disait un jour en parlant de Condorcet : « Cet homme a été mon ami! aujourd'hui je ne me ferais aucun scrupule de le tuer comme un chien. »

La comtesse Alex, Delphine, Mme de Chateaubriand vivaient dans la plus étroite intimité; ces trois têtes folles dont la plus âgée avait bien vingt ans, ne rêvaient que de parties de plaisir, de bals, de fêtes; elles se voyaient sans cesse, le matin, dans la journée, le soir; elles se réunissaient à tout propos, ce n'étaient que parties arrangées, promenades dans les environs avec d'aimables jeunes gens, soupers joyeux chez l'une ou chez l'autre.

Bien que ces relations n'eussent rien de répréhensible, cette existence n'en était pas moins inquiétante

pour une jeune femme de vingt ans. Quand son mari, de plus en plus délaissé, critiquait cette vie par trop frivole, Delphine lui prouvait aisément que ses plaintes étaient chimériques et n'avaient aucune raison d'être.

Et cependant les exemples donnés par les amies de Delphine étaient bien de nature à inspirer quelques préoccupations.

La comtesse Alex en particulier est de son temps et ne se montre pas plus farouche que l'époque ne le comporte. Elle a inspiré simultanément deux grandes passions, l'une à Victor de X... (1), l'autre à M. d'Esterno; certes, elle reste fermement attachée à ses devoirs d'épouse, mais elle ne s'oppose pas cependant à ce qu'on lui rende des soins.

Victor de X... et M. d'Esterno sont, du reste, des amis intimes, et ils n'ignorent rien de leur rivalité.

Bien entendu, Mme de Custine et Mme de Chateaubriand sont au courant des intrigues de leur amie, elles les favorisent de leur mieux; Mme de Custine est même devenue la confidente attitrée de Victor de X... et, flattée de cette preuve de confiance, elle s'acquitte de ce rôle dangereux, s'il en fut, avec un zèle des plus louables. A tout propos Victor, désespéré des rigueurs de la comtesse Alex, vient raconter à Delphine ses chagrins et chercher auprès d'elle les consolations de l'amitié. La jeune femme l'a surnommé

(1) Nous avons tout lieu de croire que Victor de X... était le prince Victor de Broglie, un des fils du maréchal, mais nous n'en avons pas la certitude.

en riant le *Troubadour* et le nom lui est si bien resté qu'on n'en trouve pas d'autre dans la correspondance (1).

Ces agréables relations duraient déjà depuis quelques mois, quand la comtesse Alex prit le parti de quitter momentanément la France et d'aller s'établir à Bruxelles, auprès de son père. On pense bien que le *Troubadour* trouva facilement un prétexte pour suivre sa Dulcinée; quant à M. d'Esterno, craignant, non sans raison, d'être distancé s'il restait à Paris, il prit aussi la route de Bruxelles.

Si ces départs successifs, qui la privaient de sa société journalière, furent un gros chagrin pour Delphine, en revanche ils causèrent une vive satisfaction à Armand de Custine et à Mme de Sabran.

Delphine resta donc seule à Paris, privée de ses amis, mais il lui restait la ressource d'écrire, et elle en profita de son mieux.

Pour donner plus de piquant à leur correspondance, le *Troubadour* et sa confidente avaient résolu d'en faire mystère à la comtesse Alex. C'était déjà une petite perfidie, mais Delphine n'y regardait pas de si près, et puis une confidente n'a-t-elle pas bien des droits, et quel inconvénient cela pouvait-il avoir puisqu'elle était bien résolue à ne pas sortir de son rôle? Et cependant

(1) Comme la manie de l'époque est de donner des surnoms, les trois amis ont baptisé la comtesse Alex la *Rose Pompon* ou la *Frivolité*, et nous la verrons souvent ainsi désignée au cours de ce récit.

en lisant les lettres échangées, on est très vite persuadé que Mme de Custine ne demandait qu'à se transformer en consolatrice et qu'au fond de l'âme elle éprouvait un grand dépit de n'être pas l'objet unique des attentions du *Troubadour*.

En 1791, la situation de la France s'aggravait tous les jours et inspirait aux esprits perspicaces des appréhensions de plus en plus vives. Mme de Sabran, qui prévoyait les événements avec une clairvoyance étonnante, se serait déjà éloignée depuis longtemps si elle n'avait été retenue par la crainte d'abandonner sa fille. Tant qu'elle restait à Paris, elle pouvait espérer par son affection, ses conseils, son tact, ramener la concorde dans le ménage, et faire cesser ce qui n'était encore qu'un déplorable malentendu.

Mais elle absente, quelle influence Delphine allait-elle subir? qu'allait-il advenir de ces deux enfants, qui venaient à peine de fonder une famille et qui déjà se trouvaient moralement séparés? C'était là pour Mme de Sabran la plus douloureuse des préoccupations, et son cœur saignait à la pensée de ce bonheur qu'elle avait si savamment édifié et qui bientôt peut-être ne serait qu'une ruine.

Si au moins elle avait pu confier sa fille à une amie sûre? Mais, hélas! celles qui auraient pu lui inspirer confiance avaient déjà pris la route de l'exil. Elle n'avait plus personne à qui recommander Delphine, personne qui pût la conseiller, la diriger et au besoin la préserver des chutes irréparables.

Quant à Armand, froissé, blessé, comme nous l'avons dit, il ne cherchait qu'à s'éloigner, lui aussi; il avait demandé à reprendre du service et attendait d'un jour à l'autre sa nomination.

Qu'allait devenir Delphine si elle restait dans ce douloureux isolement, livrée à elle-même et presque entièrement abandonnée?

Ces considérations si justes avaient fait longtemps hésiter Mme de Sabran; mais n'avait-elle de devoirs que vis-à-vis de Delphine? N'avait-elle pas charge d'âme avec cet Elzéar, malingre, souffreteux, et qui ne pouvait se passer d'elle? Si elle disparaissait dans la tourmente, que deviendrait le malheureux enfant sans secours, sans appui? Il serait voué à la plus misérable existence.

« Je deviens, écrivait-elle, plus nécessaire que jamais à mon pauvre Elzéar, qui n'a plus que moi, dans ce monde, pour l'aider à se tirer de cet effroyable bourbier, où tout va s'engloutir : naissance, fortune, grandeur! »

Ces craintes la torturaient et apportaient dans son âme un trouble profond. La mort de Mirabeau (1), qui faisait écrouler le dernier espoir de la monarchie, la décida.

Sacrifiant à son amour pour Elzéar tous ses sentiments de tendresse pour Delphine et pour le chevalier, elle prit la résolution de quitter la France.

Elle essaya d'entraîner avec elle Boufflers, sa fille,

(1) 2 avril 1791.

ses petits-enfants; mais Boufflers était retenu par de graves intérêts politiques et financiers, puis il ne jugeait pas la situation aussi désespérée; il promettait du reste de rejoindre son amie dans le plus bref délai possible. Delphine non plus ne prenait pas les choses au tragique; elle était persuadée que tout s'arrangerait le mieux du monde, et que sa mère et Elzéar, après une simple promenade à l'étranger, rentreraient paisiblement en France, riant eux-mêmes de leur vaine frayeur. Alors, à quoi bon ce déplacement inutile?

Bref les instances de Mme de Sabran furent inutiles et elle se heurta à une résistance invincible. Certes elle avait le cœur déchiré de quitter ces êtres qu'elle aimait profondément, de les abandonner dans des circonstances si tragiques, mais son amour pour Elzéar l'emporta sur toutes les autres considérations.

L'évêque de Laon, que la constitution civile du clergé obligeait à s'exiler, la poussait également de toute son influence à prendre le même parti que lui (1).

Mme de Sabran se décida donc à partir avec Elzéar. Mais il ne suffisait pas de vouloir s'éloigner; où aller, dans quel pays chercher un refuge? Heureusement pour elle, elle n'avait que l'embarras du choix.

(1) Une loi du 12 juillet 1790 obligeait les prêtres à prêter serment à la constitution civile du clergé; mais le plus grand nombre d'entre eux, et presque tous les évêques, s'y refusèrent. Les membres du clergé se trouvèrent donc divisés en deux catégories, les *assermentés* et les *insermentés*.

Mme Buller la suppliait de venir la rejoindre à Londres; elle mettait à sa disposition sa maison, sa bourse, son affection. « Je vous en prie, dites que vous viendrez ici, que vous comptez sur moi et que vous savez que tout ce qui est à moi est à vous; dites cela avec la confiance d'un cœur qui connaît l'amitié. Ce n'est qu'un bras de mer à passer pour trouver la santé et le repos. » Et elle offrait de venir au-devant d'elle jusqu'à Douvres pour lui épargner les soucis du voyage.

D'autre part, la comtesse de Stahremberg (1) lui offrait un asile charmant à la porte de Vienne.

Elle lui écrivait le 6 avril :

« Ma chère, mon adorable, tout ce qu'il y a de plus aimable en démocratie comme en aristocratie, que j'aime de toute mon âme; ... venez au plus tôt respirer l'air pur de notre montagne. Il n'y a pas de jour où de ma *chartreuse* (2) je ne songe au bonheur de vous y voir arriver. Je m'occupe dans ce moment-ci à arranger la petite maison que je vous destine ainsi qu'à Elzéar : ce sera la plus jolie de notre habitation, elle se ressent déjà du bonheur que vous lui préparez. »

(1) Louise-Françoise d'Aremberg, née en 1744, fille du duc Charles d'Aremberg et sœur du comte Auguste de la Marck, avait épousé en 1781 Louis, comte, puis prince de Stahremberg, qui fut ambassadeur d'Autriche à la Haye, ensuite à Londres.

(2) Cette chartreuse jouissait d'une vue admirable; elle était située près de Vienne, sur une colline très élevée d'où l'on dominait toute la ville et les environs. C'était un ancien couvent de Camaldules que l'empereur Joseph II avait confisqué et partagé entre le prince de Ligne et le comte de Stahremberg. Les nou-

Enfin le prince Henri de Prusse (1) qui avait beaucoup fréquenté Mme de Sabran pendant les deux séjours qu'il avait faits à Paris en 1784 et en 1788, et s'était pris pour elle d'une grande amitié, insistait vivement pour qu'elle vînt le rejoindre au château de Rheinsberg (2), où elle trouverait le calme et le repos dont elle avait tant besoin.

Après mûres réflexions, Mme de Sabran prit le parti de se rendre à Rheinsberg, estimant que le séjour en serait plus agréable pour Elzéar et que de plus la protection assurée du prince Henri lui serait probablement très profitable.

Elle partit le 15 mai, le cœur accablé de douleur et en proie aux plus sombres pressentiments. Elle ne s'imaginait pas, comme la plupart des émigrés, qu'elle allait faire un voyage d'agrément, qui ne durerait que quelques semaines; sa perspicacité ne lui laissait aucune illusion. Elle savait bien que son exil durerait

veaux propriétaires avaient arrangé tant bien que mal ces grandes bâtisses de façon à les rendre habitables.

(1) Le prince Henri, frère du grand Frédéric, et lui même célèbre général, était venu à Paris en 1784 pour essayer de neutraliser l'influence autrichienne. Il eut dans la société le plus grand succès. Très froissé de l'éloignement que lui témoignait son neveu Frédéric Guillaume II, il revint en France en 1788, avec l'intention de s'y établir, mais l'inquiétude que lui inspirèrent les débuts de la Révolution lui fit ajourner son projet, et il retourna s'installer à Rheinsberg.

(2) Le château de Rheinsberg, à 80 kilomètres de Berlin, vers le Mecklembourg, avait été habité par Frédéric pendant sa jeunesse; il en fit cadeau à son frère, qui s'y retira en 1789, et y vécut jusqu'à sa mort. C'était une demeure magnifique au milieu de nombreux lacs et de forêts immenses.

des années et qu'elle ne reverrait peut-être jamais les êtres chers qu'elle laissait au milieu de la tourmente.

Pour pouvoir s'éloigner plus facilement, elle dissimula le but de son voyage, et elle se rendit d'abord au château de Raismes, près de Valenciennes, chez la comtesse Auguste de la Marck; elle emmenait avec elle Elzéar et Charles de Mellet, le fils de sa cousine germaine ; de Raismes, elle gagna les Flandres; après un court séjour à Bruxelles, elle repartit pour l'Allemagne qu'elle traversa à petites journées ; le 20 juillet elle arrivait à Rheinsberg.

Nous ne la suivrons pas dans son voyage ni pendant ses longues années d'exil, puisque c'est à Mme de Custine que nous consacrons cette étude; nous ne nous occuperons plus d'elle et d'Elzéar que dans leurs rapports directs avec Delphine.

CHAPITRE VII

1791.

Mai à décembre.

Isolement de Mme de Custine. — Départ de son mari pour l'armée. — Correspondance avec le *Troubadour*. — Inquiétudes de Mme de Sabran. — La comtesse Alex. — Ses amoureux. — Elle revient à Paris. — Départ du chevalier de Boufflers pour Rheinsberg.

On n'a pas oublié qu'au cours de l'année 1790, la comtesse Alex, le *Troubadour* et M. d'Esterno s'étaient réfugiés à Bruxelles. Quand Mme de Sabran partit avec Elzéar pour Rheinsberg, Delphine chargea son frère de plusieurs commissions pour ses amis : à la comtesse Alex en particulier, elle envoyait son portrait et un charmant petit bonnet, dernière création de la faiseuse à la mode. Elzéar avait encore une autre commission plus délicate à remplir, c'était de voir le *Troubadour*, de lui parler de Delphine, et d'écrire bien vite à Paris dans quel état d'âme il l'avait trouvé, « s'il était gai, content ou triste à la mort » ?

C'était là une mission un peu étrange pour un frère, mais les relations entre Elzéar et sa sœur sont tout à fait singulières, presque anormales, et nous croyons dès le début devoir mettre le lecteur au courant d'une situa-

tion à laquelle on ne s'attend pas au premier abord. Il existe entre Delphine et Elzéar une intimité extrême, des plus rares ; ils n'ont pas de secrets l'un pour l'autre, et bien qu'Elzéar soit encore presque un enfant, il possède sur sa sœur une influence considérable, une véritable autorité. Les lettres de Delphine sont un tissu de confidences extraordinaires ; non seulement elle met son frère au courant des moindres détails de son existence, non seulement elle lui raconte tous les secrets de son ménage, même les plus intimes, mais elle pousse la confiance jusqu'à lui envoyer ponctuellement la copie des lettres de ses adorateurs. Il est pour elle plus peut-être encore qu'un confesseur, elle lui dévoile tous les replis de son âme. C'est stupéfiant, mais c'est ainsi.

Donc Elzéar s'acquitte à son passage à Bruxelles des commissions dont il a été chargé, et il transmet à sa sœur les remerciements de la comtesse Alex qui a trouvé le portrait de son amie fort ressemblant et le bonnet délicieux. Quant au *Troubadour,* Elzéar ne peut dissimuler que l'exil l'a fort éprouvé, qu'il est « pâle, triste et changé ».

Cette nouvelle a le don de chagriner si fort la tendre Delphine qu'elle en avoue ses sentiments secrets :

« Il est donc réellement malheureux ! Dieu ! que cette idée m'afflige ; moque-toi de moi tant que tu voudras, mais je l'aime plus que jamais, ma solitude a nourri ma folie... j'aime tout ce qui lui est cher, même la comtesse Alex ; tu me trouves trop bonne ; tu me voudrais un peu plus d'amour-propre ! moi je suis bien loin de pen-

ser comme toi, car il me semble que pour bien aimer, il faut se mettre absolument de côté et ne vivre que pour celui qu'on aime. »

Donc, vis-à-vis de son frère, Delphine dépouille avec désinvolture son rôle de confidente et se pose nettement en amoureuse du *Troubadour*. Elle va plus loin, elle pousse l'inconscience et l'enfantillage jusqu'à reprocher à ses amis une duplicité dont elle était seule coupable. « Je les crois fort bien ensemble, à mes dépens, écrit-elle ; il est affreux d'avoir à se plaindre de ses amis, surtout quand on les aime toujours malgré leurs torts. » Elle ajoute amèrement : « Ce qu'il y a de fort clair encore, c'est que ta pauvre sœur ne sera jamais ni heureuse, ni aimée. »

Ce qu'il y avait de plus clair encore, c'est que Delphine ne savait même plus dissimuler le dépit qu'elle éprouvait de l'indifférence du *Troubadour*, si blessante pour son amour-propre.

La vie que la jeune femme menait à Paris n'était pas de nature à la distraire et à changer le cours de ses pensées ; elle vivait dans un isolement presque complet, ne voyant guère que son mari, avec lequel la désunion persistait plus que jamais, le chevalier de Boufflers et quelques rares amis.

Delphine raconte à son frère la tristesse de sa situation :

« Me voilà entièrement abandonnée à la Providence ; ma position est bien faite pour former au courage et à la résignation. Jusqu'à présent je suis triste comme un

bonnet de nuit. Je passe ma journée à mon piano, à chanter des romances tristes, les plus noires que j'aie pu trouver. Voilà mes plaisirs! »

Elle va se trouver encore plus seule, plus isolée : Mme de Chateaubriand, la seule amie qui lui reste, quitte Paris à son tour ; elle va passer l'été à Malesherbes avec son mari et son père. Quant à Armand, il vient sur sa demande d'être attaché, comme aide de camp, au général Lückner et il va partir incessamment pour l'armée du Rhin : « Je serai ermite par force, écrit la jeune femme, pas par vocation. Ce sera à devenir muette! »

Heureusement le chevalier de Boufflers est son proche voisin et elle va souvent lui rendre visite avec son fils Gaston. Un jour il lui arrive même une plaisante aventure :

« Il faut que je te raconte, pour te faire rire, un tour de Gaston. J'ai été hier le promener chez le chevalier de Boufflers. J'étais toute seule, sans laquais. En passant devant le grenadier qui monte la garde chez M. de La Fayette (1), il m'a tiré la main en criant qu'il voulait embrasser le grenadier, moi cherchant tout bas à le détourner de cette incroyable fantaisie, tout le monde me regardant et s'arrêtant. Juge de mon embarras, et

(1) Mme de Custine habitait rue de Bourbon (maintenant rue de Lille), en face de l'hôtel du prince de Salm (actuellement le palais de la Légion d'honneur), qui se trouvait au n° 66. La Fayette habitait au n° 81, et Boufflers au n° 127 (même rue), chez sa cousine, la duchesse de Biron.

lui, criant toujours : « *Je veux embrasser le grenadier.* » Enfin j'ai quitté sa main, il a traversé la rue tout seul, courant comme un fou, et a été embrasser la sentinelle qui était très étonnée de la tendresse de cet enfant. Gaston alors a été satisfait et est revenu à moi en sautant et disant : « *J'aime beaucoup les grenadiers, je suis bon citoyen.* » C'est un démocrate enragé. Mais je n'oserai plus le mener promener ; à la fin les grenadiers pourraient croire que c'est moi qui ai envie de les embrasser. »

Puis elle donne des nouvelles des seuls êtres humains qui l'entourent : Gaston va fort bien, comme nous venons de le voir, Astolphe grandit et devient fort bel enfant ; Peïha, la tourterelle, roucoule plus que jamais ; mais il est arrivé un désastre : Galaor, le chien d'Elzéar, cédant à son humeur vagabonde, s'est échappé et il a été impossible de le retrouver.

Au mois de mai la situation de Delphine devient plus triste encore. Ainsi qu'il a été décidé, son mari quitte Paris pour aller rejoindre Lückner. Au moment de se séparer, troublés tous deux par de sombres pressentiments, ils ont cherché à oublier leur désunion passée. Bien que leur intimité ne soit pas redevenue complète, Delphine ne voit pas s'éloigner son mari sans un chagrin véritable :

« Paris, 28 mai 1791.

« C'est aujourd'hui que je suis abandonnée et livrée à la Providence, le fils (1) est parti ce matin ; il a été par-

(1) Presque toujours, dans sa correspondance avec les siens,

fait en me quittant, fort tendre, et moi réellement bien affligée de son départ. Il est incompréhensible; s'il était toujours comme il a été depuis trois jours, ce serait presque le bonheur. Mais quelle différence et quelle froideur! Cependant ce qui étonnait tant la mère a toujours subsisté. C'est inouï.

« Il était bien souffrant et bien changé, je suis très tourmentée de sa santé. Peut-être les pays chauds qu'il va habiter cet été lui feront-ils du bien; je ne sais, mais de tristes pressentiments m'occupent, et j'ai le cœur si gros et si serré que je n'ose les approfondir. Plains-moi, je suis malheureuse, et je tremble de le devenir encore davantage. J'ai besoin de recevoir de tes lettres et de celles de ma bonne mère. Je l'embrasse bien tendrement, donne-moi de ses nouvelles en détail. »

L'émotion de la séparation calmée, et ce ne fut pas long, Delphine, pour charmer ses loisirs forcés et ne pas se laisser envahir par l'ennui, reprend plus activement que jamais sa correspondance avec le *Troubadour;* nous allons en citer quelques extraits qui feront mieux connaître le caractère de Delphine que toutes les considérations du monde :

Le *Troubadour* écrivait de Bruxelles, en mai 1791 : « Je suis le plus malheureux des hommes... aimer sans être aimé est un tourment inouï, je souhaite la mort. Pourquoi suis-je assez malheureux pour avoir connu

Mme de Custine désigne son mari sous le nom du *fils* ou du *frère*.

cette femme qui m'enchante trop et qui fait mon supplice par ses duretés... »

Par un sentiment très naturel, le *Troubadour* trouve délicieuse sa jeune confidente, et il avoue que si quelqu'un était capable de le consoler, ce serait certes Mme de Custine avec son adorable caractère : « Je vous le dis sans flatterie, ma charmante amie, vous êtes si aimable, si intéressante, qu'il est difficile de vous voir et de ne pas vous être attaché. »

De la part du *Troubadour,* ce n'étaient là que propos en l'air, politesses sans conséquences, mais Delphine les prenait à la lettre, et elle se montrait de plus en plus disposée à consoler l'amoureux transi ; aussi lui écrivait-elle des lettres fort engageantes, et auxquelles il était impossible de se méprendre. Sous prétexte de le raisonner, elle lui demandait d'interroger son cœur, et de bien voir s'il ne se trompait pas lui-même sur l'objet de son amour. Elle lui rappelait non sans malice « les mille folies qu'il lui avait écrites », elle lui parlait avec émotion de sa chambre, « témoin des moments si doux qu'ils y avaient passés, » du « petit canapé bleu » dont il n'avait certainement pas perdu le souvenir, etc. Comment, dans ces conditions, pouvait-il éprouver pour la comtesse Alex ce grand amour dont il se vantait ?

« ... Réellement, vous vous croyez donc amoureux ? Comment, quand vous étiez ici, que vous aviez les rendez-vous dont vous m'avez parlé, vous aviez de l'amour pour la comtesse Alex, mais c'est en profaner le nom ! Je commence à croire que vous ne connaissez

pas le véritable, du moins pour le moment. Je vous réponds que vous n'êtes amoureux de personne; vous savez comme je devine juste, croyez que je ne me trompe point. Ah! que l'amour a bien un autre empire! On ne vit, on ne respire que pour l'objet aimé, tout s'efface, tout devient nul, lui seul est adoré, on ignore s'il en existe d'autres. Il me semble que c'est ainsi qu'on doit sentir quand on aime.

« Écrivez-moi souvent, mon ami, me voilà abandonnée de tout ce qui m'est cher; ma mère, mon frère, M. de Custine sont partis. Je suis triste à la mort, ma solitude m'effraie. Au moins, dites-moi que vous pensez quelquefois à moi, que vous en parlez à la comtesse Alex. Je pense tant aux absents, j'ai besoin de savoir qu'ils pensent un peu à moi.

« Mille choses à M. d'Esterno, je lui sais gré de se ressouvenir encore de moi, ordinairement ceux que j'aime m'oublient sur-le-champ, c'est une suite de mon heureuse destinée!... »

Toutes ces dissertations sur l'amour, toutes ces variations sur le même thème avaient le plus déplorable effet sur la tête exaltée de Delphine. L'isolement contribuait encore à exagérer ses sentiments, sa tristesse; son cœur était inoccupé, et elle en éprouvait un chagrin profond. Elle s'indignait de voir son amie entourée d'hommages intéressés, mais flatteurs, et elle-même, certes aussi jeune et plus jolie, réduite au rôle humiliant de confidente, de donneuse de conseils, alors qu'elle eût si volontiers joué le premier

rôle. Elle se révoltait contre l'injustice de la destinée.

Mais si Mme de Custine n'est pas une fidèle amie, le *Troubadour*, par contre, se montre un très fidèle amant. Il feint avec obstination de ne pas comprendre le sens très clair de la morale de son jeune mentor, ni les invites qu'elle lui prodigue, et il continue à se lamenter : il se trouve à ce point malheureux de ne pas être aimé de la femme qu'il adore, qu'il songe à s'éloigner à jamais, et il parle de prendre du service en Russie.

Delphine croit devoir le morigéner et elle s'efforce de le détourner d'une idée si déraisonnable :

« ... Que je suis loin d'approuver vos projets! Combien je les trouve fous! Abandonner vos parents, vos amis, votre pays pour toujours!

« Et qui vous pousse à une telle folie ? Celle que vous aimez, et qui selon vous ne vous aime pas! vous voulez la fuir à jamais! beau moyen pour la toucher! Mais quand même vous seriez aimé, que prétendez-vous donc? Je connais mon amie, jamais elle n'oubliera ses devoirs, vous la rendriez donc malheureuse pour la vie? Comment cela seul ne vous calme-t-il pas? Votre cœur est bon, sensible, songez qu'en devenant heureux, vous feriez le malheur de celle qui vous aime.

« Dites-moi franchement : est-ce bien de l'amour que vous éprouvez? Ne vous y trompez pas, on appelle souvent aimer ce qui ne vient que d'une tête exaltée et vive.

« Quand même ce serait de l'amour véritable comme on n'en a jamais vu, comme il n'en existe que dans les

romans, je crois encore que je vous blâmerais, car les héros de romans ont une patience à toute épreuve; ils sont heureux d'un regard, ils se contentent de fort peu. Vous voyez combien vous êtes loin de cette manière d'aimer, car vous possédez le bonheur suprême selon eux : vous la voyez sans cesse, et cependant vous vous plaignez, vous vous découragez et vous voulez fuir.

« Qu'est donc devenue cette gaieté qui en donnait aux autres et qui mettait tout en l'air? Il semblait que rien ne pouvait l'altérer. Gardez-vous bien de ces idées noires qui vous portent à désirer mourir. Si vous aimiez, la mort devrait vous faire frémir, puisqu'elle vous séparerait de l'objet qui vous est cher... »

Delphine, nous le savons, tenait fidèlement son frère au courant de toutes ses intrigues amoureuses et elle poussait même le scrupule jusqu'à lui envoyer la copie de sa correspondance, avec la recommandation pressante, mais au moins singulière, de bien tout montrer à « la bonne mère ».

Celle-ci, fort émue de ces aveux, qui ne confirmaient que trop ses appréhensions, s'empresse d'écrire à sa fille pour la ramener, s'il est possible, dans la voie du bon sens et de la raison ; malgré son état de santé assez inquiétant, elle trouve encore la force de lui donner quelques sages conseils :

« Ton frère a reçu par le dernier courrier le paquet de toutes tes confidences. Sais-tu bien que j'abhorre le *Troubadour*, et que sa lettre m'a mise dans une colère

affreuse. Elle ne me paraît qu'un plat persiflage. Prends garde à tout cela, mon enfant, c'est un jeu dangereux que celui que tu joues, et si j'étais poète comme ton frère, je te dirais qu'une belle ne touche jamais aux carquois ni aux flèches de l'Amour sans se piquer les doigts. Pourvu encore que son flambeau ne soit pas de la partie! Car alors le papillon va se brûler et la raison est flambée comme tout le reste.

« Je t'assure que tu es trop aimable, et je ne te trouve que le tort de ne pas le savoir assez et de ne pas te faire valoir. Je te voudrais un peu plus de coquetterie, mais surtout un peu plus de fierté. C'est la sauvegarde de notre pauvre sexe. Si nous ne nous respectons pas, on nous respecte peu, et le respect vaut mieux que l'amour dans le siècle où nous sommes. Je te vois rire d'ici et penser que je radote, mais dans quelques années tu m'en diras ton avis. »

La comtesse Alex était en correspondance assez fréquente avec Delphine et elle la mettait volontiers au courant de son existence En avril 1791, elle lui écrit une longue lettre pour lui parler des folies de ses adorateurs; la missive est si curieuse qu'elle vaut la peine d'être citée en entier :

« Bruxelles, 1791.

« Il est vrai qu'il y a des siècles, chère petite, que je ne vous ai écrit, et je m'en suis bien aperçue, mais je n'ai pas un moment à moi; les deux inséparables ne me quittent pas de la journée. Ils arrivent chez moi à

onze heures jusqu'au dîner, encore me persécutent-ils pour ma toilette qu'ils trouvent toujours trop longue. Le soir, ils arrivent à cinq heures jusqu'au souper. Le seul temps où je sois libre, c'est quand ils vont faire de petits voyages, et j'avoue qu'alors cela me paraît très extraordinaire de ne pas les voir arriver chez moi. Le *Troubadour* a été en Hollande, il y est resté treize jours. M. d'Esterno a été à Spa passer huit jours, mais ils sont revenus aussi fous que de coutume, vous m'entendez...

« Enfin ils vinrent chez moi avant-hier, fort tristes tous les deux ; ils parlaient souvent en allemand, mais je voyais à leur figure qu'ils avaient quelque projet extraordinaire. Je ne me suis pas trompée. J'ai pris M. d'Esterno à part et je l'ai tant tourmenté qu'il m'a avoué le fameux projet en me disant qu'il ne céderait sûrement pas en générosité à son ami. Le fait est qu'il a été louer une petite maison à une lieue et demie d'ici, dans la forêt, dans une position fort agreste, et qu'ils ont le projet d'aller s'y établir tous les deux, n'ayant qu'une vieille cuisinière pour leur faire la cuisine et laissant leurs gens et leurs chevaux ici. Le joquet (*sic*) de l'un d'eux viendra tous les jours prendre leurs ordres. Vous jugez comme je trouve cela ridicule, surtout pour M. d'Esterno, ayant ici sa femme. Je lui dis que j'espérais que l'ennui les gagnerait tellement qu'ils reviendraient à Bruxelles. Ils ont emporté tous les dessins qu'ils m'avaient commencés pour les finir à la petite maison, me disant qu'ils n'auraient aucune distraction, que le monde les ennuyait, qu'ils pourraient

au moins parler à leur aise de l'objet qui faisait leur seule occupation...

« Hier au soir ils sont venus ; j'ai vu le *Troubadour* qui prenait les crayons, les dessins, et renfermait tout cela dans son portefeuille, car il avait coutume de les serrer dans le mien. J'en conclus que le départ était pour le lendemain. Cela m'impatienta, me tourmenta, et je le fis voir. Je m'en fus souper et, quand je remontai me coucher, ma femme de chambre me donna un petit billet qu'il avait laissé, dans lequel il me demandait la permission de m'écrire plus longuement, ne sachant pas si cela me convenait. Il avait dit aussi à ma femme de chambre de descendre lorsqu'elle entendrait un sifflet, et qu'il lui remettrait une chanson que je lui avais demandée parce que, partant le lendemain de bon matin, il ne pourrait pas l'écrire. Elle entendit le sifflet, y fut et me remit la lettre. Il me disait qu'il partait, et je garde toutes ces lettres pour vous les montrer.

« Ce matin à mon réveil, troisième lettre écrite de la petite maison. On me dit que l'on avait espéré que la campagne, un air tranquille et pur auraient pu apporter du calme dans une âme agitée, mais que l'on éprouve partout la même inquiétude. Ils me croient fâchée et me demandent d'écrire quelques mots de consolation. Je l'ai fait, car ils ont la tête tellement exaltée qu'ils seraient capables des *plus grandes folies*. Voyez ma position, elle est affreuse, et vous ne voulez pas venir adoucir les peines de votre amie !

« Ils viennent de me faire dire qu'ils viendront ce

soir; je vous dirai ce qu'ils comptent faire et ce qu'ils m'auront dit.

« Mais surtout n'abusez pas, ma chère Delphine, de ma confidence. Je me suis déjà aperçue que vous n'en aviez pas une entière pour moi, et si vous voulez que je vous parle franchement, c'est ce qui a été un peu la cause de ma paresse. Il serait affreux d'avoir de la réserve pour son amie et cela détruirait entièrement mon sentiment. Que dis-je? Cela est impossible, mais cela me rendrait bien malheureuse de voir que je me suis trompée.

« Vous me faites des reproches sur la manière dont je me conduis pour Alex. Allons, ma chère petite; convenez que c'est un moment de *pêdanterie* de votre part. J'ai écrit quatre fois à mon mari, il m'a répondu une seule lettre bien courte comme à son ordinaire.

« Adieu, ma petite, je n'ai pas le temps de vous en écrire plus long aujourd'hui. Je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

« Lisez-moi, si vous pouvez, vous serez bien habile. »

Les derniers paragraphes de la lettre laissent percer une certaine inquiétude dans l'esprit de la comtesse. Bientôt ses soupçons se confirment, elle devine la petite intrigue qui s'est nouée autour d'elle et elle manifeste quelque jalousie.

Mis en demeure de s'expliquer, le *Troubadour* ne peut nier l'évidence, mais il jure ses grands dieux que ses rapports avec Delphine ont toujours été pleins d'innocence, et que si la jeune femme a eu un moment

l'air de se méprendre à la nature de leurs sentiments, c'est pure illusion de sa part.

La comtesse Alex ne se contente pas des excuses de son adorateur; assez irritée du double jeu de Delphine, elle lui écrit une lettre des plus vives, lui reprochant sa conduite et exigeant qu'elle lui remette toutes les lettres du *Troubadour*. Mais « la chose n'était pas facile, beaucoup de ces lettres n'étant pas de nature à être montrées ». Pour couper court au débat, Delphine trouva un prétexte facile : elle prétendit avoir brûlé toute la correspondance. Elle affirma et même jura très volontiers que le *Troubadour* était complètement innocent, qu'il est vrai elle avait été la confidente de ses amours, mais rien de plus, et que c'était vraiment affreux d'oser soupçonner d'inconstance un aussi fidèle amant.

Soit crédulité, soit indifférence, la comtesse Alex voulut bien se contenter des excuses assez médiocres qui lui étaient fournies. Elle fit la paix avec Delphine, et le *Troubadour*, rentré en grâce, se montra plus pressant et plus épris que jamais.

Cette légère alerte, vite apaisée, amène cependant un certain refroidissement dans les relations, la comtesse Alex boude, le *Troubadour* n'écrit plus, et Delphine n'en devient que plus triste et plus désolée. Elle ne cache pas dans sa correspondance l'ennui terrible qui la dévore :

« Je suis triste à mourir, mande-t-elle à son frère. Je gémis toute la journée comme la tourterelle Peïha et

je chante ta jolie romance ; fais-m'en une bien triste, bien triste ! — Y a-t-il beaucoup de Français en Prusse ? Il n'y en a plus à Paris, on s'en va plus que jamais ; Paris est peuplé d'étrangers, il n'y aura pas la moindre société cet hiver : ce sera bien gai !... »

L'émigration, en effet, sous la pression des événements, avait pris de grandes proportions. La fuite de la famille royale, le 20 juin, son arrestation à Varennes, son retour au milieu d'une populace furieuse, son internement aux Tuileries, avaient poussé à l'extrême l'inquiétude des esprits.

Dans sa solitude Delphine n'a d'autre ressource pour se distraire que d'ébaucher quelques liaisons nouvelles ; cela lui est facile, car sa beauté lui attire mille hommages. Suivant l'habitude, c'est Elzéar qui reçoit ses confidences :

24 octobre 1791.

« J'ai fait connaissance avec un homme parfaitement aimable, il est impossible de l'être davantage, infiniment d'esprit, d'instruction, une imagination brillante, une tête des plus exaltées, âgé de vingt-cinq ans, fort laid, mais fort bien fait. Son nom est le chevalier de Fontanges ; c'est un cousin de celle que je connais. On n'est pas plus aimable, ni plus extraordinaire. Il serait peut-être dangereux pour une autre que pour moi. D'ailleurs il est éperdument amoureux, et ma triste figure lui ayant inspiré de la confiance, je suis sa *confidente*. Conçois-tu rien d'aussi plaisant ? Je connais la

femme qu'il aime, et elle m'a prise en amitié, et je suis aussi sa *confidente*. Ah! réellement, c'est trop fort, et ce rôle-là m'ennuie à la mort, j'en ai par-dessus la tête. Ce chevalier aime mille fois plus chaudement que Saint-Preux ; celui-ci est de glace à côté de lui, et moi, pauvre confidente, je donne des conseils, et je tâche de les ramener à la raison. J'ai presque envie de prendre la coiffe noire et les béquilles ; tu me trouveras dans ce costume à ton retour. »

Mais M. de Fontanges n'est pas seul à faire des confidences à Delphine, tout le monde s'en mêle, même l'abbé de Vaux, l'ancien précepteur de son frère :

« J'ai vu ces jours-ci l'abbé de Vaux (1); il est gros et gras à faire peur. Eh bien! il m'a pris aussi pour sa *confidente* et m'a confié ses nouvelles amours! »

Cette fois la mesure est comble et la jeune femme indignée de travailler toujours pour le compte des autres quand elle a tant de bonne volonté pour son compte personnel, s'écrie dans une plaisante indignation :

« Je me frotte les yeux, j'essuie mon miroir, je cherche à compter les rides que sans doute j'ai sur mon visage. Je compte envoyer à la paroisse chercher mon extrait baptistaire, j'apprendrai sans doute que je viens d'entrer dans la soixantaine. J'ai de l'humeur, ah! beaucoup, comme toutes les vieilles. Je me radoucis

(1) L'abbé de Vaux, qu'on appelait aussi quelquefois le grand Vaux, n'était pas prêtre. Il avait été gouverneur d'Elzéar, et en 1793 il était professeur dans un collège de Paris.

un peu en pensant que c'est à mon pauvre frérot que j'écris. Je me sens jeune pour l'aimer, car c'est bien tendrement. Je te pardonnerai même tes *confidences*, quand tu en auras à me faire.

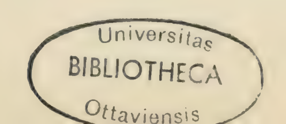
« Je voudrais que tu me fasses une romance sur mon triste sort de confidente. C'est réellement un sujet digne d'une complainte. »

Elle termine par ces mots empreints d'une grande sincérité et qui montrent à nu les regrets de son cœur : « Mais laissons là tous les amours des autres, j'en ai des nausées! »

Heureusement Delphine est comme la girouette, elle tourne à tous les vents, et une passion est à peine ébauchée qu'une autre lui succède. En octobre elle avoue à son frère que la philosophie la plus abstraite l'absorbe tout entière; c'est le hasard qui a fait le miracle! Voyons les réflexions amusantes qu'inspirent à cette tête de linotte les études graves et sérieuses :

« Un jour que je m'ennuyais, que j'étais bien, bien triste, que je ne pouvais m'occuper, machinalement je pris la clé de la chambre de ton frère et j'y entrai; je vis les livres, un regard d'indifférence se promena sur eux tous. Je me disais : « Quoi! rien ne m'intéresse, je ne trouverai pas une occupation attachante!... » J'allais sortir quand — frémis... voilà le moment critique — quand un livre d'une physionomie étrange me frappe; j'approche, et je lis : *Système de la nature* (1); une

(1) *Système de la nature* ou des lois du monde physique et moral, par MIRABAUD (Londres, 1770). Ce livre, et c'est tout dire,



volonté secrète me force à l'ouvrir. Je le parcours, et mon intérêt augmente, ma curiosité est à son comble, j'emporte mon livre et je le dévore. Ma passion est sans bornes, je ne peux plus m'en séparer ; il est très abstrait, mais il m'intéresse à un point incroyable. Il faudra que tu le lises. Il est bien dangereux, il est tout matérialisme, il me désole, j'en deviendrai folle, je te le jure ; je suis la plus malheureuse personne du monde de voir détruire toutes mes belles espérances de l'immortalité. Je suis déjà dans le néant, je ne prise plus la vie, depuis que je vois que nous ne sommes que des machines organisées. Les humains ne me paraissent plus que de petits animaux qui n'agissent que pour leur intérêt, et qui travaillent chacun pour soi. C'est là à peu près ce que font les fourmis. Quelle horreur ! Quel fatal présent que l'existence !... »

Heureusement pour Delphine un événement inattendu allait apporter un peu de gaîté et de joie dans sa vie et l'arracher aux lectures philosophiques qui la troublaient si fort.

Au début de novembre la comtesse Alex éprouve le désir de revoir sa mère qui est restée à Paris ; elle quitte donc Bruxelles et vient paisiblement se réinstaller rue de Clichy ; à peine arrivée, elle rouvre ses salons avec autant de sérénité que si Paris jouissait d'une tranquillité parfaite.

a paru trop matérialiste à Voltaire, qui l'a vivement critiqué ; le baron d'Holbach, qui en était notoirement l'auteur, avait pris un pseudonyme, n'osant pas le signer de son nom.

Delphine, ravie dans son isolement de retrouver une amie si chère, accourt pour lui faire fête; elle a complètement oublié les imprudences qu'elle-même a commises, tous les torts dont elle s'est rendue coupable. Aussi, et c'est là un côté fort piquant de la nature humaine, se décerne-t-elle mille compliments sur la générosité de son cœur; elle le fait même avec une naïveté qui frise l'inconscience :

« 2 novembre 1791.

« Tu dois réellement me savoir gré de t'écrire, mande-t-elle à son frère, car je suis bien occupé. La comtesse Alex est à Paris, je ne la quitte pas d'un moment; juge que de choses nous avions à nous dire!

« Ce qui est bien étrange, c'est le plaisir inconcevable que j'ai eu à revoir cette petite comtesse ; je l'aime de tout mon cœur. Je suis réellement par trop bonne et surtout trop franche; je ne suis nullement à l'unisson de tous ces gens-là. J'étais faite pour habiter une terre moins corrompue. Je n'entends rien à feindre, ni à cacher les sentiments qui m'agitent, et quelque dupe que je sois encore, je ne changerais pas mon cœur pour celui d'une autre. Plains-moi, je suis malheureuse sans être coupable, car dans tout cela il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Il n'y a de sérieux que les tristes réflexions que cela fait naître. Sans doute aussi que quelque mauvaise fée m'aura jeté un sort

afin que j'aime tous ceux qui ne se soucient point de moi. »

Les deux amies firent bien un léger retour sur le passé et échangèrent quelques propos discrets au sujet de la querelle qui les avait divisées, mais ce fut sans la moindre aigreur. Delphine cependant écrit à ce propos :

« Le *Troubadour* est resté à Bruxelles. Il s'est bien mal conduit pour moi. Il a fait de fiers contes à la comtesse Alex; heureusement qu'il n'est pas parvenu à nous brouiller. Le malheur veut que plus il a de torts avec moi, et plus je l'aime. Tu vas te moquer de moi, et avec raison, mais que faire? Est-on maîtresse des sensations qu'on éprouve? »

Nous ne savons pour quelle cause Victor de X... n'avait pas accompagné Mme de La Rochefoucauld; le fait certain, c'est qu'il n'avait pas quitté Bruxelles. M. d'Esterno n'avait pas observé la même réserve et il s'était d'autant plus empressé de rejoindre la comtesse que l'absence de son rival lui faisait la part plus belle.

Forcément Delphine et lui se virent beaucoup, et comme ils avaient déjà une certaine sympathie l'un pour l'autre, de mutuelles confidences s'ensuivirent.

« M. d'Esterno, l'ami du *Troubadour* et son rival, est à Paris; nos positions sont si semblables que tout naturellement nous nous sommes sentis attirés l'un vers l'autre; il m'a confié tous ses secrets, il a deviné les miens, ou bien on lui avait tout appris, enfin je lui parle sans cesse de Victor, il me parle sans cesse de

la comtesse Alex, nous déplorons ensemble la légèreté de nos amis et la différence de notre manière d'aimer à la leur. »

Peu de temps après le retour de Mme de La Rochefoucauld le chevalier de Boufflers se décida à quitter la France ; il avait repris toute sa liberté car la Constituante s'était séparée le 30 septembre, et son dernier acte avait été de déclarer qu'aucun de ses membres ne pourrait être réélu.

Depuis qu'elle résidait en Prusse, Mme de Sabran ne cessait de presser le chevalier de tenir sa promesse et de venir la rejoindre; le prince Henri insistait également pour qu'il vînt goûter les plaisirs paisibles et délicats de Rheinsberg. Boufflers, qui avait perdu peu à peu toutes ses illusions sur la Révolution, s'avisa qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de suivre les conseils de son amie, il mit ordre à ses affaires, dit adieu à Delphine, et dans le courant de novembre 1791 il prit la route de Rheinsberg.

CHAPITRE VIII

1792.

Janvier-juin.

Correspondance d'Elzéar avec sa sœur. — Morale d'Elzéar. — La vie à Paris. — Les réceptions de la comtesse Alex de La Rochefoucauld. — Les amoureux de Delphine : le comte Antoine de Lévis, le chevalier de Fontanges, M. d'Esterno, M. de Moges.

Dès le premier jour de l'année 1792, Elzéar écrit à sa sœur pour lui envoyer ses vœux ; il profite de l'occasion pour lui adresser une douce morale, mais il le fait en termes charmants et qui dénotent une maturité d'esprit fort au-dessus de son âge : la mercuriale est si fine et si jolie qu'il n'est pas impossible que Mme de Sabran l'ait inspirée :

« Ce 2 janvier 1792. Rheinsberg.

« Nous commençons une autre année, ma bonne petite. Dieu veuille qu'elle soit meilleure que les précédentes pour toi comme pour les autres, car tu ne peux pas te piquer d'être heureuse. Si tu veux cette année avoir une liste nombreuse d'adorateurs, sois un peu coquette et ils viendront en foule, je te le promets ; tu les prendras à la pipée.

« Mais ce vil métier ne convient point à ta franchise et à la transparence de ton cœur. Tu es trop bonne pour être adorée, tu l'es assez pour être aimée sincèrement. Contente-toi de ce doux partage, chère petite; quand on se fait aimer de tant de monde, on finit toujours par ne plus s'aimer soi-même ; l'esprit se fausse bientôt, la raison s'enivre et le cœur se détériore. Il n'est point de tête assez forte pour résister à l'épaisse fumée de tant d'encens. On en jouit d'abord, mais bientôt on s'y accoutume, comme aux odeurs, et on finit par n'y être plus sensible que quand l'âge vous force à y renoncer. Une femme légère perd difficilement l'habitude du plaisir et le goût lui en reste toujours; sa vieillesse même ne peut consacrer à la religion qu'un cœur aussi flétri que son visage. Voilà une morale, ma chère petite, que tu ne trouveras pas dans le *Système de la nature*, mais au fond de ton cœur, quand tu voudras l'y chercher.

« Je dois t'impatienter, je t'entends d'ici m'appeler pédant, prêcheur, prédicateur. Sois plus indulgente, chère petite, et pardonne-moi deux pages de bon sens que je t'envoie pour tes étrennes. Je me propose bien de m'en dédommager un jour sur le canapé bleu, en déraisonnant avec toi de tout mon cœur. »

Mais Elzéar ne se contente pas de prêcher, dans un véritable accès de double vue, il devine l'existence que sa sœur mène à Paris, et la société inquiétante qu'elle fréquente assidûment; il lui en fait la description, et il analyse avec une rare perspicacité les dangers qui la

menacent et dont son caractère facile et confiant la rendront sûrement victime :

« Pour toi, tu passes un brillant hiver au milieu du fracas de Paris. Un pompeux fiacre te mène et te ramène deux fois par jour de la rue de Bourbon à l'hôtel de Chastullé. Là tout ce que Paris recèle d'agréable se prosterne devant la petite déesse *Frivolité*. Elle-même, en pierrot léger, parle à l'un, chante avec l'autre, sourit à un troisième et valse avec tous. La coquetterie est dans ses yeux, la séduction dans sa bouche, dans tous ses gestes, dans tous ses pas. On l'adore et on l'oublie également vite ; elle vous oublie aussi. Dans cette société folâtre l'amour n'est qu'une partie de volant, chacun l'envoie et le renvoie, il tombe et personne ne le ramasse.

« Au milieu de ce cercle où il ne règne de constance que dans la variété, arrive, je ne sais pourquoi, ma transparente Delphine. Chacun cherche à traduire ce qu'elle dit, car elle parle une autre langue, chacun lui offre de la fausse monnaie, qu'elle prend souvent pour de la bonne ; elle reçoit leurs assignats au taux marqué ; et les leur rend en espèces sonnantes. On la persifle, car on voit qu'elle ne persifle jamais personne ; on lui fait des méchancetés, car elle n'est pas méchante. Delphine ne les voit pas, Delphine est trompée, trahie et paie encore de la plus tendre amitié la perfidie la plus cruelle.

« Voilà mon roman fini, chère petite. »

Les inquiétudes qu'Elzéar manifestait au sujet de sa

sœur n'étaient que trop justifiées; au moment même où il cherchait à la prémunir contre les dangers de ses fréquentations et les entraînements de son cœur, elle lui écrivait une longue lettre où elle lui racontait sans détours les innombrables embûches tendues à sa vertu.

Il faut être juste : pour une jeune femme seule, abandonnée, et d'une rare beauté, elle avait un certain mérite à se défendre. Jusqu'à quel point poussa-t-elle la résistance, nous ne savons, mais ce qui est certain, c'est que la recommandation instante de tout dire à la « bonne mère » montre bien que la jeune femme avait tout au moins les meilleures intentions du monde :

« Paris, 4 janvier 1792.

« Tu crois peut-être que c'est pour te souhaiter la bonne année que je t'écris ou bien pour te charger d'embrasser bonne mère à cette intention; eh bien, point du tout, c'est uniquement pour le plaisir de causer avec toi, de te parler d'elle. Notre bonne mère! voilà la première année que je commence sans être auprès d'elle, cela doit me porter malheur, aussi je ne prévois rien de bon pour cette année. Je la commence bien tristement, avec de bien noirs pressentiments, loin de tout ce qui m'est cher, tourmentée, inquiète.

« Pauvre frérot, quand serons-nous donc côte à côte sur mon petit canapé, et quand pourrons-nous causer librement? Que je te regrette souvent! Que j'aurais

besoin de t'ouvrir mon cœur, de le laisser penser tout haut!

« Que j'ai de choses à te raconter, et par où commencer?

« Parlons d'abord de Victor. Il est plus aimable que jamais, ses lettres mêmes sont moins gênées depuis que la petite comtesse n'est plus à Bruxelles, mais comme j'ai l'espoir que tu vas bientôt revenir, je ne te les enverrai pas, car ce serait des volumes à copier; qu'il te suffise de savoir qu'il s'est entièrement justifié des torts que je lui supposais, et que je l'aime beaucoup.

« Secondement, je vois M. d'Esterno qui a une confiance, une amitié respectueuse pour moi, qui est la plus touchante du monde, mais qui m'ennuie à la mort, parce qu'il n'a pas beaucoup d'esprit, le cher homme!

« Troisièmement, le chevalier de Fontanges dont je t'ai parlé en détail, ainsi qu'à la mère, que je vois très souvent, qui est enflammé de l'amitié la plus tendre pour moi, mais *simple amitié*. Celui-ci ne m'ennuie pas; il est aimable et surtout très extraordinaire, il ne ressemble à rien.

« Quatrièmement. Oh! voilà du beau, de l'incroyable, de l'intéressant. Le comte Antoine de Lévis (1) est revenu à Paris; il est venu me voir et *subito* il a imaginé d'avoir *l'air* sans doute d'être extrêmement amoureux de moi. C'est des coups de théâtre superbes, un

(1) Marc-Antoine de Lévis, comte de Lugny (1767-1808).

genou en terre, des protestations les plus tendres ; au milieu de tout cela figure-toi ta pauvre Delphine tout effarée, confondue qu'on pense à elle ou du moins qu'on se donne la peine de si bien jouer la comédie. Sérieusement je regrette qu'il ne soit pas sincère, car il est très aimable, et je suis fâchée qu'il pousse si loin la fausseté. Je le vois beaucoup, cela m'amuse et ne me fait pas peur, car je n'en crois pas un mot. Raconte tout cela à notre bonne mère, c'est ma meilleure amie, mais je compte sur son indulgence. »

Après avoir épuisé la liste de ses grands amoureux du moment, Mme de Custine parle à son frère de tous leurs amis qu'elle rencontre sans cesse à Paris, où « la vie est si tranquille et où l'on s'amuse beaucoup ». Tout le monde réclame à grands cris Mme de Sabran et l'on s'étonne extrêmement qu'elle ne revienne pas avec son fils.

Comme on le voit, les inquiétudes se sont apaisées et Delphine partage l'aveuglement général ; elle est persuadée que la Révolution est finie et que sa mère va rentrer en France au premier jour.

« J'ai vu la comtesse Auguste (1). Je l'ai trouvée bien changée, mais toujours bien bonne. Elle se plaint beaucoup de toi et de la mère.

« J'ai vu aussi la duchesse de Brancas qui m'a traitée à merveille, et qui attend la mère avec impatience. Toute la société, tout ce qui est à Paris, est charmé de

(1) La comtesse Auguste de la Marck.

son retour; même le baron de Gromecourt en est tout guilleret. J'ai vu Mme de Laage, Mme de Rosambo, le marquis de Sabran, enfin je ne finirais jamais si je voulais m'acquitter de toutes les choses aimables dont je suis chargée pour la mère.

« Parle de moi au chevalier de Boufflers, il aurait bien dû donner de ses nouvelles à sa *voisine,* mais une voisine, on n'y pense que quand on est son voisin.

« Embrasse mille fois la mère. Le grand fils (1) est chargé aussi de mille tendresses pour elle et surtout de la ramener ici. Tout y est tranquille, on s'y amuse beaucoup, je t'assure.

« M. d'Aramon est à Paris, il n'a pas daigné me venir voir, et quand il me rencontre, à peine me salue-t-il. Que lui ai-je fait? Je te prie, tâche de tirer cela au clair. Mille choses à Charles (2).

« J'ai fait partir toutes les affaires de ma mère par M. de Grimm (3).

« Mes enfants se portent bien.

« L'abbé Gimbelette est toujours gai et gaillard. Il me charge aussi de bien belles choses, mais je ne suis pas assez éloquente pour les écrire.

« Adieu, écris-moi pour m'apprendre ton retour et

(1) Le marquis de Custine, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, était en ce moment en Allemagne chargé d'une mission du gouvernement.

(2) Charles de Mellet.

(3) Le baron de Grimm, le célèbre écrivain, chargé d'affaires du duc de Saxe-Gotha en France, et qui retournait dans sa patrie.

je ne me plaindrai plus du mauvais commencement de cette année. »

Delphine, bien loin de prendre ombrage de la morale que son frère lui a envoyée pour ses étrennes, l'en remercie avec effusion et elle lui avoue en termes touchants toute la détresse de son cœur, toutes les faiblesses de sa nature. Elle aussi, sans avoir les mêmes accès de désespoir qu'Elzéar, est la proie d'une profonde mélancolie contre laquelle elle a toutes les peines du monde à se défendre ; elle aussi est la victime d'un manque d'équilibre moral dont elle n'est guère responsable.

« Paris 28 janvier 1792.

« J'ai bien besoin de t'écrire, de causer avec toi. Je t'aime tendrement, ta dernière lettre m'a charmée ; rien de si aimable, de si sensé. C'est pour le coup que je suis tentée de demander ton extrait baptistaire.

« Mon pauvre frérot, tu as bien raison de me prêcher, j'en ai bien besoin, j'ai une bien mauvaise tête qui travaille toujours, qui me tourmente ; je ne suis contente de rien ; une insouciance, un découragement total s'est emparé de moi. Je suis loin d'être heureuse, et je ne sais trop pourquoi. Oh ! je serai bien maussade aujourd'hui, je suis fâchée de l'avoir choisi pour t'écrire, car je t'ennuierai à mourir, mais je suis triste et je sens une douceur incroyable à te le dire.

« Pauvre frérot, que ne sommes-nous ensemble, nous causerions, nous dirions bien du mal du genre humain

et le temps se passerait bien vite. Je deviens d'une misanthropie affreuse. Si j'étais libre, j'entreprendrais le tour du monde pour chercher un véritable ami. Je parcourrais tous les états, tous les pays, et je crois qu'au bout de mes recherches, j'en serais pour mes peines, et j'aurais vu que partout les hommes sont de même, n'aimant jamais que pour eux. J'aimerais beaucoup à faire avec toi un pareil voyage ; seulement, dans Paris, nous serions révoltés à chaque pas. L'apparence me séduirait toujours, je le sens. J'aurais besoin de ta raison pour me retenir. »

Bien entendu, Mme de Custine n'a garde de manquer à sa louable habitude et elle finit sa lettre par des détails sur l'état moral de ses amoureux :

« A propos de roman, celui du *Troubadour* est toujours de même. Il est amoureux fou de la petite déesse *Frivolité*. Il m'écrit toujours. Ses lettres sont moins gênées. Son ami, M. d'Esterno, est encore ici, gémissant et venant me faire ses complaintes. Il m'ennuie beaucoup, il ressemble à une carpe pâmée, mais je lui parle du *Troubadour*, cela me le rend supportable.

« Le comte Antoine contrefait toujours l'amoureux, mais il est un peu entreprenant, ce qui fait que je ne le vois pas toute seule. D'après cela, je ne doute pas qu'il s'ennuie bientôt de ce sot rôle. Il n'est pas homme à se contenter de si peu.

« Pour la petite comtesse (1), elle est toujours aussi

(1) La comtesse Alex de La Rochefoucauld.

coquette, elle se croit grosse; malgré cela, elle pense s'en retourner à Bruxelles, ce qui m'afflige sensiblement.

« Tu as dû voir le grand fils. J'espérais que la mère reviendrait avec lui. Elle m'avait parlé de son retour, et à présent il n'en est plus question. Pendant ce temps-là, la vie passe et nous sommes séparés.

« J'ai déjeuné hier chez la comtesse Auguste, nous avons passé en revue tout le temps passé. J'en ai encore le cœur serré. Je n'ai jamais été si heureuse qu'à Saint-Amand. *Le temps passé n'est plus.*

« Adieu, pauvre frère, aime-moi, donne-moi souvent de tes nouvelles et de celles de la bonne mère. Tâche de la ramener bientôt. Paris est plus tranquille que jamais, malgré tout ce qu'on a fait pour le bouleverser. »

Mme de Custine étant restée plus d'un mois sans donner de ses nouvelles, Elzéar se plaint de ce long silence. Delphine lui en explique les raisons. Elle est malheureuse par sa faute, par son tempérament; elle ne peut s'expliquer elle-même ce qu'elle éprouve, ni les mobiles de sa conduite : il y a des moments où elle croit qu'elle devient folle.

Bien entendu ses amoureux sont la cause de la mélancolie qui l'accable : elle cherche une passion sincère, elle ne peut la trouver; elle cherche un être idéal qu'elle ne rencontre pas.

« Paris, 14 mars 1792.

« Eh bien! mon frérot, tu grognes bien, tu pestes après ta pauvre sœur. Tu as bien tort. Que veux-tu qu'elle t'écrive? Je suis si triste, si maussade que je me fais scrupule d'envoyer tout cela à trois cents lieues. Je te connais, tu seras attristé, tu me plaindras, pourquoi troubler ta joie? Ah! laisse-moi dans mes sombres demeures, laisse-moi oublier le genre humain, et surtout tâcher de m'oublier moi-même.

« Tu frémis en lisant ce commencement tragique. Tu crains d'apprendre quelque grand malheur. Rassure-toi, il ne m'est rien arrivé, je suis toujours calme et tranquille dans ma petite retraite. Mais mon cœur est malade, ou ma tête, enfin ce que tu voudras. La fin de tout cela sera la folie, car je ne vois pas comment on peut soutenir longtemps un état aussi violent. Tu crois peut-être que je vais t'expliquer tout cela! Eh bien! point du tout, car je ne le sais moi-même, je ne sais ce que j'éprouve, je ne sais ce qui se passe en moi. Je sais seulement que je suis malheureuse, et beaucoup. A présent, ce que je peux faire pour te mettre au courant de ce que je pense, c'est de te dire ce que je fais. Tu débrouilleras peut-être tout cela.

« Quant au *Troubadour*, notre correspondance a toujours lieu, à peu près de la même manière qu'autrefois, seulement je n'y mets plus assez d'importance pour me donner la peine de te copier ses lettres; du reste je

m'intéresse toujours à lui et je suis charmée d'avoir de ses nouvelles.

« Le chevalier de Fontanges, dont j'étais confidente, est tombé tout d'un coup amoureux de moi, et voilà une belle passion que j'inspire sans en être le moins du monde touchée. Seulement je l'aime d'amitié tendre, je compte sur lui et son originalité m'amuse; son instruction m'intéresse. Il va partir pour l'Auvergne, ainsi seconde correspondance.

« M. d'Esterno est toujours ici. Il s'est figuré que j'étais son amie; d'après cela, il se croit obligé de venir me faire ses jérémiades; cela m'ennuie tout de bon.

« M. de Moges (nouvelle connaissance que m'a fait faire la comtesse Alex) vient aussi souvent chez moi; il est fort soumis, fort complaisant, presque sans conséquence.

« M. de Lévis (ah! pour celui-là, il faut t'en faire le portrait, car tu ne le connais pas). Une très jolie figure, des yeux superbes, une jolie tournure, bien fait, extrêmement élégant, pensant beaucoup à sa toilette, à ses cheveux, fort occupé de ses succès et bien persuadé qu'il doit en avoir. Peu d'esprit, mais beaucoup de jargon, des manières séduisantes, de la gaieté, de l'insouciance, je crois beaucoup d'inconstance, mais bon cœur, très doux et incapable de noirceur, poussant la discrétion au suprême degré. Voilà l'homme que je reçois le plus chez moi et qui voudrait que je croie à son amour. Il me plaît et, malgré que je le juge fort bien, je suis bien aise de le voir.

« Après cela je vois quelquefois chez moi M. de La Bourdonnais, M. d'Andlau, M. Koch, un député, le marquis de Sabran, etc., etc.; et chez la comtesse Alex, je vois le comte de La Rochefoucauld, et aussi assez souvent Adrien de Laval. Je le trouve très aimable, il a de l'originalité et de la simplicité.

« En femmes, Mme de Chateaubriand et la comtesse Alex. Ces deux-là sont les seules que je voie très intimement et les autres ne finiraient pas, s'il fallait les nommer. Voilà donc la société dans laquelle je passe ma vie fort agréablement. Quand il n'y a pas de grands soupers, c'est chez l'une des trois que nous passons la soirée.

« Je vois aussi Mme Robert Dillon et son mari qui est bon enfant et assez aimable. La mère doit le connaître beaucoup. Je t'ennuie de tous ces détails, mais que pouvais-je écrire?

« A présent tâche de découvrir pourquoi je suis triste ou du moins noire à faire frémir. Je ne suis bonne à rien. Je ne peux plus ni lire ni écrire, ce dont je suis bien fâchée, car j'avais des projets d'étude admirables. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'il me semble que je suis entourée des plus noirs pressentiments, *le malheur rôde autour de moi,* et je sens qu'il finira par m'agripper. J'aurais bien mieux fait de ne pas t'écrire.

« Adieu, frérot, tu vois que je suis déjà à moitié folle, car ma lettre n'a pas le sens commun. »

Le malheur rôde autour de moi! phrase fatidique et qu'un avenir prochain devait si cruellement con-

firmer. Il y a vraiment des moments où Delphine paraît lire dans l'avenir avec une si étrange lucidité qu'on en reste profondément troublé.

Mme de Sabran, préoccupée des lettres de sa fille et de ses relations avec M. de Lévis, avait vivement insisté auprès d'elle pour qu'elle rompît au plus tôt une intimité qui devenait périlleuse. Delphine, docile aux exhortations de sa mère, prit les plus fermes résolutions, et elle voulut profiter de la première visite du jeune homme pour mettre un terme à ses assiduités. Hélas! la pauvre femme avait compté sans sa faiblesse de caractère. Elle-même dépeint avec naïveté le peu de résistance qu'elle oppose aux déclarations, et l'incurable légèreté de sa nature. Elle n'en sollicite pas moins avec instance de nouveaux conseils, qu'elle écoutera aussi religieusement que les précédents et qu'elle ne suivra pas davantage.

« Paris, 23 avril 1792.

« Que je vienne donc causer avec mon bon frérot, mon ami, le préféré de mon cœur! Tu te plains de mon silence? Oh! non, tu as lu la lettre que j'ai écrite à la mère et tu m'as pardonné. Je crains bien que ma folie ne l'ait affligée. Sa lettre était charmante, je l'ai baisée mille fois, et la tienne aussi... Tout cela fait du mal à un cœur coupable. Ah! tu as bien raison, on fait semblant de m'aimer, mais moi, j'aime de bonne foi, seulement la légèreté du héros déjoue un peu mon roman. Son portrait est celui du papillon, attrape qui peut. Je

me suis amusée à ce sujet-là à faire un petit dessin que je t'envoie.

« Que tu me connais bien, mon ami! ce qui m'égare, c'est cette sensibilité vague, qui cherche l'objet dont elle s'est formé l'image. J'ai un vide qui me suit partout. Je n'aurai jamais que des éclairs de bonheur; c'est mon caractère qui n'est point heureux. Qu'y faire? Laisser couler le torrent, je n'ai pas la force de l'empêcher. Je ne serai jamais criminelle, j'ai un bon cœur, il me garantira du mal.

« D'après la charmante lettre de la mère, j'avais saisi la première occasion pour me brouiller. Je croyais y avoir réussi, je m'applaudissais de mon ouvrage. Je l'ai revu; mille gentillesses, mille manières auxquelles il est impossible de résister lui ont obtenu son pardon, et c'est pire que jamais. J'ai honte de ma faiblesse, mais j'avoue mes torts, sais-moi gré de ma franchise.

« Plains-moi, aime-moi, parle de moi souvent à ma bonne mère, dis-lui combien j'aurais besoin de ses conseils, de son appui, de sa tendresse surtout! »

Et avec sa légèreté d'esprit, et son extraordinaire inconscience, Delphine passe sans transition au récit de nouvelles intrigues, à la description de nouveaux amoureux : on voit à quel point la morale, les conseils, même quand ils ont l'air de l'affecter le plus profondément au premier abord, glissent sur elle sans laisser la moindre trace. Elle en plaisante même sans scrupule :

« J'ai passé aujourd'hui une assez drôle de soirée. J'étais seule chez moi. Le jeune homme dont je t'ai

parlé assez légèrement à la vérité, nommé M. le comte de Moges, est venu me voir. Il vient assez souvent, je n'avais pas soupçonné sa secrète flamme : aujourd'hui il m'en a fait l'aveu. Quelle différence quand la personne n'intéresse pas ! Mais je n'en suis pas revenue de mon sang-froid. Je n'ai fait qu'en rire et le *persifler!* Juge donc! le *persifler!* cela prouve combien il m'intéresse peu. Le pauvre homme m'aime cependant plus que l'autre, j'en suis sûre. Quelle bizarrerie! Je sens à présent qu'il va m'ennuyer à la mort. Un amoureux qu'on n'aime pas fait une triste figure; je ne l'ai pas trompé, du reste; je lui ai dit nettement que je n'avais et n'aurais jamais que de l'amitié pour lui et je ne suis pas assez coquette pour vouloir le tourmenter.

« Pour le chevalier de Fontanges, ce cœur si sensible a changé tout d'un coup : il m'avait fait aussi de belles déclarations, écrit les lettres les plus tendres. Ma froideur ou du moins ma simple amitié l'a fort choqué; il fait semblant d'être revenu à sa première passion. L'amour à part, je l'aime réellement beaucoup. Son originalité me charme, et puis nous causons bien ensemble. C'est le seul qui sache *causer;* tu sais tout ce que ce mot renferme, ce n'est pas toujours une chose facile, même avec de l'esprit, et puis nous philosophons ensemble, il est tout Helvétius. Ces principes-là me charment et me séduisent. Il est seulement trop aristocrate… »

La question des amoureux et des intrigues terminée, Delphine achève ainsi sa lettre :

« La comtesse Auguste est à Raismes. Elle se plaint extrêmement de ton silence et de celui de la mère.

« Parle de moi à mon *voisin*. Son souvenir m'a touché ; les malheureux sont plus reconnaissants que les autres. La *Frivolité* est toujours ici ; elle est grosse et enlaidie. Le *Troubadour* est toujours absent, mais aussi tendre.

« Fais-moi une petite chanson sur mon amour papillon. Trouve-moi un moyen de le fixer. Je suis dans ce moment comme la chercheuse d'esprit. Je serais tentée d'aller faire cette question à tout le monde : *Connaissez-vous le moyen de fixer un papillon?*

« Adieu, mon bon frérot, te voilà bien instruit de toutes mes aventures. Je désire que cela t'amuse un peu. »

Nous venons de voir l'étrange état d'âme de Delphine, la désillusion et le trouble profond de son cœur. C'est sous l'influence de ces sentiments et de l'incertitude de sa destinée qu'elle se fit faire à cette époque un cachet dont elle se servait sans cesse et sur lequel était gravée une étoile avec cette simple devise : « Où me conduira-t-elle? » En posant cette question angoissante, la pauvre Delphine qui, en dépit de ses pressentiments, voulait croire encore au bonheur, ne se doutait guère que l'étoile qu'elle interrogeait si anxieusement la conduirait au pire destin.

CHAPITRE IX

1792.

Janvier-juin.

Armand de Custine est envoyé en mission auprès du prince de Brunswick. — Il échoue dans la négociation. — Le comte de Ségur à Berlin. — Il est fort mal reçu par le roi et il demande son rappel. — Armand est désigné pour le remplacer. — Il est bien accueilli à Berlin, mais il ne peut empêcher la déclaration de guerre. — Il rentre en France pour rendre compte de sa mission.

Qu'était devenu Armand de Custine depuis qu'il avait rejoint l'armée du général Lückner? Il n'y fit pas une très long séjour; au bout de quelques mois on le rappela à Paris pour lui proposer la plus étrange mission du monde.

Il était grandement question à ce moment de former une coalition contre la France et de placer le duc de Brunswick à la tête des armées alliées. Les ministres de Louis XVI, Narbonne et Delessart, poussés par Mme de Staël et Talleyrand, eurent la singulière pensée de demander au duc, qui passait pour aimer la France, de refuser le commandement qu'on lui offrait et de prendre la direction des armées françaises.

Malgré son extrême jeunesse, puisqu'il n'avait que vingt-trois ans, et bien que ses fonctions de capitaine de cavalerie ne l'aient pas particulièrement désigné

pour la diplomatie, Armand de Custine fut jugé digne de cette mission si délicate; il accepta.

Custine arriva à Brunswick le 12 janvier, mais il était déjà trop tard, le duc avait reçu de la coalition des offres si brillantes que quand le jeune diplomate lui fit des ouvertures discrètes, il ne put que les décliner (1).

Sa mission ayant échoué, Armand n'avait plus qu'à rentrer en France, mais un incident inattendu le força à prolonger son absence et à se rendre à Berlin.

Voici à la suite de quelles circonstances :

En janvier 1792 le comte de Ségur (2) avait été nommé ambassadeur à Rome, mais le pape refusa de le recevoir. Le ministre Delessart lui demanda alors de se rendre à Berlin pour voir le roi Frédéric-Guillaume et essayer de le détacher de la coalition qui se formait contre la France, en lui offrant toutes les compensations et les avantages d'une alliance contraire.

Les rapports étaient extrêmement tendus entre la France et la Prusse et il était urgent de mettre un terme à cette situation, si l'on voulait éviter une catastrophe (3).

Ségur accepta la mission qui lui était confiée et

(1) L'alliance entre la Prusse et l'Autriche fut signée le 7 février.

(2) Le comte Louis-Philippe de Ségur (1753-1832), ambassadeur à Saint-Pétersbourg de 1785 à 1789, grand maître des cérémonies sous l'Empire.

(3) Les trois questions principales qui divisaient les deux pays étaient : 1° l'affaire des princes possessionnés d'Alsace; — 2° les rassemblements d'émigrés sur le territoire allemand, et en particulier dans l'électorat de Trèves; — 3° la propagande révolutionnaire en Allemagne.

il arriva à Berlin le 11 janvier 1792, la veille du jour où Custine débarquait à Brunswick. L'ambassadeur n'avait qu'une idée, c'était de travailler sincèrement à la paix qui lui paraissait désirable pour les deux pays.

Mais les émigrés, craignant de voir M. de Ségur réussir dans sa mission, usèrent de tous les moyens, même les moins recommandables, pour agir sur l'esprit du roi et le détourner d'un accommodement.

Ils représentèrent l'ambassadeur « comme un démagogue enragé, comme un politique perfide, comme un ennemi de la royauté, comme un émissaire des Jacobins. On prévint le ministère qu'il venait avec des millions pour corrompre l'entourage du roi, qu'il amenait avec lui plusieurs jacobins, déguisés en domestiques, qu'il allait travailler à séduire les troupes, etc. », enfin il n'est force calomnies qu'on n'imaginât contre lui ; on rappela même perfidement certains bons mots, plus ou moins authentiques, prononcés autrefois par Ségur à la cour de Russie, et qui flagellaient cruellement les mœurs de Frédéric-Guillaume et de son entourage.

Le roi « était personnellement un des plus violents ennemis de la Révolution ; il en détestait non seulement les excès, mais même les principes et il en redoutait tellement la propagation que les moindres événements lui inspiraient une terreur panique ». Tous les renseignements, erronés ou non, que les émigrés lui faisaient parvenir à l'envi affectèrent profondément Frédéric-Guillaume.

Aussi quand Ségur se présenta à l'audience du roi, fut-il fort mal accueilli. Le prince se montra d'une froideur glaciale; il se borna à répondre sèchement aux compliments de l'ambassadeur que la France serait bien longtemps sans aucune influence en Europe, et il lui tourna le dos.

Rentré à l'ambassade, navré de son insuccès, Ségur écrivit immédiatement à Delessart pour demander son rappel immédiat (17 janvier).

En attendant qu'on lui ait donné satisfaction, il était considéré comme un pestiféré, personne n'osait l'approcher et nouer des relations avec lui, pour ne pas encourir la colère du roi. Il ne voyait que quelques personnages officiels.

Il n'avait qu'une idée, quitter Berlin au plus vite, mais il ne pouvait abandonner son poste, il fallait quelqu'un pour le remplacer. A ce moment Armand de Custine se trouvait encore à Brunswick où il venait d'échouer dans la mission que nous connaissons. Ségur proposa de le faire venir à Berlin et de lui laisser la gestion de l'ambassade. Cette solution avait le grand avantage que Custine était pour ainsi dire sur place, et que par lui-même et plus encore par sa belle-mère, il avait chance d'être bien accueilli à la cour de Prusse.

En attendant que le ministre ait pris une décision, Ségur, troublé par le fâcheux résultat de sa mission, tomba malade. Aussitôt on répandit le bruit que, couvert de confusion de la réception du roi de Prusse, il avait voulu se suicider, et les émigrés, ravis, colpor-

tèrent dans toute l'Europe les détails du prétendu suicide de l'ambassadeur, avec toutes les considérations les plus blessantes pour Ségur, ce traître à son parti, etc., etc.

Le chevalier de Boufflers était à ce moment à Berlin. Ségur était son ami de vieille date; le chevalier n'hésita pas et, bien qu'il eût toutes les raisons du monde pour ne pas vouloir s'aliéner le roi, il témoigna avec affectation au malheureux ambassadeur les marques du plus vif intérêt; chaque jour à midi il se rendait chez lui pour le visiter. Frédéric-Guillaume, bien loin d'en vouloir à Boufflers, le félicita de sa courageuse amitié.

Ainsi que M. de Ségur l'avait demandé, Custine fut désigné pour le remplacer à Berlin; il y arriva le 20 février; sans perdre une minute, l'ambassadeur le présenta aux ministres, à quelques personnages officiels et lui-même partit pour Paris le 27. Le lendemain, Custine prenait la direction de l'ambassade.

Frédéric-Guillaume connaissait Mme de Sabran, il avait beaucoup d'amitié pour elle et il avait vu sans déplaisir la nomination de son gendre comme chargé d'affaires; il avait même eu l'amabilité de lui annoncer lui-même la nouvelle.

Custine avait déjà fait un séjour à Berlin en 1786, il y avait beaucoup de relations, et le roi le voyant de bon œil, il fut poliment accueilli de toute la société; mais néanmoins, on se tint avec lui sur une grande réserve, et il lui fut impossible d'obtenir les moindres

renseignements. Sa situation n'était donc pas sensiblement plus agréable que ne l'avait été celle de M. de Ségur.

On peut s'étonner que Mme de Custine n'ait pas rejoint son mari à Berlin; c'était une occasion toute naturelle de quitter la France et de se réunir à sa famille; mais Delphine, malgré ses plaintes incessantes, n'entendait pas quitter Paris; elle ne voulait sous aucun prétexte quitter ses adorateurs.

Custine ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur les motifs qu'invoquait sa femme pour ne pas le rejoindre. Il écrivait le 4 avril à Mme de Sabran :

« ... J'oubliais de vous parler de Delphine. Elle n'est point effrayée du séjour et le serait du voyage. Elle me donne mille raisons pour rester, et la commère y met tant de finesse que je vois bien qu'elle répugne à venir dans ce pays-ci. Au surplus, elle donne quelques assez bonnes raisons que je vous montrerai. »

Custine avait les meilleures intentions du monde, et, comme son prédécesseur, il ne cherchait qu'à maintenir la paix entre les deux pays. Malheureusement, les événements ne furent pas favorables à ses désirs. La révolution de Suède et l'assassinat du roi portèrent à son comble l'indignation de Frédéric-Guillaume; ce fut bien pire encore quand il reçut force lettres anonymes où on lui promettait le sort du roi de Suède.

Pendant ce temps de graves événements se passaient en France : Louis XVI avait remplacé ses ministres feuillants par des girondins et le 20 avril il avait

demandé à l'Assemblée de déclarer la guerre à l'Autriche, qui refusait de dissiper les rassemblements d'émigrés, et qui exigeait que les princes allemands, propriétaires en Alsace, soient rétablis dans leurs droits féodaux. A la suite de cette déclaration de guerre, le roi de Prusse fit ostensiblement partir des régiments pour la frontière. Custine se rendit chez de M. Schulenbourg pour lui demander la cause de ces mesures guerrières. Le ministre lui répondit que « la France l'avait voulu, que depuis dix mois les tribunes françaises retentissaient d'injures contre les têtes couronnées, qu'il fallait que cela finît ».

« Ce n'est pas pour la cause des émigrants que les rois prennent les armes, écrivait Custine, c'est l'amour-propre irrité qui les arme; tous consentent que la France disparaisse de la balance européenne, ils pensent que notre ruine peut seule assurer leur conservation, et que tout autre intérêt doit se taire devant celui-là. »

Malgré le peu de succès de ses démarches, Custine avait demandé à Paris qu'on lui conférât le titre de ministre, prétextant que l'ampleur nouvelle donnée ainsi à sa mission ferait bon effet à Berlin, et le gouvernement avait consenti. Mais le ministère prussien fut d'un autre avis; il fit observer que le moment lui paraissait mal choisi pour accroître la situation du représentant d'un pays avec lequel les rapports étaient si tendus, et on avait prié amicalement le chargé d'affaires de ne pas prendre son nouveau titre, de sorte

que Custine continuait de n'être que chargé d'affaires pour le gouvernement prussien, tandis qu'il était ministre pour le gouvernement français. Il se produisit même cette bizarre situation : il fut chargé de communiquer une pièce au ministère prussien, et celui-ci refusa de la recevoir parce que Custine y était qualifié de ministre.

Voyant que ses efforts étaient vains et que, pas plus que Ségur, il n'arriverait à améliorer les rapports des deux pays, Custine demanda à être rappelé. En attendant l'ordre du roi et pour échapper à une situation intenable, il résolut d'aller retrouver Mme de Sabran à Rheinsberg. Mais au moment de mettre ce projet à exécution, il reçut un mot pressant du comte de Schulenbourg le priant de passer chez lui. Le ministre lui exprima ses regrets d'être contraint de s'opposer à son départ, « mais, lui dit-il, les cours de Berlin et de Vienne ont conçu des inquiétudes sur la sécurité de leurs ministres à Paris (1) et elles ont décidé de retenir M. de Noailles à Vienne, et vous à Berlin jusqu'à ce que leurs représentants soient en sûreté ».

Custine dut s'incliner et rester à Berlin comme otage ; il ne lui fut permis de s'éloigner que quand on sut M. de Goltz arrivé à Bruxelles.

Le gouvernement français ayant autorisé Custine à revenir, ce dernier fit ses préparatifs de départ.

(1) Le ministre de Prusse à Paris était M. de Goltz.

Mais à ce moment sa belle-mère et ses amis cherchèrent par tous les moyens à le détourner de rentrer en France : on lui dit qu'il allait s'exposer bénévolement aux plus graves dangers, qu'il avait le plus grand tort de se croire lié envers les hommes qui dirigeaient les affaires du pays, et que le seul parti raisonnable à prendre était de rester à l'étranger. Il répondit simplement : « J'ai été envoyé par ce gouvernement ; mon devoir est de retourner rendre compte de ma mission à ceux qui m'en ont chargé; je ferai mon devoir. » Et il partit, laissant les archives de la légation française à Berlin entre les mains du ministre d'Espagne (1).

Le 22 juin il était à Paris.

(1) Aff. étr., Arch. Prusse, 1792.

CHAPITRE X

1792.

Juin-décembre.

Retour d'Armand de Custine à Paris. — Delphine fait inoculer ses enfants. — Mort de Gaston. — Désespoir de sa mère. — Delphine se rend avec son mari et Astolphe chez M. de Malesherbes. — Armand reprend du service et part pour Mayence rejoindre son père.

Armand de Custine arriva à Paris le 22 juin après sa triste odyssée à Brunswick et à Berlin ; il trouva la capitale dans un état d'anarchie complète. A la nouvelle de l'invasion prochaine de la Flandre par l'armée autrichienne, l'Assemblée avait licencié la garde royale, banni les prêtres réfractaires, ordonné la création devant Paris d'un camp de 20 000 fédérés des départements ; le roi avait refusé de sanctionner ces décrets et renvoyé ses ministres girondins. Aussitôt le peuple se soulève ; le 20 juin il envahit les Tuileries, massacre tout ce qui s'oppose à son passage ; le roi est coiffé du bonnet rouge ainsi que le dauphin, et la famille royale n'échappe à la mort que par miracle.

C'est le surlendemain même de ces terrifiants événements que Custine rentra dans Paris. Il y retrouva sa femme et ses enfants en sûreté, mais Delphine commen-

çait à perdre quelque peu de cet optimisme persistant dont elle ne s'était jamais départie depuis plusieurs années.

Un véritable drame dans son propre intérieur allait arracher Custine aux préoccupations de la politique et aux angoisses de l'avenir : il avait retrouvé ses enfants Gaston et Astolphe à merveille, et rien ne pouvait faire prévoir l'affreuse catastrophe qui allait se produire.

On sait la peur, nous pourrions dire la terreur qu'inspirait, au dix-huitième siècle, la petite vérole; pas une maladie ne paraissait aussi redoutable ; c'était un des fléaux de l'humanité. Tout récemment encore Mme de Custine avait failli en être la victime, et elle n'avait échappé que grâce aux soins de sa mère. Depuis quelques années, l'inoculation, qui d'abord avait paru très dangereuse, avait fait de grands progrès; beaucoup vantaient les bienfaits de la nouvelle découverte. Delphine, après bien des hésitations, finit par se laisser convaincre : « Gaston et Astolphe se portent très bien, écrit-elle à son frère au mois de juillet; je crois que je vais les faire inoculer. Juge de mon tourment et de mes inquiétudes. Je suis bonne mère ! Ah ! cela ne changera jamais, il y a de bonnes raisons pour cela; il n'y a qu'à remonter à la source. »

Malgré les sombres pressentiments qui l'assaillaient, et que son entourage taxait de faiblesse, Delphine fit inoculer ses enfants. Astolphe supporta à merveille l'opération et ne s'en ressentit aucunement. Gaston, au contraire, bien que très vigoureux, fut pris peu

après d'une fièvre violente, la maladie se déclara et en quelques jours le malheureux enfant était emporté au milieu des cris de désespoir de ses parents éplorés.

Delphine, comme elle le dit, était une bonne mère; elle resta accablée sous ce terrible coup. Sa peine était d'autant plus vive qu'elle n'avait auprès d'elle ni sa mère, ni son frère, les seuls êtres au monde qui auraient pu lui être secourables dans sa détresse. On aurait pu espérer que cette catastrophe si imprévue allait rapprocher les jeunes gens, et qu'ils chercheraient dans leur mutuelle tendresse une atténuation à leur douleur. Il n'en fut rien cependant. Armand et Delphine restèrent l'un vis-à-vis de l'autre dans le même état d'indifférence, presque d'hostilité.

La douleur de Mme de Sabran en apprenant la mort de son cher petit-fils, de celui qu'elle avait le plus connu et qu'elle ne devait plus jamais revoir, fut profonde. Elle surmonta sa peine pour prodiguer à sa fille toutes les consolations de la tendresse la plus vive, mais que faire, que dire à trois cents lieues de distance, et alors que déjà bien des lettres n'arrivaient plus à destination.

Pendant que ce drame douloureux se passe dans la famille de Custine les événements politiques se précipitent : l'armée prussienne entre en France : on proclame la patrie en danger. Le manifeste du duc de Brunswick, qui somme les Français de se soumettre à leur souverain légitime et menace Paris d'une destruction totale s'il est porté la moindre atteinte à la famille

royale, soulève les colères populaires. Dans la nuit du 9 au 10 août, la Commune est proclamée, les Tuileries sont envahies, la garde suisse massacrée. Le roi est suspendu, et un *conseil exécutif* convoque une nouvelle assemblée qui sera la Convention.

A la suite du malheur qui l'avait frappée, Delphine resta bien longtemps accablée et sans pouvoir donner de ses nouvelles ; enfin, au mois d'août, elle reprit un peu de courage et se décida à écrire à son frère :

« Paris, 18 août 1792.

« Je n'ai point encore eu la force ni le courage de répondre à ta charmante lettre, mon bon et cher ami, elle est gravée à jamais dans mon cœur. Que de larmes elle m'a fait répandre ! Tu me plains d'une manière si touchante, tu sens si bien mes maux ! Frérot, cher et tendre ami, que ne sommes-nous ensemble pour mêler nos larmes, pour regretter, pour parler de notre cher enfant ? Ah ! non, rien ne peut effacer une douleur de ce genre, même les horreurs dont nous sommes entourés. La plaie de mon cœur est toujours aussi vive. Le vide ne se remplira jamais, on ne peut pas rendre ce qu'on éprouve. Si tu étais là... auprès de moi, je crois que je te le ferais comprendre. Je pourrais t'en parler, t'en rabâcher, tu sentirais tout cela. Depuis cet affreux moment, je ne peux plus écrire ; il y a des siècles que je ne t'ai donné de mes nouvelles. Je suis abrutie, je n'ai courage à rien. Je suis si malheureuse... *de toutes*

manières. Ah ! plains ta pauvre sœur, aime-la bien, c'est là sa seule consolation. Embrasse la bonne mère, je sais qu'elle pense à moi et surtout qu'elle sent ce que je souffre.

« J'avais mandé à la mère que nous comptions aller à Forges, mais les portes de Paris sont fermées et j'ignore quand on pourra sortir. Nous sommes dans un horrible moment. »

Nous connaîtrions mal Delphine, si nous supposions que les malheurs publics l'avaient assagie, et que la catastrophe qui venait de la frapper lui avait enfin inspiré des pensées sérieuses et graves. Ce n'est pas sans un sentiment de tristesse qu'on voit la jeune femme oublier si vite sa douleur pour nous parler de ses déceptions amoureuses, des passions plus ou moins sincères qu'elle inspire ou croit inspirer, enfin se replonger dans cet éternel marivaudage qui était devenu sa vie, son seul bonheur, son unique occupation :

« Tu me demandes des nouvelles de mon cœur, de mes romans : oh ! mon pauvre cœur est bien brisé, il ne peut plus rien aimer. J'ai été trahie en *amour* comme en *amitié*. Quelque jour tu sauras tout cela. Pour à présent je suis trop bien payée de mes sentiments quelconques pour en avoir aucun, et, au moindre penchant à changer de résolution, j'irai m'enfermer aux Petites Maisons, car sûrement alors la tête m'aura tourné.

« J'ai cependant fait encore une conquête, bien tendre, bien soumise, bien romanesque, c'est l'ami de

mon mari, M. de Grouchy (1), dont autrefois tu lui as entendu parler. C'est un bon enfant que j'aime d'amitié, et voilà tout. Mais lui croit avoir de l'amour. Tout cela est une histoire fort longue et que je ne peux pas te raconter par lettre.

« Pour le comte Antoine (2), je ne peux plus t'en rien dire, il est le seul que j'ai aimé véritablement, et le seul peut-être indigne de l'être. C'est un fait. J'ai voué à l'amour une haine éternelle. Surtout ne me parle jamais de lui, tu me percerais le cœur.

« A présent, mon cher frérot, je ne vis plus que de douleurs, d'inquiétudes. Mes bons moments sont ceux de l'abattement et du sommeil. Je n'ai plus aucune jouissance, mon fils n'est pour moi qu'un objet déchirant ; autrefois la vue de mes enfants adoucissait presque toujours mes peines, aujourd'hui la vue du seul qui me reste les aggrave.

« Adieu, adieu ! Je sens que mon courage est à bout, je ne peux plus en écrire davantage.

« Est-ce que tu ne fais plus de vers ? Envoie-moi quelque chose analogue à mon cœur. Tu y as lu à présent, il est bien à l'unisson du tien. »

Mme de Sabran faisait à cette époque d'actives démarches pour éviter la confiscation de ses biens : elle avait chargé son gendre et sa fille de s'en occuper. Elle soutenait qu'elle n'avait pas émigré, qu'elle n'était

(1) Le marquis de Grouchy, maréchal de camp ; il avait épousé à dix-neuf ans par inclination Mlle Doulcet de Pontécoulant.

(2) Antoine de Lévis.

que momentanément à l'étranger et uniquement pour le soin de sa santé; elle produisait même une lettre du prince Henri attestant qu'elle n'était qu'en visite chez lui, et sur sa demande. Delphine ne craignait pas de conseiller à sa mère de venir à Paris pour plaider sa cause elle-même :

« Il y en a mille dans une position plus critique qui ont pris ce parti, écrit-elle. Je te logerais chez moi, et nous verrions ce qu'il y aurait à faire. De loin tout est difficile. Une femme n'a jamais rien à craindre, surtout ne demandant qu'une chose juste. Du reste, si l'affaire est arrangée, il sera indispensable que tu viennes, sans quoi toutes les démarches seraient inutiles. Que n'ai-je une fortune qui puisse un jour reformer la vôtre! Hélas! la nôtre est plus dérangée que jamais, et mille circonstances peuvent la réduire à rien... aussi ne vivons-nous que sur le présent, et à peine osons-nous fixer l'avenir. Tout cela va encore vous attrister, mais je pense comme vous, les malheurs de fortune ne sont rien à côté de ceux du cœur... »

Armand de Custine, après son retour de Berlin, était resté à Paris et y avait mené une vie douloureuse. Outre les chagrins que nous venons de raconter et la tristesse de voir son intérieur tout aussi troublé que par le passé, il avait éprouvé au point de vue politique de singuliers déboires.

Bien qu'il ait accompli ses missions à Brunswick et à Berlin avec intelligence et dévouement, bien qu'il ait rendu compte des moindres détails avec loyauté, il

était devenu suspect. Sa conduite cependant était des plus correctes, il avait grand soin de ne se mêler de rien et de ne prêter le flanc à aucune critique, mais cela ne le sauva pas des listes de proscription. Il s'attendait tous les jours à être arrêté et c'est un véritable hasard qu'il n'ait pas été victime des massacres de septembre.

Des scènes abominables venaient en effet d'ensanglanter Paris. A la nouvelle que les places fortes de Longwy et de Verdun s'étaient rendues sans résistance et que les armées ennemies se dirigeaient vers la capitale, l'exaspération fut à son comble contre les émigrés et la Cour qu'on rendait responsables de l'invasion. Le 2 et le 3 septembre, des misérables profitèrent de l'affolement général pour envahir les prisons et massacrer les malheureux détenus.

Jusqu'alors, Mme de Custine ne s'était pas autrement préoccupée de la situation de Paris. Après les massacres de septembre, elle prit peur et voulut s'éloigner. Son ami M. de Malesherbes lui offrait un asile chez lui, près d'Orléans, où il s'était retiré avec ses enfants et petits-enfants, les Rosambo et les Chateaubriand. Ravie de trouver un refuge chez des amis si chers, Delphine accepta avec joie et partit le 15 septembre avec son mari et Astolphe; elle espérait ainsi échapper aux dangers qui, dans la capitale, la menaçaient elle et les siens.

Quand elle vit la tournure que prenaient les événements, elle comprit qu'elle s'était leurrée de vaines illu-

sions, qu'elle n'avait plus aucun espoir de voir revenir les êtres chers qui lui manquaient si cruellement, elle perdit toute énergie et se laissa aller au plus sombre découragement. C'est sous l'influence du chagrin profond qu'elle éprouvait, qu'elle écrit à sa mère cette lettre désolée :

« Malesherbes, 26 septembre 1792.

« Je crois que je n'aurai jamais le courage de vous écrire, ma mère! ma bonne mère ! Il faut donc renoncer à la douce espérance qui nous soutenait ! Nous n'avons donc plus que la triste ressource de nous écrire ; comment soutenir une pareille idée? Séparées à jamais ! Oh! non, la vie n'est plus rien ! puisqu'elle doit se passer sans vous ; jusqu'ici j'ai eu du courage, aujourd'hui je n'en ai plus, et mes larmes inondent mon papier. Se condamner à vivre loin de ce qu'on a de plus cher est un sacrifice au-dessus de la raison humaine; plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi! Mais surtout aucune nouvelle, ni aucune réflexion.

« Adieu! C'est au-dessus de mes forces d'en dire davantage. Vos cœurs, si vous m'aimez, achèveront aisément ma lettre. »

On peut deviner ce qu'était cette réunion dans ce vieux château de Malesherbes, et les douloureuses réflexions que devaient échanger tous ces infortunés pour lesquels la vie, quelques années plus tôt, s'ouvrait si heureuse et si belle, dont ils ne devaient attendre que des joies, et qui maintenant succombaient sous

le poids des malheurs. Qu'étaient devenues la folle et insouciante Delphine, l'aimable et gaie marquise de Chateaubriand; où étaient les joyeuses parties d'antan? Aujourd'hui ruinés, menacés de toutes parts, tous avaient dû fuir devant la tourmente et ils vivaient dans l'angoisse du lendemain, attendant avec anxiété les événements qui devaient décider de leur sort, de leur vie.

Les nouvelles de Paris se succédaient, tantôt favorables, tantôt désastreuses. Un jour ils apprenaient la victoire de Valmy (20 septembre) qui sauvait la France de l'invasion prussienne; un autre jour, la réunion de la Convention nationale, l'abolition de la royauté, la proclamation de la république (22 septembre), la mise en accusation du roi, son procès!

Cependant Armand de Custine se désolait de rester dans l'inaction. Au bout d'un mois de séjour, il se décida à quitter la retraite qui l'abritait; laissant chez M. de Malesherbes sa femme et son fils, il rentra à Paris le 15 octobre. Il se rendit aussitôt chez Pache, le ministre de la Guerre, pour lui demander d'être employé à l'armée du Rhin, que commandait son père, le général de Custine. Il estimait qu'il serait plus en sûreté à l'armée qu'à Paris où, malgré la « pureté de sa conduite », il était soupçonné et abreuvé de dégoûts.

Comment le général de Custine que nous avons laissé député aux États généraux, se trouvait-il à l'armée du Rhin? Après la fin de la Constituante, Custine, n'ayant plus de situation politique, avait demandé, aussitôt après la déclaration de guerre, à reprendre du ser-

vice. On l'envoya à l'armée du Rhin sous les ordres de Biron. Il obtint d'abord d'éclatants succès qui lui valurent le brevet de général en chef. Profitant de la retraite des Prussiens après Valmy, il poussa une pointe hardie en Allemagne, prit Spire et Worms (30 septembre), Mayence (21 octobre), puis Francfort.

C'est à cette époque qu'Armand demanda à le rejoindre. Il quitta Paris le 10 novembre, muni d'une lettre de Pache, portant ordre au général de Custine d'employer son fils dans son ancien grade.

De Mayence le jeune homme écrivit à Mme de Sabran pour lui faire part de sa nouvelle résidence et lui raconter les démarches infructueuses qu'il avait faites pour tâcher de sauver les débris de sa fortune.

« Mayence, le 20 décembre 1792.

« J'ai eu bien des peines, bien des tourments, depuis que nous ne nous sommes vus ; mais c'est vous, oui, c'est vous qui avez été, qui êtes encore l'objet des plus cruelles que j'éprouve, mère trop aimable et trop malheureuse. Je ne sais à présent quelle place j'occupe dans votre cœur, mais je sais bien celle que j'y mérite.

« Il y a des mois que je ne vous ai écrit, ou plutôt que vous n'avez eu de mes lettres; je ne pouvais écrire par la poste. Aujourd'hui je trouve une occasion sûre. M. de Rathkirch se charge de ma lettre, et j'en profite. Je vous ai écrit deux fois, ainsi qu'à Elzéar, par deux négociants; mais l'un a eu peur en sortant de

Paris, l'autre à la frontière, et ils ont brûlé mes lettres.

« Je suis ici depuis trois semaines. Je n'ai point voulu de place dans l'armée; je ne puis m'attacher à combattre pour ceux qui vous dévorent. Ce n'est aucune raison quelconque de politique ou d'affaires qui m'a fait venir ici ; j'y compte être encore quelques semaines. Je vous en dirai les raisons un jour, mais j'ai eu besoin de me soulager en vous disant du moins ce que ce n'est pas.

« Je vous apprenais dans mes lettres perdues bien des choses sur ces temps affreux qu'il a fallu passer. Le soin que j'avais eu de ne me mêler absolument de rien, dans quelque sens que ce pût être, ne m'a pas sauvé au mois d'août des listes de proscription. J'étais en toutes lettres dans celle qu'on a criée dans tout Paris pendant trois semaines sous le nom de liste civile. C'est un miracle que je n'aie pas été compris dans le massacre de l'Abbaye, car je m'attendais tous les jours à être conduit dans cette infâme prison.

« Mais c'est de vous qu'il faut parler. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai fait ce que j'ai pu pour savoir, prévoir et prévenir. Vous et ma sœur êtes cause que j'aie revu M. de Condorcet avec qui j'avais rompu à mon retour de Berlin. C'est le seul membre de la Convention que je connaisse. Je lui dois cette justice qu'il est plein d'indignation contre les proscriptions et la cupidité qui les a dictées. Il est plein de bonne volonté pour cette affaire. Il a fait même, à mon instigation, plusieurs démarches aux comités pour des pro-

jets de loi très adoucis et modifiés, mais inutilement. A présent il écrit sur ce sujet ; je viens de lire un passage de lui plein des sarcasmes les plus amers et les plus piquants; cela ne servira pas davantage.

« Les ministres dont je connais deux sont une espèce d'hommes douées de moyens et traitables. Mais qu'est-ce qu'on peut en espérer, là où la Convention, toute canaille qu'elle est par elle-même, est obligée de l'être encore dix fois plus qu'elle ne voudrait, pour plaire à la canaille qu'elle n'a pas eu le courage de maîtriser, quand elle le pouvait, et dont elle porte le joug, aujourd'hui qu'elle ne le peut plus.

« L'affaire du roi en est un exemple frappant. Il y a deux mois son salut semblait assuré ; il n'y avait pas quarante députés qui différassent de ce sentiment, et vous voyez comme tout a changé de face. J'espère encore cependant, mais faiblement.

« Pour vos affaires je ne puis espérer que du temps; aussi tout ce que je crains, c'est qu'on ne paye les dettes de l'État en bons sur tous les biens d'émigrés : cela ferait tout vendre. Mais si l'on ne prend pas ce parti, je vous garantis que votre maison ne se vendra pas, et de cette manière la nature de votre bien vous sauverait peut-être, car les proscriptions ne peuvent être éternelles.

« Vous savez que Delphine est à la campagne chez M. de Malesherbes. Il a écrit pour être défenseur officieux du roi, mais il y a une phrase dans sa lettre qui

m'afflige pour lui et pour la chose, car elle lui ôtera tout moyen de la défendre avec succès.

« Adieu ! ma mère, vous que j'aime tendrement et que j'aimerai toute ma vie. Ah ! cet adieu est pénible quand on ne peut en prévoir le terme.

« Écrivez-moi, mais par occasion sûre, et sans date, ni timbre, et avec circonspection. Avec le nom que je porte la poste ne l'est guère pour moi ; c'est une raison d'être plus surveillé.

« Je ne sais si vous avez vu dans les journaux une prétendue lettre de moi ; je suppose que vous n'en avez pas été dupe comme Delphine, à qui j'aurai peine à le pardonner. Vous savez du moins que je ne suis pas fou, plat et bête à ce point. Je soupçonne quelqu'un contre qui vous m'avez mis en défiance de m'avoir joué ce tour. J'ai démenti la signature dans les papiers français et étrangers ; cela pourra n'avoir pas de succès à Paris, mais ma foi j'aime encore mieux cela que de passer pour une espèce.

« Donnez-moi des informations précises sur votre santé, votre position, vos projets. Ma mère, puissiez-vous trouver dans cette confiance que je crois mériter quelque consolation. Vous savez du moins qu'elle me comblera de bonheur en me prouvant votre amitié (1). »

(1) En apprenant le séjour de Custine près de son père à Mayence, l'évêque de Laon écrivait furieux :

« Je suis charmé que vous ayez des nouvelles de votre fille et d'apprendre qu'elle est à Orléans ; elle y sera plus en sûreté qu'à Paris, vu les opinions de son mari, qui le mettent en grand danger vis-à-vis des Jacobins. Que dites-vous des incursions de son beau-

Comme on le voit, le vénérable Malesherbes avait sollicité l'honneur de défendre Louis XVI. Il avait, en effet, écrit le 13 décembre au Président de la Convention :

« J'ai été appelé deux fois au Conseil de celui qui fut mon maître, dans le temps où cette fonction était ambitionnée par tout le monde ; je lui dois le même service lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse. »

Sa demande ayant été agréée, Malesherbes revint à Paris pour préparer la défense du roi ; il était accompagné de toute sa famille, et Delphine, qui ne pouvait rester seule à Malesherbes, rentra avec ses amis dans la capitale.

père en Allemagne ? Il se croit sûrement un conquérant tandis qu'il n'est qu'un enfonceur de portes ouvertes ; pas moins, il fait bien du mal dans ce pays-là et il est bien extraordinaire que les Prussiens ne le chassent point ou ne le coupent. Je désirerais bien qu'il fût pris et qu'on en fît bonne justice. »

CHAPITRE XI

1793

Janvier-juillet.

Vie de Delphine à Paris. — Elle va faire un séjour à Mello chez la comtesse Alex. — Puis elle se rend chez Mme de Dreux-Brézé aux Andelys. — Voyage au Havre. — En rentrant aux Andelys elle apprend l'arrestation du général de Custine. — Elle part sans hésiter pour Paris.

Une nouvelle année commence, mais les événements qui se passent sont si effrayants qu'on ne songe plus à se la souhaiter « bonne et heureuse », suivant la formule habituelle; chaque espoir est suivi d'une nouvelle déception. Pas plus à Paris qu'à Rheinsberg on ne s'occupe de la nouvelle année; tout le monde est accablé sous le poids du malheur.

Delphine continue à écrire souvent à son frère et à sa mère, à leur témoigner une vive tendresse, et ses lettres sont comme par le passé un étrange mélange d'affection, de dévouement et d'incurable frivolité. Du reste, c'est toujours la même sincérité poussée à l'excès et une suite d'aveux si singuliers qu'ils semblent incompréhensibles.

Dans sa correspondance, Delphine donne peu de détails sur son existence; à peine quelques rares mots,

échappés à sa plume, laissent deviner par quelles angoisses passent les malheureux qui habitent la capitale; elle sait trop bien que la moindre allusion empêcherait sa lettre de parvenir et pourrait lui coûter la vie. Elle sait que toutes les lettres passent par le cabinet noir, et toujours elle écrit une phrase émue où elle fait appel au bon cœur, à « l'âme sensible » de celui qui lira sa lettre, où elle le supplie de ne pas la détruire, « la tendresse d'une fille pour sa mère et son frère ne pouvant être suspecte ».

En janvier, pour échapper quelques instants aux pensées angoissantes du moment, Delphine écrit longuement à son frère :

« 12 janvier 1793.

« Je suis tentée de perdre courage et d'envoyer tout au diable, mon bon frérot. Seul l'espoir de vous revoir me soutient. O mon ami, quelle horrible chaos! Quelle triste vie nous menons, tandis qu'il nous faudrait si peu de chose pour être heureux, si nous étions ensemble! Trouvons donc un moyen de nous rapprocher, moi je n'y peux plus tenir... Si tu en avais autant d'envie que moi, il me semble que nous serions déjà près l'un de l'autre. Mon inquiétude, si jamais nous nous revoyons, c'est d'en mourir de joie!

« Si tu savais à quoi je passe mes journées, mon cher et bon frérot, j'aime à croire que tu en serais touché : à lire tes lettres, à les admirer, à m'attendrir sur les sentiments qu'elles contiennent, à gémir de n'en

plus recevoir de semblables, enfin à m'appesantir sur nos malheurs, sur notre affreuse séparation... Oh! oui, nous étions faits pour vivre ensemble, pour nous aimer, pour forger à nous deux ce bonheur, qui est pour tant d'autres un être idéal, et qui serait si réel pour nous si nous étions réunis.

« Mais il y a une chose qui n'a pas changé, qui est restée invariable, c'est le cœur de ta Delphine pour toi, pour sa bonne mère. Ces sentiments sont à l'abri des bouleversements, des malheurs, des révolutions de tous genres, même du caractère changeant que tu me reproches... »

Que de choses se sont passées depuis la dernière lettre, qui motiveraient bien des sermons si Elzéar les connaissait!

« Et cependant ce serait bien injuste, car ce sont des surcroîts de malheur. Tu sais qu'avec une tête aussi mal organisée que la mienne, cela ne peut guère être autrement. »

Pour cette fois, Delphine ne parlera pas de ses amours, elle ne veut pas faire allusion à des choses aussi frivoles au moment où ils sont tous angoissés par les événements! Elzéar pourrait croire qu'elle s'en distrait.

Elle a raison de dire qu'elle a « une tête mal organisée », car après avoir annoncé que, vu la gravité des circonstances, elle ne fera pas même allusion à ses adorateurs, elle ne parle plus que d'eux et de son état d'âme, comme nous disons aujourd'hui. C'est plus fort

qu'elle. Comment ne pas être stupéfait de voir cette jeune femme, dans les circonstances si tragiques que l'on traverse, ne parler que de ses amourettes passées, présentes ou futures.

Elle marche, du reste, de déceptions en déceptions, et ses nouveaux admirateurs ne paraissent pas lui avoir apporté plus de satisfaction que les premiers. S'il faut l'en croire, elle a acquis, à ses dépens, une cruelle expérience :

« Je suis fièrement vieillie depuis six mois; c'est presque pour ma raison comme dix ans de plus. C'est l'acheter cher quand c'est par l'expérience.

« Tu sauras donc que j'ai éprouvé tous les genres de malheur, tous ceux qui pouvaient m'être le plus douloureux. Trahie en amour..., tu l'avais bien prédit! Trahie en amitié... Oh! c'est là le plus sensible. Oh! mais trahie d'une manière si atroce! Tout cela serait trop long à détailler; qu'il te suffise de savoir que je n'ai plus de véritable intérêt, que je suis brouillée même avec mon mari!... »

Et cependant dans cette même lettre, où Delphine dit qu'elle ne tient plus à rien, que tout s'écroule autour d'elle, qu'elle est la plus malheureuse des femmes, elle ne peut s'empêcher d'avouer qu'un nouvel ami vient de se présenter, et qu'il l'aide à supporter les dures épreuves sous lesquelles elle succombe. Bien entendu, celui-là ne ressemble en rien aux autres, et elle est bien certaine qu'avec lui elle n'a pas de déception à redouter!

« ... Un seul être me console cependant un peu.

C'est un nouvel adorateur dont je t'ai bien peu parlé, et qui en vaut pourtant la peine. Je crois t'avoir dit que j'avais fait connaissance avec lui dans le temps des troubles du 10 août; c'est l'ami de mon mari, M. de Grouchy; tu dois te rappeler ce que je t'en ai dit : ce n'est plus un fat, un mauvais sujet comme le comte A... (1), c'est la simplicité même, l'honnêteté et la franchise personnifiées; il a beaucoup de choses de ton frère, avec beaucoup plus de sensibilité. Eh bien, il est fort amoureux de ta pauvre sœur... et il l'est d'une manière si touchante, si différente de tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, que, si je n'avais pas renoncé à tout sentiment, et surtout à l'amour, je crois que j'en serais touchée. Au moins, c'est un ami sûr en qui j'ai la plus grande confiance, et qui ne peut être dangereux, ayant sur lui le plus grand empire. Je suis sûre que tu l'aimerais beaucoup, il est simple et bon. Mais ta pauvre sœur a une trop mauvaise tête pour être attachée uniquement par ces deux qualités. Un fat séduisant et aimable a plus de pouvoir sur elle... il flatte plus son amour-propre... C'est horrible, je le sais, mais avec toi je ne crains pas de te parler franchement... Au reste, sois tranquille, le fat, l'aimable, le simple même, rien de tout cela ne peut m'enchaîner, je ne veux plus que végéter. »

Sur ces entrefaites, Astolphe fut atteint de la rougeole, Delphine en le soignant prit la maladie à son

(1) Antoine de Lévis.

tour, et elle resta alitée pendant près d'un mois, ne pensant plus à ses amours.

C'est pendant sa maladie qu'eurent lieu le jugement et l'exécution de Louis XVI. Aussitôt après la mort du roi, son illustre défenseur, Malesherbes, quitta Paris et se réfugia de nouveau dans ses propriétés, près d'Orléans. Ses enfants et ses petits-enfants l'y accompagnèrent.

Armand de Custine remplissait auprès de son père à Mayence les fonctions d'adjudant général surnuméraire, mais la vie des camps l'éprouvait singulièrement ; sa santé devenait de plus en plus mauvaise, et dans les premiers jours de janvier 1793, il quitta l'armée pour rentrer à Paris. Son père l'avait chargé de se présenter devant le comité de Défense générale pour y faire prévaloir son plan de campagne sur celui de Dumouriez.

Armand retrouva à Paris sa femme et son fils, et la vie commune reprit comme par le passé ; cependant les relations entre le mari et la femme, sans être absolument bonnes, s'étaient un peu améliorées ; l'état de santé d'Armand, les dangers qu'il courait avaient amené un rapprochement des plus heureux :

« Ton frère, avec qui j'ai été brouillée assez sérieusement, est mieux pour moi qu'il n'a été depuis longtemps ; d'ailleurs il est si malheureux de tant de manières qu'il faudrait être de pierre pour n'en être pas touchée. Ainsi nous sommes assez tendrement ensemble, mais toujours plus disposés à vivre comme frère et sœur que comme mari et femme. »

La réunion des deux époux ne fut pas de longue durée; les événements prenaient une allure de plus en plus menaçante et tragique.

Le 10 mars a été créé le *Tribunal révolutionnaire* qui doit juger sans appel les ennemis de la République. Non seulement il y a la guerre avec l'étranger mais la guerre civile ravage plusieurs provinces.

Armand, se rendant compte des dangers de la situation, voulut au moins mettre à l'abri sa femme et son fils, et il exigea que Delphine allât chercher en province un refuge ignoré, où elle pût attendre des jours meilleurs.

Son amie, la comtesse Alex, avait dû depuis longtemps fermer ses salons de la rue de Clichy et elle s'était réfugiée dans sa propriété de Mello; elle s'était installée sous le nom modeste de Mme Alexandre dans le petit château, appelé le Prieuré, et elle cherchait à s'y faire oublier (1). A plusieurs reprises, elle avait engagé Delphine à venir la rejoindre dans cet asile, dont elle lui vantait la sécurité. Poussée par son mari, Mme de Custine se décida à accepter et, le 15 avril, elle partit pour Mello avec Astolphe et une vieille bonne nommée Nanette Malriat, dont la famille habitait Niederviller et était depuis plusieurs générations profondément attachée à la famille de Custine.

(1) Sa mère était restée à Paris et elle y passa tout le temps de la Terreur. La fille de la comtesse Alex, qui épousa le prince Borghèse, se rappelait avoir porté du lait à sa grand'mère dans une petite bouteille de fer-blanc dans la maison où elle se cachait.

Quant à Armand, il resta courageusement à Paris, s'attendant à tout, et prêt à affronter les pires épreuves.

A peine établie à Mello, Mme de Custine se croit dans un paradis ; elle jouit dans cette charmante résidence d'un calme et d'un repos qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps, et son âme, si cruellement éprouvée, s'ouvre à l'espoir de jours meilleurs. Son bonheur serait sans mélange si elle avait auprès d'elle sa mère et son frère. Mais, hélas! les rares nouvelles qu'elle reçoit de Rheinsberg sont peu rassurantes. Sa mère, rongée par le chagrin et l'inquiétude, est sans cesse malade; Elzéar est toujours aussi sombre, toujours la proie d'idées noires. Delphine vit dans l'attente des nouvelles de ces deux êtres, qui lui sont si chers, et quand par bonheur arrive une lettre, sa joie est sans bornes :

« Mello, 1er mai 1793.

« Ah! ma bonne mère! Quel bonheur! et quel bon moment que celui où l'on reçoit de vos nouvelles!

« Non, sûrement, vous ne saurez jamais à quel point je suis heureuse, quand je vois un paquet de Rheinsberg! C'est un battement de cœur, un saisissement qu'on ne pourrait supporter, s'il devait durer longtemps. Mais tout cela est bientôt changé en tristesse, en douleur : vous savoir souffrante, triste, découragée; oh! adieu le courage, adieu le bonheur!

« Je continuerai à m'occuper de vos affaires, mais envoyez-moi la lettre du prince que je vous ai

demandée, et la copie de vos passeports quand vous êtes partie d'ici. Malgré tout, je doute de réussir, mais c'est un malheur auquel depuis longtemps vous devez être préparée; d'ailleurs nous en sommes venus à un point où les pertes de fortune ne paraissent plus rien!

« Vous désirez de mes cheveux; je vous en enverrai.

« Je n'ai pas encore fait arranger les cheveux d'Elzéar, je les porte sur mon cœur; mais j'ai si peu d'argent que je n'ai pas encore pu les faire monter. Cela vous donne une idée de la position aisée où nous nous trouvons.

« Je ne suis plus à Paris depuis quinze jours. Je suis chez Mme Alex de La Rochefoucauld, à quinze lieues de Paris, dans une maison charmante; l'air de la campagne me paraît si pur, si bon que vraiment il y a longtemps que je ne m'étais trouvée aussi bien.

« Vous voulez savoir comment je suis?... A peu près la même, toujours des couleurs, plutôt maigrie qu'engraissée, et peut-être mieux que je n'étais. Mes cheveux ne sont pas aussi foncés sur ma tête qu'à la main. Je suis un peu souffrante depuis ma rougeole, j'ai des étouffements et des spasmes incroyables, et surtout depuis un an j'ai les nerfs bien agacés. Je me ressens toujours des violentes attaques de nerfs que j'ai eues l'année passée... Voilà de bien longs détails sur ma personne extérieure. Pour l'intérieur il n'est pas si facile d'en rendre compte, il faudrait des volumes et plus d'assurances d'être lue. Je n'entamerai donc pas cette importante matière. Astolphe est avec moi, il se porte bien. Mon mari est à Paris... »

Delphine fait à Mello un séjour délicieux; elle raconte à son frère combien sa vie est calme et reposante et combien elle en jouit après les heures d'angoisse passées dans la capitale. La comtesse Alex est charmante pour elle, mais, hélas! il y a toujours entre elles le petit froid qu'a laissé l'histoire du *Troubadour*.

« 7 mai 1793.

« C'est d'un lieu charmant, d'un lieu tranquille et calme que je t'écris; ne crois-tu pas rêver? et moi, mon ami, je ne sais où je suis. Ce lieu me rappelle Saint-Amand, c'est le même mois, les mêmes bois, une rivière charmante... mais ce n'est plus Elzéar qui l'admire, qui la chante, qui s'y promène; tout cela est entouré de crêpe, et ne se présente à mes yeux qu'au travers d'un voile noir. Ma lettre te portera peut-être un peu de l'air pur que je respire. Il y avait si longtemps que je n'avais senti l'odeur de la campagne! Tu ne te fais pas d'idée de mon bien-être... Je me garde bien de dire *bonheur*... car pour moi ces deux mots sont loin d'être synonymes. Mais juge donc ce que c'est que d'avoir quitté Paris!

« Je suis ici tout près de Chantilly. Je peux avoir tous les jours des nouvelles de ton frère; j'ai mon fils avec moi. Voilà trois semaines déjà que j'y suis, je regrette les jours qui passent, je tremble pour ceux qui peuvent venir. Nous sommes toutes les deux seules ici, nos cœurs ne sont pas à l'unisson,

ils en sont bien loin, mais nous sommes sans gêne et nous avons l'une pour l'autre une bienveillance qui supplée au reste. Je suis bien déterminée à n'avoir jamais d'autres sentiments ; j'ai été trop trompée et trop malheureuse quand ils ont été plus vifs : mais la douce indifférence est l'état de mon cœur. Pourquoi n'a-t-il pas toujours été de même? »

Naturellement, Delphine, bien qu'elle assure que tout sentiment tendre est à jamais détruit chez elle, ne peut écrire une lettre sans parler de ses amours :

« Le *Sigisbée* (1) est toujours aussi tendre; mais il est éloigné. La correspondance se fait cependant, malgré mon indifférence, mais ce n'est que comme distraction. Je suis sûre qu'il te plairait beaucoup, il est bon et simple, il a un cœur excellent et une douceur charmante... il est romanesque dans l'âme..., trop pour moi peut-être, comme tu dis fort bien, mais je compte sur lui, j'aime à lui écrire et rien de plus, je te le jure. Il croit cependant que je l'aime davantage, mais il est tellement honnête que son amour ne m'inspire aucun effroi.

« Quelle différence entre le *Sigisbée* et l'*Agréable* (2)! Oh! qu'à jamais celui-là soit enseveli dans l'oubli! »

« J'ai été tellement éprouvée par les épreuves de cœur, que je suis devenue complètement insensible, et

(1) M. de Grouchy. Il avait été nommé le 19 mars à l'armée des côtes de Cherbourg et envoyé au Havre, où il commandait.

(2) Le comte Antoine de Lévis.

que j'ai perdu la faculté d'aimer! Toi seul, ton image chérie, me fait retrouver mon cœur, et me fait sentir douloureusement que j'aime encore. Je vais faire mon portrait et te l'envoyer; je supplie la mère à deux genoux de me faire le tien...

« Mme de Fontanges est à présent Mme de Pont : elle est toujours à Paris ; Mme de Chateaubriand est à Malesherbes avec toute sa famille, ses sœurs sont mariées; Mme de Saint-Simon est avec Mme d'Orléans à Vernon; M. de Montleart avec madame je ne sais où; Victorine en Angleterre; Mme d'Andlau à Paris; la comtesse Auguste à Bouzies; Mme de Brancas à Paris; ma belle-sœur et son mari à Paris; Mme de Ségur à Paris; vois comme on est dispersé. Le petit Gibelin est tantôt à Paris, tantôt à la campagne, il ne peut guère t'écrire... et que pourrait-il te dire? Le grand Vaux est à Paris, toujours dans son collège, toujours au moment de tirer à la milice; cela lui pend à l'oreille quelque jour.

« Je t'envoie de mes cheveux pour la mère; je n'ose les nouer d'aucune couleur, mais je veux les accompagner de fleurs des champs, je veux qu'elles te portent le bon air de la campagne. Je les pose sur mon cœur, je les baise, qu'elles te servent de talisman. J'aime cette idée, j'aime ce présent; il est simple et pur comme le lien qui l'a fait naître. Remarque bien que je t'envoie une pensée, elle seule renferme toutes les miennes. La fleur blanche est cueillie au milieu de la prairie... enfin mes fleurs en disent plus que je n'en pourrais dire...

« Adieu... horrible mot... à lui seul que de chagrins il renferme! »

Cependant les nouvelles qui parvenaient de Rheinsberg n'étaient pas de nature rassurante : Mme de Sabran était sans cesse malade, elle s'affaiblissait de plus en plus et son entourage commençait à s'inquiéter sérieusement; Delphine adorait sa mère, et la pensée que son état pouvait être grave la mettait au désespoir : elle la supplie de se défendre contre la maladie :

« Conservez-vous à vos enfants, songez que, sans vous, la vie ne serait plus qu'un fardeau impossible à porter. Je vous ai souvent entendue dire que la volonté faisait tout. Ayez celle de guérir, de vous conserver pour nous revoir, pour nous faire aimer la vie. Songez à mon pauvre frère à qui vous êtes encore si nécessaire, à votre pauvre Delphine, qui n'a pas eu un moment de joie depuis votre absence... »

Elle la conjure d'essayer d'une drogue merveilleuse dont elle a vu des effets excellents, dont elle-même a fait usage après sa rougeole, et comme elle est dans l'impossibilité de la lui faire parvenir, elle lui donne les moyens de se la procurer (1).

Delphine aurait voulu rejoindre son mari à Paris, mais les nouvelles qu'il lui envoyait étaient effrayantes.

(1) « Cette drogue se trouve à Lausanne chez les sieurs François Grasset; elle se trouve peut-être à Berlin, mais il faut bien prendre garde qu'elle ne soit contrefaite. Voilà son nom : l'*essence de Schevers,* dite essence merveilleuse d'Altona en Danemark, préparée par Thierry Schevers d'Altona, seul et unique possesseur de la vraie composition. »

La capitale était dans un état de véritable anarchie. L'Assemblée à plusieurs reprises avait été envahie, violentée, et obligée de céder aux ordres d'une populace en armes; le 2 juin elle avait été littéralement assiégée et obligée de voter l'arrestation des Girondins. Comment, dans de pareilles conditions, Delphine aurait-elle pu songer à rentrer dans la capitale ?

Au bout de deux mois de séjour chez Mme Alexandre, Mme de Custine ne voulant pas abuser de l'hospitalité, qui lui était si gracieusement offerte, partit avec Astolphe pour la Normandie; elle allait retrouver sa belle-sœur, Mme de Dreux-Brézé, qui elle aussi avait cru prudent de quitter Paris et s'était réfugiée aux Andelys, où elle vivait dans l'isolement. Il était convenu que Delphine reviendrait ensuite faire une nouvelle visite à Mello.

Au bout d'un mois de séjour aux Andelys, la jeune femme commença à trouver le temps long; il lui vint alors une idée absolument folle qui, bien entendu, lui parut merveilleuse, et qu'elle s'empressa de mettre à exécution. L'adorateur, qu'elle avait surnommé le *Sigisbée,* résidait au Havre. N'était-ce pas une occasion unique de l'aller voir? Aussitôt pensé, aussitôt fait. Delphine raconte à sa belle-sœur une histoire de l'autre monde, et laissant Astolphe à ses soins, elle part pour le Havre en compagnie d'une femme de chambre.

Elle s'empresse de narrer à son frère cette belle escapade :

« 2 juillet 1793.

« J'étais depuis un mois établie chez ma sœur aux Andelys, petite ville de Normandie, à trente lieues du Havre. Le *Sigisbée* commande au Havre ; il y est depuis quelques mois, et l'idée de l'aller voir me tourmentait. J'ai pris le prétexte de ma curiosité pour voir la mer, et je suis partie toute seule avec ma femme de chambre *pour voir la mer*. J'ai laissé mon fils à ma sœur. Voilà six jours que je suis ici, je les ai presque passés avec le *Sigisbée;* je peux bien les compter comme les plus heureux depuis que nous sommes séparés. Son amour est tendre, respectueux, il est bon et sensible, tu l'aimerais, j'en suis sûre, si tu pouvais le voir sans prévention. Il a été touché de mon voyage : effectivement, il y avait bien de quoi, car c'est une fière étourderie. Je me suis promenée partout, j'ai vu la mer de tous côtés. »

Le spectacle de l'Océan, tout nouveau pour elle, lui inspire des réflexions si naïves que nous ne croyons pas devoir en priver nos lecteurs; elles montrent à quel point Delphine était restée enfant.

« Mon séjour au Havre sera pour moi longtemps mémorable. La vue des vaisseaux, l'étendue immense de cette mer terrible restera gravée dans ma mémoire.

« C'est au bord de la mer un peu agitée que j'ai bien pensé à toi ; comme nous aurions été bien là ensemble,

avec Ossian; comme ce beau spectacle t'aurait inspiré!

« Je n'en reviens pas qu'un homme ait jamais eu le courage de se risquer, le premier de tous, sur ce terrible élément. J'aurais voulu connaître cet homme-là, je sens que je l'aurais beaucoup aimé. Ce ne peut être que quelque passion violente qui l'y ait déterminé... Gessner (1) doit avoir dit vrai. Ce qui m'a fait voir la mer encore avec plus d'intérêt, c'est que depuis quelque temps, avec ma belle-sœur, nous avons lu des romans dans le genre de *Robinson Crusoé,* par M. Grivel. Dans l'un, c'est un homme qui a fait naufrage, qu'on trouve dans une île, au bout de cinquante ans, heureux et content, et ne voulant point en sortir; son industrie lui avait fourni toutes les commodités et les choses nécessaires à la vie. Ces descriptions sont charmantes.

« Dans le second, une jeune fille s'embarque avec son père; il l'emmène aux Indes où il veut la marier contre son gré. Un jeune homme, qui est fort amoureux d'elle, trouve moyen de partir sur le même vaisseau. Il survient une tempête affreuse; tout le monde se précipite dans les barques qui sont englouties, le père de la jeune personne périt comme les autres. Elle seule reste avec son amant qui, soutenu par l'amour, parvient à construire une espèce de radeau. Après mille dangers, ils abordent dans une île déserte, et rien n'est plus intéressant que la manière dont ils trouvent le moyen d'y subsister. Il y a trois volumes et je n'entre-

(1) *Le Premier Navigateur* est une des œuvres principales du poète suisse GESSNER (1730-1788).

prendrai pas de t'en faire le détail, mais conviens que ce sujet peut être intéressant. Après de pareilles lectures, la mer double d'intérêt, et quand je m'y promène avec le *Sigisbée*, je me vois partant pour une île déserte.

« Aussi ma pauvre tête est-elle bien exaltée ; il est temps de quitter le Havre. Dans deux jours je retourne aux Andelys passer encore un mois, et aller ensuite chez Mme Alexandre à Mello. Voilà mon agenda, à moins que de grands événements ne changent ma marche, ou que mes grands projets ne s'effectuent (1).

« Tu rirais bien si tu me voyais dans une petite chambre d'auberge, où je passe ma vie, parce que je ne connais personne que le *Sigisbée,* qui vient le plus souvent possible, mais qui ne peut pas venir toujours. J'ai vraiment l'air d'une héroïne de roman. Aussi dans l'auberge on m'appelle Mlle Justine, et quand ma femme de chambre a voulu dire que j'étais mariée, on s'est moqué d'elle. Du reste, on me trouve fort jolie, ainsi cela doit me consoler de passer pour Mlle Justine. Effectivement, cette demoiselle est assez extraordinaire ; elle passe sa vie avec un jeune homme et ne voit personne autre. C'est assurément, pour tous, en tout bien tout honneur.

« Adieu, mon ami, je ne te dis rien pour la mère, je vais lui écrire aussi. »

Enfin il fallut bien mettre un terme à cette folle équipée, quitter le trop séduisant *Sigisbée,* et rentrer

(1) Delphine songeait à aller rejoindre sa mère à Rheinsberg.

aux Andelys. Delphine allait y trouver un terrible réveil.

A peine y était-elle arrivée, qu'elle apprit que son beau-père, le général de Custine, venait d'être mis en arrestation. Elle n'hésita pas. Alors que Mme de Dreux-Brézé prenait prétexte de sa grossesse pour ne pas quitter les Andelys, Delphine déclara qu'elle n'abandonnerait pas son mari, ni son beau-père dans le malheur, et qu'elle allait les retrouver.

Ainsi voilà cette écervelée, cette tête folle, qui commet un véritable acte d'héroïsme pour un homme qu'elle n'aime pas, qui lui est tout au moins indifférent. Elle sait très bien qu'elle risque sa tête, mais rien ne l'arrête, parce qu'elle estime que son devoir est d'être près de son mari.

Elle laisse Astolphe aux soins de sa belle-sœur et de Nanette et elle part pour la capitale.

CHAPITRE XII

1793

Juillet-août.

Le général de Custine est envoyé à l'armée du Nord, puis rappelé à Paris et traduit devant le Tribunal révolutionnaire. — Armand de Custine est arrêté également. — Acte d'accusation de Fouquier-Tinville contre le général. — Conduite héroïque de Delphine. — Le général est condamné à mort. — Son exécution.

Le général de Custine avait joué, depuis un an, un rôle des plus brillants, et ses succès ne se comptaient plus; malheureusement, en 1793, il subit le sort des armes et éprouva plusieurs échecs retentissants. C'est le moment que choisirent ses ennemis pour le perdre.

Son énergie, la violence avec laquelle il dénonçait l'ineptie des bureaux de la guerre, le mépris avec lequel il traitait les incapables et les énergumènes lui avaient attiré des haines implacables.

Bouchotte était alors ministre de la guerre. Tout son zèle se bornait à envoyer aux armées des milliers d'exemplaires du *Père Duchesne*.

A des observations ridicules du ministre, Custine répondait audacieusement :

« Moi aussi, citoyen ministre, je ne vois que la Répu-

blique ; mais lorsque le succès de ses armes exigera que je reproche à un ministre son ignorance ou son inaptitude aux fonctions difficiles qu'elle lui a confiées, je ne croirai pas manquer à la République en me prononçant fortement contre lui.

« Le temps n'est plus où les généraux regardaient un ministre, même imbécile, comme un dieu. Je n'ai jamais été de ces hommes sans caractère. Républicain avant la République, toutes les fois que j'ai rencontré de ces idoles ministérielles, je les ai frappées de mépris. »

Il parlait encore du ministre sur le même ton lorsqu'il répondait au Comité de salut public qui lui avait écrit pour lui reprocher sa sévérité :

« La peine de mort contre les traîtres et les désorganisateurs doit, il est vrai, alarmer Bouchotte plus vivement qu'aucun autre, car de tous les êtres malfaisants et ennemis du bonheur de leurs concitoyens, il n'en est pas un seul qui mérite plus que lui de fixer les prévoyances de la loi, etc. (1). »

Bouchotte allait prendre sa revanche.

On se rappelle qu'en 1792, Custine commandait l'armée du Rhin, et qu'il s'était successivement emparé de Worms, Spire, Francfort et Mayence ; il avait établi son quartier général dans cette dernière ville.

En avril 1793, après la trahison de Dumouriez, il eut

(1) Voir Arthur Chuquet, *les Guerres de la Révolution, l'Expédition de Custine, Mayence.* Plon-Nourrit et Cie.

une attitude si loyale qu'elle lui assura la confiance de la Convention ; mais sa position était devenue très difficile, car il était menacé de tous côtés. La ville de Francfort fut reprise par l'armée prussienne et une partie de la garnison française massacrée ; peu après, Mayence fut investie.

Le général de Dampierre, qui commandait l'armée du Nord, ayant été tué le 9 mai, les représentants à l'armée du Nord firent connaître les vœux unanimes des troupes en faveur de Custine ; ce dernier fut donc désigné pour remplacer Dampierre (1) ; ce nouveau commandement était peu enviable, car Condé et Valenciennes se trouvaient assiégées. Custine, malgré ses répugnances, n'en obéit pas moins aux ordres du Comité. Mais avant de s'éloigner, et bien qu'en réalité il n'eût plus le commandement de l'armée, il voulut tenter de débloquer Mayence ; il fit une sortie le 17 mai et il fut écrasé.

Après cet insuccès, qui lui fut amèrement reproché, il partit pour l'armée du Nord ; il y trouva des troupes découragées et mal armées ; à peine était-il arrivé que les échecs se succédèrent ; il n'y pouvait rien, puisqu'il héritait d'une situation acquise, mais on ne l'en rendit pas moins responsable (2). Condé, vaincue par la famine, ouvrit ses portes au prince de Cobourg le 12 juillet. A

(1) Il fut remplacé à la tête de l'armée du Rhin par le général Beauharnais.

(2) Il était sans cesse question de Custine dans les journaux, tantôt pour louer ses talents, tantôt pour le dénigrer. Lui-même ne craignait pas de se mettre en avant, et il écrivit à plusieurs reprises à la Convention.

cette nouvelle, le Comité de salut public manda Custine à Paris. Le général obéit et quitta Cambrai le 15 juillet.

Dès son arrivée, il se montra hardiment; son assurance ne fit qu'exaspérer la haine de ses ennemis. Le Comité décida de le faire garder à vue par un gendarme qui avait ordre de ne pas le quitter. Le général, bravant la Convention, se promenait la tête haute dans tous les endroits publics, au Palais-Royal, dans les théâtres, toujours suivi de son inséparable gendarme. Partout il était accueilli par des ovations bruyantes et par des cris de : Vive Custine! Les jacobins demandèrent que l'on mît un terme à ce scandale.

La Convention obéit et elle décréta que le général serait mis en état d'arrestation et enfermé au Luxembourg. C'est ce qui eut lieu le 22 juillet.

Le 23 juillet l'on apprenait la capitulation de Mayence, le 28 celle de Valenciennes! C'en était plus qu'il n'en fallait pour faire traduire Custine devant le Tribunal révolutionnaire. Il fut transféré à la Conciergerie le 28 juillet et les scellés furent posés le même jour rue de Lille, 509, sur les appartements qu'occupaient Armand de Custine et sa femme, et où ils offraient l'hospitalité à leur père quand il venait à Paris; les scellés furent également posés au troisième étage, dans une pièce qu'occupait le citoyen Gauria, secrétaire du général, et dans un appartement particulier qu'avait encore loué Custine dans un hôtel garni.

Le 30 juillet Custine subit un premier interrogatoire. Le 5 août, à dix heures du matin, il fut extrait de la Conciergerie, et conduit à l'hôtel garni et chez son fils pour assister à la levée des scellés; elle eut lieu en la présence de Louis Bonenfant, commissaire de police de la section de la Fontaine de Grenelle. Armand de Custine et Delphine assistaient à l'opération et signèrent le procès-verbal. On ne trouva chez Delphine rien de suspect et on lui rendit ses papiers; chez Armand au contraire, et bien qu'il ne fût ni accusé ni dénoncé, on enleva tous les papiers dans deux cartons qui furent portés au tribunal. On leva également les scellés dans la chambre occupée au troisième étage par le citoyen Gauria.

Le 13 août Custine subit un nouvel interrogatoire; il demanda que l'on fît venir de Strasbourg et de Cambrai les papiers qu'il y avait laissés et qui pouvaient aider à sa justification; il fut fait droit à cette demande : Auvray, huissier du tribunal, fut envoyé à Strasbourg avec Gauria; Terriard et Berceau, fondés de pouvoirs de Custine, allèrent à Cambrai.

Delphine, en accourant à Paris, s'imaginait qu'elle n'aurait qu'à soutenir son mari dans la cruelle épreuve qu'il traversait, mais la réalité fut bien pire encore.

Armand avait écrit à son père à Cambrai le 13 juillet une lettre où il l'engageait à donner sa démission. Cette lettre, arrivée après le départ du général, fut saisie et son auteur regardé comme suspect. De plus, quand il vit son père enfermé à la Conciergerie, le

jeune homme ne put contenir son indignation ; et quoi qu'il pût lui en coûter, il n'hésita pas à faire imprimer et placarder dans tout Paris la « Défense de la conduite politique et militaire du général Custine ».

Ces deux motifs étaient plus que suffisants pour motiver son arrestation : il fut enfermé à la Force et ne put par conséquent assister son père pendant son procès.

Delphine allait-elle succomber sous le poids du double malheur qui la frappait ? Telle que nous la connaissons, on pouvait le croire. Il n'en fut rien cependant, et cette jeune femme de vingt-deux ans, que nous n'avons connue jusqu'à présent que par sa légèreté et sa frivolité, fit tête à l'orage avec une énergie dont les caractères les mieux trempés ne se seraient peut-être pas montrés capables.

Le 14 août Fouquier-Tinville, après avoir examiné les pièces fournies par le Comité de salut public et le Comité de sûreté générale, rédigea son acte d'accusation ; il se terminait ainsi :

« D'après l'exposé cy dessus, l'accusateur public a dressé la présente accusation contre Adam-Philippe Custine, cy devant général en chef de l'armée du Nord et des Ardennes, pour avoir méchamment et à dessein abusé de sa qualité de général des armées, et avoir à la faveur de cette qualité trahi les intérêts de la république en entretenant des manœuvres et des intelligences avec les ennemis de la France, et par suite de ces manœuvres et intelligences, d'avoir facilité l'entrée

des ennemis dans les dépendances de la république, et de leur avoir livré des villes, forteresses, magasins et arsenaux. »

Le procès du général avait soulevé dans Paris une émotion considérable. On criait dans les rues l'interrogatoire du *scélérat Custine,* et ce même public qui acclamait le général quelques jours auparavant, quand il se promenait au Palais-Royal, demandait aujourd'hui sa tête avec non moins d'énergie.

L'affluence était telle pour assister aux débats que le bruit courait que des membres du Tribunal vendaient des billets pour pénétrer dans les couloirs moyennant vingt et même cinquante livres.

Un particulier, escomptant la condamnation et désireux de spéculer sur la curiosité publique, avait même, dès le premier jour du procès, commencé à faire dresser un amphithéâtre place de la République, pour vendre des places à ceux qui voudraient voir plus commodément « le supplice du traître ». Le Conseil général de la Commune, indigné de cette honteuse spéculation, donna l'ordre de détruire les travaux commencés (1).

Custine comparut pour la première fois devant le Tribunal révolutionnaire le vendredi 16 août à neuf heures du matin.

A partir de ce jour jusqu'au prononcé du jugement, Delphine assista à toutes les séances du Tribunal,

(1) Arch. nat., carton W^{1b} 280.

malgré les dangers que l'excitation de la foule pouvait lui faire courir. Elle n'était soutenue dans cette épreuve que par la présence d'un ami de son mari, Guy de Chaumont-Quitry, qui chaque jour l'accompagnait et l'attendait dans la rue pour la préserver des outrages, s'il était possible; il était costumé en homme du peuple, vêtu d'une carmagnole, sans cravate et les cheveux sans poudre, coupés à la titus.

A plusieurs reprises, Delphine courut les plus grands dangers.

« Avant-hier, écrit la *Gazette française* du 21 août 1793, cette femme intéressante dans sa sensibilité et sa piété filiale, sortait du Palais de Justice au milieu de la foule; le sourire était sur ses lèvres; on crut qu'elle riait. Quelques femmes, peu touchées de sa situation, se mirent à crier : « Elle rit, mais elle ne rira pas longtemps. C'est la fille de Custine : son père jouera bientôt à la main chaude. »

Nous ne voulons pas raconter nous-même la conduite héroïque de Mme de Custine pendant ces jours terribles, nous aimons mieux laisser la parole à son fils, qui mieux que personne, et par les propres récits de sa mère, savait ce qui s'était passé (1) :

« La première entrevue du général et de sa belle-fille fut touchante; a peine le vieux soldat eut-il aperçu ma mère qu'il se crut délivré. En effet, sa jeunesse, sa beauté, sa timidité, inspirèrent un tel intérêt au public,

(1) *La Russie en 1830*, par Astolphe de Custine.

au peuple, et même aux juges, que les hommes qui avaient résolu la perte du général voulurent effrayer la jeune femme; des septembriseurs, comme on appelait à cette époque les assassins soldés, furent placés pendant quelques jours sur les marches du Palais de Justice, et l'on eut soin d'avertir ma mère du danger qu'elle courrait chaque fois qu'elle oserait se présenter au tribunal. Rien ne l'arrêta, on la voyait tous les jours à l'audience, assise aux pieds de son beau-père. Elle employait ses soirées et matinées à solliciter en secret les membres du Tribunal et ceux des Comités.

« A l'une des dernières séances du Tribunal, ma mère d'un regard fit pleurer les femmes de la galerie. Ces marques de sympathie irritèrent tellement Fouquier-Tinville qu'il envoya des ordres secrets aux assassins du perron.

« L'accusé venait d'être reconduit dans sa prison. Sa belle-fille s'apprêtait à descendre les marches du Palais pour regagner, seule et à pied, le fiacre qui l'attendait dans une rue écartée. Ma mère avait eu toute sa vie, par instinct, une peur déraisonnable de la foule; elle s'arrête, tremblante, au haut du perron; elle se crut perdue : « Si je chancelle, si je tombe comme Mme de « Lamballe, c'en est fait de moi, se disait-elle », et la foule furieuse s'épaississait constamment sur son passage : « C'est la Custine! C'est la belle-fille du traître! » criait-on de toutes parts. Comment descendre cette longue suite de degrés, couverts d'une populace

ivre de colère? Les uns, le sabre nu, se plaçaient au-devant d'elle, les autres, sans veste, les manches de la chemise relevées, écartaient déjà leurs femmes; le danger croissait. Elle m'a raconté qu'elle se mordait les mains et la langue jusqu'au sang dans l'espoir de s'empêcher de pâlir à force de douleur! Enfin, au moment ou elle croyait sa dernière heure arrivée, elle aperçoit une poissarde, qui portait un nourrisson dans ses bras : « Quel joli enfant vous avez là », lui dit-elle, sous le coup d'une inspiration subite. — « Prenez-le », répond la mère, et elle le lui jette dans les bras. Mme de Custine prend l'enfant, l'embrasse, et descend paisiblement les marches du perron au milieu de la populace ébahie; elle descend dans la cour du Palais, la traverse, se dirige vers la place sans être frappée ni même injuriée. Elle arrive à la grille, rend l'enfant à celle qui le lui a prêté et s'enfuit! »

Le lendemain, l'héroïque jeune femme, sans souci du danger, reparaissait devant le Tribunal et reprenait sa place aux pieds du général.

Pendant tout le cours de son procès, Custine se défend avec beaucoup de talent et d'esprit; il a la riposte vive et mordante, et ses arguments sont si sensés, si raisonnables, il se justifie si bien de tous les griefs absurdes qu'on lui oppose, que son innocence apparaît évidente.

Voici, brièvement résumées, quelques-unes des accusations articulées contre lui et les réponses qu'il y oppose :

— Au début de la guerre, Custine, malgré l'ordre qu'il en a reçu du maréchal Lückner, a refusé de s'emparer des gorges de Porrentruy.

Réponse : — « Si je n'ai pas pris les gorges de Porrentruy, c'est : 1° parce que je n'avais pas de soldats; 2° parce que, pour exécuter des ordres le vendredi, il ne faut pas les recevoir le lundi suivant. »

— Bien que Custine ne pût se faire illusion sur la force de résistance de Mayence qui, tôt ou tard, devait succomber sous les armées coalisées, il a dégarni Strasbourg de son artillerie pour la jeter dans Mayence.

Réponse : — « Si j'ai fait venir à Mayence l'artillerie de Strasbourg et de Landau, c'était pour fortifier la ville; il fallait bien la fortifier puisqu'on voulait la défendre. »

— Il a fait fusiller des officiers des gardes nationales volontaires, qui mangeaient des raisins dans des vignes et après avoir fait faire cette fusillade il s'est écrié : « Et voilà comme on établit la discipline! »

Réponse : — « Si j'ai fait fusiller quelques soldats voleurs des églises, pilleurs des magasins et rebelles aux ordres du général, c'était pour donner un grand exemple de discipline. »

— Un soir étant à souper chez lui, à Mayence, et entouré d'un grand nombre d'officiers, « vers la fin de janvier dernier, en parlant du cy devant roi, il a dit : « Tout est fini! » puis il garda un morne silence qui ne fut interrompu que par cette exclamation : « Ce n'était pas mon avis; il fallait garder le roy pour otage et non le faire mourir. »

Réponse : — « J'ai pu dire que si nous avions gardé Louis en otage, les ennemis nous auraient fait la guerre avec moins d'acharnement, mais je n'ai jamais proféré aucune marque de pitié pour un homme que j'ai toujours regardé comme l'auteur de nos maux. »

Un témoin lui ayant reproché d'avoir fait arrêter arbitrairement à Mayence le docteur Hoffmann, l'un des meilleurs et des plus chauds patriotes qu'il y eût dans la ville, Custine riposte : « J'ignore si le docteur Hoffmann était aussi bon patriote qu'il le disait, mais ce sont souvent les plus grands ennemis de la liberté que ces aboyeurs de café et ces orateurs de club; on peut se rappeler que Dumouriez a présidé les Jacobins en bonnet rouge. »

Un témoin ayant affirmé que Custine avait fait venir à Mayence pour 80000 livres de meubles, Custine répond en riant : « Si le témoin n'en a jamais d'autres dans sa vie, il peut prendre la besace et mendier son pain. »

Le président ayant dit à l'accusé : « Pendant que vous étiez à l'armée du Rhin, vous avez reçu des nouvelles de Mayence par l'intermédiaire d'une dame. — Hélas! non », riposte gaiement Custine.

Un des griefs qui révoltent le plus le général, c'est le parallèle qu'on affecte d'établir entre Dumouriez et lui. « Il ne peut y avoir, s'écrie-t-il, de rapport entre un bas intrigant tel que Dumouriez et un homme qui a toujours bien servi sa patrie. »

Un des plus violents témoins contre le général était le secrétaire de Bouchotte, un nommé Vincent; sa

déposition dura plusieurs séances et il se transforma en accusateur public : l'indécence de son attitude fut poussée à tel point qu'un des jurés requit le Président de rappeler le témoin à l'ordre.

Cependant le procès traînait en longueur, il y avait treize jours qu'il était commencé. Hébert reprochait aux juges de se laisser séduire par les beaux yeux de Mme de Custine. Le Président du tribunal et l'accusateur public furent même mandés à la barre de la Convention pour se justifier des lenteurs qu'on leur reprochait.

Enfin le 28 août, à neuf heures du soir, après une séance de douze heures, le jugement fut prononcé.

Custine, sur la déclaration de la majorité des jurés, fut déclaré convaincu de haute trahison, condamné à mort et ses biens confisqués au profit de la République.

L'accusé rentra d'un pas grave pour entendre lire la sentence. Le silence qui régnait dans l'auditoire, les bougies qu'il n'avait pas encore vues allumées depuis le commencement du débat, tout cela parut faire une vive impression sur lui. S'étant assis, il promena ses regards sur la foule. Coffinhal lui fit part de la déclaration des jurés, et après que Fouquier-Tinville eut donné lecture de la loi et conclu à son application, Custine n'apercevant plus Tronson-Ducoudray, son avocat, ni son autre conseil, se retourna vers le tribunal et dit : « Je n'ai plus de défenseurs, ils se sont évanouis ; ma conscience ne me reproche rien, je meurs calme et innocent. »

Et il promena son regard avec indifférence sur la foule qui applaudissait. Les passions étaient si vivement surexcitées que les jurés, qui n'avaient pas voté la mort, faillirent être mis en pièces par la populace.

Custine, après avoir entendu la sentence de mort, entra dans le greffe, se jeta à genoux et pria pendant près de deux heures. Il demanda à mourir en chrétien et on lui envoya l'abbé Lothringer, prêtre assermenté, qu'il accepta, ne faisant probablement pas grande différence entre les assermentés et les insermentés. Il se confessa longuement. Il chargea l'abbé d'écrire à sa belle-fille et à sa fille, et il lui remit encore pour cette dernière une mèche de cheveux.

Puis il écrivit à son fils cette courte lettre :

« Adieu, mon fils, adieu! Conservez le souvenir d'un père qui vit arriver la mort avec tranquillité ! Je n'emporte qu'un regret, c'est celui de vous laisser un nom qu'un jugement fera croire un instant coupable de trahison, par quelques hommes crédules. Réhabilitez ma mémoire quand vous le pourrez; si vous obtenez mes correspondances, ce serait chose bien facile. Vivez pour votre aimable femme, pour votre sœur que j'embrasse, aimez-vous, aimez-moi. Je crois que je verrai arriver avec calme ma dernière heure. Au reste, il faut y être arrivé. Adieu encore, adieu!

« Votre père, votre ami.

« CUSTINE. »

28 août, à dix heures du soir.

Delphine obtint l'autorisation de voir le général une dernière fois, le soir même de sa condamnation ; il avait changé de cachot : « On m'a délogé, dit-il à sa belle-fille, pour céder la place à la reine parce que mon premier logement était le plus mauvais de la prison. »

Le lendemain matin, à six heures, il continua sa confession, et il dit des prières avec l'abbé qui avait passé la nuit avec lui. A ce moment la concierge apporta une lettre de Delphine, non cachetée, mais le général refusa de la lire, parce qu'elle pourrait le troubler.

A dix heures un quart, on le fit monter sur la charrette et l'on partit pour la place de la Révolution. L'abbé Lothringer l'accompagnait et il lui faisait souvent embrasser le crucifix qu'il tenait à la main. Custine portait une redingote nationale, et il regardait, les yeux mouillés de quelques larmes, le peuple qui applaudissait à son supplice.

Arrivé au lieu de l'exécution, il se mit à genoux sur le premier degré de l'échelle, reçut la bénédiction du prêtre, puis il jeta les yeux sur le sinistre coutelas et monta résolument à l'échafaud.

Le peuple, exaspéré de ces marques de piété, criait : Oh! le lâche! Oh! le lâche (1)! »

(1) Arch. nat., cartons W[1b] 280 et W A 21. — Voir *Mme de Custine,* par Bardoux, et les *Procès fameux jugés depuis la Révolution,* par Desessarts. — Une heure après la mort du général, l'abbé Lothringer fut dénoncé comme ayant montré de la sympathie pour le condamné. Il fut arrêté et renfermé à l'Abbaye. Il ne fut relâché que le 12 brumaire an III.

CHAPITRE XIII

1793

Août-décembre.

Correspondance de Mme de Custine avec sa mère et son frère. — Armand de Custine dans sa prison. — Mélancolie d'Elzéar.

Pendant les heures terribles qu'elle venait de passer, Mme de Custine avait naturellement cessé toute correspondance avec sa famille. Deux jours après l'exécution de son beau-père, elle écrit à sa mère une lettre empreinte de la plus vive douleur, mais pour éviter qu'elle ne soit supprimée par le cabinet noir, Delphine ne fait allusion qu'à mots couverts aux événements qui viennent de s'accomplir. Quand elle parle de son mari, elle se borne à dire qu'il est toujours dans *le même lieu;* elle n'ose se risquer à prononcer le mot de prison :

« Paris, 30 août 1793.

« Après mon long silence, causé par le malheur, je viens enfin, ma tendre mère, me jeter dans vos bras et pleurer avec vous. Nos malheurs vous sont connus et votre tendresse nous l'est trop, pour ne pas croire qu'ils ont été partagés.

« Je ne peux malheureusement vous faire aucun détail. Vous saurez seulement que le malheureux Armand est toujours dans le même lieu, et que j'ignore encore quelle puissance divine pourra l'en tirer.

« Vous savez par la voix publique la vie que je mène depuis cinq semaines. Elle fera une fière époque dans ma vie! Oh! quelle affreuse position! Plaignez votre malheureuse Delphine... Vous ne pouvez vous faire une idée de tout ce qu'elle a eu à essuyer et de tout ce qu'elle a éprouvé depuis cinq semaines. C'est un supplice pour moi de ne pouvoir vous en parler en détails... mais n'importe, pour que mes lettres vous parviennent, il ne faut vous parler que de moi.

« Je pense qu'il n'y aura pas de cœur assez barbare pour supprimer celle-ci; c'est de mes nouvelles seulement que je viens vous donner... Mon cœur se serre à la pensée qu'elle sera peut-être interceptée comme tant d'autres, que votre inquiétude sera à son comble! J'implore la pitié de celui qui ouvrira cette lettre, je le prie de consulter son cœur, de faire un retour sur lui-même, et de se mettre un moment à ma place, de se figurer qu'il est à trois cents lieues de sa mère; son cœur s'attendrira, il recachettera ma lettre, il la laissera partir; voilà mon espoir, ma bonne et tendre mère.

« J'ai reçu de vos nouvelles il y a un mois! Pour vous peindre mon affreuse position, je vous dirai que j'ai eu votre lettre huit jours dans ma poche, sans avoir le temps et encore moins la disposition d'âme à pouvoir la lire. Je crois que cela seul peint bien l'excès du

malheur où je suis tombée depuis mon retour ici...

« Je fais des vœux pour que nous puissions sortir de Paris, et aller habiter un petit coin de la Normandie bien désert, où nous tâcherons de nous faire oublier et d'alléger, s'il est possible, le poids de nos malheurs...

« Oh ! soyez souvent près de moi, ma bonne mère ! Plaignez notre malheureuse destinée. Plaignez vos malheureux enfants ! »

Mme de Custine avait reçu de son frère une lettre où il la comblait d'éloges sur sa conduite. Elle le remercie, mais se défend d'avoir fait autre chose que son devoir et elle le dit très simplement :

« 7 septembre 1793.

« Tu t'enthousiasmes beaucoup sur moi, mon pauvre ami, et réellement ma conduite est bien simple. Elle est celle de tout cœur honnête, et j'aurais été indigne de ton intérêt si elle avait pu être autrement. Mais que serait-ce donc si tu savais les détails de tout cela ! C'est alors que tu te récrierais en éloges sur la pauvre Delphine ! Va, mon ami, je n'en mérite aucun. J'ai satisfait mon cœur, voilà ma récompense. Mais à quelle école n'ai-je pas été ! Que ces grands événements forment et vieillissent ! Ma raison a gagné dix ans ! Et la peureuse Delphine, qui est devenue brave, et qui n'a peur de rien ! Que dis-tu d'une pareille métamorphose ? C'est l'ouvrage du vrai danger.

« Hélas ! nous ne sommes pas au bout de nos malheurs. Ton pauvre frère est toujours au même

endroit, et il y a moins d'espoir que jamais de l'en tirer. Sa santé est dans un dépérissement affreux. Notre fortune est au fond de l'eau, et celle de tous nos amis aussi. Je ne sais réellement pas comment nous ferons. Voilà notre position. Encore si on prévoyait un terme, si, dans le lointain, je pouvais voir le moment de notre réunion!... Ah! mon ami, comme ma chambre est triste! Seule toute la journée je ne vis que de souvenirs, d'un peu d'espérance... mais si peu! »

Delphine parle avec assez d'amertume de sa belle-sœur, Adélaïde de Dreux-Brézé, que les plus pressantes sollicitations n'ont pu décider à venir auprès de son père :

« Sa dévotion, dit-elle, lui a persuadé qu'elle se devait à son mari et à son enfant (car elle est grosse) plus qu'à son père, ce qui fait que pendant toute notre malheureuse affaire, elle est restée tranquillement à la campagne, et malgré la tournure affreuse qu'elle a prise, malgré mes sollicitations pour qu'elle vienne au moins embrasser son malheureux père, rien n'a pu l'y déterminer; elle n'a pas cru pouvoir s'exposer à la peur, car ce n'était pas au danger. »

Dans son malheur, Mme de Custine avait appris à connaître à leur juste valeur les affections du monde; de tous ses amis, bien peu lui étaient restés fidèles; presque tous avaient fui celle à laquelle on ne pouvait, sans se compromettre, témoigner quelque intérêt. Un seul lui était resté immuablement attaché, l'avait soutenue dans ses épreuves, et, au risque de sa vie, l'avait

chaque jour accompagnée jusqu'à la porte du tribunal pour la défendre. C'était M. de Chaumont-Quitry.

Mais comme ce n'était que trop probable, il fut victime de son attachement pour elle et de son dévouement par trop ostensible. Dénoncé, il fut arrêté et jeté en prison, bien qu'il fût un très chaud partisan de la Révolution. Avec lui, Delphine perdait le seul appui qui lui restait. Elle raconte mélancoliquement à son frère cette nouvelle épreuve :

« Un être consolateur venait charmer ma solitude : c'est le seul qui ait surnagé au torrent. Je l'ai trouvé au milieu de mes infortunes... Son intérêt pour nous lui a été funeste... Hélas! il est depuis deux jours dans un lieu comme celui où est Armand, et encore pas dans le même, ainsi m'en voilà privée; c'était un ami, un véritable; si tous ces événements nous en ont fait perdre de faux, au moins avons-nous acquis celui-là; nous l'appellerons l'*ami du malheur*.

« Mes amis, ou plutôt ceux qui en avaient escroqué le nom, nous ont tourné le dos, personne n'ose venir seulement à notre porte... notre nom les fait fuir à cent lieues, de peur d'être compromis seulement pour l'avoir entendu. Oh! de ce côté l'abandon est total. Tu sais comme j'étais disposée à la misanthropie, juge à présent! Je voudrais habiter une contrée sauvage!

« Quant à la femme dont tu me parles, Mme de F..., elle a été une des premières à me tourner le dos. La *Fri-*

volité (1) a été assez bien, le *Sigisbée* parfait; le reste horrible! Mais tâchons d'oublier d'aussi sombres souvenirs.

« Il faut que je te fasse toutes mes recommandations; d'abord, n'écris plus au fils, cela est essentiel, et puis écris bien en abrégé les noms des personnes que tu nommes. Retiens cela, je te prie.

« Mille choses au voisin, tu ne m'en parles pas. Est-il vrai qu'il tient à nous à présent par des liens indissolubles (2)? »

Comment Delphine, après son audacieuse conduite, était-elle encore en liberté? Comment n'avait-elle pas été dénoncée, comment n'avait-elle pas rejoint dans les prisons son mari et tous les infortunés qui y gémissaient? Elle ne le savait pas elle-même. Elle le disait à Elzéar dans une lettre du 4 octobre :

« Paris, 4 octobre,

« Tu dois me croire dans une demeure semblable à celle d'Armand; il y est toujours et c'est un miracle que je n'y sois pas encore. Mais ma conduite a été franche, peu cachée et peu craintive, ce qui, je n'en doute pas, a été ma sauvegarde.

« Nous ne sommes pas au bout de nos malheurs. Armand ne peut quitter sa demeure, sa santé s'y dé-

(1) La comtesse Alex. de La Rochefoucauld.

(2) Le bruit courait que M. de Boufflers et Mme de Sabran avaient enfin légitimé leur longue liaison; ce n'était pas exact et ne le devint qu'en 1797.

labre entièrement. La mienne a eu aussi de rudes secousses; je suis fort maigrie et très changée. La vie que je mène est si malsaine... et si douloureuse.

« Je suis toujours séparée d'Astolphe, il est auprès d'Adélaïde; tous les sacrifices possibles, il a fallu les faire!

« A quelles épreuves étais-je destinée! à combien de genres de malheurs ne suis-je point en proie! Le *Sigisbée*, tu sais le tendre et trop tendre intérêt que j'y prends; il est dans une positition des plus inquiétantes.

« Le terme de notre séparation est impossible à prévoir; les forces vous abandonnent à cette pénible idée, on cesse d'avoir la volonté de vivre. Je crois que c'est là ce qui me fait mon courage.

« Parle de moi à ma mère, embrasse-la tendrement ainsi que le bon voisin; je crois que les relations que dorénavant j'aurai avec lui permettent cette petite liberté. »

Dans chacune de ses lettres Elzéar montre pour sa sœur une admiration débordante; Mme de Sabran ne paraît pas moins enthousiaste que lui et elle compose même pour rappeler les terribles événements qui viennent de s'accomplir un tableau allégorique dans le goût de l'époque. La description qu'Elzéar nous en a laissée ne manque pas de saveur :

« 19 octobre 1793.

« Tu es mon dieu, ma déesse, mon ange d'adoption, ma sainte, ma patronne, ma bonne amie, et, s'il se peut,

plus encore. Chère petite, quel bonheur de recevoir de tes nouvelles! Tu t'es conduite comme un grand homme et comme une bonne femme et je ne sais ce qui l'emporte en moi de l'admiration ou de l'amitié. Il n'y a que l'enthousiasme, qui puisse les accorder et les réunir. Aussi je m'y livre sans réserve.

« Je ne finirais pas si je voulais te peindre tout ce que ta lettre a fait naître de pensées dans mon esprit et de sentiments dans mon cœur. D'ailleurs je suis trop occupé de toi, de ta lettre, de tes peines de ta conduite admirable, pour prendre garde à l'impression qu'elles font sur moi, et l'impression est trop forte pour que je puisse l'examiner. La mère ne me parle jamais d'autre chose. Elle te peint avec moi dans un tableau magique, comme celui de *Zémire et Azor* (1). Tu es déjà fort ressemblante. Elle t'a peinte, moitié de souvenir, moitié d'après la copie qu'elle s'est faite de la miniature, qui est sur la boîte du fils. On y voit des décombres, un volcan dont les laves t'entourent, et moi qui tâche de franchir les rochers pour arriver jusqu'à toi : elle-même à genoux dans la chambre semble vouloir s'élancer vers le tableau, dont le génie de l'imagination lève le rideau... »

Les lettres d'Elzéar n'étaient pas toujours aussi

(1) *Zémire et Azor*, opéra-comique de Grétry. Les paroles sont de Marmontel, qui avait pris la donnée dans un conte de Mme Le Prince de Beaumont, *la Belle et la Bête*. Au dernier acte, Zémire se trouvant dans le palais enchanté d'Azor, voit apparaître dans un cadre son père et ses sœurs qui pleurent son absence.

réconfortantes. Le malheureux jeune homme avait toujours été d'un naturel triste et mélancolique, mais les événements politiques, qui l'avaient forcé à s'exiler et les malheurs qui frappaient les siens, avaient prodigieusement aggravé cette tendance à l'hypocondrie. Désormais elle ne fera qu'augmenter et nous allons le voir tomber peu à peu dans un pessimisme maladif, qui empoisonnera sa vie et l'entraînera aux plus folles exagérations. Déjà il raconte à sa sœur son goût pour la solitude, sa passion pour les cimetières.

Il lui mande le 3 octobre :

« 3 octobre 1793.

« Que d'inquiétudes! que de tourments! que d'anxiétés, chère amie, nous fait éprouver ton absence, et surtout ton silence!...

« ... Quand je t'écris, je suis comme ces pauvres gens courbés sous le faix qui trouvent une borne pour appuyer leur hotte et se reposer un moment. Ah! chère amie, que l'absence est pénible, douloureuse! Qui nous aurait dit en nous quittant tout ce que nous avons éprouvé depuis! Si nous l'avions su, aurions-nous jamais pu nous séparer? Dis au *pauvre fils* combien je l'aime et combien je le plains, je voudrais, mais je n'ose le lui dire moi-même; j'espère qu'il est enfin revenu de son voyage.

« La santé de la mère est toujours bien faible. Tu juges que tous tes chagrins ne l'ont pas raffermie; nous ne faisons que parler de toi ensemble et avec ton

voisin; mais personne ne sent aussi vivement que moi le tourment de l'inquiétude, joint à un éloignement forcé. Je fuis dans les bois, dans les lieux les plus sombres, les plus déserts; loin de toi la solitude me paraît de meilleure compagnie que tout le monde, car la solitude, c'est toi. Je t'y vois, je t'y vois sans cesse; je n'y vois que toi, je n'entends, je ne sens que toi. Je marche, je marche, je me perds dans mes souvenirs.

. . . .

« Voilà déjà que les feuilles jaunissent, que les arbres se dépouillent, que la nature s'attriste : tant mieux. Je n'aime plus, je hais la nature, elle a l'air trop heureuse : elle m'avait promis son bonheur, la perfide m'a trompé. Je n'aime plus que la nuit, je ne cherche plus que les ténèbres, que les voûtes sépulcrales, que les lieux habités par les morts! Il n'y a plus qu'eux qui parlent ma langue... Je vais t'attrister, chère petite, je me suis laissé aller à tout l'élan de ma mélancolie, elle s'échappe de mon cœur comme un souffle de l'antre d'Éole. J'avais d'abord voulu la retenir, c'est elle qui m'a bientôt emporté. Adieu, tu verras du moins dans cette lettre l'état du cœur de ton frère et tu pourras juger de son amitié par l'excès de sa tristesse. »

Dans la joie de recevoir une lettre de son frère, Delphine lui répond sans perdre une minute. Elle le gronde de se laisser aller à la mélancolie, et elle oublie tous les dangers de sa situation pour se livrer, avec un véritable enfantillage, aux plus étranges suppositions du monde :

« 18 octobre 1793.

« Une lettre de toi, mon ami! elle a surnagé au torrent, elle m'est parvenue. Tes lettres sont pour moi ce que serait à un malheureux perdu au fond d'une caverne obscure quelques rayons de lumière.

« Aimons et remercions l'être bienfaisant qui laisse passer nos lettres; puissions-nous quelque jour le connaître, le serrer contre nos cœurs! Hélas! quel ombrage pourrait faire nos lettres!...

« Nos lettres sont comme celles de deux tendres amants; sais-tu bien qu'il m'est arrivé quelquefois de regretter de ne pouvoir t'aimer de cette manière! Nous nous convenions beaucoup... du moins tu me convenais... tes idées de perfection t'auraient peut-être fait voir Delphine avec peu d'avantages; mais nos goûts, notre manière de voir sur mille choses, nous auraient rapprochés. Amuse-toi à penser que tu n'es plus mon frère; que nous sommes du même âge et que nous nous rencontrons à la campagne, dans une société. Quelle idée prends-tu de moi, et quels sentiments aurions-nous pris l'un pour l'autre? Mon Dieu, quelle folie! Je te fais des contes!... et j'oublie par moments en causant avec toi mon horrible position.

« Armand est toujours dans le même lieu et dans un état de santé déplorable, je passe ma journée avec lui; mais il est à craindre que je ne puisse même plus lui donner cette consolation; nos chagrins s'aggravent de jour en jour, et l'espérance fuit à toutes jambes.

« ... Ta mélancolie a pénétré mon âme... ne t'y livre pas trop, mon ami. Si nous étions près l'un de l'autre, nous pleurerions ensemble, nos larmes seraient moins amères et creuseraient moins notre cœur. Mais rien ne nous soutient... Cependant il faut *vouloir* vivre pour nous revoir; je ne tiens plus à la vie pour autre chose.

« Parle de moi à la bonne mère, embrasse-la bien tendrement. Sa santé est donc toujours délicate? Cela me fait bien de la peine.

« Mon Astolphe est toujours à la campagne chez ma belle-sœur, je n'ai pas même cette consolation. Celle que j'ai, au moins, c'est d'avoir une force surnaturelle, je n'ai peur de rien... je m'attends à tout et c'est avec calme et courage. Rappelle-toi qu'une mouche me faisait tressaillir... à présent je ne m'émeus pas pour peu de chose... Je crois que ce courage tient plus au dégoût de la vie qu'à toute autre cause.

« Adieu... ô mon frère!... nos cœurs s'entendent, n'est-ce pas? »

Depuis la mort du général de Custine les événements tragiques se sont succédé sans interruption et l'on n'ose prévoir la fin de cette sinistre période. Le 17 septembre on a proclamé la *Loi des suspects!* tout citoyen qui ne possède pas un certificat de civisme peut être immédiatement jeté en prison. Les émigrés sont bannis à perpétuité, leurs biens confisqués. La liste des victimes, et des plus illustres, s'allonge tous les jours : après les Girondins, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, le duc d'Orléans, et combien d'autres, sont

montés sur l'échafaud. Les prisons regorgent d'infortunés qui attendent leur triste sort.

Malgré le malheur des temps, malgré la tristesse de sa position, malgré sa ruine, malgré les menaces suspendues sur sa tête ou sur celle des siens, Delphine n'est devenue ni moins frivole, ni moins légère ; quand elle a bien pleuré sur la séparation, sur le chagrin qui l'étreint, le naturel reprend le dessus, et il lui faut parler de ses amours, de ses éternelles amours. Comme toujours, c'est Elzéar qui reçoit ses aveux :

« 8 décembre 1793.

« Ta lettre m'est arrivée. Elle a versé un peu de consolation sur mon âme qui en avait besoin, car à la longue le malheur affaisse, anéantit.

« J'aime à savoir que tu me suis en idée, que tu partages mes chagrins, que tu désires être mis au fait de mes entours, de mes sentiments. J'aime tes lettres j'aime tes questions, enfin j'aime mon Elzéar par-dessus tout.

« Je te dirai que pour l'*Agréable* il n'en est plus question ; il a eu des procédés infâmes et m'a enfin guérie de la folie de l'amour.

« Pour le *Sigisbée,* cela n'est pas la même chose ; c'est le roman le plus suivi, le plus intéressant et le plus tendre ; je l'aime beaucoup, et je l'en crois digne, mais tu sais comme ma mauvaise tête travaille, elle est tout à fait tournée. Il est absent, c'est-à-dire à quarante

lieues de Paris; mille circonstances l'empêchent de venir, cela me désole. Mes malheurs, les dangers dont je le sais entouré, rien ne m'a distraite de cette nouvelle folie; il est dit que je n'aurai jamais le sens commun.

« L'*Ami du malheur* a été parfait pour nous. Je l'aime beaucoup; il est un peu amoureux, mais cela ne se dit pas.

« Il y a bien encore quelques nouvelles conquêtes, mais cela serait trop long à te raconter, car il en pleut de tous les côtés. Jamais elles ne m'ont été aussi indifférentes, car jamais le cœur n'a été pris aussi peu sérieusement. Tu ris, tu te moques de moi ! Tu as bien tort. Plains-moi, voilà tout ce que je mérite.

« Tout le monde ici parle de mon *voisin* comme je t'en ai parlé; cela passe pour constant. Est-ce vrai? Pourquoi donc serais-je la seule à l'ignorer? Je suis pourtant une de celles qui y prendraient le plus de part et qui s'en réjouiraient davantage (1).

« J'ai été bien affligée de la mort de notre cousine (2).

« J'ai encore une mort à t'apprendre; c'est celle de notre pauvre cousin de la rue d'Anjou (3). Il est mort de la petite vérole dans un lieu pareil à celui d'Armand, qui n'est pas le même pourtant.

« Adieu, le papier me manque; écris-moi, mon ami, c'est mon seul bien. »

(1) Toujours le mariage du chevalier avec Mme de Sabran.

(2) La comtesse de Mellet, morte à Aix-la-Chapelle le 3 novembre 1793.

(3) Le marquis de Sabran.

On voit que l'*Ami du malheur,* Guy de Chaumont-Quitry, n'avait pas voulu se singulariser et qu'à son tour il était devenu fort amoureux de la tendre Delphine. Mais comment n'était-il plus dans la prison où l'avait fait jeter son dévouement pour Mme de Custine? C'est qu'il était un partisan acharné des idées nouvelles, qu'on avait fini par rendre justice à son zèle, et qu'on l'avait remis en liberté. Il allait ainsi pouvoir donner à Delphine de nouvelles preuves de son attachement au moment du procès de son mari.

Au mois de décembre, Mme de Custine reçut de sa mère une lettre empreinte d'une grande tristesse et d'un véritable découragement. Elle en fut vivement émue. Mme de Sabran, très souffrante, et obsédée par les malheurs qui la frappaient, se croyait près de sa fin, et elle se désolait de quitter ce monde sans revoir sa fille bien-aimée. La mort de sa cousine, Mme de Mellet, lui paraissait être un avertissement qu'un sort pareil et prochain l'attendait.

Delphine gronde sa mère de son découragement et la conjure de se conserver pour l'heure bénie de la réunion qui sonnera sûrement un jour. Elle lui parle de sa vie et de l'affreuse situation dans laquelle elle se trouve :

« 9 décembre 1793.

« Que votre lettre me fait en même temps peine et bonheur! Quelles sombres idées, ma chère et bonne mère! Ah! tâchons de les écarter à jamais! Ne songeons

qu'à nous revoir. Que serait la vie si nous perdions jamais cette espérance? Pour moi je n'y tiens que par cette seule idée. Elle m'aide à supporter ma terrible position, qui s'aggrave de jour en jour.

« Armand reste toujours où il est, sans espoir de l'en tirer. Nos biens sont séquestrés et nos paysans nous intentent un procès, prétendant que la terre de Guermange leur appartient (1). Ils le gagneront sans doute. Ainsi il est à croire que nous serons obligés de travailler pour vivre. Nous fondons depuis un an et ne vivons que de capital. Notre position présente nécessite des dépenses incalculables, et pour peu que cela dure, je ne conçois pas comment nous ferons !

« Mais nous avons éprouvé de si grands malheurs que les revers de fortune ne paraissent presque plus rien. Sans Astolphe, cela me serait parfaitement égal.

« Ce qui me soutient au milieu de tant de maux, c'est l'espoir de nous revoir quelque jour. Votre lettre m'a percé l'âme. Quel rapport avez-vous avec votre cousine? Aucun. Elle était depuis longtemps bien autrement malade que vous. D'ailleurs, c'est une maladie accidentelle qui l'a tuée. Rassurez-vous donc, ma bonne mère, et n'affligez plus votre trop malheureuse fille. Conservez-vous pour pouvoir effacer un jour par vos caresses les maux qu'elle aura soufferts.

(1) La terre de Guermange, près de Sarrebourg, avait été donnée en dot à Armand de Custine; elle comprenait un vieux château et six fermes.

« Le pauvre Armand a été touché aux larmes de tout ce que vous m'avez écrit d'aimable pour lui; il me charge de vous parler de son affection, et de vous embrasser bien tendrement.

« Vous me ferez un véritable plaisir, ma bonne mère, en m'envoyant le portrait d'Elzéar. Posséder une œuvre de vous, et le portrait de mon Elzéar, que de biens à la fois! Pensez que les moments de bonheur sont bien rares : vous avez là un moyen de m'en procurer un durable.

« Astolphe est à Paris, le lieu où il résidait n'était plus habitable. Il se porte bien et grandit beaucoup; on dit qu'il me ressemble. »

On se rappelle que Mme de Custine avait laissé son fils et Nanette aux soins de sa belle-sœur. La situation étant devenue très difficile aux Andelys, elle fit revenir Astolphe et sa bonne à Paris. La présence de son fils près d'elle lui apporta une grande consolation, mais Nanette qui était une originale, et qui n'entendait pas raillerie quand il s'agissait de ses maîtres, lui attira d'assez graves ennuis. Quand elle promenait l'enfant et qu'elle entendait crier des pamphlets contre « les traîtres Custine », elle ne pouvait contenir son indignation; elle injuriait les vendeurs de journaux, et au besoin les houspillait vertement; elle s'attira plusieurs affaires très graves, qui auraient pu lui coûter cher. Malgré les remontrances de sa maîtresse et ses recommandations, elle recommençait toujours.

La Force, où Armand de Custine était enfermé, n'était

pas plus désagréable que la majorité des prisons de Paris. Les prisonniers y jouissaient d'une certaine liberté, et on laissait à leur disposition pendant la journée un assez vaste jardin, où ils pouvaient prendre leurs ébats; mais à l'intérieur de la prison, la vie était peu réjouissante. « Ils étaient huit ou dix par salle, avec des fenêtres grillées, des grabats, quatre murailles bien noires; il fallait vaquer aux devoirs du ménage, faire les lits, balayer, assister aux différents appels, obéir à de féroces geôliers, toujours accompagnés de molosses. Le soir, à l'heure de la retraite, chacun rentrait chez soi, et les chiens couraient les corridors pour presser les paresseux (1). »

Delphine allait chaque jour passer de longues heures avec son mari dans sa prison. Elle lui témoignait beaucoup de dévouement et d'affection, et les dissentiments, qui les avaient séparés, paraissaient s'être singulièrement atténués.

Mais la légèreté de cœur de Delphine était infinie et incurable. Au lieu d'oublier le passé, et de se rattacher complètement à l'être charmant qui lui tendait les bras, elle ne put retrouver dans son âme les sentiments d'autrefois, et elle eut le triste courage de laisser son mari quitter la vie, sans lui donner les quelques jours de vrai bonheur auquel il aspirait.

(1) DAUBAN, *les Prisons de Paris*.

(2) Les principaux prisonniers enfermés à la Force ont été Francœur, l'ancien directeur de l'Opéra, le duc de Villeroy, le fils de Sombreuil, Achille du Châtelet, le baron de Trenck, Charost de

Elle-même s'est chargée d'exposer l'étrange état d'âme qui paralysait ses meilleures intentions.

Elle écrit à son frère :

« Pour Armand, depuis longtemps refroidis l'un pour l'autre pour de puissantes raisons, nous vivions chacun de notre côté ; nos derniers malheurs nous ont rapprochés ; ma conduite, mon dévouement absolu à lui et à ce qui lui était cher l'a touché, et l'a rendu amoureux comme il ne l'a jamais été. Moi je n'ai que l'amitié la plus tendre, et rien de plus. Cela le désole, mais il est dit que je fuirai toujours le bonheur. A présent qu'il m'aime, je suis tout entière à un autre, d'esprit seulement bien entendu, mais enfin cela écarte de nous la paix et le bonheur. Te voilà au fait à présent ».

Le malheureux Armand était depuis cinq mois en prison ; il supportait son sort avec une résignation stoïque et lui-même a raconté dans une note trouvée dans ses papiers comment il occupait sa triste vie :

« Je voyais peu de monde, je vivais retiré dans ma chambre au milieu de mes livres ; la mort de mon père servait de prétexte à cette retraite, et mes compagnons se firent tous un devoir religieux d'en respecter la cause. Je me promenais deux heures le matin, deux heures le soir, causant peu, observant beaucoup. Ces hautes murailles, grossièrement charbonnées de gibets et de vers mélancoliques, ces verrous énormes, ces guichetiers ivrognes, ces infortunés qui dansaient sur

Béthune, Lévis-Mirepoix, Vergniaud, Valazé, etc. (Dauban, *les Prisons de Paris*.)

les bords d'un volcan, ces jeux de barre, de ballon, de galoche au milieu des espions et des bourreaux, tout cela prêtait infiniment aux méditations profondes et m'inspirait une sorte de rêverie douce à laquelle je me livrais sans réserve. »

CHAPITRE XIV

Décembre 1793-janvier 1794.

Delphine s'efforce de faire évader son mari. — Il refuse pour ne pas compromettre la fille du geôlier. — Son interrogatoire. — Acte d'accusation. — Il comparaît devant le tribunal révolutionnaire. — Il est condamné à mort. — Dernières lettres à sa femme. — Son courage devant l'échafaud.

Cependant la comparution d'Armand devant le Tribunal révolutionnaire approchait. Le jugement ne pouvait être douteux, aussi sa femme et ses amis cherchèrent-ils par tous les moyens, à arracher le malheureux prisonnier à une mort certaine.

Rendons cette justice à Delphine, c'est qu'elle fit tout au monde, même au péril de sa vie, pour le sauver.

Dans les visites qu'elle lui rendait chaque jour, elle était presque toujours accompagnée de la fille du geôlier, Louise, qui la ramenait jusqu'à la porte de la prison et souvent faisait quelques pas avec elle dans la rue.

Louise n'avait pu voir sans émotion ce jeune homme si beau, si doux, si distingué, et qui était voué à une mort prématurée. Dès que Delphine s'aperçut de l'intérêt que la jeune fille prenait à son mari, elle résolut

de faire appel à ce sentiment pour essayer d'arracher Armand à son sort.

Ayant réuni tout ce que ses amis et elle pouvaient posséder d'or, soit trente mille livres (1), une somme énorme pour l'époque, elle les promit à la jeune fille si elle voulait favoriser l'évasion de son mari, et elle lui assura en outre deux mille francs de rente viagère. Louise accepta.

« Mon père n'était pas d'une grande taille, raconte Astolphe, il était délicat, il avait encore assez de jeunesse et une assez jolie figure pour qu'on pût l'habiller en femme sans attirer les regards. Il fut convenu qu'au jour indiqué, mon père prendrait les habits de sa femme dans la prison, que ma mère se costumerait comme la fille du geôlier, et que le prisonnier et la fausse Louise sortiraient ensemble, comme d'habitude, par la porte ordinaire. Cette évasion devait avoir lieu à la fin du jour, avant que les lampes ne soient allumées. »

La veille même du jour choisi, la Convention décréta la peine de mort contre quiconque favoriserait l'évasion d'un prisonnier politique.

Un peu avant l'heure convenue, Delphine arrive à la prison, elle trouve au bas de l'escalier Louise fondant en larmes : « Qu'as-tu, ma fille ? » — « Oh ! madame, venez le décider. Vous seule pouvez encore lui sauver la vie ! Depuis ce matin, je suis à le supplier inutilement, il ne veut plus entendre parler de notre projet », et elle lui

(1) M. et Mme de Dreux-Brézé avaient envoyé 20 000 livres.

dit à l'oreille : « Il a lu le journal. » Delphine devina le reste! Connaissant l'inflexible délicatesse du cœur de son mari, elle chancelle comme si elle le voyait déjà monter à l'échafaud : « Viens avec moi, Louise, tu auras plus de pouvoir que moi pour le vaincre! » — Toutes deux entrent chez le prisonnier, et là commence à voix basse un dialogue tragique. « Tu ne veux donc plus te sauver? s'écrie Delphine, ton fils va donc rester orphelin, car je mourrai aussi, moi! » — « Sacrifier la vie de cette fille pour sauver la mienne! c'est impossible! » — « Tu ne la sacrifieras pas, elle se cachera et se sauvera avec nous! » — « On ne se cache plus en France, on ne sort plus de ce malheureux pays; ce que tu demandes à Louise est plus que son devoir. » — « Monsieur, sauvez-vous, dit Louise, c'est devenu mon affaire à moi! » — « Tu ne connais donc pas la loi décrétée hier! » Et il veut la lire : « Je sais tout cela, mais encore une fois, sauvez-vous, je vous en supplie, je vous le demande à genoux; j'ai mis mon honneur, ma vie, mon bonheur dans votre projet! vous m'aviez promis de faire ma fortune, vous ne serez peut-être pas en état de tenir votre parole; eh bien! je veux vous sauver pour rien. Nous nous cacherons, nous émigrerons, et je travaillerai pour vous; je ne vous demande rien, mais laissez-moi faire. » — « Nous serons repris et tu mourras! » — « Eh bien! si j'y consens, qu'avez vous à me dire? » — « Jamais! » — « Quoi! reprend Delphine, vous pensez à elle, à cette noble Louise plus qu'à votre femme, plus qu'à votre enfant! »

Rien ne put ébranler la stoïque résolution du prisonnier.

« Le temps accordé à ma mère s'écoula en vaines supplications : il fallut l'emporter hors de la chambre, elle ne voulait pas quitter la prison. Dans la rue, Mme de Custine retrouva Guy de Chaumont-Quitry, avec les trente mille francs en or. « Tout est perdu, dit ma mère, il ne veut plus se sauver. » — « Je le connais, j'en étais sûr, répondit simplement M. de Quitry (1). »

Désormais Armand ne pouvait échapper à la mort.

On se rappelle que, le 13 juillet 1793, il avait écrit à son père une lettre fort innocente, où il l'engageait, à mots couverts, à donner sa démission, démission qui devenait chaque jour plus inévitable.

Voici cette lettre : c'est elle qui servit de base à l'acte d'accusation.

Au général Custine, commandant en chef les armées du Nora et des Ardennes, à Cambrai.

« Paris, le 13 au soir.

« Le courrier qui m'a apporté votre lettre, mon cher papa, dit qu'il va être réexpédié et qu'il passera demain, de grand matin, prendre ma réponse. Je ne veux pas qu'il parte sans vous porter du moins l'expression de

(1) *La Russie en 1839,* par Astolphe DE CUSTINE.

ma tendre et douloureuse participation aux sentiments pénibles que vous éprouvez.

« Je ne sais si mes deux dernières lettres vous sont parvenues. Je vous y entretenais de plusieurs des choses dont vous me parlez. Au surplus, rien n'est plus juste et même plus indispensable que vos démarches actuelles et projetées. Je gémirai pour la chose publique du parti auquel peut-être vous serez bientôt obligé; mais il sera nécessaire dans l'hypothèse que vous établissez; il ne sera peut-être même pas perdu pour elle; et ce que (du moins pour vous) je désire par-dessus tout alors, c'est que l'exposé de vos motifs soit clairement, méthodiquement, fortement, mais prudemment rédigé; c'est un objet digne de la plus grande attention.

« Vous savez le renouvellement et la composition actuelle du Comité de salut public. Il semble qu'il peut garder le silence sur vos dépêches et sur la nouvelle fâcheuse que vous leur donnez; du moins le journal du soir ne fait-il pas mention qu'il en ait été donné connaissance à la Convention.

« Adieu, mon cher papa, je vous embrasse tendrement. N'oubliez pas un fils qui souffre de toutes vos peines et jouirait plus que vous-même du bonheur que vous méritez et que peut-être la fortune ne vous refusera pas toujours (1). »

Cette lettre arriva à Cambrai après le départ du général; elle fut saisie, renvoyée au ministère de la

(1) Arch. nat., W^{1b} 306.

guerre, et remise à Bouchotte qui chargea son secrétaire de la transmettre à Fouquier-Tinville avec ces quelques mots :

« Tu jugeras, républicain, combien la lettre de Custine doit paraître suspecte, puisqu'elle a été écrite à la veille de la trahison de son père, au moment où le Comité de salut public l'a arrêté dans ses complots. »

Custine fut extrait de la Conciergerie le 12 nivôse et comparut devant Dumas, vice-président du Tribunal révolutionnaire, assisté de son greffier Grappard. Fouquier-Tinville était présent. Après avoir été longuement interrogé et avoir répondu loyalement à toutes les questions, Armand fut ramené à la prison.

Deux jours après, le 14 nivôse (3 janvier 1794), après une détention qui durait depuis plus de cinq mois, le jeune homme comparut devant le Tribunal révolutionnaire à neuf heures du matin.

Il avait absolument interdit à sa femme d'assister au procès, parce que sa présence aurait pu le troubler.

Le Tribunal était composé des citoyens René-François Dumas, président, Marie-Emmanuel-Joseph Lanne et Pierre-Louis Ragmay, juges. Claude Roger faisait fonctions de substitut et d'accusateur public, Jean-Baptiste Tavernier de commis greffier.

Quand les douze jurés (1) eurent pris place devant le Tribunal, l'accusé fut introduit; il était parfaitement

(1) C'étaient les citoyens Gauthier, Martin, Dufour, Sillion, L'Hespir, Duglay, Devèze, Topina, Le Brun, Camet, Bene, Gannay. (Arch. nat. W[1b] 306.)

calme et résolu, et son visage ne laissait pas paraître la moindre émotion.

Les citoyens La Fontène et Chauveau, conseil et défenseur officieux (1), accompagnaient l'accusé.

Puis le président fit prêter serment à chaque juré individuellement (2).

Dumas, après avoir dit à Custine de s'asseoir, ordonna au greffier de lire l'acte d'accusation.

En voici les principaux passages :

« De l'interrogatoire subi par Custine fils, le 12 nivôse, il résulte :

« Qu'il a depuis longtemps été associé au système de trahison, formé par un tyran perfide et ses infâmes ministres avec les cours de Vienne et de Berlin, contre la liberté française et la souveraineté nationale;

« Qu'il s'est rendu le complice des conspirations tramées par son père, avec le traître Dumouriez et à la faveur desquelles Mayence, Condé et Valenciennes ont été livrées aux despotes coalisés contre la France;

« Qu'en 1792 il a été choisi par l'infâme Delessart

(1) Custine avait choisi comme avocat M. de la Flotterie, mais il ne se présenta pas à l'audience; on désigna alors un avocat d'office, Chauveau-Lagarde.

(2) Voici le texte du serment :

« Citoyen, vous jurez et promettez d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse les charges portées contre Custine, accusé, présent devant vous, de ne communiquer avec personne jusqu'après votre déclaration, de n'écouter ni la haine ou la méchanceté, ni la crainte ou l'affection; de vous décider d'après les charges et moyens de défense, et suivant votre conscience et votre intime conviction, avec l'impartialité et la fermeté qui conviennent à un homme libre. »

pour être à Berlin l'agent des manœuvres du Comité autrichien des Tuileries avec Guillaume et Brunswick, pour opérer l'invasion du territoire français et être l'instrument des fourberies diplomatiques à la faveur desquelles on préparait la ruine et la dissolution de l'Empire;

« Qu'il n'a pas instruit la nation de cette coalition du traître Capet avec le despote Guillaume et la maison d'Autriche; qu'il n'a pas dénoncé cette vaste conspiration dont il était nécessairement le confident par la nature même de son emploi;

« Qu'il *paraît* même qu'il communiquait aux ennemis de la France des copies de sa correspondance;

« Que, de retour de Berlin, il a gardé le silence le plus perfide, au moment où Guillaume faisait avancer ses cohortes d'esclaves contre une nation libre;

« Qu'en agissant ainsi, Custine a exposé la Patrie aux dangers auxquels elle aurait succombé sans l'énergie avec laquelle elle a repoussé les lâches satellites des despotes. »

Fouquier-Tinville reproche ensuite à l'accusé d'avoir été rejoindre son père à Mayence « où il est devenu le complice de ses trahisons et de ses intelligences criminelles et contre-révolutionnaires avec les ennemis de la République, et qu'il *paraît* même qu'il était chargé des correspondances secrètes de son père avec les généraux ennemis ».

On voit avec quelle facilité Fouquier-Tinville remplace les arguments et les preuves, qui lui manquent,

par des suppositions, qui deviennent immédiatement pour lui des certitudes. Cette formule perfide « *il paraît* » ouvrait en effet la voie à toutes les accusations, même les plus invraisemblables et les moins justifiées. Pas un acte de Custine, même le plus innocent, qui dans ces conditions ne pût devenir matière à suspicion.

L'accusateur public continue : « Custine fils *paraît* au mois de janvier 1793 avoir été envoyé à Paris, *sans doute* pour y observer, et rendre compte à son père de l'exécution du plan de contre-révolution. Il *paraît* depuis ce moment être resté à Paris pour y être l'agent de son père avec la faction fédéraliste, dont il était un des principaux appuis. »

Fouquier-Tinville arrive enfin à la lettre du 13 juillet; et il s'écrie : « Cette lettre précieuse par les termes dans lesquels elle est conçue, l'est également par sa date, puisque c'est à ce moment que Custine s'occupait avec la plus grande activité de l'exécution du complot qu'il avait formé contre la République, en favorisant et assurant de toutes les manières la prise des villes-frontières par les esclaves des despotes ; il en résulte évidemment que Custine fils était dépositaire des projets liberticides de son père. »

La lecture de l'acte d'accusation terminée, on fit comparaître le seul témoin cité par l'accusateur public ; c'était Vincent, qu'on avait extrait de Saint-Lazare, où il était enfermé, pour venir témoigner.

En résumé Vincent se borna à déclarer que l'accusé

« fuyait les patriotes et qu'il était lié avec les contre-révolutionnaires, qu'il avait été le complice des projets liberticides de son père ». Le président lui ayant demandé quelles preuves il pouvait alléguer, Vincent répondit « qu'il l'avait ouï dire et qu'au surplus tout le monde l'assurait ». Puis il se retira pour être reconduit dans sa prison.

Aussitôt Dumas procéda à l'interrogatoire de Custine. Faisant allusion à la lettre du 13 juillet il lui demanda « quelles étaient les peines de son père auxquelles il participait si douloureusement ».

Armand répondit :

« Qu'il s'agissait de la prise de Condé qui avait eu lieu presque au moment où le général était venu prendre le commandement de l'armée du Nord et que sa douleur était d'autant plus vive que Valenciennes étant menacée du même sort, les ennemis de son père ne manqueraient pas de lui en faire un crime, quoique depuis son arrivée à l'armée il lui eût été impossible de communiquer en rien avec les deux places. »

Le président lui demanda encore pourquoi il instruisait son père du renouvellement du Comité de salut public. Armand répondit que « rien n'était plus intéressant pour un général d'armée que de savoir à quels hommes il avait affaire, et quel parti il pouvait tirer de leurs lumières ».

On lui demanda ensuite s'il avait eu des liaisons avec les députés frappés par le glaive de la loi (les Girondins). Il répondit « qu'il ne les avait jamais vus

qu'aux différents Comités dont ils étaient membres, et où il était obligé d'aller pour les affaires de son père; qu'au demeurant il estimait leurs talents et qu'il ignorait leurs intentions ».

Les réponses d'Armand étaient si simples, si claires, si loyales que l'assistance se montrait de plus en plus disposée en sa faveur. On disait de tous côtés : « Mais ce jeune homme est innocent, il sera sûrement acquitté. »

Poursuivant son interrogatoire, Dumas demanda à l'accusé pourquoi il avait été envoyé auprès du duc de Brunswick.

Armand répondit que « le Conseil l'avait chargé d'engager ce prince célèbre par ses talents militaires à accepter le commandement des armées françaises, qu'il avait tout fait pour réussir, et que s'il avait pu y parvenir, il aurait cru rendre un grand service à la patrie en préparant ses triomphes sur les puissances coalisées; qu'au surplus si la cour avait eu quelque vue ultérieure dans ce projet, il l'avait ignoré, et qu'il était naturel qu'on ne l'eût pas communiqué à un jeune homme de vingt-trois ans dont on fait d'ordinaire un instrument aveugle de ses desseins en pareil cas ».

A ce moment, Dumas donna lecture aux jurés de la correspondance de Custine pendant son séjour à Brunswick. Par des citations perfidement choisies, il donna à entendre que l'accusé avait été chargé d'offrir au duc le trône de France. Mais Armand, s'apercevant qu'il dénaturait les lettres, se leva vivement et s'adressant aux jurés, s'écria audacieusement : « Citoyens, je

demande que le président lise mes lettres en entier. Il les tronque pour me perdre. Je vous demande justice de cette mauvaise foi. »

Ce courage et cette fermeté soulevèrent dans l'auditoire un murmure approbateur.

Dumas, se voyant pris sur le fait, se troubla et murmura que les jurés auraient toute la correspondance et jugeraient sur les pièces, mais Armand exigea que sa lettre fût lue en entier. Il écrivait au Conseil « qu'il avait espéré durant plusieurs jours que le duc accepterait les propositions de la France, mais que les puissances coalisées avaient opposé des offres supérieures aux nôtres et que le prince paraissait disposé à préférer le trône de Pologne, qu'on lui promettait, au commandement des armées françaises ».

Cette explication si naturelle donna toute satisfaction au public et les marques d'approbation redoublèrent.

Enfin le président demanda à Armand s'il avait eu connaissance des complots de son père. Il répondit simplement « qu'il n'avait jamais connu de son père d'autre dessein que celui de bien servir la République ».

« Il est impossible, lui répondit le président, il est contraire à la nature des choses qu'un fils tel que vous, habituellement en correspondance avec son père, ne soit pas son complice. »

Chauveau-Lagarde, releva vivement ces derniers mots :

« Quel est le tribunal dans le monde, s'écria-t-il, où l'on oserait se permettre de condamner un accusé sur des présomptions pareilles? Quoi ! il est contraire à la nature des choses qu'un fils ne soit pas complice d'un père ! Quelle jurisprudence ! J'irai plus loin. Et quand même l'accusé aurait été instruit des desseins d'un père coupable (car le général doit l'être sans doute puisque vous l'avez condamné), je le demande ici, un fils doit-il dénoncer son père? Où serait donc la piété filiale, la première des vertus? Où seraient les mœurs qu'on cherche à régénérer? »

Lorsque la discussion fut close, la parole fut donnée à Roger, substitut de l'accusateur public, pour son réquisitoire, puis, après lui, au défenseur. Malheureusement, autant Custine avait montré d'éloquence et de présence d'esprit, autant Chauveau-Lagarde fut au-dessous de sa tâche; il n'eut pas de peine cependant à démontrer la complète innocence de son client.

Le tribunal, inquiet des manifestations favorables qui se produisaient dans le public, envoya des émissaires qui répétaient partout : « Si l'on acquitte ce jeune homme, il vengera le sang de son père. »

Après la clôture des débats, les jurés se retirèrent dans leur chambre de délibération, puis ils rentrèrent dans la salle des séances et tous, l'un après l'autre, donnèrent leurs réponses aux questions qui avaient été remises par le président.

La déclaration de la majorité des jurés ne laissait pas

le moindre doute sur le sort réservé à Custine. « Il est constant, disait-elle, qu'il a existé des manœuvres et intelligences avec les ennemis intérieurs et extérieurs de l'État, tendant à favoriser par tous les moyens possibles leur entrée et les progrès de leurs armes sur le territoire français, et des conspirations contre la liberté, la sûreté et la souveraineté du peuple, l'unité et l'indivisibilité de la République; — qu'Armand-Louis-Philippe-François Custine est l'un des auteurs ou complices de ces manœuvres, intelligences et conspirations. »

Dès que les jurés eurent achevé leur déclaration, Roger se leva et, bien entendu, demanda la peine de mort.

Le tribunal s'empressa de déférer à ses vœux et Armand de Custine fut condamné à mort, conformément à l'article 4 du titre premier de la seconde section de la seconde partie du Code pénal; en outre tous ses biens étaient confisqués et acquis à la République (1).

Le jugement devait être exécuté dans les vingt-quatre heures sur la place de la Révolution.

La sentence fut prononcée au milieu des plaintes de toute l'assistance. « Pauvre jeune homme, disaient les gens en s'en allant, je croyais qu'il serait acquitté. » Custine entendit son arrêt avec fermeté; il haussa les

(1) L'article 2 du titre II de la loi du 10 mars 1793 était ainsi conçu : « Les biens de ceux qui seront condamnés à mort seront acquis à la République, et il sera pourvu à la subsistance des veuves et des enfants, s'ils n'ont pas de biens d'ailleurs. »

épaules sans dire un mot, et sortit du tribunal comme il y était entré, avec le calme et la sérénité sur son front (1).

Le soir même à neuf heures, Delphine obtint à prix d'or la permission de dire un dernier adieu au condamné. C'était à la Conciergerie. « Ma mère, dit Astolphe, s'approcha de mon père avec calme; l'embrassa en silence, et s'assit pendant trois heures auprès de lui; peu de paroles furent échangées. Mon nom seul fut prononcé plusieurs fois. Minuit approchait; craignant de se trouver mal, ma mère allait se lever et se retirer; le condamné l'avait reçue dans une salle qui servait d'entrée à plusieurs chambres de la prison ; cette salle commune était assez grande, basse et obscure; tous deux s'étaient assis près d'une table où brûlait une chandelle : un côté de la salle était vitré et derrière les vitres on entrevoyait la figure des gardiens.

« Tout à coup on entend ouvrir une petite porte, jusqu'alors inaperçue, et un homme sort, une lanterne à la main. Cet homme, bizarrement costumé, était un prisonnier qui allait en visiter un autre; il avait pour vêtement une petite robe de chambre, ou plutôt une espèce de camisole un peu longue, bordée de peau de cygne, et dont le nom même était ridicule ; des caleçons blancs, des bas et un grand bonnet de coton en pointe orné d'une énorme fontange, couleur de feu, complétaient son ajustement ; il s'avançait dans la chambre

(1) Riouffe, *Mémoires d'un détenu*. Arch. nat., W^{Ib} 306.

lentement, à petits pas, glissant comme les courtisans de Louis XV glissaient sans lever les pieds, lorsqu'ils traversaient la galerie de Versailles.

« Quand la figure fut arrivée tout près des deux époux, elle les regarda un instant sans mot dire et continua son chemin ; ils virent alors que ce vieillard avait du rouge.

« Cette apparition contemplée en silence par les deux jeunes gens, les surprit au milieu de leur désespoir féroce, et sans songer que le rouge n'était pas mis là pour farder un visage flétri, mais qu'il était peut-être destiné à empêcher un homme de cœur de pâlir devant l'échafaud du lendemain, ils partent ensemble d'un éclat de rire terrible ; l'électricité nerveuse triompha un moment de la douleur de l'âme.

« L'effort qu'ils faisaient depuis longtemps pour se cacher leurs pensées avait irrité les fibres de leurs cerveaux : ils furent surpris sans défense par le sentiment du ridicule, la seule émotion, sans doute, à laquelle ils n'étaient pas préparés ; ainsi malgré leurs efforts, ou plutôt à cause de leurs efforts pour rester calmes, ils s'abandonnèrent à des rires désordonnés, et qui dégénérèrent bientôt en spasmes effrayants. Les gardiens, que leur expérience révolutionnaire éclairait sur ce phénomène du rire sardonique, eurent pitié de ma mère plus que, quatre ans avant cette époque, la populace de Paris, moins expérimentée, n'avait eu pitié de la fille de M. Berthier. Ces hommes entrèrent dans la salle et emportèrent ma mère pendant une crise ner-

veuse qui se manifestait par des accès de rire toujours renouvelés, tandis que mon père resta seul, livré aux mêmes convulsions (1). »

Après cette scène tragique, Armand dormit paisiblement; le lendemain, qui devait être son dernier jour, il adressa à Delphine deux lettres touchantes et qui montrent bien l'étonnante fermeté d'âme de ce jeune homme :

Il lui écrivait à neuf heures du matin :

« Je ne puis mieux commencer ma dernière journée qu'en te parlant des tendres et douloureux sentiments que tu me fais éprouver. Je les repousse quelquefois, et quelquefois ils ne peuvent être éloignés. Que vas-tu devenir? te laissera-t-on du moins ton habitation, du moins ta chambre? Tristes pensées! tristes images!

« J'ai dormi neuf heures. Pourquoi ta nuit n'a-t-elle pu être aussi calme? car c'est ta tendresse, non ta peine qu'il me faut! Tu sais déjà le sacrifice que j'ai fait. J'ai un pauvre compagnon d'infortune qui t'a vue petite et qui a l'air d'un bon homme (2). On est trop heureux, en finissant ses maux, de soulager ceux d'un autre : fais savoir cela à Philoctète (3).

« J'ai oublié de te dire que je m'étais défendu à peu près seul; et seulement pour les gens qui m'aiment. »

(1) *La Russie en 1839*.

(2) Ce prisonnier était un nommé Bertrand; nous le retrouverons dans le prochain chapitre.

(3) Philoctète était le nom sous lequel ils désignaient M. de Chaumont-Quitry.

Le soir même, à quatre heures, Armand voulut encore dire à Delphine un dernier adieu.

Son noble caractère ne se démentit pas à cette heure suprême. Tel nous l'avons vu pendant toute sa vie, tel nous le retrouvons au moment de subir le dernier supplice : même hauteur d'âme, même sérénité, même mépris de la mort. On ne peut lire sans une émotion profonde cette page si belle où ce jeune homme de vingt-cinq ans dit adieu à la vie et aussi à la femme qu'il a tant aimée et dont il a tant souffert, sans un mot de reproche, sans une allusion à un douloureux passé, on sent qu'il accorde un généreux pardon à celle qui l'a si cruellement méconnu. Il est impossible de trouver des sentiments plus noblement exprimés et d'une philosophie plus élevée.

« 4 heures du soir.

« Il faut te quitter... Je t'envoie mes cheveux dans cette lettre. La citoyenne... promet de te remettre l'un et l'autre. Témoigne-lui ma reconnaissance.

« C'en est fait, ma pauvre Delphine, je t'embrasse pour la dernière fois; je ne puis pas te voir, et si même je le pouvais, je ne le voudrais pas. La séparation serait trop difficile et ce n'est pas le moment de s'attendrir.

« Que dis-je! s'attendrir?... Comment pourrais-je m'en défendre à ton image? Il n'en est qu'un moyen... celui de la repousser avec une barbarie déchirante... mais nécessaire.

« Ma réputation sera ce qu'elle doit être, et pour la vie, c'est chose fragile par sa nature. Des regrets sont les seules affections qui viennent troubler par moments ma tranquillité parfaite.

« Charge-toi de les exprimer, toi qui connais bien mes sentiments : et détourne ta pensée des plus douloureux de tous, car ils s'adressent à toi.

« Je ne pense pas avoir jamais fait à dessein du mal à personne. J'ai quelquefois senti le désir vif de faire le bien. Je voudrais en avoir fait davantage; mais je ne sens pas le poids incommode du remords. Pourquoi donc éprouverais-je aucun trouble? Mourir est nécessaire, et tout aussi simple que de naître.

« Ton sort m'afflige. Puisse-t-il s'adoucir! Puisse-t-il même devenir heureux un jour! C'est un de mes vœux les plus chers et les plus vrais.

« Apprends à ton fils à bien connaître son père. Que des soins éclairés écartent loin de lui les vices, et quant au malheur, qu'une âme énergique et pure lui donne la force de les supporter!

« Adieu! je n'érige point en axiomes les espérances de mon imagination et de mon cœur; mais crois que je ne te quitte pas sans désirer de te revoir un jour.

« J'ai pardonné au petit nombre de ceux qui ont paru se réjouir de mon arrêt. Toi, donne une récompense à qui te remettra cette lettre. »

Il avait à peine achevé cet adieu suprême que les geôliers vinrent le chercher pour le conduire au supplice. Sa force d'âme ne se démentit pas un seul instant

à cette heure dernière : il contemplait d'un œil paisible la foule qui se pressait sur son passage et à la vue de l'échafaud lui-même il ne manifesta aucune émotion.

« Une âme capable de cette fermeté, écrit un contemporain, devait donner un grand exemple de courage au moment où toute la force humaine s'évanouit si souvent. Aussi Custine marcha-t-il au supplice en héros. Le calme de l'innocence brillait sur son front où la nature avait étalé mille grâces ; il reçut la mort sans paraître y songer et son sang coulait sur l'échafaud lorsque le sourire de la candeur semblait encore y briller (1). »

Son attitude fut si fière, si hautaine, qu'elle inspira le respect même à ses bourreaux : *Le Glaive vengeur* écrit en effet :

« Si le misérable jeune homme hérita des sentiments de trahison de son infâme père, il n'annonça pas du moins en avoir la faiblesse, il est allé au supplice avec fermeté et tranquillité (2). »

(1) *Procès fameux jugés depuis la Révolution*, par DESESSARTS.
(2) *Mémoires sur les prisons*, t. I. p. 133 et 135. — BARDOUX, *Mme de Custine*. — Arch. nat., W[1b] 306. — WALLON, *le Tribunal révolutionnaire*.

CHAPITRE XV

1794

Delphine est décrétée d'arrestation chez elle. — Elle cherche à quitter la France avec Astolphe. — Elle est arrêtée au moment de partir et enfermée à Sainte-Pélagie, puis transférée à la prison des Carmes. — Liaison de Delphine avec le général de Beauharnais. — Mme de Beauharnais est également enfermée aux Carmes. — Mort du général.

Que devint Delphine après la mort tragique de son mari? Seule, sans amis, sans ressources, n'ayant près d'elle que ce pauvre petit enfant de trois ans qui n'avait plus de père, la malheureuse femme se trouvait dans la situation la plus douloureuse; elle n'avait même plus pour la soutenir dans sa détresse la consolation de correspondre avec sa mère et avec son frère; les lettres ne parvenaient plus. Toute autre qu'elle aurait perdu courage et se serait abandonnée au désespoir; elle, au contraire, avec une énergie farouche, s'efforça de lutter contre le destin contraire; elle résolut de vivre modeste et ignorée, uniquement consacrée à son fils et d'attendre les événements (1).

(1) Mme de Custine habitait toujours rue de Bourbon, n° 509, au deuxième étage. Elle avait encore à son service un assez nombreux domestique : d'abord Nanette, qui s'occupait exclu-

Un incident inattendu vint mettre le comble à ses malheurs et redoubler ses alarmes.

Les procès du général de Custine et de son mari, la façon dont elle s'était audacieusement compromise pour l'un comme pour l'autre, avaient attiré l'attention sur elle et provoqué les soupçons des autorités. Un jour, au moment où elle s'y attendait le moins, elle vit entrer chez elle les commissaires de la section de Grenelle qui, sur un ordre du Comité de sûreté générale, procédèrent à une perquisition et à un inventaire sommaire de ses papiers : des scellés furent posés sur les principaux meubles, une malle remplie de papiers fut envoyée au bureau de liquidation du département, et Delphine fut mise en arrestation chez elle par mesure de sûreté générale ; il ne lui était plus permis de sortir de la maison qu'elle habitait, mais elle était autorisée à recevoir qui bon lui semblait. Le « savetier du coin », Pierre Monnecaut, fut désigné comme gardien des scellés et comme concierge ; il était en même temps chargé de la surveiller.

Cet internement, qui n'était vraisemblablement que le prélude de mesures plus rigoureuses encore, changea complètement les projets de Delphine ; elle comprit que la fuite était la seule chance qui lui restait d'échapper au sort de son mari.

Dès lors, elle n'eut plus qu'une idée : fuir cette terre

sivement d'Astolphe, puis une femme de chambre, un valet de chambre, Charles Poupet, enfin un cuisinier nommé Goulas et sa femme.

maudite et aller retrouver les seuls êtres qui lui tenaient au cœur, sa mère et son frère. Elle qui, depuis des mois, avait tant de fois risqué sa vie avec insouciance, qui n'avait échappé à la mort que par miracle, voulut à tout prix éviter les dangers qui la menaçaient et sauver ses jours pour pouvoir élever l'orphelin. Toutes ses idées, toute son ingéniosité furent concentrées sur cette seule pensée : quitter la France avec Astolphe.

Mais la chose n'était pas aisée. Mme de Custine ne pouvait s'éloigner sans un passeport; or, elle était bien sûre de ne pas l'obtenir si elle le demandait sous son nom.

Pendant les quelques mois où elle se rendait presque chaque jour à la Force pour y visiter son mari, elle avait fait connaissance avec quelques détenus ; un entre autres, un nommé Bertrand, lui avait inspiré une assez vive sympathie. Ce sentiment était plus que réciproque et Bertrand s'était épris pour la belle jeune femme d'un grand attachement. Ayant eu l'heureuse et rare fortune d'être remis en liberté, il avait continué avec Mme de Custine les relations ébauchées à la Force, et il la voyait assez fréquemment.

N'ayant plus de parents, plus d'amis, personne à qui s'adresser et qui pût la secourir, Delphine n'eut d'autre ressource que de confier à Bertrand ses projets et de lui demander s'il voulait l'aider à les mettre à exécution. Celui-ci, très épris, et bien qu'il risquât simplement sa tête dans l'aventure, n'hésita pas ; il promit son concours le plus complet.

Nous l'avons dit, la première chose à se procurer, la chose indispensable, était un passeport; Bertrand se mit en campagne; il avait des amis, il finit par obtenir un passeport au nom de Mme X..., marchande de dentelles, qui se rendait à Bruxelles pour son commerce. Bien entendu le signalement de Mme X... correspondait exactement à celui de Delphine.

Ce premier point obtenu, les deux complices se mirent à l'œuvre pour organiser l'évasion. Une seule personne fut mise dans la confidence, la bonne d'Astolphe, Nanette, qui, comme on va le voir, devait jouer un rôle fort important.

Pour faciliter les choses et ne pas éveiller les soupçons, Delphine décida de se séparer de son fils. Il fut convenu que Nanette, qui parlait l'allemand beaucoup mieux que le français, prendrait avec Astolphe la voiture publique pour Strasbourg et qu'elle se ferait passer pour une Alsacienne voyageant avec son enfant. Quant à Delphine, elle devait, le même jour, se rendre à la Maison-Blanche, sur la route de Villejuif, où Bertrand l'attendrait avec un cabriolet acheté pour la circonstance; aussitôt arrivée, tous deux prendraient la route de Bruxelles. Il était convenu que Mme de Custine et Nanette se retrouveraient à Pyrmont en Westphalie et que, de là, elles gagneraient aisément Berlin où Mme de Sabran, prévenue, viendrait les attendre.

La préparation de ce plan était fort délicate ; elle avait nécessité beaucoup de visites de Bertrand; plusieurs fois par semaine, il venait dîner chez Mme de Custine,

et là, après le repas, quand les serviteurs s'étaient retirés, l'on causait à voix basse du grand projet et l'on s'efforçait d'en écarter tous les aléas. Mais cette intimité croissante avait attiré l'attention des domestiques ; de plus, Delphine, qui ne pouvait se passer de quelques effets pour la route, avait à plusieurs reprises envoyé sa femme de chambre porter de petits paquets chez Bertrand, tantôt des vêtements, tantôt du linge et des souliers ; c'était une grave imprudence.

La femme de chambre, curieuse, avait ouvert discrètement un paquet et s'était rendu compte de ce qu'elle portait ; avec un peu de réflexion elle n'avait pas tardé à soupçonner les projets de sa maîtresse. Prise de peur et craignant de se trouver compromise elle-même, elle dénonça Mme de Custine au Comité de sûreté générale en signalant son étrange intimité avec Bertrand.

Le 30 pluviôse, Delphine apprit par son domestique, Charles Poupet, qui le tenait lui-même du gardien des scellés, que le juge de paix de la section viendrait le 1er ventôse lever les scellés chez elle. Saisie d'effroi et redoutant les conséquences qui pouvaient résulter pour elle de l'examen de ses papiers, elle écrivit aussitôt au juge de paix :

« La citoyenne Custine vient d'apprendre qu'on doit venir demain lever les scellés : elle a de la fièvre ce soir et un grand mal de gorge. Elle prie donc le citoyen juge de paix de vouloir bien retarder de deux ou trois jours. Elle espère que son indisposition n'aura pas

de suites. Elle lui en sera infiniment obligée (1). »

En même temps elle prévenait Bertrand qu'il n'y avait pas une minute à perdre et qu'il fallait fuir au plus vite. Le départ fut fixé irrévocablement au 2 ventôse à neuf heures du soir et le rendez-vous donné à la barrière de la Maison-Blanche. Neuf heures du soir était l'heure la plus favorable, parce que l'on était en hiver, que l'obscurité était profonde et que c'était le moment où le gardien prenait son repas. Delphine, qui ne voulait compromettre aucune des personnes de la maison, avait acheté une échelle de corde qu'elle devait attacher à la fenêtre de son salon pour laisser croire qu'elle avait fui à l'insu de tous.

Quant à Nanette, il était convenu qu'elle sortirait ostensiblement de la maison, comme si elle allait faire une course dans le quartier, mais elle aurait sous son bras Astolphe, dissimulé sous un vaste mantelet. Une fois hors de vue, les deux fugitifs gagneraient facilement la voiture de Strasbourg.

Malheureusement, ce plan si savamment échafaudé s'écroula par la dénonciation de la femme de chambre.

Bertrand, qui avait cru plus habile de partir de bonne heure de chez lui et d'attendre dans une auberge à la Maison-Blanche l'heure du rendez-vous, fut filé par la police et arrêté; on saisit le cabriolet et le paquet de vêtements appartenant à Mme de Custine. Il eut cependant la présence d'esprit de chercher à pré-

(1) Arch. nat., F^7 4658.

venir sa complice et Nanette; il écrivit sur une carte à Goulas, cuisinier de Mme de Custine, ces quelques mots : « Je suis arrêté tout à l'heure »; mais le billet fut intercepté.

Pendant qu'on arrêtait Bertrand, Delphine faisait sortir Nanette et Astolphe et leur départ s'accomplit le plus heureusement du monde, sans que personne l'ait remarqué.

Mme de Custine, pleine de confiance et d'espoir, s'était habillée en ouvrière modeste et attendait patiemment l'heure fixée pour le départ. Pour occuper ses dernières heures d'attente, elle revoyait sa correspondance; assise sur un canapé dans son salon près de la cheminée, elle triait tous les papiers, toutes les lettres qui se trouvaient dans un grand carton, et elle jetait au feu les pièces compromettantes, qui auraient pu nuire à des parents ou à des amis. Tout à coup elle entend frapper brutalement à la porte de l'appartement; elle sursaute, la peur la prend, elle referme le carton et l'envoie précipitamment d'un coup de pied sous le canapé, qu'une longue housse recouvrait jusqu'à terre. A ce moment la porte s'ouvre, et elle voit entrer, terrifiée, les membres du Comité de sûreté générale, et des hommes de la section armés de sabres et de fusils. On la saisit, on la fouille, et on trouve son faux passeport. Cette fois elle ne pouvait échapper à son sort.

Les commissaires bouleversent toutes les pièces de l'appartement, fouillent les armoires, les secrétaires,

mais par bonheur pas un ne songe à regarder sous le canapé.

Puis le président fait subir à Delphine un long interrogatoire; elle doit d'abord avouer qu'elle connaît Bertrand; mais quand on lui demande si elle n'a pas projeté de faire un voyage avec lui, si elle n'a pas fait acheter un cabriolet, si elle ne lui a pas remis un paquet contenant du linge, des bas, des mouchoirs, des souliers et d'autres effets à son usage personnel, elle répond hardiment que non, et qu'elle ne sait ce qu'on veut lui dire; on lui présente alors les effets trouvés dans le cabriolet, mais comme elle a pris le soin de les démarquer, elle n'en reconnaît aucun; on lui montre les souliers saisis, et Curt, un des commissaires, bossu et cordonnier de son état, est chargé de les lui essayer; malgré la résistance de Delphine, le petit bossu arrive à ses fins, et déclare que les souliers vont à merveille à la citoyenne, et sont évidemment faits pour elle. « Ils ne sont pas à moi », répond l'accusée avec un doux entêtement. Curt affirme de plus que les souliers sont en peau anglaise, ce qui est encore un crime à l'actif de Delphine. « C'est possible, répond la jeune femme, avec une logique amusante, mais comme je n'ai jamais rien fait venir d'Angleterre, vous voyez bien que ces souliers ne sont pas à moi. »

« Quel est ton cordonnier? » demande le président. — Delphine indique le cordonnier à la mode : « Un mauvais patriote, s'écrie Curt. » — « Un bon cordonnier », réplique Delphine. — « Nous voulions le

mettre en prison, reprend le commissaire, mais il s'est caché, l'aristocrate! Sais-tu où il est? » — « Non, et je le saurais que je ne vous le dirais pas. »

Pendant tout cet interrogatoire, Delphine, pour cacher son trouble et avoir le temps de préparer ses réponses, avait pris du papier et un crayon, et elle dessinait sur ses genoux. Un des commissaires, désireux de voir son œuvre, passe derrière elle, et éclate de rire en voyant une spirituelle caricature, représentant en charge le président et les commissaires dans l'exercice de leurs fonctions, et Curt, orné d'une formidable bosse, monté sur une chaise, et agitant désespérément le soulier, objet de la discussion. Le dessin est saisi aussitôt et joint aux pièces du dossier (1).

Après cet incident burlesque l'interrogatoire continue. Le président demande à Delphine si elle ne devait pas partir le soir même à neuf heures avec le citoyen Bertrand. Elle affirme que non. Le président lui fait observer qu'elle répond *non* à toutes les questions, même lorsque l'évidence est contre elle. Delphine, sans se troubler, réplique qu'on ne peut cependant lui demander d'altérer la vérité, que tout ce qu'on lui raconte est un pur roman auquel elle ne comprend absolument rien.

Devant l'obstination de l'accusée, dont ils ne peuvent obtenir le moindre aveu, les commissaires renoncent

(1) Quand Fouché occupa le ministère de la police, il fit retirer ce dessin des dossiers de la police et le rendit à Mme de Custine ; il est resté longtemps dans la famille, mais fut malheureusement égaré dans un déménagement.

à poursuivre leurs questions; ils interrogent alors les domestiques, le citoyen Goulas, cuisinier, sa femme, Charles Poupet, valet de chambre, mais ils n'obtiennent d'eux que des renseignements sans intérêt (1).

A la suite de l'interrogatoire, les scellés sont placés sur toutes les pièces de l'appartement, sauf sur la cuisine; tous les volets des fenêtres sont fermés, et la garde des scellés est encore une fois confiée au citoyen Pierre Monnecaut.

Quant à Delphine, comme il n'était que trop certain, elle est décrétée d'arrestation; elle a beau protester encore de son innocence, elle ne peut rien contre la force brutale; trois hommes armés l'emmènent en fiacre à la prison de Sainte-Pélagie, où elle est enfermée (2).

On peut supposer l'angoisse et la terreur de la jeune femme en se voyant emprisonnée, et ne sachant quel allait être le sort d'Astolphe, qu'elle croyait en route

(1) Arch. nat., F^7 4658.

(2) CONVENTION NATIONALE

Comité de sûreté générale

Du 2 ventôse, l'an II
de la République une et indivisible.

Le Comité de sûreté générale, informé que la veuve Custine, demeurant rue de Lille, est en état d'arrestation chez elle, arrête que sur-le-champ elle sera conduite à Sainte-Pélagie et, à défaut de place, dans toute autre maison d'arrêt; elle y sera détenue jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné.

Signé : DUBARRAN, DAVID, LAVICOMTERIE, ELIE, LACOSTE, VADIER, AMAR, LOUIS (du Bas-Rhin).

Arch. nat., F^7 4658.

pour l'Alsace avec sa bonne. Heureusement, Bertrand, en même temps qu'il cherchait à prévenir Mme de Custine, avait envoyé un homme sûr au bureau des voitures d'Alsace pour avertir Nanette de ce qui se passait; elle ne partit donc pas; elle se cacha jusqu'au lendemain, puis revint tranquillement avec Astolphe habiter rue de Bourbon dans la seule pièce de l'appartement qui ne fût pas sous scellés, la cuisine. C'est là qu'elle installa son lit auprès du berceau de l'enfant, et c'est dans cette unique pièce que tous deux vécurent pendant la détention de Delphine. Quant aux autres domestiques, ils s'étaient enfuis après avoir pillé le linge et l'argenterie.

Une prison n'est jamais un séjour agréable, mais Sainte-Pélagie était, de l'avis unanime, la plus détestable prison de Paris : humide, malsaine, sans jour et sans air. Les cellules de six pieds carrés étaient à peine éclairées par une fenêtre étroite, garnie d'énormes barreaux de fer. La nourriture était abominable. A l'arrivée de chaque prisonnier un porte-clefs lui demandait : « As-tu des sonnettes (de l'argent)? » Si la réponse était affirmative, on lui apportait une cuvette, un pot à eau et quelques assiettes, qu'on lui faisait payer fort cher; s'il n'avait pas de « sonnettes », il était obligé de se passer de tout. Quant à l'ameublement, il se composait d'une mauvaise paillasse et d'un matelas dur comme de la pierre (1).

Mme de Custine se trouva dans de si déplorables

(1) Dauban, *les Prisons de Paris*.

conditions, qu'elle se plaignit de ne pas pouvoir se coucher, et elle demanda l'autorisation de faire venir de chez elle les objets indispensables. Le 14 ventôse, les commissaires de la Commune compatissants firent droit à sa réclamation; ils se rendirent rue de Bourbon, et « après avoir constaté le bon état des scellés, il firent enlever deux matelas, un lit de sangle, un traversin, un oreiller, une paire de draps, deux couvertures de laine » qu'ils firent remettre à la prisonnière (1).

Au bout de quelques semaines de détention, Mme de Custine, nous ne savons pour quelle cause, fut transportée à la maison d'arrêt des Carmes, rue de Vaugirard. Elle allait y retrouver l'élite de l'ancien et du nouveau régime.

C'était une prison fort désagréable que la maison des Carmes et elle ne valait guère mieux que Sainte-Pélagie (2); l'humidité y était si grande dans les cachots que le matin les prisonniers étaient obligés de tordre leurs habits, tant ils étaient imprégnés d'eau; les corridors sans air étaient empoisonnés par une odeur méphitique; les fenêtres, grillées avec de solides barreaux, étaient encore fermées aux trois quarts par des planches, et le jour ne venait que d'en haut.

Les rapports entre les détenus n'étaient pas ceux des

(1) Arch. nat., F^7 4658.

(2) Avant la Révolution, Sainte-Pélagie était divisée en deux parties : l'une, du côté de la rue du Puits-de-L'Hermite, servait de refuge aux femmes et filles renfermées par ordre du Roi; l'autre partie, qui était occupée par les femmes honnêtes, avait son entrée par la rue Copeau. (SOREL, *le Couvent des Carmes*.)

autres maisons d'arrêt de Paris : ici, point de politesse; les hommes négligeaient leur toilette; leurs habits étaient mal tenus; ils étaient sans cravates, en chemise, en pantalon, les jambes nues, mal peignés, ils portaient la barbe longue et avaient un méchant foulard autour de la tête. Les femmes étaient vêtues avec une grande simplicité; une petite robe de toile ou le vêtement qu'on appelait alors un pierrot composait tout leur habillement. Le régime alimentaire était cependant moins mauvais dans cette prison que dans beaucoup d'autres; le pain y était à discrétion, et chaque détenu avait pour la journée une demi-bouteille de vin (1).

Les hommes étaient séparés des femmes. Ils ne se réunissaient qu'à certaines heures dans un assez grand jardin.

« Là, tout le monde se promenait ensemble et le plus souvent les hommes jouaient aux barres. C'était ordinairement pendant ces moments de récréation que le Tribunal révolutionnaire envoyait chercher les victimes.

(1) Sorel, *le Couvent des Carmes*. — *Le Tribunal révolutionnaire*, par Campardon. Plon, 1866. — Dauban, *les Prisons de Paris*. — Le couvent des Carmes avait été loué le 5 mars 1793 par les administrateurs des biens nationaux à un sieur Dufrancastel, lequel en sous-louait la plus grande partie et les jardins à un sieur Langlois; ce dernier y installa un bal champêtre; au-dessus de la porte du couvent s'étalait un transparent sur lequel on lisait ces mots : *Bal des Tilleuls*. En novembre 1793, les prisons étant devenues insuffisantes, le Comité de salut public décréta que le couvent des Carmes serait repris au locataire et transformé en maison de détention. (Sorel, *le Couvent des Carmes*.)

Si celle qu'on appelait était un homme, et si cet homme était du jeu, il disait un simple adieu à ses amis, puis la partie continuait. Si c'était une femme, elle faisait également ses adieux et son départ ne troublait pas davantage les divertissements de ceux ou de celles qui lui survivaient. Le même glaive était suspendu sur toutes les têtes et l'homme épargné une fois ne pensait pas survivre plus d'un jour à celui qu'il voyait partir devant lui.

« Le temps était divisé par dizaines ; le dixième, jour s'appelait le décadi et répondait à notre dimanche, parce qu'on ne travaillait ni ne guillotinait ce jour-là. Donc, quand les prisonniers étaient arrivés au nonidi soir, ils étaient assurés de vingt-quatre heures d'existence ; c'était un siècle ! Alors on faisait une fête dans la prison (1). »

Parmi les principaux prisonniers qui se trouvaient avec Delphine dans la prison des Carmes, nous pouvons citer le prince de Salm-Kirbourg (2), le prince de Rohan-Guéméné, le général Alexandre de Beauharnais, le comte de Querhoent, le marquis de Carcadot, le comte de Soyecourt, le duc de Béthune-Charost, Gouy d'Arcy, Leroy de Gramont, Hercule de Caumont, le chevalier de Champcenetz, le général Hoche (3),

(1) *La Russie en 1839,* par Astolphe DE CUSTINE.

(2) Prince allemand établi en France. Il habitait le palais actuel de la Légion d'honneur, qu'il avait fait construire, et que la nation confisqua.

(3) Il fut transféré à la Conciergerie le 27 floréal ; il y fut oublié, heureusement pour lui, et put ainsi attendre le 9 thermidor.

Guillaume Vernon, valet de chambre du roi (1), etc., etc. Parmi les femmes, on peut citer la duchesse d'Aiguillon, Mme Charles de Lameth, Mme Bragelogne, supérieure des Ursulines, sa sœur, la marquise de Paris-Montbrun, la veuve de Lescot-Fleuriot, ancien maire de Paris, etc. (2).

L'arrivée de Delphine à la prison des Carmes fit sensation. La jeune femme portait le deuil de son mari, ce qui, à l'époque, était un acte de grand courage; enveloppée dans ses longs vêtements noirs, qui faisaient ressortir plus encore son teint éblouissant et ses admirables cheveux blonds, elle était délicieusement jolie; ses malheurs, l'héroïsme, dont elle avait fait preuve, lui avaient donné une célébrité qui la rendaient plus intéressante encore. Tous ses compagnons d'infortune lui firent fête et l'entourèrent de la plus vive sympathie.

Mais il était écrit que Delphine ne pouvait paraître sans inspirer l'amour : c'était une fatalité inéluctable à laquelle il lui était impossible de se dérober.

Le général de Beauharnais l'avait souvent rencontrée quelques années plus tôt aux soirées de sa cousine, Mme de La Rochefoucauld, mais à cette époque il ne l'avait pas particulièrement remarquée.

(1) L'ordre d'arrestation le qualifiait de valet de chambre de *Louis le Raccourci !*

(2) Près de huit cents personnes furent emprisonnées dans le couvent des Carmes depuis le 26 frimaire an II (16 décembre 1793) jusqu'à la fin de vendémiaire an III (octobre 1794). (Sorel.)

A peine fut-elle installée aux Carmes que le général, frappé de sa beauté, s'éprit pour elle d'une passion violente, folle, insensée (1).

Hélas! nous le savons, Delphine, trop sensible aux hommages, n'était pas d'une nature à se défendre longtemps. Bien qu'elle fût à ce moment accablée plus que jamais sous le malheur, dévorée d'inquiétude et pour elle et pour son fils, elle ne put résister à des paroles ardentes, qui berçaient sa douleur. Et puis Beauharnais était si jeune, si beau, si tendre, il savait si bien être irrésistible, quand il parlait d'amour! Cette passion imprévue fut pour Delphine un radieux rayon de soleil dans l'obscurité de la prison; elle en subit le charme sans plus tarder et s'y abandonna au point d'en oublier l'horreur de sa situation. Du reste, à ces heures tragiques, n'eût-ce pas été folie de remettre au lendemain?

Donc les deux amants ne se quittaient plus, autant du moins que le permettaient les rigueurs de la prison; quand ils ne pouvaient se voir, ils s'écrivaient; tous deux s'aimaient, s'adoraient avec la fougue, avec la

(1) Le général Alexandre de Beauharnais était né à la Martinique en 1760; il n'avait donc que trente-trois ans. Après avoir fait la guerre d'Amérique sous Rochambeau, il vint en France, où son esprit et ses talents lui valurent de grands succès. Il embrassa avec ardeur les principes de la Révolution, et fut nommé député par le bailliage de Blois. Après avoir combattu à l'armée du Nord, il remplaça Custine à la tête de l'armée du Rhin. Après la prise de Mayence, il quitta l'armée, refusa le ministère de la guerre et donna sa démission. Il se retira à la Ferté, où il fut arrêté le 12 ventôse an II et conduit à Paris comme suspect.

rage d'une passion qu'ils savaient devoir être fauchée dans sa fleur.

Dans les heures trop rares d'épanchement, de tendresse qu'ils pouvaient dérober à leurs geôliers, Delphine racontait à son amant son enfance, son affection profonde pour Elzéar ; elle lui parlait sans cesse de ce frère bien-aimé, dont elle était séparée depuis trois ans, et qui était son conseiller, son guide, son meilleur ami. Sous l'influence de ces récits enthousiastes, Beauharnais s'était pris d'une grande admiration pour cet Elzéar qu'il ne connaissait pas, mais dont on lui vantait sans cesse le charme et les merveilleuses qualités.

Nous n'avons malheureusement pas la correspondance échangée entre Delphine et le général. Nous n'en possédons que deux fragments que Mme de Custine avait remis à son frère, parce qu'ils le concernaient particulièrement. Nous les citons en entier : ils montrent dans quelle atmosphère troublante, surchauffée, l'on vivait alors et jusqu'à quel point d'étrange exaltation pouvaient être poussés ces êtres infortunés, qui passaient leur vie dans l'attente du bourreau.

Voici la première lettre de Beauharnais.

. . . .

« Hier, dans mes injustes fureurs, j'avais cessé de te croire digne d'être la sœur d'Elzéar. Aujourd'hui, si je peux croire que cet être surnaturel ne soit pas une fiction, c'est parce que je me dis : il est le frère de Delphine, et la nature voulut racheter les malheurs de ces temps par la production de ces deux étonnants

phénomènes. J'identifie tellement avec vous cet admirable jeune homme, qu'il n'est pas de soins que je n'eusse, pas d'efforts que je ne fisse pour mériter son estime, pour obtenir son intérêt.

« Ah! ma chère Delphine! si, comme toutes les probabilités l'indiquent, tu me survis, et si un jour heureux te rapproche jamais d'Elzéar, prononce-lui mon nom, dis-lui qu'il était dans mon cœur avec toi à mes derniers instants, qu'il fut l'objet continuel de nos conversations, qu'il aida à augmenter le charme de notre liaison. Appelle son intérêt sur ma mémoire, en lui disant combien j'étais tendre. Peins-moi à ses yeux d'une manière avantageuse, pour qu'il entretienne dans ton âme un souvenir durable de celui qui n'avait pu cesser de t'aimer qu'en cessant de vivre. Rappelle-toi dans les temps cette prière que je t'adresse aujourd'hui. Elle contribuera, si tu l'exauces, à me faire croire à une vie éternelle où je jouirai d'habiter encore sur la terre dans les cœurs d'Elzéar et de Delphine, dans les cœurs des deux êtres qui m'y seront les plus chers. »

. . . .

Un autre jour, le général écrivait encore à Delphine :

. . . .

« J'attends de toi le secret de te transmettre plus facilement ce qui m'anime. Faut-il mon sang? Je le verserai avec plaisir, s'il peut, en coulant pour toi, allumer le tien et imbiber plus fortement mon image dans ton souvenir. Alors successivement dans ton

cœur, comme amant, comme ami, comme frère, je me confondrais avec Elzéar, avec ton fils, avec tout ce qui t'est cher, pour ne laisser échapper aucune de tes affections et vivre d'amour, même dans les soupirs que lui déroberaient d'autres liens. Tu ne m'as jamais répondu sur cet article bien important pour une des mélancoliques hypothèses de mon avenir, sur cette question, sur cette prière de prendre avec moi l'engagement de me faire aimer d'Elzéar.

« Rappelle-toi, ma chère amie, l'admiration que son portrait m'a causé, l'impression que m'a faite le bien que tu m'as dit de lui, et si jamais tu es assez heureuse pour le revoir, pour te retrouver dans ses bras, porte auprès de lui assez de mon souvenir pour qu'en le disposant en ma faveur, il puisse se charger après, de t'empêcher de m'oublier jamais. Elzéar! frère d'une divinité et presque Dieu toi-même! Sois mon soutien, mon appui ; accorde tes bienfaisants secours à un faible mortel, le plus tendre qui fut jamais, le plus passionné, le plus idolâtre de ta Delphine, et pour qui tu seras après elle ce qu'il aimera le plus au monde.

« Rappelle-toi, mon amie, que j'exige cette promesse : dans un de mes malheurs possibles, elle garantit une chimère consolatrice...... »

Delphine et Alexandre de Beauharnais étaient dans tout le feu de leur amour, lorsque, le 2 floréal, le sort jaloux eut la malencontreuse idée de faire enfermer, dans la même prison, la propre femme du général. Bien plus encore, la nouvelle prisonnière fut appelée à par-

tager la cellule de Mme de Custine ! Mais fort heureusement, l'on ne s'embarrassait guère à l'époque de préjugés vulgaires ou de sentiments mesquins ; on avait de bien autres préoccupations. Delphine fit le meilleur accueil à Mme de Beauharnais, qu'elle connaissait fort bien, et elle s'efforça de lui rendre moins pénible le séjour de la prison. Joséphine, de son côté, se montra pleine d'égards pour sa compagne, et elle eut le bon esprit de fermer volontairement les yeux sur une liaison qn'elle paraissait trouver toute naturelle.

Les deux femmes vivaient donc dans la meilleure harmonie, et elles se rendaient mille soins qui adoucissaient leur captivité. Mais autant Delphine montrait de courage et d'énergie, autant Mme de Beauharnais se laissait aller à la crainte et au découragement ; elle passait sa vie à se tirer les cartes, à attendre un sauveur et à pleurer sur son sort. Elle était, du reste, extrêmement séduisante, sa tournure, ses manières, son parler avaient un charme inimitable, et dans la prison elle avait conquis tous les cœurs.

La liaison d'Alexandre et de Delphine ne devait pas être de longue durée. Voici l'événement qui vint brutalement mettre fin à leurs amours et plonger la malheureuse Delphine dans un nouveau désespoir.

La Terreur continuait ses ravages; sous la dictature de Robespierre les exécutions se succédaient sans interruption et devenaient chaque jour plus nombreuses ; ce n'étaient pas seulement les partisans de l'ancien Régime qui étaient frappés, mais les chefs de tous

les partis, même les plus avancés, tombaient l'un après l'autre ; Hébert, Fabre d'Églantine, Camille Desmoulins, Danton montèrent sur l'échafaud. Une loi du 22 prairial permit de condamner les accusés sans interrogatoire et sans témoignages, sur de simples preuves morales.

Pendant les dernières semaines de la Terreur, la vie dans les prisons de Paris devint beaucoup plus pénible ; aux Carmes, en particulier, les geôliers se montraient féroces, et les quelques adoucissements qu'ils accordaient généralement à leurs pensionnaires furent supprimés. Les détenus durent manger à la gamelle ; personne d'étranger ne pouvait plus les voir, et on leur interdisait à tous l'accès des cours et des jardins ; les geôliers leur racontaient avec complaisance qu'on y creusait des fosses, et qu'il allait y avoir un massacre général des prisons. Les malheureux s'attendaient à tout, et à chaque bruit insolite ils croyaient leur dernière heure arrivée.

Ce qui était vrai, c'est que Fouquier-Tinville, trouvant que les poursuites individuelles étaient trop lentes et ne fournissaient pas assez de victimes à la guillotine, « imagina ce que l'on appela des fournées, c'est-à-dire des affaires où une même accusation englobait une foule d'individus ».

Il y avait eu à la prison du Luxembourg une prétendue conspiration qui avait coûté la vie à près de deux cents prisonniers.

On eut alors l'ingénieuse idée d'*inoculer* toutes les prisons, c'est-à-dire de transférer dans chacune d'elles

un prisonnier du Luxembourg, qui serait censé faire de la propagande et organiser l'insurrection. Il fut fait ainsi à la Force, à Saint-Lazare, à Port-Libre, aux Madelonnettes et aux Carmes.

Conformément au programme, on prétendit qu'une conspiration avait été ourdie dans cette dernière prison, et une enquête eut lieu. Un prisonnier fut accusé d'avoir mal parlé de Robespierre, de l'avoir traité de « scélérat » et de « f....gueux », un autre de s'être procuré une échelle de corde pour s'enfuir s'il en trouvait l'occasion. C'était tout... et ce fut assez pour dresser une liste de quarante-neuf conspirateurs, « princes, marquis, comtes, anciens militaires, anciens constituants, nobles et prêtres ». Ils avaient voulu, paraît-il, « consommer les plus horribles attentats envers les représentants du peuple (1) ».

La veille du jugement, Beauharnais écrivait à sa femme ces lignes exaltées :

« Le 4 thermidor,
l'an II de la République une et indivisible.

« Toutes les apparences de l'espèce d'interrogatoire, qu'on a fait subir aujourd'hui à un assez grand nombre de détenus, sont que je suis la victime des scélérates calomnies de plusieurs aristocrates, soi-disant patriotes, de cette maison. La présomption de cette infernale machination me suivra jusqu'au Tribunal révolutionnaire, ne me laisse aucun espoir de te revoir, mon amie,

(1) WALLON, *le Tribunal révolutionnaire,* tome V.

ni d'embrasser mes chers enfants. Je ne te parlerai point de mes regrets ; ma tendre affection pour eux, l'attachement fraternel qui me lie à toi ne peuvent te laisser aucun doute sur le sentiment avec lequel je quitterai la vie, sous ces rapports. Je regrette également de me séparer d'une patrie que j'aime, pour laquelle j'aurais voulu donner mille fois ma vie, et que non seulement je ne pourrai plus servir, mais qui me verra échapper de son sein, en me supposant un mauvais citoyen. Cette idée déchirante ne me permet pas de ne te point recommander ma mémoire ; travaille à la réhabiliter en prouvant qu'une vie entière, consacrée à servir son pays et à faire triompher la liberté et l'égalité, doit aux yeux du peuple repousser d'odieux calomniateurs, pris surtout dans la classe des gens suspects. Ce travail doit être ajourné, car, dans les orages révolutionnaires, un grand peuple qui combat pour pulvériser ses fers, doit s'environner d'une juste méfiance et plus craindre d'oublier un coupable que de frapper un innocent. Je mourrai avec ce calme qui permet cependant de s'attendrir pour des plus chères affections, mais avec ce courage qui caractérise un homme libre, une conscience pure et une âme honnête, dont les vœux les plus ardents sont pour la prospérité de la République... »

« Alexandre DE BEAUHARNAIS. »

(1) SOREL, *la Prison des Carmes*. — WALLON, *le Tribunal révolutionnaire*, tome V.

Le même jour, on vint faire l'appel des accusés pour les faire comparaître devant le Tribunal ; quand Delphine vit passer devant elle l'amant qu'elle adorait et qu'elle ne devait plus revoir, elle éclata en sanglots et eut une crise affreuse de désespoir; Beauharnais, plein de calme, la consolait et il lui remit, en souvenir de lui, une bague arabe, qui portait un talisman ; elle la conserva toute sa vie (1).

Le lendemain, 5 thermidor, les accusés comparurent devant le Tribunal révolutionnaire.

Pour être plus expéditif le Tribunal supprima les interrogatoires, la défense, le serment des jurés, etc. ; il se contenta de s'assurer de l'identité des accusés. Trois furent acquittés et quarante-six condamnés à mort en bloc. Parmi ces derniers se trouvaient Alexandre de Beauharnais « ex-complice des trahisons de Custine », Salm, « ce prince allemand qui, sous le masque du patriotisme, n'était que l'agent caché de la coalition allemande contre la France », Monbazon, « frère de l'infâme cardinal », Champcenetz (2), le rédacteur des *Actes des Apôtres*, etc., etc.

Le jour même, les condamnés étaient conduits au supplice.

(1) Voir l'histoire du *Tribunal révolutionnaire,* par H. WALLON. Paris, Hachette, 1881.

(2) C'est lui qui demandait, en raillant, au président du tribunal, Coffinhal : « Pardon, président, est-ce ici comme dans la garde nationale ? Peut-on se faire remplacer ? »

CHAPITRE XVI

1794

Arrestation de M. de Malesherbes, de M. et de Mme de Rosambo, de M. et de Mme de Chateaubriand. — Leur exécution. — Delphine est amenée à plusieurs reprises à son domicile pour assister à l'examen de ses papiers. — Un des commissaires, Gérôme, s'éprend d'elle et la sauve de l'échafaud. — Dévouement de Gérôme pour Astolphe. — Le « Beau rosier », chanson de Mme de Sabran. — Le 9-Thermidor. — Mise en liberté de Mme de Beauharnais. — Delphine reste en prison. — Maladie grave d'Astolphe. — Nanette demande la mise en liberté de Mme de Custine. — Elle l'obtient.

Les infortunés, enfermés dans la prison des Carmes, n'étaient pas toujours sans nouvelles du dehors. Tantôt par les geôliers, tantôt par de nouveaux prisonniers, ils se trouvaient mis au courant des événements qui pouvaient les intéresser. C'est ainsi que Delphine apprit le triste sort d'amis qui lui étaient profondément chers, des seuls amis qui lui restaient en France.

On se rappelle qu'après la mort du Roi, Malesherbes avait immédiatement quitté Paris, et qu'il s'était retiré à la campagne avec ses enfants et ses petits-enfants. S'il croyait s'y faire oublier, il se trompait étrangement. Dans les premiers jours de décembre 1793, sa fille aînée et son gendre de Rosambo furent arrêtés et con-

duits à Paris; quelques jours plus tard, ses petits-enfants, M. et Mme de Chateaubriand, subirent le même sort. Enfin, lui-même, malgré les protestations des habitants de Malesherbes, fut déclaré suspect, et il alla rejoindre les siens dans la prison de Port-Libre, où ils avaient été enfermés.

Le gendre de M. de Malesherbes, Louis Le Pelletier de Rosambo, succomba le premier; il fit partie de la fournée des parlementaires et monta sur l'échafaud le 1er floréal an II (20 avril 1794).

Sa femme et toute sa famille allaient le suivre de près. Tous étaient accusés de conspiration contre la sûreté de l'État.

On se rappelle l'intimité qui existait entre la comtesse de La Rochefoucauld (la comtesse Alex) et Mme de Chateaubriand. Pendant ses séjours à Bruxelles, la comtesse entretenait une correspondance assez active avec son amie, et elle ne ménageait pas les railleries au nouveau régime. Ne lui écrivait-elle pas entre autres ces lignes imprudentes : « Je voudrais bien vous voir, ma chère petite, soustraite au pouvoir national ; vous vous trouveriez fort bien d'habiter un pays d'esclavage, où règnent encore le fanatisme et les préjugés, etc. »

Ces lettres, non signées, étaient surtout dangereuses pour celle qui les recevait.

Mme de Chateaubriand commit l'impardonnable légèreté de les conserver; on les trouva au cours d'une perquisition, et elles causèrent la perte de la jeune femme. C'est en vain qu'elle affirma que la cor-

respondance saisie n'avait eu lieu qu'entre femmes, et avant la loi qui la défendait, elle ne put échapper à son sort.

Elle fut condamnée à mort et exécutée le 3 floréal an II. Avec elle, et le même jour, périrent son mari, le marquis de Chateaubriand, sa mère, Antoinette-Thérèse de Rosambo, veuve depuis l'avant-veille, enfin son grand-père, le vénérable Malesherbes. Quand le vieillard traversa la cour du Palais, les mains liées derrière le dos, son pied heurta une pierre, il trébucha et dit en souriant à son voisin : « Voilà qui est d'un fâcheux augure, un Romain serait rentré chez lui. » Il avait soixante-douze ans (1).

Les duchesses de Grammont et du Châtelet, la princesse Lubomirska (vingt-trois ans), firent partie de la même fournée.

Certes Delphine fut émue en apprenant la triste fin d'une amie très chère qui lui rappelait tant de jours heureux et de fêtes joyeuses, mais elle n'avait pas le loisir de s'attendrir outre mesure, le même sort ne l'attendait-il pas, et n'était-elle pas destinée à rejoindre au premier jour les infortunés qui venaient de disparaître ?

A quoi bon s'apitoyer sur ceux qui meurent, quand mourir est le sort de tous. Qu'importait de succomber un jour plus tôt ou un jour plus tard ?

Pendant sa longue détention aux Carmes, Delphine

1. Arch. nat., W 349, dossier 703 *bis*. WALLON, *le Tribunal révolutionnaire*, t. III.

fut, à trois reprises différentes, amenée jusqu'à son domicile, rue de Bourbon, pour assister à la levée des scellés et à la visite de ses papiers. Ces formalités étaient une grande joie pour elle, car elles lui permettaient de voir Astolphe et de le serrer sur son cœur quelques instants.

C'est le 26 floréal an II que le Comité de sûreté générale chargea pour la première fois le Comité révolutionnaire de Bondy d'examiner les papiers de Mme de Custine et en sa présence. Se conformant à cet ordre, le Comité de surveillance de Bondy désigna pour remplir la mission trois commissaires, Chevallier, Feuilloys et Gérôme.

Le 29, les trois commissaires se rendirent à trois heures en fiacre à la maison d'arrêt; ils y prirent la prisonnière et la conduisirent à son domicile, où ils retrouvèrent d'autres commissaires de la municipalité. On perquisitionna dans tous les secrétaires, bureaux et armoires de l'appartement. On présenta à Delphine une foule de papiers, mais fidèle à son système de défense, elle déclara avec assurance n'en reconnaître aucun. Comme le nombre des pièces était considérable, on les plaça toutes dans un grand portefeuille qu'on mit sous scellés.

Heureusement pour Delphine, personne ne s'avisa d'aller regarder sous le canapé, où elle avait caché sa correspondance au moment de son arrestation, et cependant les commissaires poussèrent le zèle jusqu'à faire soulever les lames du parquet, et à briser un secré-

taire pour en découvrir la cachette. La perquisition fut longue et dura jusqu'à huit heures du soir. A cette heure seulement la prisonnière fut ramenée par les trois commissaires à la maison des Carmes.

Le 21 prairial, à cinq heures du soir, Delphine est extraite de nouveau de la prison et conduite à son domicile. Après lui avoir fait constater que les scellés sont intacts, les membres du Comité continuent l'examen des papiers. Ils trouvent des « actes de comédie et historiques contraires aux principes de la Révolution ». Plusieurs sont signés Elzéar. On demande à Delphine de qui sont ces pièces? Elle répond qu'elle l'ignore absolument. On lui demande quel est cet Elzéar et où il demeure? Elle répond qu'elle ne s'en doute pas. Elle déclare du reste ne reconnaître ni l'écriture ni la signature, et elle signe hardiment le procès-verbal.

Le 1er messidor Delphine est pour la troisième fois extraite de la prison pour assister à l'ouverture d'un portefeuille contenant des pièces et des lettres saisies chez elle. On lui présente des papiers signés Elzéar Sabran. Elle reconnaît que ce nom est celui de sa famille, mais, dit-elle, « l'orthographe n'y est pas », et elle affirme ne pas reconnaître l'écriture. On lui présente des lettres signées de l'abbé Gibelin et de l'abbé Devaux; elle avoue avoir connu autrefois des gens de ce nom-là, mais elle ignore complètement ce qu'ils sont devenus (1).

(1) Arch. nat. F^7 4658.

Pour la troisième fois Delphine est reconduite à la maison d'arrêt, sans que les commissaires aient découvert le fameux carton caché sous le canapé.

Ces visites et ces interrogatoires à son domicile eurent pour Delphine le résultat le plus inattendu. Parmi les trois commissaires de la commune, qui étaient chargés de prendre la jeune femme à la maison d'arrêt et de l'y ramener, se trouvait un maître maçon nommé Gérôme. Gérôme était jeune et ses profondes convictions républicaines ne l'empêchaient nullement d'être accessible au charme et à la beauté. Il fut touché de la grâce de Delphine, de sa détresse, de ses larmes, et il se jura à lui-même de tout faire au monde, même au risque de sa vie, pour ravir au bourreau la « belle aristocrate ». A partir de ce moment, Gérôme n'eut plus qu'une idée, sauver Delphine. Mais laissons la parole à Astolphe lui-même, qui a raconté cette étrange aventure.

« Gérôme avait un libre accès dans les bureaux de Fouquier-Tinville; là s'entassaient les papiers où se trouvait le nom de chaque détenu écroué dans les prisons de Paris. Ces feuilles passaient toutes dans un carton, où elles étaient empilées une à une par Fouquier-Tinville, qui les employait, à mesure et sans choix, pour fournir aux exécutions de la journée. Le nombre des feuilles se recrutait journellement de différents envois qui se faisaient de toutes les prisons de la ville. Naturellement les nouvelles feuilles étaient placées sous les anciennes. Gérôme savait où était le carton

fatal et, pendant six mois (1), il n'a pas manqué une seule fois de se rendre dans le bureau, à l'instant où il était sûr de n'être pas observé, pour s'assurer que la feuille sur laquelle était inscrit le nom de ma mère se trouvait toujours au fond du carton. Chaque jour il parcourait la liasse infernale jusqu'à ce qu'il eût retrouvé le nom de ma mère et la mettait au fond du carton ; il n'osait pas supprimer la feuille parce qu'on en savait le nombre. Une fois le nom de Mme de Custine se trouva le premier. Gérôme frémit, et le remit sous les autres (2). »

Gérôme ne se contenta pas de préserver Delphine, il fit plus encore. Pendant les premiers mois de la détention de sa maîtresse, Nanette avait pu vivre et faire vivre Astolphe en vendant peu à peu ses effets et tout ce qui lui appartenait ; mais il arriva fatalement un moment où elle ne posséda plus rien ; elle se trouva dans la plus affreuse détresse et il ne restait plus aux deux infortunés qu'à mourir de faim.

Gérôme ne put supporter l'idée de laisser dans une pareille misère l'enfant de celle qu'il aimait ; sous les plus ingénieux prétextes, et avec la promesse d'un secret absolu, il força Nanette à accepter de petites sommes d'argent, qui lui permirent de vivre jusqu'à la mise en liberté de sa maîtresse.

De toutes les passions qu'a inspirées Delphine, et Dieu sait si elles sont nombreuses, pas une ne fut aussi

(1) Astolphe se trompe ; il veut dire deux mois.

(2) *La Russie en 1839*, par Astolphe DE CUSTINE.

sincère et aussi désintéressée que celle de Gérôme. Homme du peuple, ardent révolutionnaire, il savait que tout le séparait de celle qu'il osait aimer sans oser le lui dire, qu'il n'avait rien à espérer, qu'elle ignorerait probablement toujours ses sentiments secrets, son attachement obscur et absolu. Et cependant cela ne l'empêcha pas de veiller sur elle, de se dévouer à elle et aux siens avec l'abnégation la plus complète. Le trait est assez rare et assez beau pour qu'on ne le laisse pas inaperçu.

Une des plus douces joies qu'éprouva Mme de Custine pendant sa longue détention lui fut causée par une chanson tendre et mélancolique qu'elle reçut un jour de Rheinsberg. Depuis des mois elle était sans nouvelles de sa mère et de son frère, qui n'osaient lui écrire de peur de la compromettre ; elle ignorait d'eux tout absolument et ne savait ce qu'ils étaient devenus. De son côté, Mme de Sabran vivait dans une atroce anxiété, s'attendant chaque jour à apprendre la mort de sa fille chérie. Elle en était réduite à parcourir dans les rares feuilles publiques, qui parvenaient en Prusse, la liste des prisonniers qui avaient péri sur l'échafaud ! Elle n'avait pas d'autre moyen de savoir si Delphine vivait encore !

Elle eut un jour l'ingénieuse idée d'envoyer à sa fille une chanson fort innocente, où elle lui faisait comprendre, en termes discrets, combien son sort cruel la touchait et combien elle espérait la revoir un jour.

Sur l'air de Jean-Jacques :
Je l'ai planté, je l'ai vu naître.

Est bien à moi, car l'ai fait naître,
Ce beau Rosier! Plaisirs trop courts!
Il a fallu fuir, et peut-être
Plus ne le verrai de mes jours!

Beau Rosier, cède à la tempête :
Faiblesse désarme fureurs;
Sous les autans courbe la tête,
Ou bien c'en est fait de tes fleurs!

Bien que me fis, mal que me causes,
Et ton penser s'offrent à moi;
Auprès de toi n'ai vu que roses,
Ne sens qu'épines loin de toi.

Étais ma joie, étais ma gloire!
Et mes plaisirs, et mon bonheur,
Ne périras dans ma mémoire :
Ta racine tient à mon cœur!

Rosier, prends soin de ton feuillage;
Sois beau, sois toujours vert,
Afin que voye après l'orage
Tes fleurs égayer mon hiver.

Enfin le 9-Thermidor arriva : la chute de Robespierre et son supplice marquèrent la fin de la Terreur, de cet horrible cauchemar. Quelques jours après les prisons étaient presque vides. Le Tribunal révolutionnaire fut supprimé, le Club des jacobins fermé, Dumas et Fouquier-Tinville montèrent à leur tour sur l'échafaud, juste récompense de leurs abominables crimes.

La première personne mise en liberté à la prison des

Carmes fut Mme de Beauharnais ; elle était intimement liée avec Tallien (1), et le célèbre proconsul s'empressa de la délivrer. Quand on vint lui annoncer qu'elle était libre, elle se trouva mal d'émotion et versa d'abondantes larmes ; ses compagnons d'infortune, qui appréciaient son charme et sa bonté, applaudirent à sa délivrance ; Mmes d'Aiguillon et de Lameth furent également rendues à la liberté presque aussitôt.

Tous les amis, tous les parents de Mme de Custine étaient dispersés, personne ne songeait à s'occuper d'elle ; Gérôme, qui lui avait été d'un si puissant secours, ne pouvait plus rien ; proscrit à son tour, comme ami de Robespierre, il avait dû se cacher au plus vite. Delphine, oubliée et abandonnée de tous, resta donc en prison.

Mais les règlements étaient moins rigoureux et Nanette put obtenir la permission de visiter sa chère maîtresse. Hélas ! les nouvelles qu'elle lui apporta étaient plutôt désolantes : Astolphe, atteint d'une fièvre maligne, venait de passer plusieurs semaines entre la vie et la mort, et il n'avait été sauvé que grâce aux soins et au dévouement de sa bonne. Mais il était encore dans un tel état de faiblesse qu'on ne pouvait songer à le faire sortir. Deux mois se passèrent ainsi, Na-

(1) Tallien (1769-1820) fut d'abord clerc de notaire, puis il se jeta dans la politique et fut soupçonné d'avoir provoqué les massacres de Septembre. Député à la Convention, il fut envoyé à Bordeaux, où il exerça la plus sanguinaire des tyrannies. Converti à des idées modérées par Mme de Fontenai, il contribua à la chute de Robespierre et joua pendant plusieurs années un rôle important.

nette venant presque chaque jour voir sa maîtresse.

Cependant Delphine se désespérait de rester en prison et de ne pouvoir embrasser son fils; il n'y avait pas de raison pour que cette situation douloureuse prît fin.

Nanette, qui ne savait qu'imaginer pour venir en aide à la prisonnière, eut alors une idée de génie. Son père avait été pendant de longues années employé à la manufacture de porcelaine de Niederviller. En 1793 la manufacture avait été confisquée avec les autres biens du général et les ateliers fermés. Une cinquantaine d'ouvriers, tous Lorrains, vinrent à Paris chercher de l'ouvrage, et parmi eux était le père de Nanette. Celle-ci imagina de faire signer à sa maîtresse une demande de mise en liberté, puis elle vint trouver son père et lui demanda de l'apostiller, ainsi que ses camarades, ce qu'ils firent avec empressement; Nanette alla remettre elle-même la pétition à Legendre, ancien boucher, qui présidait le bureau chargé de vérifier les demandes de mise en liberté.

Legendre, qui était plus occupé de fêter la dive bouteille que de songer aux détenus, jeta la pétition dans un carton ouvert, où reposaient déjà bien d'autres sollicitations du même genre, et il n'y pensa plus. La pétition aurait pu dormir encore de longs mois dans le carton, si un heureux hasard ne l'en avait fait sortir.

Un soir, le 13 vendémiaire, trois jeunes gens attachés à Legendre reviennent dans le bureau après un joyeux repas; ils n'ont pas de lumière et font mille folies dans l'obscurité; ils se poursuivent, bousculent

et font tomber les cartons, où se trouvent accumulées les pétitions. Un de ces jeunes fous, Rossigneux, déclare qu'il va ramasser au hasard une de ces feuilles volantes, et qu'il fera signer le soir même la liberté du détenu qu'elle concerne. Aussitôt dit, aussitôt fait. On apporte de la lumière, et l'on s'aperçoit que Rossigneux a pris entre mille la supplique de Mme de Custine, apostillée par les ouvriers de Niederviller. « Bravo, s'écrient les jeunes gens, nous allons donc délivrer la belle Custine, la seconde Roland. »

Legendre rentre à une heure du matin, complètement ivre, suivant sa coutume, et il signe tout ce qu'on veut.

Munis du précieux papier, les trois jeunes gens se précipitent aux Carmes, se font ouvrir les portes et conduire à la cellule de la prisonnière; mais celle-ci se refuse énergiquement à ouvrir, et à sortir au milieu de la nuit avec des inconnus. Ils reviennent le lendemain, à dix heures, et Delphine peut enfin quitter l'odieuse prison, où elle végétait depuis huit mois. On était au 17 vendémiaire.

La joie de la jeune femme en retrouvant Astolphe fut bien attristée par la douleur de voir son malheureux enfant dans le plus triste état de santé; le pauvre petit était encore sous le coup de la terrible maladie, qui l'avait mis aux portes du tombeau; il était resté « sourd et à moitié imbécile ».

La situation de Mme de Custine était vraiment affreuse. Son appartement avait été dévasté, pillé, ses meubles étaient encore sous scellés, elle n'avait plus

d'amis, plus de ressources et ne savait comment subvenir à son existence et à celle de son fils. Tant de souffrances, tant d'émotions violentes, finirent par venir à bout, non de son courage, mais de sa santé; elle succomba à la misère et tomba sérieusement malade de la jaunisse; elle resta alitée pendant près de cinq mois, soignée uniquement par la fidèle Nanette, et vivant de ressources dont elle ignorait la provenance; mais son état de maladie était tel qu'elle ne s'en souciait guère.

Quand elle fut enfin revenue à la santé, Delphine interrogea Nanette et celle-ci finit par lui avouer que, depuis six mois, elle faisait vivre la maison avec l'argent que Gérôme, du fond de sa cachette, lui envoyait chaque semaine, avec la recommandation expresse de n'en jamais rien dire. Elle lui apprit en même temps comment il lui avait sauvé la vie.

Mme de Custine profondément touchée de l'extraordinaire dévouement de cet homme qu'elle connaissait à peine et qu'elle croyait un de ses persécuteurs, fit tout au monde pour reconnaître les services si grands qu'il lui avait rendus. Elle l'aida à se cacher, puis, dès qu'elle le put, lui facilita les moyens de quitter la France et d'aller chercher fortune en Amérique (1).

(1) Gérôme revint en France sous le Consulat; il avait gagné en Amérique une petite fortune :

« Ma mère, écrit Astolphe, le traitait comme un ami; ma grand'mère de Sabran, revenue de l'émigration, le combla de marques de reconnaissance. Il n'a jamais voulu faire partie de notre société, il disait à ma mère : « Je viendrai vous voir quand « vous serez seule; lorsqu'il y aura du monde chez vous, je n'irai

Ce n'est qu'au mois de novembre 1794 que Mme de Sabran eut la joie d'apprendre que Delphine était enfin en liberté. M. de Dreux-Brézé était installé à Lausanne avec sa femme ; par un Suisse qui avait pu faire le voyage de Paris et qu'il avait chargé de rechercher Delphine, il apprit qu'elle avait enfin quitté la prison des Carmes. Il s'empressa de prévenir Mme de Sabran de cet heureux événement.

« pas, vos amis me regarderaient comme une bête curieuse ; vous « me recevriez par bonté, car je connais votre cœur. Mais je « serais mal à mon aise chez vous ; nous n'avons pas la même « éducation. Si j'ai fait quelque chose pour vous, vous avez fait « tout autant pour moi. Nous sommes quittes. » Ma mère est restée pour lui, en toute occasion, une amie fidèle et serviable ; on m'a élevé dans les sentiments de reconnaissance envers lui. Il est mort au commencement de l'Empire. » *(La Russie en 1839.)*

CHAPITRE XVII

Janvier-septembre 1795

Le chevalier Séguier obtient des nouvelles de Delphine et il les transmet à Mme de Sabran. - Projet de réunion entre la mère et la fille. — Elles se rencontrent à Zurich. — Visite à Lavater. — Appréciations d'Elzéar sur les lettres de Beauharnais. — Mme de Custine refuse de rester à l'étranger et veut revenir en France.

Mme de Sabran avait un cousin, le chevalier Maurice Séguier (1), qui, depuis plusieurs années, se trouvait à l'armée de Condé ; malgré la différence d'âge, ils avaient toujours eu beaucoup de sympathie l'un pour l'autre et ils échangeaient de temps à autre des lettres, où ils gémissaient sur le malheur des temps. En 1795 Séguier se trouvait avec ses troupes près de la frontière suisse, et il avait par suite quelques possibilités de recevoir des nouvelles de France ; les Suisses en effet obtenaient assez aisément des passeports, et il leur était facile de pénétrer en France, voire même d'aller jusqu'à Paris ; par leur entremise les émigrés pouvaient donc faire

(1) Armand-Louis-Maurice, baron Séguier (1770-1831), fils puîné d'Antoine-Louis Séguier, avocat général au Parlement de Paris. Il fut reçu aux pages de la Grande Écurie du roi le 24 mars 1783 ; il entra en 1787 dans les Dragons de Lorraine ; il émigra en 1791 avec sa famille, et servit dans l'armée de Condé jusqu'en 1797.

parvenir des lettres à leurs parents ou à leurs amis, et même accomplir certaines démarches délicates; l'intermédiaire évidemment courait quelques dangers, mais à prix d'argent on apaisait ses craintes et ses scrupules. Touché des angoisses de Mme de Sabran, qui depuis dix-huit mois n'avait pas eu la moindre nouvelle directe de sa fille, Séguier résolut de profiter de sa situation privilégiée pour tâcher de savoir exactement ce qu'était devenue Mme de Custine depuis sa sortie de prison, et où elle résidait. Un Suisse de ses amis partait pour Paris; il le chargea de rechercher la jeune femme et d'en rapporter à tout prix des nouvelles; pour lui donner le moyen de se faire reconnaître, il lui confia la dernière lettre qu'il avait reçue de Mme de Sabran; en voyant l'écriture de sa mère, Delphine comprendrait qu'elle avait affaire à des amis, et qu'elle pouvait parler à cœur ouvert.

Le brave Suisse, aussitôt dans la capitale, courut rue de Bourbon; mais Mme de Custine n'y était plus et on ignorait sa nouvelle adresse; enfin, après bien des recherches, des allées et venues inutiles, il finit par découvrir Delphine, rue Martel, nº 9, « chez le sieur Le Fève, au fond du faubourg Saint-Denis, entre la rue des Petites-Écuries et la rue Paradis ». Laissons Séguier raconter lui-même l'entrevue :

« A Mülheim, près Freybourg-en-Brisgaw,
ce 10 juin 1795.

« Bonne mère, soyez bien attentive : je vais vous parler de votre chère Delphine.

« Fâché de n'avoir pu jusqu'à présent que vous donner des nouvelles indirectes de votre fille, j'avais profité du voyage qu'un homme sûr faisait à Paris, tant pour mes affaires que pour celles de quelques-uns de mes amis, pour y ajouter celle, si intéressante pour moi, de vous procurer enfin des nouvelles certaines de cette pauvre délaissée, et j'avais donné ordre qu'on la cherchât dans tous les coins de la ville. Un long temps s'est passé sans que je reçusse des nouvelles de mon homme. Enfin hier il est arrivé. Je viens de faire huit lieues pour aller au-devant de lui. Je reviens tout essoufflé, et ma première occupation est de prendre la plume pour vous donner mot pour mot sa relation. Écoutez-le, c'est lui qui va parler :

« Muni de l'adresse que vous m'aviez donnée, je cours dans la rue de Bourbon, vis-à-vis l'ancien hôtel de Salm, et je m'enquiers de Mme Custine. Elle n'y était plus depuis longtemps. On me donne différentes adresses, où je pourrais trouver des renseignements. Je vais de porte en porte. Enfin je découvre qu'elle demeure rue Martel, n° 9. En deux sauts m'y voici. On me fait monter à un premier étage, on m'ouvre; j'entre dans un bel appartement où trois jolies dames assises étaient à causer.

« — Quelle est madame de Custine?

« — C'est moi », dit une d'entre elles, la plus charmante.

« Peste, monsieur, vous avez de jolies connaissances. Très jolie, sur mon honneur, si fraîche, si blanche!

la pauvre malheureuse, pourtant il y a quelque temps qu'elle était encore en prison. Mais à présent tranquillisez-vous : elle est là, retirée chez une amie, qui en a le plus grand soin, chez qui elle est en sûreté. Mais continuons notre récit.

« — Qu'y a-t-il pour votre service, me dit-elle?

« — Je voudrais vous parler un moment en particulier.

« — Vous pouvez parler, monsieur, il n'y a personne ici de trop : ces dames sont mes amies.

« — Permettez cependant, madame, que je ne confie ce qui m'amène qu'à vous.

« — Volontiers donc. »

« Et elle passa avec moi dans une chambre voisine. Seul avec elle, je ne lui dis mot. Je roulais seulement dans mes doigts le morceau de la lettre de sa mère que vous m'aviez confiée; elle l'aperçoit, le reconnaît, se jette dessus, l'arrache, et à peine fut-elle assurée que ses yeux ne l'ont point trompée, elle la colle à sa bouche, et puis voilà la bonne pauvre petite femme qui se met à fondre en larmes. Oh! monsieur, cette fille-là aime bien sa mère. J'étais si attendrie de la voir; je le suis encore d'y penser.

« — Où est-elle, ma mère? me dit-elle.

« — A Rheinsberg, chez le prince Henri.

« — Et mon frère?

« — Il est aussi avec elle.

« — C'est de sa part que vous venez?

« — Oui, un de mes amis, plus rapproché qu'elle des

frontières, m'a chargé de passer chez vous pour lui rapporter de vos nouvelles.

« — Elle se porte bien, n'est-ce pas, elle et mon frère?

« — Oui, tous deux se portent bien; et là-dessus les larmes se sont mises à recouler de plus belle.

« — Croyez-vous qu'il me serait bien difficile de traverser la France et l'Allemagne pour aller la voir?

« — Rien de plus aisé, madame : nous partirons ensemble; vous passerez pour ma femme, vous arriverez à Brisgaw, vous trouverez là M. le chevalier Séguier, qui se fera certainement un plaisir de vous accompagner jusqu'à Rheinsberg ».

« Bref, cet arrangement allait se conclure, lorsqu'elle a réfléchi que ses affaires pourraient souffrir de ce voyage. Elle travaille avec succès à rentrer, au nom de son fils, dans les biens de son malheureux mari et de son beau-père. Durant son absence, il pourrait s'élever quelques difficultés. J'ai alors proposé de remettre ce voyage à quelque temps, que durant cet intervalle on pourrait prévenir Mme de Sabran, qui se rendrait à Lausanne, qu'alors Mme de Custine se mettrait aussi en route pour le même endroit, et que la réunion tant désirée pourrait s'effectuer. Elle a approuvé le projet. Ainsi c'est à vous maintenant, monsieur, à le communiquer à Mme de Sabran et à faire fixer les époques. »

« Que dites-vous de ce projet, madame? Refuserez-vous le baiser maternel à une pauvre fille, qui n'a plus

ni parents, ni frère, *ni mari* pour l'embrasser? Faites-moi passer vos ordres. Elle les recevra bientôt. Je me suis conservé les moyens de communiquer avec elle. »

En même temps qu'elle recevait de Séguier cette lettre, qui était si bien de nature à apaiser ses préoccupations, Mme de Sabran apprenait une autre nouvelle qui n'était pas moins faite pour la réjouir et lui donner de grandes espérances. La paix de Bâle venait d'être signée, et la cessation des hostilités entre la France et la Prusse allait rendre possibles les communications entre les deux pays.

Mme de Sabran, ravie, s'empresse d'écrire à sa fille, mais elle n'ose laisser éclater sa joie, on sent combien elle y met de prudence, combien elle mesure tous les termes de sa lettre, pour ne pas compromettre celle à qui elle est destinée :

« Juin 1795.

« Après tant d'inquiétudes et de souffrances, mon enfant, je profite du retour de la sagesse et de l'humanité pour t'embrasser, quoique de bien loin encore. Puissent mes vœux être exaucés de ceux à qui je les adresse! Pour te revoir avant de mourir, trois cents lieues et la guerre entre une mère et une fille étaient une terrible barrière; mais heureusement la paix vient de lever une partie des obstacles, et j'espère qu'elle lèvera bientôt tous les autres, et que j'aurai le bonheur de te serrer encore dans mes bras. Tu penses bien que ma tendresse était trop inquiète pour n'être pas ingé-

nieuse à me procurer de temps en temps quelque certitude sur ton existence; ne fût-ce que par les papiers publics, où j'ai pu quelquefois suivre tes traces.

« Mais toi, ma fille, tu ne sais peut-être pas que je suis toujours chez ce bon prince Henri, si ami de tous les Français que je pouvais me faire illusion, et me croire encore quelquefois dans ma chère patrie. Il veut bien joindre une lettre à la mienne pour te montrer qu'il se souvient encore de toi et qu'il me continue toujours le même intérêt. C'est à lui qu'on doit la paix, et c'est à la paix que je devrai peut-être le bonheur de te revoir. Tu sais avec quelle grâce il m'a sollicité de venir chez lui dans des temps moins fâcheux; mais tu ne sais peut-être pas les soins qu'il m'a prodigués dans les longues souffrances, qui m'ont empêché de retourner dans ma patrie, quand cela était encore possible. L'adoucissement du gouvernement et les excellentes intentions de ceux qui sont à la tête des affaires font renaître au fond de mon cœur la plus douce des espérances, celle que l'une de nous deux obtiendra la permission d'aller embrasser l'autre.

« Adieu, mon enfant, si ma lettre te parvient, réponds-moi par les commissaires français, qui voudront sûrement bien faire passer ta lettre au ministre de Prusse. Ton frère t'aime tendrement, ainsi que ta bonne mère. Il viendra donc un moment, je l'espère, où je te serrerai contre mon cœur, où les larmes que je verserai, seront des larmes de joie! »

A partir de ce moment Delphine n'eut plus qu'une

idée, revoir sa mère, sa mère chérie, le plus vite possible. Mais comment faire, comment la rejoindre? Mme de Sabran, qui n'était pas animée d'un moindre désir, offrait de faire la moitié du chemin et de se rapprocher des frontières de France. Ne pouvait-on se donner rendez-vous à Bâle, par exemple?

La chose paraissait fort simple en apparence, mais en réalité elle offrait de sérieuses difficultés. Delphine ne pouvait sortir de France sans un passeport, or elle portait un nom trop célèbre pour qu'on le lui accordât aisément.

M. de Dreux-Brézé, qui résidait à Lausanne, voulut de son côté venir en aide à sa belle-sœur, et il obtint à prix d'argent deux faux passeports suisses, l'un pour Delphine, l'autre pour Nanette et Astolphe, mais Mme de Custine avec raison refusa d'en faire usage (1). Elle ne voulait faire qu'un voyage légal, qui ne pût nuire en rien à sa situation et aux justes réclamations qu'elle avait déjà adressées au gouvernement pour rentrer en possession de ses biens confisqués : il lui fallait donc un passeport donné par le Comité de salut public, et elle s'efforça de l'obtenir; heureusement pour elle, elle avait retrouvé quelques amis, elle les fit agir, et elle fut enfin autorisée à aller prendre les eaux de Baden, près de Zurich.

(1) Les passeports et un voyage à Paris que M. de Dreux-Brézé avait fait faire, avaient coûté 1 696 livres 11 deniers. Il les réclama à Mme de Sabran, en la priant de lui écrire rarement parce qu'il était dans une telle gêne qu'il avait de la peine à payer les frais de poste.

Dès qu'elle fut en possession de la précieuse pièce, elle fit ses préparatifs de départ. Malheureusement le passeport était pour elle seule, et elle ne pouvait emmener ni Astolphe ni Nanette; elle prit alors le parti de les conduire tous deux à Niederviller, qui était sur sa route, et de les y laisser pendant son absence. Puis elle écrivit à sa mère pour lui donner rendez-vous à Klosterheilbronn, qui ne se trouvait pas trop loin de la frontière.

Vers la fin de juillet, Mme de Sabran apprend que sa fille est en route pour Niederviller; elle fait en hâte ses préparatifs et elle part avec Elzéar, pour Baireuth, puis pour Anspach, où ils font un assez long séjour, attendant toujours une lettre qui doit les fixer sur le jour de la réunion. Mais cette lettre n'arrive pas, et les voyageurs s'impatientent et se désolent. Ils devraient cependant être au comble de la joie, mais ils ont tant souffert depuis cinq ans, ils ont passé par de si cruelles et de si terribles épreuves, qu'ils ne peuvent plus croire au bonheur ni à un événement heureux; ils se consument dans l'anxiété et la crainte, prévoyant toutes les catastrophes, même les plus invraisemblables.

Enfin, de guerre lasse et ne pouvant contenir leur impatience, ils partent pour Klosterheilbronn où est le rendez-vous; là sûrement ils auront des nouvelles, et peut-être même Delphine les y attend-elle déjà.

Hélas! à Klosterheilbronn, ils ne trouvent ni lettre, ni Delphine!

Mme de Sabran est au désespoir : il n'y a pas à en

douter, sa fille n'a pu passer la frontière! Mais qu'est-elle devenue? A-t-elle été arrêtée? à quelle nouveau désastre faut-il s'attendre?

Enfin, après quelques jours de pénible anxiété, arrive une lettre de Séguier, qui remplit de joie le cœur de la bonne mère. Delphine, après bien des traverses, est arrivée à Bâle; il l'a vue, il lui a parlé, elle est plus délicieuse que jamais!

A Mme de Sabran, à Klosterheilbronn,
par Anspach.

Franconie.

(Monsieur le maître de poste d'Anspach est prié très instamment de faire passer tout de suite cette lettre.)

« Si vous n'êtes pas encore en route pour venir à Bâle, que votre premier cri en ouvrant cette lettre soit pour qu'on mette les chevaux à votre voiture; votre Delphine est ici, je viens de la voir, fraîche, jolie, c'est un véritable ange échappé de l'enfer; enviez donc mon bonheur, et venez s'il est possible être plus heureuse que moi.

« Figurez-vous que j'arrive ici, ne me doutant de rien, plein du chagrin que me donnaient les inquiétudes de vos dernières lettres. Je comptais faire partir un exprès qui eût été bien lent à me rassurer; à peine arrivé, on me dit que Mme de Custine est dans la même auberge où je me trouve, à quatre pas de moi...

« Arrivez donc au plus tôt. Peut-être ne sera-t-elle

déjà plus à Bâle, mais une lettre laissée à la *Cygogne* (1) dans cette ville vous apprendra où vous la trouverez. »

En recevant la lettre de Séguier, Mme de Sabran ne perd pas une seconde ; elle quitte en hâte Klosterheilbronn, et accourt à Bâle, le cœur inondé de joie. Là, nouvelle déception ; sa fille n'est plus à la *Cygogne,* elle a dû abandonner Bâle précipitamment : son passeport en effet portait qu'elle se rendait à Baden, et les autorités avaient exigé qu'elle quittât la ville.

Grâce cependant à l'intervention d'un ami puissant, le célèbre Lavater (2), qui habitait Zurich et avec lequel Mme de Sabran était liée depuis de longues années, Delphine avait obtenu l'autorisation de se rendre dans cette dernière ville et d'y résider en attendant sa mère.

Fort heureusement, Séguier, avant de rejoindre son régiment, avait laissé à la *Cygogne* une courte lettre dans laquelle il informait Mme de Sabran de la nouvelle résidence de sa fille.

Mme de Sabran et Elzéar prennent à peine le temps de se reposer quelques heures à Bâle, et ils remontent

(1) L'auberge de la Cygogne, avec son enseigne, existe encore, mais elle est devenue l'hôtel de la Cigogne ; elle est située dans le bas de la ville, presque sur le bord du Rhin.

(2) Lavater, pasteur protestant, né à Zurich en 1741, y mourut en 1801 des suites d'une blessure qu'il reçut en 1799, lors de la reprise de Zurich par les Français. Passionné pour le merveilleux, il crut à tous les thaumaturges et à tous les charlatans de son temps, Cagliostro, Mesmer, etc. ; il croyait surtout en lui-même, et sa croyance était partagée, car on faisait pour le voir et pour le consulter de véritables pèlerinages. Il était d'une grande bienfaisance. Il écrivit beaucoup ; son principal ouvrage a pour titre : *Essais physiognomiques*.

en voiture pour gagner Zurich. Enfin ils arrivent, morts de fatigue, mais soutenus par l'idée de revoir leur chère Delphine. Ils descendent à l'auberge de l'*Épée* (1), demandent Mme de Custine, se précipitent dans une chambre qu'on leur indique au premier étage, et ils tombent dans les bras de celle qu'ils avaient cru ne jamais revoir. Tous trois sanglotaient éperdument, s'embrassaient, se serraient sur leur cœur, il leur était impossible d'articuler un mot. Enfin quand Mme de Sabran peu à peu reprit ses sens, elle ne put retenir cette exclamation en regardant Delphine : « Mon Dieu! ma fille, que tu es belle! »

Ce que furent les premiers jours de la réunion, on peut aisément le deviner; avoir vécu quatre années, mille siècles, s'attendant chaque jour, à chaque heure, à chaque minute, à recevoir la fatale nouvelle, à apprendre la mort atroce d'un être chéri, et le revoir vivant, le tenir dans ses bras, pouvoir oublier cet affreux cauchemar qui empoisonnait la vie, quelle joie, quel délire! Ces trois malheureux êtres, qui avaient si cruellement souffert, ne pouvaient croire à la réalité de leur bonheur; ils s'imaginaient par moment vivre un rêve dont le réveil serait horrible.

Les questions succédaient aux questions et Delphine dut reprendre vingt fois le récit des heures atroces qu'elle avait passées, le récit du martyre de son beau-

(1) L'auberge de l'Épée, devenue l'hôtel de l'Épée, est située dans le centre de la ville ; elle existe toujours avec son enseigne parlante.

père, de son infortuné mari, de tous les dangers qu'elle avait courus pendant sa longue détention, enfin du dévouement de Gérôme, auquel elle devait la vie. Mme de Sabran, Elzéar, ne se lassaient pas de l'entendre raconter ces heures terribles. A chaque instant ils pleuraient de bonheur, chaque mot, chaque phrase, provoquait un redoublement de larmes, mais des larmes de joie : « Ce fut peut-être, dit Astolphe, le moment le plus heureux de la vie de ma mère. »

En apprenant que Mme de Sabran et Delphine étaient réunies, Séguier écrivait à sa cousine :

« A Mulheim, ce 27 août 1795.

« Enfin vous devez être auprès de votre Delphine; voilà vos tourments, vos inquiétudes à leur fin, et en dépit de tous les capucins du monde, vous vous êtes écriée avec Rousseau : « Puissances du ciel, vous « m'avez donné une âme pour la douleur, donnez-m'en « une pour la félicité ! » Que ne suis-je là, dans un petit coin, pour partager votre bonheur, sans toutefois avoir l'indiscrétion de m'y mêler. Je vous y regarderais comme dans un ciel ouvert, j'y jouirais de votre présence comme nos dévotes disent que nous jouirons un jour de la présence de la divinité ! Heureux par la seule contemplation et me gardant bien, moi profane, moi animal encore à moitié terrestre, d'en approcher de trop près. »

Le ton dithyrambique dont Séguier faisait usage

pour écrire à sa cousine pourrait paraître surprenant, si nous ne mettions le lecteur au courant de ce qui s'était passé lors de la rencontre à Bâle de Delphine et du bel officier de l'armée de Condé. La jeune femme avait produit son effet ordinaire : Séguier, ébloui, charmé, s'était senti frappé au cœur et invinciblement entraîné ; il n'avait pas caché du reste à l'aimable voyageuse l'impression profonde qu'elle avait faite sur lui. Aussi à partir de ce moment le verrons-nous se montrer pour Mme de Sabran l'ami le plus attentif, et entretenir avec elle une correspondance suivie, où il ne sera jamais question que de Delphine et de son irrésistible charme.

Mme de Sabran et Delphine allèrent remercier Lavater, qui leur avait si grandement facilité leur réunion; de plus, Delphine avait à lui remettre une lettre d'un aventurier péruvien, Miranda (1), qu'elle fréquentait à Paris. En apercevant Mme de Custine, le grand philosophe se montra d'une étonnante perspicacité : il ne put s'empêcher de pousser un cri, et se tournant vers Mme de Sabran, il lui dit : « Ah! madame, que

(1) Miranda, aventurier péruvien, eut pour pensée dominante l'affranchissement de ses compatriotes; il prit du service successivement en Russie, en Angleterre et en France; il fit, sous les ordres de Dumouriez, les campagnes de 1792 et 1793. La levée du blocus de Maëstricht, dont il était chargé, la perte de la bataille de Nerwinde, attribuée à ses fausses manœuvres, et surtout la chute des Girondins, qui étaient ses amis, le firent décréter d'accusation ; il fut pourtant acquitté. Incarcéré de nouveau au 18-Fructidor, et condamné à la déportation, il réussit à s'échapper. Il mourut dans les prisons de Cadix en 1816, après avoir, pendant plusieurs années, fait la guerre aux Espagnols dans l'Amérique méridionale.

vous êtes une heureuse mère! Votre fille est transparente, jamais je n'ai vu tant de sincérité; on lit à travers son front! »

L'entrevue fut charmante; Lavater accueillit avec joie ses visiteurs, il leur fit promettre de revenir souvent le voir, et il assura Delphine qu'il lui remettrait prochainement une réponse pour Miranda. Quelques jours après il lui envoyait la lettre promise, qui était accompagnée de cet étrange billet :

« Zurich, 1795.

« Je ne peux qu'écrire deux mots à l'aimable Custine-Sabran, parce que ma santé ne me permet pas d'écrire beaucoup.

« C'est assez de lui dire que sa bonté, naïveté, modestie, la clarté de son âme, la sérénité de son être me la fait aussi estimable qu'aimable.

« Restez toujours sœur-amie-Custine, cet enfant mâle, droit, bon, égal à toi, et le bon génie qui t'a guidée jusqu'ici ne te quittera jamais.

« Je respecte tous les individus que Dieu a respectés par une manière de les conduire toute singulière; mon respect s'augmente, à raison qu'ils savent respecter Dieu, qui les a conduits si singulièrement.

« Vous m'avez apporté une lettre de Miranda, j'en suis flatté. C'est un homme qui enferme un monde d'hommes en soi. Que la nation (je voudrai dire *espriteuse,* parce que le mot *spirituelle* n'exprime pas ma

pensée) ne rejette ce monde, ou un monde d'esprit et d'énergie avec lui!

« Je vous prie de lui faire parvenir, d'une manière sûre, ce billet, qui ne contient rien digne de son attention, mais qui est au moins un témoignagne de mon attention et de mon respect pour lui (1). »

Mme de Custine vivait avec son frère dans une intimité trop confiante pour qu'elle ne lui fît pas le récit de ses amours dans la prison des Carmes. Elle lui raconta tout et poussa même la confiance jusqu'à lui remettre, pour qu'il les lût à loisir, les lettres enflammées, brûlantes qu'elle avait reçue de son amant.

Elzéar exalté par les récits de sa sœur, enthousiasmé par les passages qui le concernaient, et par les éloges dithyrambiques de Beauharnais, crut devoir en prendre

(1) Voici la lettre que Delphine était chargée de remettre au général Miranda :

« Je n'espérais pas l'honneur et le plaisir de recevoir par la main de Custine-Sabran une lettre de Miranda. Vous m'étiez d'abord présentissime à mon âme, homme qu'on ne peut jamais oublier.

« Quelle âme, la bonne Custine que la providence a honorée par tant de malheurs!

« Et vous, homme énergique, vous vous soutenez encore dans les tourbillons des révolutions, d'intrigues et de cabales.

« Restez toujours vous-même, et vous serez toujours grand et immobile.

« Finissez une fois, par la supériorité de votre génie, la guerre, et faites trembler tous ceux qui ne veulent que faire trembler. *Nil intentatum relinque,* pour faire revenir la paix.

« Ma santé ne me permet pas de m'entretenir plus longtemps avec vous.

« Vous aurez mille amis plus forts, mais aucun plus sincère admirateur que moi. »

copie; il fit plus encore, il y ajouta des annotations de sa main, et les remit à sa sœur, avec les originaux des lettres.

Les réflexions d'Elzéar sont si étranges, si stupéfiantes, que nous croyons devoir les donner en entier; elles montreront mieux que nous ne pourrions le faire l'étonnante mentalité de ce jeune homme et sa surexcitation maladive. Il est vrai que dans la circonstance Beauharnais lui avait singulièrement montré la voie. Voici les réflexions d'Elzéar sur la première lettre du général (1) :

« Ma sœur, je suis touché jusqu'au fond de l'âme, en lisant les expressions dont se servit ton amant pour te parler de moi, en voyant les illusions qu'il se faisait, d'après les traits dont m'avait peint à ses yeux ton aveugle tendresse. L'amour enchérissait encore sur l'amour fraternel pour me peindre avec avantage, il ne voyait que ton frère.

« Sans doute, dans le premier moment, la différence d'opinion et de parti m'en eût éloigné. Sans doute sa réputation, en tout genre, m'eût fait frémir de ton imprudence d'avoir commis la tienne et ton bonheur à cet homme; ainsi peut-être l'aurais-je méconnu et fui toute ma vie. Mais à présent que tu m'as prouvé que c'était l'être selon ton cœur, que je lui devais de t'avoir fait goûter le bonheur à l'ombre même de l'échafaud; à présent que tu m'as fait lire son cœur dans ses lettres,

(1) Voir les lettres d'Alexandre de Beauharnais, chap. xv, p. 234.

je lui rends toute la justice que son amour mérite. Il t'aimait véritablement.

« Oui, Delphine, c'était là peut-être le seul être digne de toi; quand on l'a trouvé une fois, comment peut-on espérer rencontrer le second de cet être unique, et comment se contenter à moins? Comment même avoir le désir, le pouvoir de le chercher? Tout autre choix, en faisant écrouler l'édifice romanesque dont ta jeune tête s'est entourée, te livrerait subitement à l'amertume des remords, en te privant du seul bonheur qui reste à ta vie, de la volupté des regrets et des souvenirs, qu'il changerait en poison. Et quel amant assez présomptueux oserait être le rival de l'amant qui n'est plus? Delphine, tu es forcée de convenir qu'après l'amour d'Alexandre, tout autre amour serait de la dégradation. Ne me soupçonne pas du désir de pénétrer tes secrets, — ce serait t'offenser, puisque tu m'as cent fois juré que tu n'en avais point pour moi, — ni de l'orgueil de te donner des conseils. Je ne fais sans doute que répéter ceux de ton cœur, et ne crois-tu pas que c'est lui qui te parle encore, quand tu entends la voix de ton frère? Elle retentira dans l'avenir pour te rappeler ton Alexandre.

« L'intérêt qu'Alexandre m'inspire, m'anime aussi. Vivant, il ne pouvait supporter l'idée de ton inconstance la plus éloignée après sa mort; mais aujourd'hui, délivré du joug mortel, tu juges qu'il a dépouillé avec son corps toutes les passions terrestres. Son amour existe, parce qu'il n'était autre chose qu'une accélé-

tion du mouvement de son âme, mais sa jalousie n'a pu le suivre dans l'éternité. Il voudrait te rendre heureuse, et non te tyranniser; il n'est plus jaloux de ton amour, il l'est toujours de ton bonheur. Il conçoit qu'à ton âge, tourmentée du vide de l'amour, gâtée par l'habitude d'être aimée, tu sentes le besoin d'attachement. Son seul désir est donc que son amour te serve à jamais de point de comparaison et de pierre de touche, pour juger du véritable, et ne point te laisser tromper. Tu ne peux être heureuse, à moins de retrouver dans un autre être le cœur, l'esprit, le charme, les grâces d'Alexandre. Alors tu ne lui feras pas d'infidélité Ce sera ce qui te charmait en lui, qui te charmera dans un autre; ce sera toujours Alexandre que tu aimeras, et peut-être son âme obtiendra-t-elle du Dieu de bonté d'animer un autre être pour recommencer ton bonheur. Ce sera le mot de l'énigme du sentiment que tu éprouveras, sans pouvoir te l'expliquer. Mais jusque-là souffre, attends avec patience, ou plutôt jouis avec paix de ce qui te reste.

« Ah! crois la fatale expérience de ton frère. Rien ne le consolera jamais de n'avoir pas concentré son bonheur dans la fraîcheur de ses sensations, dans le charme de ses rêves, dans la douceur de la mélancolie, et d'avoir attendu de sa sensibilité un autre bonheur qu'elle-même. »

La seconde lettre était accompagnée d'une invocation à Beauharnais lui-même :

« Oui, Alexandre! je te le jure à la face du ciel et

sur l'autel de mon cœur, touché du sentiment que ma sœur t'inspirait pour moi, et des expressions que l'amour te dicta pour les peindre, je ferai tous mes efforts pour l'empêcher de t'oublier. Hélas! tu n'es plus qu'une ombre vaine, ou plutôt tu es un esprit divin. La noire mélancolie déploie sur moi ses ailes lugubres, quand je pense que la main qui a tracée cette lettre et le cœur où elle fut puisée, sont en poussière, et Delphine pourrait t'oublier! Tu pourrais t'anéantir aussi dans le cœur de Delphine! Elle pourrait donner un rival..., un vainqueur à ton souvenir! Non..., elle ne serait plus ma sœur..., elle n'eût pas été digne de t'aimer.

« Delphine! Alexandre n'est plus, et celui qu'il a chargé de plaider sa cause ne tardera pas de cesser d'être. Tu ris : on me croit loin du terme. Moi seul j'ai la conscience de ma mort. Sans apparence de danger, une langueur mortelle m'entraîne au tombeau. Quand le hasard te fera rencontrer ces mots, peut-être ne serai-je déjà plus. Ah! puissent-ils n'être jamais pour toi des reproches! Puisses-tu ne jamais rougir entre les tombes de ton frère et de ton amant! »

A la lecture des annotations d'Elzéar, Delphine crut devoir prendre la plume à son tour pour lui ouvrir son cœur, et lui dépeindre le singulier état d'âme dans lequel elle se trouvait :

« J'ai lu avec sensibilité et reconnaissance, mon ami, ce que tu as mis sur une lettre de mon Alexandre. J'ai baisé vos deux écritures réunies et mes larmes les

ont inondées. Tu m'as rendu encore plus chères les lettres de mon Alexandre, en y joignant tes sentiments pour lui, pour moi. Ce que tu dis de ton expérience a retenti douloureusement dans mon cœur. L'idée que tu es malheureux, et par ton cœur, était la plus pénible à entrevoir. Dissipe ou calme ce tourment, car cette idée me rongerait le cœur, une fois séparée de toi. Je connais si bien ce malheur que tu me trouverais à ton unisson, et nous nous convenons si bien que ce point de rapprochement nous lierait encore davantage.

« Tes conseils, tes réflexions sages et tendres ont pénétré mon cœur, mais ne lui ont rien appris. Si je suis si malheureuse, c'est que je sens que ma faculté aimante est usée, que je ne suis plus susceptible que de sentiments passagers, qui salissent le cœur et ne rendent pas heureux. J'ai besoin d'aimer, et je ne peux plus aimer. Je crois que c'est assez rendre hommage à mon Alexandre et à sa mémoire. Oh! oui, il est dans mon cœur, il le remplit tout entier : les autres sont à peine dans ma tête. Sois donc tranquille : il ne sera jamais remplacé que par sa véritable image, et tu sais comme moi qu'on ne rencontre pas dans sa vie deux Alexandre. »

Mme de Sabran, Delphine, Elzéar, malgré la joie immense qu'ils éprouvaient de leur réunion, ne goûtaient pas un bonheur complet ; souvent une ombre venait assombrir leurs fronts et gâter leurs plus douces joies. C'est que le bonheur dont ils jouissaient n'était qu'éphémère, ils le savaient bien; un jour ou l'autre, il faudrait de nouveau se séparer et recommencer la même

vie troublée, angoissante, en proie à toutes les inquiétudes. Ils n'osaient aborder ce sujet qui les torturait, mais l'idée de la séparation prochaine et inévitable les hantait, et ils avaient dans l'âme cette préoccupation constante.

Delphine se décide enfin à écrire à son frère pour lui parler de son secret désir, et lui faire une discrète allusion à un retour en France, qui les réunirait tous et leur rendrait la douce intimité d'autrefois.

« Ton cœur n'est pas plus heureux que le mien : nous sommes sans intérêt, sans plaisir, sans bonheur. Nous nous aimons, nous serions bien ensemble, et cependant il faut nous quitter. Conserve au moins le désir continuel de venir me rejoindre. Que ce soit là tes pensées les plus habituelles. Ce qu'on veut bien, finit toujours par se faire et, comme je crois que tu voudras bien, j'emporterai dans mon cœur la ferme espérance que quelque jour nous nous réunirons pour ne plus nous quitter. Jusque-là, écris-moi, non pour m'écrire, mais pour causer avec moi, pour me dire tout ce qui t'occupera, tout ce qui se passera dans ton cœur. Tu n'as pas le besoin de la confiance; c'est que tu n'en connais pas le bonheur. Que je me trouverais heureuse de te le faire connaître ! Mais bientôt la distance, l'absence nous rendront peut-être encore étrangers l'un à l'autre. Oh! mon ami, il ne tient qu'à toi de les braver! C'est à ton cœur que je m'en rapporte. Compte sur le mien pour me rappeler à toi le plus que je pourrai. Tu connais jusqu'à mes plus secrètes pensées :

connais aussi et n'oublie jamais la tendresse que je te porte, et que rien n'aura jamais le pouvoir de détruire. »

Mme de Sabran, mise au courant par Elzéar des insinuations de sa sœur, finit enfin par aborder un jour le sujet qui lui tenait tant au cœur, et causer avec Delphine de ses projets d'avenir. Elle lui dit qu'elle ne voyait pas le calme revenu en France, qu'elle craignait de nouvelles menaces, de nouvelles catastrophes, et qu'il lui paraissait de la plus stricte sagesse de ne pas rentrer dans un pays où l'on pouvait encore courir de si grands dangers. Il serait si simple de faire revenir Astolphe et de s'installer tous ensemble, dans quelque joli coin d'Allemagne, où l'on vivrait en famille, pauvres et ignorés, mais heureux et contents. Pourquoi courir au-devant de nouvelles catastrophes, quand on pouvait si facilement les éviter?

Delphine objectait, non sans raison, que si elle quittait la France, elle n'y pourrait plus revenir, et qu'elle perdrait irrémédiablement le peu qui lui restait de fortune, car ce serait renoncer à jamais à rentrer dans les biens qui avaient été confisqués. Le pouvait-elle? Avait-elle le droit, par pusillanimité excessive, de ruiner Astolphe? Elle ne le croyait pas.

Et puis sa mère ne se faisait-elle pas illusion sur la situation en France? Elle était meilleure qu'elle ne le supposait, et il ne fallait pas juger de l'avenir par les drames d'un passé, qu'on ne reverrait certainement plus. Si sa mère était raisonnable, c'est elle au contraire qui reviendrait dans sa patrie.

Il est étrange de voir combien Delphine, malgré les dangers qu'elle a courus, malgré l'effondrement de sa fortune, malgré les catastrophes dont elle et les siens ont été victimes, garde peu rancune au régime qui l'a si cruellement et si injustement frappée; elle lui pardonne, et en dépit de tout, elle reste invinciblement attachée aux principes de la Révolution. Et cet état d'esprit, au moins curieux, n'est pas isolé, il en est de même chez beaucoup de ses contemporains.

Les préoccupations de Mme de Sabran et son appréhension de rentrer en France n'étaient que trop justifiées par les événements. Si la fin de la Terreur avait amené un certain apaisement et une réaction contre les excès révolutionnaires, on était cependant bien loin encore de jouir à Paris d'une tranquillité parfaite. Les émeutes se succédaient périodiquement et dans les provinces les royalistes avaient provoqué de nombreux soulèvements.

En mai 1795, à la suite de la suppression du maximum, les denrées augmentèrent dans des proportions considérables; le 1er prairial, une émeute éclata, la Convention fut envahie par une foule en armes qui demandait « du pain » ! Le député Feraud, qu'on prit pour le journaliste Fréron, fut massacré, et sa tête présentée au bout d'une pique au président Boissy d'Anglas (1).

(1) Boissy d'Anglas (1756-1826), ancien avocat au Parlement de Paris. Après Thermidor, il devint un des chefs de la réaction et fut nommé, en décembre 1794, membre du Comité de salut public. Proscrit au 18-Fructidor, il ne rentra en France qu'après le 18-Brumaire.

Ces événements étaient bien de nature à inspirer à Mme de Sabran une médiocre confiance dans l'avenir.

Séguier avait été mis au courant par sa cousine des longues discussions qu'elle avait eues avec sa fille sur ce grave sujet du retour en France. Il craignait de voir Mme de Sabran céder aux désirs de Delphine, et il lui recommandait de se méfier des séductions de cette enchanteresse, de cette nouvelle « Circé », à laquelle on ne pouvait résister, il ne le savait que trop, et qui, en dépit de tout, était restée ardemment républicaine :

« A Dattingaw, ce 6 septembre 1795.

« Je vous en conjure, madame, prenez garde à vous! Vous arriverez auprès de votre Delphine, avec une manière de voir, de sentir que, suivant l'usage, vous croirez invariable. Mais aussitôt que vous l'aurez vue, cette séduisante fille, on vous parlera avec un ton de voix si doux, de jolis yeux accompagneront si bien ce qu'on vous dira, le sentiment de la persuasion sera exprimé avec tant de vérité dans cette jolie bouche, que vous serez entraînée.

« Vous riez, vous vous dites : il n'en sera pas de moi comme de ce jeune fol, dont deux jolis yeux bouleversent de suite la raison. Propos que tout cela. Vous n'en aurez pas moins éprouvé ce qui m'est arrivé à moi-même, car enfin j'étais tout aussi ancré que vous

dans mes principes. J'y joignais de plus toute l'effervescence d'un jeune homme enragé contre-révolutionnaire. Eh bien! malgré cet entêtement, cette rage, il m'a fallu céder au charme. J'ai manqué oublier l'honneur incomparable de cinq années d'émigration. J'ai été au moment de prier la jolie républicaine de solliciter ma grâce auprès de ses amis, auprès de son sénat épuré, et de me faire admettre au nombre des défenseurs de la liberté.

« S'il en est encore temps, madame de Sabran, au nom de Dieu, défiez-vous de ce Satan rose et blanc. Je la vois d'ici, parce qu'elle a une patience surnaturelle et, qu'à force de séductions, elle a su apprivoiser quelques-uns de ces vilains tigres qui nous dévorent tous les jours, qu'elle va vous engager à venir habiter de nouveau son dangereux pays. Remarquez bien, je vous prie, que de ses arguments, le plus fort sera une caresse donnée à propos, un serrement de main, quelque baiser du genre dont défunte Circé en donnait aux trop faciles compagnons d'Ulysse, pour les retenir dans son île. De pareils arguments vous prouveront facilement, si vous voulez y réfléchir, combien ses raisons sont mauvaises..... »

CHAPITRE XVIII

Septembre-décembre 1795

Mme de Custine part pour la France. — Sa mère et Elzéar l'accompagnent jusqu'à Bâle. — Mme de Sabran et son fils font un voyage en Suisse. — Visite à l'abbaye d'Einsiedeln. — — Nouvelle visite à Lavater. — Correspondance du chevalier Séguier avec Mme de Sabran. — Mme de Sabran revoit encore une fois sa fille.

Pendant qu'elle séjournait à Zurich, Delphine recevait de temps à autre des nouvelles de Niederviller; c'est Nanette qui se chargeait en général de la tenir au courant de ce qui se passait dans le vieux château. Mais un jour Astolphe eut la prétention de donner lui-même de ses nouvelles, et voici la lettre charmante qu'il dicta pour sa mère :

« Bonjour, ma chère petite mère; — revenez bientôt. — On nous a fait de la galette, si vous aviez été ici vous vous seriez bien régalée. — Je vous aime autant que vous aimez la galette, ainsi c'est beaucoup! — M. Tournal se porte bien, il me charge de vous dire bien des compliments. — Donnez-moi de vos nouvelles. Quand est-ce que vous viendrez jouer à la cachette? il y a bien de la place pour cela dans le château. — Fifi se porte mieux, il vous aime bien et moi aussi. — Je mange

bien, je cours bien et je bois bien; — j'aime le vin. — Mes cheveux tombent bien sur mon front, et j'ai une petite queue de rat. — Je suis grandi et bien sage; écrivez-moi et ne soyez plus fâchée. — M. Tournal est un fou, il me fait rire en abondance. — Adieu, maman, je vous embrasse de tout mon cœur. »

Mme de Sabran et Delphine ne purent retenir des rires immodérés en lisant cette épître naïve.

Après un assez long séjour à Zurich, où ils avaient goûté des joies délicieuses, il fallut songer à se quitter de nouveau, puisque Delphine, en dépit des supplications de sa mère, s'obstinait à retourner en France. Il fut donc décidé que la jeune femme partirait pour Bâle, et de là regagnerait Niederviller. Mme de Sabran, qui ne voulait quitter sa fille qu'à la dernière minute, loua une petite voiture, et la caravane prit tristement la route de Bâle. Les voyageurs descendirent encore à l'auberge de la *Cygogne,* et ils eurent le plaisir d'y retrouver Séguier qui, plus épris que jamais de sa jolie cousine, avait quitté son régiment pour venir lui dire adieu.

La veille du départ, Delphine apporta à sa mère une petite boîte soigneusement fermée; en même temps elle lui en remettait la clef, avec une lettre sous enveloppe, et elle lui faisait promettre de n'ouvrir l'enveloppe et la boîte qu'après son départ. C'est en vain que Mme de Sabran demanda quelques explications, Delphine s'obstina dans le plus complet mutisme.

Le lendemain, 20 septembre, tous étaient profon-

dément émus ; Mme de Sabran, le cœur déchiré de voir s'éloigner une fois encore sa fille bien-aimée, ne pouvait cacher ses larmes. Quand arriva la voiture, qui devait emmener Delphine et la ramener dans sa dangereuse patrie, la pauvre mère éperdue se jeta dans ses bras, toutes deux sanglotaient, et elles eurent toutes les peines du monde à se séparer. Elzéar et Maurice n'étaient pas moins émus. Dans l'attendrissement des adieux, Delphine dit à Séguier : « Aimez bien ma pauvre mère, consolez-la, soignez-la comme son fils, comme l'ami de sa Delphine ; aimez bien Elzéar ! » C'était plus qu'il n'en fallait pour laisser croire au jeune officier qu'il était aimé.

Aussitôt que la voiture se fut éloignée, chacun se retira dans sa chambre pour donner un libre cours à sa douleur. Vers le soir, Mme de Sabran fit appeler Elzéar et Maurice ; elle ne voulait ouvrir qu'en leur présence la boîte que sa fille lui avait confiée.

Elle décacheta d'abord la lettre : Delphine lui disait, en termes charmants, qu'elle avait pu sauver du désastre de sa fortune quelques diamants, que c'était tout ce qui lui restait au monde, et qu'elle la suppliait de les accepter pour l'aider à vivre pendant son exil. Pour ne pas s'exposer à un refus, elle n'avait voulu faire connaître ses désirs qu'après s'être éloignée. La boîte contenait en effet tous les diamants de Delphine.

A cette lecture, à cette vue, tous, profondément émus par un procédé si délicat, fondirent en larmes.

Elzéar, racontant cette scène émouvante, écrivait à sa sœur :

« Je n'avais pas osé reparaître devant la mère de peur d'irriter sa douleur par le contact de la mienne; j'obéis à son ordre et je vins. Nous nous embrassâmes, nous étions comme les deux lèvres d'une plaie vive qu'on cherche à rapprocher pour cicatriser la blessure, mais quand nous ouvrîmes cette boîte, l'admiration donna tout de suite à notre douleur un caractère céleste, qui lui fit perdre son amertume. Je l'avais prise d'abord pour la boîte de Pandore; il était naturel de penser qu'en nous quittant tu nous laissais tous les maux; tout au plus pouvait-il se trouver au fond un peu d'espérance. Quelle fut ma surprise, lorsque j'en vis sortir les seuls diamants que tu avais pu conserver! Ces diamants étaient autant de miroirs de ton âme. Juge par là de ce que nous dûmes éprouver... Cette délicatesse de procédé, cette noblesse, cette sensibilité nous pénétrèrent d'admiration .. Nos pleurs recommencèrent. »

Dans son attendrissement Mme de Sabran remit à Maurice, en souvenir de Delphine, la boîte qui contenait les diamants.

Séguier resta deux jours à Bâle, partageant la douleur de ses amis, puis il partit rejoindre son régiment. Il n'avait pas caché à Mme de Sabran le sentiment violent qu'il éprouvait pour sa cousine.

Avant de retourner à Zurich, Elzéar et sa mère firent un petit voyage dans le pays, dont ils voulaient voir les curiosités; mais leur véritable but était la célèbre abbaye

d'Einsiedeln; Mme de Sabran, qui avait de la religion, autant du moins qu'en pouvait avoir une femme du dix-huitième siècle, avait fait le vœu, si Delphine échappait aux massacres de la Terreur, de se rendre au sanctuaire vénéré de Notre-Dame-des-Hermites, et d'y accomplir un pèlerinage.

Ils partirent donc, voyageant à petites journées, tantôt en carriole, tantôt à cheval, tantôt à pied; ils visitèrent Thun, Lauterbrunnem, le glacier de la Jungfrau, Grindelwald, Meyringen, enfin la célèbre abbaye de bénédictins d'Engelberg (1), où l'abbé, qui connaissait la romance de Mme de Sabran à sa fille, eut l'aimable pensée d'offrir à l'auteur un rosier magnifique.

Enfin le 22 octobre, ils arrivent à l'abbaye d'Einsiedeln, but de leur voyage, et ils descendent à l'auberge des Trois-Rois *(Drei Könige)*.

L'abbaye de Notre-Dame-des-Hermites s'élève au-dessus du village d'Einsiedeln dans un vallon stérile, traversé par l'Alpbach. Fondée à l'époque de Charlemagne, elle devint bientôt le pèlerinage le plus riche et le plus fréquenté de la Suisse; on y comptait jusqu'à 250 000 pèlerins par an. En 1274 l'abbé fut élevé au rang de prince de l'Empire (2).

La chapelle de la Vierge, en marbre noir, se dresse au milieu de l'église, entièrement isolée; elle est entourée

(1) Près de Lucerne. Elle date du douzième siècle et fut fondée par le pape Calixte XI sous le nom de Mons Angelorum.

(2) Le sanctuaire d'Einsiedeln est toujours au même degré l'objet de la dévotion des fidèles, et pendant tout l'été l'affluence y est considérable.

d'une grille au travers de laquelle on entrevoit, à la lueur d'une lampe, le palladium du couvent, une statue de la Vierge et de l'enfant Jésus en bois noir, revêtue de vêtements splendides et couverts de pierreries.

Elzéar raconte à sa sœur comment, après avoir longuement prié devant la Vierge et l'avoir remerciée de sa divine protection, ils eurent l'idée de consacrer en ex-voto le rosier que l'abbé d'Engelberg leur avait donné :

« Faisant allusion à la romance du « Rosier » que la mère a faite pour toi, j'écrivis ces deux vers sur un petit papier :

Beau rosier ! c'est pour nous que le ciel t'a sauvé.
Reste ici sous les yeux de qui t'a conservé.

« Nous l'attachâmes à une rose et, après l'avoir arrosé de douces larmes, nous suspendîmes religieusement le rosier à la voûte. O ma sœur ! si tu passes jamais par là, n'oublie pas d'aller voir ce don votif d'une mère et d'un frère, en mémoire de toi, en reconnaissance du salut de ta vie (1). »

Mme de Sabran n'était pas seule à venir supplier la Vierge d'Einsiedeln ; dans la même auberge où elle résidait, elle rencontra Mlle de Condé, qui venait aux pieds des autels chercher un refuge aux douleurs de sa vie.

« Nous vîmes Mlle de Condé (1) prête à quitter pour le ciel une terre ensanglantée du meurtre de ses parents.

(1) Douze ans plus tard Delphine vint à son tour faire un pèlerinage à Einsiedeln. Voir chap. XXVIII.

Elle avait quitté Fribourg pour venir à ce pèlerinage d'où elle voulait aller par les Grisons faire ses vœux dans un couvent de Turin. Nous la trouvâmes déjà toute mystique et vraiment intéressante par le détachement absolu, où, jeune encore, elle paraissait être du monde, et par la confiance aveugle qu'elle semblait avoir dans la Providence. Je la vis prier de si bon cœur dans la chapelle de la Vierge que les larmes m'en vinrent aux yeux. »

De retour à Zurich, Elzéar et sa mère descendirent encore à l'auberge de l'*Épée,* où tout leur rappelait Delphine. Leur nouveau séjour dans cette ville leur laissa encore de jolis souvenirs.

Elzéar écrivait à sa sœur :

« Le temps que nous passâmes à Zurich s'écoula entre des occupations douces et de charmantes promenades. Le matin, dans le cabinet de Lavater, nous tâchions de nous pénétrer de son génie. Le soir, auprès du monument de Gesner, nous allions lire le *Pastor Fido*, et de retour chez moi, après le coucher du soleil, je t'écrivais, ou j'écrivais pour toi. Nous nous étions établis là vraiment, comme pour nous pénétrer de ton souvenir... »

Leurs plus agréables moments étaient ceux qu'ils passaient chez Lavater :

« Il nous laissait pénétrer dans son cabinet, sanctuaire

(1) Louise-Adélaïde de Bourbon (1757-1824), fille de Louis Joseph de Bourbon, prince de Condé, et de Charlotte-Godefride-Élisabeth de Rohan-Soubise.

de la sagesse et de la science. Là nous passions en revue ses dessins, ses profils, ses figures. Nous lisions avec intérêt et curiosité les notes, qu'il avait écrites au-dessous, et ses observations les plus fines nous frappaient toujours par leur justesse.

« Je fis une épître où je lui rappelai notre bonheur passé, qu'il avait augmenté en y contribuant, et où je lui peignais mon malheur présent. Il me répondit par des vers allemands pleins de génie. Mon enthousiasme pour lui était au comble. Je souffrais de le voir dépérir; sa santé s'altérait de jour en jour, et, loin de cacher son regret de quitter une vie, qu'il partageait avec ses amis, il ne contraignait point sa sensibilité, parce qu'il sentait son courage plus fort qu'elle. Tous ses soins étaient employés à consoler ses amis et sa famille, à leur assurer une aisance honnête. Ma mère lui disait un jour qu'elle avait bien foi dans la médecine, mais point dans les médecins : « Et moi, « dit-il, c'est le contraire, je ne crois guère à la méde-« cine, mais j'ai une grande confiance dans les méde-« cins, car je n'en ai d'autres que mes enfants. » En effet son fils et son gendre exerçaient cette profession.

« Nous le trouvâmes une fois sur un grand fauteuil de malade, il dit à ma mère : « Je voudrais pouvoir vous « l'offrir, mais c'est le trône de la faiblesse. » C'était Socrate mourant de sa belle mort. En lui faisant mes adieux, je lui demandai sa bénédiction. Il était dans son lit; ému par un attendrissement que je ne cher-

chais point à dissimuler, il m'apposa sur la tête ses mains que j'avais baisées religieusement et baignées de mes larmes, puis il leva vers le ciel ses yeux humides, et son regard céleste semblait demander à l'Être Suprême une partie de ses trésors pour les répandre sur moi. Il prononça quelques paroles sublimes, ensuite il m'embrassa, et moi, craignant de lui faire du mal en prolongeant cette scène touchante, je m'arrachai de ses bras le cœur serré, oppressé, et l'âme pleine de l'affreux pressentiment de ne le revoir jamais... »

Cependant Maurice Séguier, plus épris que jamais de la séduisante Delphine, écrivait fréquemment à Mme de Sabran; mais c'était toujours pour lui parler de sa fille avec un enthousiasme croissant. La vie si triste et si misérable de ce pauvre garçon était en effet complètement changée, il aimait, et il se raccrochait maintenant à l'espoir d'un bonheur qu'il n'osait plus espérer.

Mme de Sabran s'inquiète de cette passion imprévue, elle s'efforce de calmer Maurice, et elle le supplie « de renoncer à une inclination qui est une véritable folie ». Mais Séguier se déclare enchanté de « sa folie », il y tient plus qu'à toute la sagesse du monde, et il s'efforce de prouver à sa cousine, par de subtils raisonnements, que c'est elle qui est dans l'erreur, et que c'est lui qui détient la vérité :

« 20 octobre 1795, à Dettingen.

« Que vous êtes bonne de m'ouvrir votre cœur comme vous le faites, vos lettres m'ont rendu longtemps heureux, jamais je n'ai éprouvé en en lisant aucune, le charme nouveau que j'éprouve en lisant les vôtres; elles sont véritablement ce que toutes les lettres devraient être, l'épanchement de notre cœur; auprès de celles-là comme les lettres que l'esprit seul dicte paraissent fastidieuses!

« Vous craignez donc en me parlant de votre Delphine de m'en trop occuper : « une idée trop suivie à mon âge « peut être dangereuse et, ma tête exaltée, je deviendrais « *fol*, car il *n'y a pas de doute* que l'amour ne soit une « folie ». Eh bien, bonne et véritable amie, laissez-moi courir ce danger; quel est l'homme qui dans ce monde n'a pas son petit grain de folie; le mien sera celui-là, et une fois que je l'aurai, je le sens déjà dans mon sang-froid actuel, je ne le changerais pas pour tous les autres; car enfin la folie par elle-même n'est pas une chose nuisible, elle ne l'est que par ses suites, et quelles suites fâcheuses pourrait avoir une folie, fondée sur tout ce qu'il y a d'aimable et de bon dans ce monde; une pareille folie ne serait réellement que l'enthousiasme du beau, et un tel enthousiasme n'est-il pas le véritable père du bien. »

Séguier se plaint du reste de recevoir bien rarement des lettres de Delphine. Si Mme de Sabran s'en réjouit en se disant : « Tant mieux, il en oubliera plus tôt ses

folies » elle se trompe complètement : « Je n'en deviendrai que plus fol encore », lui dit en riant le jeune homme, et il ajoute : « Cette folie manquait à ma situation ; tout émigré bien constitué doit être gueux, vagabond et amoureux... Grâces au ciel, je vais maintenant être parfait. »

Mme de Sabran a raconté à Maurice qu'elle a fait une chute grave en se promenant dans Zurich, qu'elle a presque perdu connaissance, et qu'elle a regretté de ne pas s'être endormi de son dernier sommeil. Il la morigène gaiement :

« Ce 9 novembre 1795.

« Mon Dieu, que j'ai été effrayé de ce récit que vous me faites de votre chute au milieu de Zurich ; et le sang-froid avec lequel vous me dites que vous avez été presque fâchée de sortir de cet état d'insensibilité ! Pourquoi donc ce dégoût de la vie ; soyez affligée à la bonne heure, sentez vivement combien il est cruel de se voir séparé d'une fille aimable, et d'être au moment de vous éloigner aussi d'un fils chéri, mais je ne vois pas là de quoi justifier votre goût pour l'autre monde ; on ne meurt qu'une fois, madame Sabran, songez-y bien ; en vain une fois morte, serez-vous fâchée d'avoir pris si inconsidérément votre parti, l'avare Achéron ne lâchera point sa proie ; et puis alors, comme le désir de revoir et votre Delphine et votre Elzéar vous tiendra toujours, vous verrez que pour contenter ce désir, il

faudra qu'ils fassent aussi le voyage! Non, pas de cela, s'il vous plaît; je vous avertis que pour ce qui me regarde, je les en empêcherai tant que je pourrai, et, dussiez-vous trouver le temps long là-bas, je tâcherai qu'ils n'y aillent que le plus tard possible... »

Cependant les nouvelles que l'on recevait de France étaient peu rassurantes. La nouvelle constitution républicaine (1), élaborée par la Convention, avait provoqué les protestations et les colères des royalistes. Le 13 vendémiaire (octobre), une partie des sections de la garde nationale se soulevèrent et elles marchèrent contre l'Assemblée. Pour en avoir raison, Bonaparte et Barras durent les mitrailler près de Saint-Roch.

Mme de Sabran, que toutes ces nouvelles alarmait à l'extrême, n'avait pas eu le courage de repartir immédiatement pour Rheinsberg; elle ne pouvait se décider à s'éloigner de la frontière de la France, et elle rôdait toujours à Bâle et dans les environs, dans l'espoir qu'un heureux hasard lui ferait revoir Delphine.

Elle ne se trompait pas. En apprenant que sa mère devait se trouver un jour à Kehl, près de Strasbourg,

(1) Avant de se séparer (26 octobre 1795) la Convention avait partagé le pouvoir législatif entre deux Conseils :

1° Celui des *Cinq-Cents* qui proposait les résolutions;

2° Celui des *deux cent cinquante* ou des *Anciens* qui les transformait en lois.

Le pouvoir exécutif était confié à un comité de cinq directeurs choisis parmi les *Anciens*. Ce comité était choisi sur une liste de dix noms dressée par les *Cinq-Cents;* chacun d'eux avait la présidence pendant trois mois.

Mme de Custine, au péril de ses jours, s'échappa de Niederviller et courut embrasser une fois encore celle qu'elle chérissait si tendrement. Heureusement pour elle, cette imprudence grave fut ignorée, et elle put regagner ses pénates sans encombre.

CHAPITRE XIX

1796

Mme de Custine revient à Paris avec Astolphe. — Elle fait des démarches pour rentrer en possession de ses biens confisqués. — Correspondance avec Elzéar. — Correspondance avec le chevalier Séguier. — Mme de Custine passe l'été à Niederviller.

Après avoir passé quelques jours à Niederviller, où elle avait retrouvé son fils et Nanette, Mme de Custine, sans souci des événements et des dangers qui pouvaient en résulter pour elle, prit la route de Paris; elle y arriva vers la fin de décembre 1795. Elle allait y mener pendant plusieurs années une existence inquiète, misérable, sans cesse troublée par les agitations de la politique.

Aussitôt arrivée, elle reprit sa vie triste et solitaire, s'occupant de son fils, et s'adonnant à la peinture, qui était devenue sa grande distraction; elle passait la plus grande partie de sa journée dans son atelier. Elle ne sortait guère que pour faire des démarches auprès des puissants du jour, et s'efforcer de retrouver quelques épaves de sa fortune, et de celle des siens. Grâce à sa compagne de prison, Mme de Beauharnais, qui venait d'épouser le général Bonaparte, et avec

laquelle elle avait conservé d'amicales relations, elle obtint des recommandations précieuses, et elle fit quelques connaissances, qui lui furent on ne peut plus utiles. C'est ainsi qu'elle se lia avec Tallien, Fouché (1), Boissy d'Anglas, Barthélemy (2), qui devinrent ses « grands amis ». Tous furent plus ou moins sensibles à la beauté et aux larmes de la jeune et séduisante solliciteuse. Fouché et Boissy d'Anglas, en particulier, éprouvèrent pour elle des sentiments très vifs et restèrent intimement liés avec elle (3).

Par leur entremise, ses justes réclamations, au lieu d'être brutalement rejetées, furent bientôt en assez bonne voie.

Malheureusement sa santé était mauvaise ; elle ressentait maintenant le contre-coup des terribles épreuves qu'elle avait traversées, et, malgré l'énergie qui ne

(1) Fouché (Joseph), duc d'Otrante (1759-1820), élevé à l'Oratoire, il professa dans plusieurs collèges de cette congrégation. Nommé à la Convention en 1792, il fut chargé d'organiser la résistance contre l'insurrection vendéenne, puis envoyé à Lyon avec Collot d'Herbois pour mettre à exécution le décret de destruction prononcé contre cette ville. Il écrivait le 19 décembre 1793 : « Exerçons la justice à l'exemple de la Nature ! Frappons comme la foudre et que la cendre même de nos ennemis disparaisse du sol de la Liberté ! » Il prit sa part des massacres ordonnés par Collot d'Herbois. Revenu à Paris il se brouilla avec Robespierre et contribua à le renverser au 9-Thermidor.

(2) Barthélemy (François, marquis de) (1750-1836) était chargé d'affaires en Angleterre quand éclata la Révolution. Nommé ministre plénipotentiaire en Suisse, c'est lui qui dirigea les négociations qui amenèrent la paix de Bâle.

(3) M. La Caille a eu entre les mains une correspondance entre Delphine et Fouché et aussi Boissy d'Anglas, mais ces lettres n'étaient pas de nature à être publiées, et elles ont été détruites.

l'abandonnait pas, elle restait souvent pendant des heures dans un accablement complet, incapable de réagir. Sa santé n'était pas sa seule ni sa plus cruelle préoccupation; il lui fallait assurer son existence et celle d'Astolphe; or, ses ressources étaient infimes; elle vivait dans une médiocrité voisine de la misère, et sans cesse elle devait se débattre au milieu des plus pénibles soucis pécuniaires.

Pour surcroît de malheur, la correspondance avec les siens était fort difficile; les lettres ne parvenaient que rarement, la plupart étaient confisquées ou égarées. Après les joies si profondes de la réunion, Delphine se désolait de se trouver de nouveau dans un isolement presque complet. Son frère, malgré ses promesses, ne lui écrivait que très rarement. Il résidait à ce moment à Venise, où sa mère l'avait envoyé, pour le distraire de la mélancolie qui le rongeait. Delphine lui écrit dans les premiers jours de 1796 :

« Paris, 10 janvier 1796 (1).

« Me voilà donc à Paris! voilà toutes les barrières refermées entre moi et un rayon de bonheur! il n'est plus pour moi que ténèbres profondes. Mais dis-moi donc, mon cher ami, pourquoi je n'ai pas une ligne de toi, aie un peu pitié de ta pauvre et triste Delphine.

« Pourquoi donc restes-tu si longtemps où tu es? Est-ce que tu n'aimerais pas mieux voyager dans ce

(1) Communiquée par M. Prat.

beau pays? Cela te serait salutaire à tous égards. N'oublie pas, je te prie, lorsque tu seras près de Milan, d'aller aux îles Borromées, voir le colosse de saint Charles Borromée, et surtout d'aller dans son nez, en l'honneur de tous les grands nez de notre connaissance. N'oublie pas cela, je te prie.

« Écris-moi souvent, mon ami, envoie-moi quelquefois des vers, la romance que je t'ai demandée. J'ai fait faire par M. Girard (1) des airs pour les autres. Ce pauvre M. Girard, comme il t'est attaché! Il s'attendrit en songeant au grand salon d'Anisy. Les souvenirs de ce temps-là sont pour moi autant de contes de fée. Si jamais on peut nous raconter ce temps-ci, ce sera une histoire autrement incroyable.

« D'après ce que tu avais mandé à Éléonore (2) de la fontaine dont parle Pline, je me suis mise à lire Pline, et j'en suis tout enthousiasmée. Mon Dieu, que tu es heureux de parcourir la patrie de ces grands hommes! Je ne m'en suis pas tenue à Pline, je lis Cicéron, et puis Plutarque. Cicéron est fort aimable, mais il a peu de caractère; il ne sera jamais mon héros.

« J'ai reçu des nouvelles d'Éléonore; elle a rejoint le sire de Merkatz (3), cela me fait un bien extrême; c'est un grand repos pour moi.

(1) L'abbé Girard, qui habitait Orléans, était très lié avec Mme de Sabran et ses enfants.

(2) Mme de Sabran. Sa fille la désigne souvent par son prénom à partir de leur réunion en Suisse.

(3) Nom d'une petite ferme que le prince Henri venait de donner au chevalier de Boufflers.

« Tu me parles de mes projets. Ce n'est pas l'été que je compte aller voir la mère, c'est l'hiver prochain. Mais comment oser former des projets? à peine est-on sûrs du lendemain. Oh! que ne peut-on m'assurer que cette année nous réunira n'importe où, fût-ce même à la Chine.

« Adieu, je suis triste, et surtout de mauvaise humeur de ne pas te dire tout ce que j'ai sur le cœur. Adieu, je t'embrasse tendrement. J'aime toujours le *Griffon* (1). Si tu lui écris, parle-lui de moi. »

Pendant que Delphine se plaignait du silence de son frère, Elzéar, de son côté, l'accusait d'oubli, d'ingratitude, et au lieu de recevoir de lui une lettre de tendresse, comme elle l'espérait, elle reçut une lettre de reproches, et d'une tristesse navrante. Elle lui répond :

« Ce 10 février 1796.

« Ta lettre est touchante, mon ami, et fait couler mes larmes, mais comment peux-tu me dire que je t'oublie? Comment peux-tu accuser ton amie, ta seule amie en ce monde, d'oubli ou d'indifférence? Cher Elzéar, connais donc mieux ce pauvre cœur que tu injuries, tandis qu'il ne bat que pour toi, pour la mère et pour Astolphe. Vous êtes la pensée consolante, le reste n'est que larmes, regrets, tombeaux! Pour vivre, pour surmonter tant d'horreurs, il faut penser à toi, et tu oses dire que je t'oublie! Il est

(1) Surnom donné par Delphine au chevalier Séguier.

vrai que je t'ai peu écrit. D'abord je pourrais te faire le même reproche, et puis j'ai été malade, et je le suis encore. Je suis tombée dans une telle apathie et un tel découragement, que j'ai toutes les peines du monde à écrire quatre lignes. Chaque jour mon courage diminue, une tristesse profonde me dévore. Toi, la mère, Astolphe, peut-être le *Griffon*, dans un petit coin de la terre bien calme et bien tranquille, voilà ce qu'il faudrait à mon cœur.

« La vie que je mène ici est contrastante avec les impressions de mon âme. J'y suis si mal ! Cependant je vis dans une profonde retraite. Je vois fort peu de monde, mais aucun intérêt ne m'attache, et tu sais pour moi ce que c'est qu'une vie sans intérêt : c'est une espèce de mort anticipée. Si tu veux que je reprenne courage, cher ami, il faut m'écrire souvent, il faut m'envoyer quelques romances, quelques vers, enfin il faut te charger de me faire aimer la vie.

« Tu me parles de projets ; je n'en ai aucun que d'arranger les affaires de la mère. Si je n'y parviens pas, alors, l'hiver prochain, j'irai à Berlin. Quant à présent, je végète ; le moment est peu favorable pour aucune affaire. Je peins, je m'occupe, je rêve, je pleure, voilà toute mon histoire, et par-dessus tout cela, je souffre. Je maigris à vue d'œil, je change, je deviens affreuse ; ainsi prépare-toi à m'aimer laide comme tu m'as aimée jolie. Je suis encore dans mon lit avec de la fièvre, ce qui fait que je ne t'écrirai que peu de lignes.

« Adieu, cher et tendre ami, aime-moi bien ; je tremble

que tu ne deviennes amoureux, car alors adieu ta pauvre sœur!... tu me le diras, n'est-ce pas? Je t'ai bien tout dit. Adieu!

« Écris-tu au *Griffon*? Il m'écrit aussi, et je lui réponds avec plaisir; il est bon et aimable. »

Mme de Custine en effet n'était pas seulement en correspondance avec sa mère et son frère ; elle recevait souvent des lettres du chevalier Séguier; mais si elle éprouvait pour lui une très vive amitié, la séparation, l'éloignement avaient légèrement modifié les sentiments qu'au premier abord elle avait cru ressentir pour le bel officier. Séguier dans ses lettres parle nettement d'amour; malheureusement, plus il se montre pressant, plus Delphine manifeste de réserve; elle offre son amitié et rien de plus. Assez déconfit de la tournure que prennent ses amours, Maurice cependant ne se décourage pas, et comme il pense que Mme de Sabran possède sur sa fille une grande influence, il la supplie de plaider sa cause auprès de l'inconstante jeune femme :

« 3 février 1796.

« J'ai reçu des nouvelles de Delphine, du 6 décembre, de Paris. Vous vous doutez bien de ma joie en recevant sa lettre. Ah! la volupté que j'éprouvais n'est pas à coup sûr la volupté du malheur. J'étais loin dans ce moment d'une joie aussi triste! En l'ouvrant, j'ai un peu déchu de ce si grand bonheur. On a cru apparemment que mes sentiments voulaient s'émanciper, et on

me signifie bien positivement qu'il faut que je m'en tienne à l'amitié. Je croirai y perdre, mais j'aurai tort : L'amour est ennuyeux, maussade, au lieu qu'une jolie petite amitié est la plus belle chose du monde. Après ce bel arrêt, elle me parle de son arrivée à Paris, qu'elle appelle le terrible lieu. « Plaignez-moi, dit-elle ; que « vos vœux m'accompagnent et me préservent de tous « les maux qui grondent sur ma tête ! » La charmante Delphine ! elle devait être bien jolie, bien intéressante, quand elle écrivait ces lignes, un coude sur la table, la tête appuyée dans sa main, peut-être quelques larmes roulant dans ses yeux... »

Delphine cependant n'est pas toujours cruelle, quelquefois elle fait la coquette : elle demande à Maurice les motifs qui ont pu lui inspirer une passion si ardente? Elle ne peut se l'expliquer. Est-ce sa figure? Mais alors ce grand amour n'a plus de raison d'être, car elle doit lui avouer qu'elle n'est plus jolie : les chagrins et les malheurs ont eu raison d'attraits périssables.

Bien entendu Maurice n'ajoute aucune foi à ce pénible aveu, mais ce marivaudage a le don de ranimer toutes ses espérances, et il s'empresse de raconter à Mme de Sabran la nouvelle phase de ses amours :

« Ce 11 février 1796.

« La lettre qu'elle m'écrit est charmante, pleine de la plus douce sensibilité. Il paraît que l'on n'est pas tranquille à Paris et que l'inquisition est très forte.

Quelqu'un, me dit-elle, lui a conseillé de ne plus m'écrire, ni même à vous. « Plutôt mourir, continue-« t-elle ; et que me serait la vie sans nouvelles de ce qui « m'est cher? Non, jamais! » Elle pense d'ailleurs qu'il n'y a pas le plus petit inconvénient, de la manière dont ses correspondances sont arrangées.

« Plus loin elle me fait part d'une découverte, qu'en y réfléchissant bien, elle vient de faire. Le sujet si grave de ses réflexions était de savoir quelle pouvait être la cause qui m'avait décidé à prendre tout de suite pour elle un intérêt si vif : « Est-ce que ce serait ma figure ? « me dit-elle d'un air étonné. Oh! me préserve le ciel « d'être aimée de cette manière! La figure est un si « faible avantage et si passager, etc... »

« J'ai ri comme un fou en lisant ce passage. La bonhomie avec laquelle elle me conte ce grand malheur d'être aimée, parce qu'on est jolie, me paraît charmante. Beaucoup de femmes se consoleraient de ce qui l'afflige, cette bonne Delphine. Ce qu'il y a de fâcheux pour elle, c'est que je suis loin de vouloir la consoler à cet égard: Mon attachement s'accommode beaucoup de cette beauté qui la fâche si fort; elle aura beau dire, elle sera mise en compte au premier rang. « Ainsi donc, « conclut-elle, si je n'étais plus jolie, adieu votre inté-« rêt ! » La conclusion ne vaut guère mieux que le raisonnement; mais elle a cet avantage, qu'il est plus difficile d'y répondre.

« Oh! madame Sabran, à quel point je m'y attache de plus en plus chaque jour, à votre charmante fille! Je

crois que, comme vous me l'avez prédit, je deviens fou; car, s'il vous en souvient, « *l'amour n'est qu'une* « *folie* ».

« A la fin de sa lettre, elle me dit que sa santé n'est pas trop bonne. Pourquoi donc ne se met-elle pas au régime pour la rétablir? Si la volupté de la maladie allait la prendre comme la volupté du malheur !

« Je voudrais que dans tous les amours, qu'elle fait sur son chemin, elle jetât quelque charme sur quelque bon médecin, qui malgré elle la forçât de se porter bien. Qu'a-t-on à faire en ce moment de mieux en France que de soigner sa santé? Dans les temps malheureux ne faut-il pas songer à allonger sa vie pour des temps plus heureux ? Ce profit de santé est une victoire sur le malheur. »

Il était écrit que la passion de Séguier passerait par de cruelles alternatives. Le jeune officier se croyait définitivement fort bien en cour, quand un beau matin Delphine s'avise qu'il se montre trop passionné dans sa correspondance, et elle lui signifie tout net qu'elle ne veut plus recevoir ses lettres directement : à l'avenir il devra les faire passer par l'intermédiaire de Mme de Sabran.

Maurice reste d'abord consterné d'un arrêt si inattendu, puis, sous le coup de la colère, et croyant tous ses projets d'avenir à jamais détruits, il se décide à prendre un parti héroïque et radical. Il écrit à la frivole Delphine que dans les conditions nouvelles qu'elle lui

impose il croit préférable de cesser toute correspondance.

En même temps il raconte à sa cousine sa triste mésaventure et la douleur dont il est accablé :

« Bonne Éléonore, c'en est fait de mon bonheur ; il n'a pas été de longue durée, je ne l'ai entrevu que pour le voir disparaître. Vous aviez bien raison de me dire que ce temps-ci n'était point le temps des vrais attachements, *que la politique avait tué l'amour :* ce que vous disiez là pour moi s'est vérifié contre moi !... Aimant comme un sot, faisant de beaux projets pour l'avenir, me nourrissant de cette vieille nourriture de tous les amants, d'espérance et de songes, un beau matin je me suis trouvé seul. »

Nous ne surprendrons pas nos lecteurs en leur disant que Séguier, après l'envoi de sa belle lettre de rupture, était tombé dans un grand abattement ; la réflexion aidant, il s'était amèrement reproché d'avoir si sottement pris de travers des recommandations, qui, après tout, n'étaient peut-être qu'une boutade sans conséquence. Après s'être montré fier et hautain, il ne cherchait qu'à se faire humble et modeste, et à tâcher de renouer la liaison qui lui tenait tant au cœur.

Maurice n'avait pas lieu de se désespérer ni de s'émouvoir outre mesure ; Delphine n'avait pas attaché à sa lettre plus d'importance qu'elle ne méritait ; elle n'en attacha pas davantage à la réponse de son ami, ni au congé qu'il lui donnait, et elle continua à lui écrire comme si rien ne s'était passé.

Le pauvre Maurice avait d'autant plus besoin de cette passion pour le rattacher à l'existence, qu'il jugeait sa situation présente avec un grand pessimisme, qu'il voyait sa jeunesse gâchée dans de stériles efforts, et que l'avenir lui apparaissait sous les couleurs les plus sombres.

Il écrivait tristement à Mme de Sabran :

« Je n'avais jamais réfléchi aussi sérieusement sur la longueur du temps que je suis émigré ; *voilà cinq ans et les plus belles années de ma vie, celles de vingt à vingt-cinq ans, confinées dans la tristesse, dans l'ennui ;* elles sont passées et il ne m'en reste pas seulement un souvenir pour embellir mon vieil âge ; ainsi donc dans le temps où l'on vit de sa vie présente, mon existence n'aura été qu'une végétation, et dans le temps où je devrai vivre de ma vie passée, de quoi vivrais-je, puisque réellement je n'aurai pas vécu... Les gens plus âgés que moi ont beau me le répéter, ils ont beau m'exalter les douleurs des habitudes rompues, je crois que ce sont les hommes de mon âge à qui la Révolution a fait le plus de tort ; dire autrement, c'est vouloir comparer les jouissances si vives des passions aux jouissances émoussées de l'habitude. Jeune, on sent, on touche le bonheur ; vieux, que fait-on que le rêver ? »

Cependant Delphine cherchait à faire quelques projets pour la saison d'été ; elle avait l'intention d'aller d'abord aux eaux de Plombières, puis de s'installer à Niederviller avec son fils pour plusieurs mois. Elle songeait même à retourner en Allemagne pour revoir sa

tendre mère, mais la difficulté de sortir de France était toujours assez grande, et elle ne savait pas s'il lui serait possible d'obtenir un passeport. Et puis, raison majeure entre toutes, pour voyager il faut de l'argent, et Delphine avait à peine de quoi vivre.

Les événements se chargèrent de couper court à ses hésitations. La situation politique était restée profondément troublée : les Jacobins et les Royalistes continuaient à agiter le pays, et il en résultait un état d'inquiétude extrême; les émeutes, les complots se succédaient. Des troubles graves s'élevèrent à Paris et en province; la surveillance et l'inquisition devinrent beaucoup plus rigoureuses.

Il était impossible de songer à sortir de France. Mme de Custine dut abandonner ses projets de voyage et se résigner à passer l'été à Niederviller. En même temps toute correspondance fut arrêtée pendant plusieurs mois, et Mme de Sabran, horriblement inquiète, fut obligée de s'adresser au roi de Prusse pour savoir ce que Delphine était devenue (1).

(1) Lettre copiée par ordre du roi pour Mme la comtesse de Sabran :

« Paris, 4 sept. 1796.

« Mme de Custine est à sa terre de Niederviller en Alsace ; une lettre que j'ai reçue d'elle, il y a quinze jours, me prouve qu'elle est en bonne santé. Je ne saurais assez recommander à Mme de S. de suspendre dans ce moment la correspondance, pour ménager la liberté de sa fille. L'occasion des courriers extraordinaires me procurera les moyens de l'informer de ce qu'elle désire d'apprendre, et même de lui faire passer quelques lettres.

« De Sandoz Rollin. »

Enfin, au mois de septembre, Mme de Sabran reçoit une longue lettre de sa fille, où elle lui raconte son voyage de Paris à Niederviller; elle est si misérable qu'elle a dû prendre la voiture publique avec Astolphe et Nanette, et subir de fâcheuses promiscuités. Elle raconte à sa mère ses mésaventures, et elle la charge en même temps de transmettre une lettre à Séguier. Celui-ci, tout joyeux, écrit à sa cousine :

« Anadingen en Wurtemberg.
Septembre 1796.

« Vous avez donc des nouvelles de cette gentille Delphine; plus que cela, vous me faites passer une lettre d'elle. Combien il y avait de temps que je n'avais joui d'un pareil bonheur! Ce jour-là, tout fier du trésor que je possédais, comme je me suis senti au-dessus de moi-même! Nous marchions justement à l'ennemi, quand on me l'a remise; jamais je ne me suis trouvé plus tranquille, il me semblait impossible qu'il pût m'arriver quelque malheur.

« Cette aimable, cette gentille Delphine, voyager ainsi par la diligence, près de quelque vilain bonnet rouge, peut-être de quelque grossier Jacobin, heurtée, cahotée, trouvant les auberges pleines de quelques nouvelles réquisitions, marchant de force aux frontières, questionnée indécemment par quelques gendarmes sur les raisons de son voyage !...

« Cette bonne Delphine! le croiriez-vous, madame

Sabran? malgré cette longue absence, des milliers d'événements de cette France toujours révolutionnaire qui devraient m'avoir effacé de sa mémoire, elle pense quelquefois à moi, elle a la bonté de s'en occuper. Si elle avait de l'argent, me dit-elle, son emploi serait bientôt fait, elle viendrait en Allemagne vous voir, mais elle n'en a pas, et elle est obligée de rester seule avec son fils. Cruel monde! de l'argent, de l'argent, il faut de l'argent pour s'aimer, il faut de l'argent pour se voir! l'être misérable n'a ni parents, ni amis, ni maîtresse (1)! »

La lettre de Delphine électrise à ce point Maurice qu'il songe à pénétrer en France, à braver tous les dangers pour revoir celle qu'il aime, et s'efforcer de la préserver des périls qui la menacent. Il est vrai qu'à ce moment, il est à Bâle, dans ce même hôtel de la *Cygogne,* dans cette même chambre, où un an auparavant il a rencontré Delphine, et tous les souvenirs de cette réunion lui reviennent en foule et le troublent.

Sur ces entrefaites, Mme de Sabran, touchée de la vie misérable de son cousin, lui offre de venir la rejoindre à Rheinsberg : le prince Henri lui a donné la jolie petite ferme de Merkatz, et Séguier y trouverait non seulement une charmante résidence, mais peut-être aussi le calme et le bonheur. Pour lui montrer qu'il ne lui serait point à charge, elle lui fait « le détail le plus pittoresque des vaches, des cochons, des poules, des

(1) Papiers Prat.

oies, des dindons qui se trouvent en troupeaux dans son ermitage ».

Boufflers joint ses instances à celles de Mme de Sabran.

Séguier est absolument séduit; il a hâte d'abandonner la vie inutile qu'il mène depuis cinq ans, et il accepte avec joie la proposition qui lui est faite de si bon cœur. Il annonce son arrivée pour le mois de janvier 1797.

CHAPITRE XX

Janvier à juin 1797

Triste existence de Mme de Custine à Paris. — Elle songe à se remarier. — Correspondance de Séguier avec Mme de Sabran. — Il va rejoindre Boufflers à Berlin pour l'accompagner en Pologne. — Il change brusquement d'idée et part pour Paris. — Ses relations avec Mme de Custine. — Il lui déplaît. — Boufflers et Mme de Sabran partent pour la Pologne.

L'existence que Mme de Custine mène à Paris, au cours de l'année 1797, est de plus en plus pénible ; elle a mille affaires sur les bras, pour elle, pour sa mère, pour l'évêque de Laon ; elle fait les plus louables efforts pour tâcher de sauver quelques bribes de leur fortune, mais tout ne marche pas au gré de ses désirs, et elle éprouve bien des déboires : il lui faut se débattre au milieu de procès continuels ; elle est saisie par les créanciers de son mari ; elle ne peut obtenir la restitution de ce qu'on lui doit ; bref elle mène une vie affolante et désespérante, et tous les soucis l'accablent à la fois.

Mme de Sabran a été de nouveau et positivement déclarée émigrée, et sa maison du faubourg Saint-Honoré va être vendue pour un prix dérisoire. Si elle avait de l'argent, Mme de Custine n'hésiterait pas à l'acheter, mais il faudrait 30 000 livres comptant, et

faire des billets pour le reste. Elle n'a pas un sol ! Elle pourrait essayer d'emprunter, mais trouverait-elle, et puis il lui faudrait payer des intérêts ruineux, et où les prendrait-elle ? « Je cherche de tous côtés, écrit-elle tristement, et je trouve les cœurs comme les bourses fermés. »

Sa mère ne pourrait-elle trouver à Berlin un banquier qui avancerait l'argent, et on achèterait la maison sous son nom ? Le prince Henri, ou le roi de Prusse, ne consentiraient-ils pas à donner la somme nécessaire ? Il serait d'une grande importance de se hâter, sans cela la maison sera vendue.

La santé de Delphine était-elle meilleure ? Lui donnait-elle la force nécessaire pour lutter contre la mauvaise fortune et pour résister aux mille soucis qui l'accablaient ? Hélas ! elle n'avait pas même cette satisfaction. Usée par les tourments, les inquiétudes, elle végétait dans un état de malaise et de souffrances à peu près constant. Malgré tout, elle ne perdait pas courage : « Je suis réellement bien malheureuse, écrit-elle à sa mère, mais je ne désespère point : en temps de Révolution tout change, tout varie ; notre position peut devenir meilleure dans quelques mois », et elle supplie sa mère de songer à elle, à Elzéar et de ne pas s'abandonner au découragement. Sans l'espoir de la revoir elle n'aurait plus la force de vivre.

Delphine a-t-elle au moins des jouissances de cœur qui l'aident à supporter sa détresse ? Elle assure que non, et nous devons l'en croire. Cependant nous voyons

toujours graviter autour d'elle toute une série d'adorateurs, *Médor*, *Lolo* (1), *Bois* (2), *It*, etc., etc. Boissy d'Anglas en particulier n'a pu voir la jeune femme sans subir son charme et il est devenu un des grands assidus de la maison. Hélas! elle les donnerait tous, et bien d'autres encore, pour avoir comme sa mère un ami fidèle et sûr, un ami de vingt ans, qui serait le compagnon de sa vie!

Lasse de mener cette existence misérable, sans affection et sans tendresse, Delphine finit par songer à se remarier. Après avoir longtemps agité cette idée dans son esprit, elle se décide à faire un jour à sa mère l'aveu de ses secrets désirs :

« 12 janvier 1797.

« Je suis toujours très contente de *Médor*, mais tout cela est pourtant nul pour mon cœur. Il est vide. Je cherche un cœur qui corresponde avec le mien, et ma recherche est vaine, et mes faibles charmes disparaissent, et les années s'écoulent. Je n'aurai pas comme toi, dans mes années sérieuses, un ami, un tendre et unique ami. Ma position actuelle m'en fait sentir plus que jamais la nécessité, et m'a amenée à m'occuper même d'une autre idée qui, jusqu'à ce moment, m'était étrangère? Je voudrais me marier.

« A qui, grand Dieu? »

(1) Le comte Louis de Ségur.
(2) Boissy d'Anglas.

« A un homme riche et d'environ cinquante ans, même plus vieux me serait égal, car ce que je craindrais le plus au monde, c'est que l'on puisse croire qu'un autre intérêt que celui de mon fils m'y a décidé. Mais voilà les avantages que je trouve dans une pareille idée : d'abord de pouvoir élever mon fils comme je le désire, puis d'avoir la possibilité d'aller te voir, de rendre service à mes amis malheureux, et mille autres petits agréments qui ont bien leur prix. Qu'en penses-tu?

« C'est fort bien, mais où est le mari? »

« Voilà le hic, je ne sais où le trouver. Cherche-le de ton côté.

« Comment! vraiment? »

« Oui, cherche-moi un mari riche et vieux.

« Quelle mine fait *Médor* quand je parle de ce projet! Quelle mine ferait Maurice!... ne l'en tourmente pourtant pas inutilement. »

Pas une lettre où Delphine ne revienne sur sa solitude, sur le besoin qu'elle a d'aimer et d'être aimée. Quelques semaines après, elle écrit encore :

« Je suis plus que jamais triste, isolée, mon cœur ne s'attache à rien... je voudrais me marier pour quitter cet état d'indépendance dont je ne sais que faire, et je ne trouve point de mari! Je ne vais presque plus dans le monde, je suis sauvage, il faudrait que tu fusses là... tu me mènerais, tu me redonnerais un peu de courage.....

« Mon occupation favorite est de relire tes lettres... Je te vois si intéressée, si occupée d'un objet aimable,

si bien aimée... et je compare ma position! Désintéressée de tout, aimée de beaucoup de gens, mais pas d'un seul, comme je voudrais l'être; point d'esprit dans l'amour d'à présent, et c'est pourtant nécessaire pour charmer la vie, pour l'embellir, pour en ôter la monotonie.

« Que deviendrai-je donc, ma mère, quand mes belles années seront passées? seule, toujours seule. Un fils que j'adore mais que les destinées doivent éloigner de moi... Adieu les adorateurs! Adieu les obligeants! Des livres, des pinceaux, de l'encre et du papier, voilà tout ce qui me restera comme ressource. Je ne serai bonne à rien, nécessaire à personne... belle fin! Au lieu de cela, si je trouvais un homme aimable comme le bon Merkatz, je lui consacrerais ma vie, je ne le ferais pas tant enrager que toi, et de peur qu'une autre ne l'épouse, je l'épouserais. Que de chimères! »

Puis passant du sérieux au frivole, Delphine, suivant son habitude, raconte à sa mère ce qu'il advient de ses amis :

« L'ami *It* est toujours le même, bon et aimable.

« J'ai revu *Lolo*, il a fait le gentil et l'aimable. Le petit B. je ne le vois plus ! *Bois,* toujours le même. Mme de la Rochef (1) est ici, je la vois aussi. Je vois peu de monde, je mène une vie très retirée; mon cœur sent plus que jamais qu'il est vide et malheureux.

« Adieu, ma bonne mère. Astolphe s'arrange à mer-

(1) La comtesse Alexandre de La Rochefoucauld.

veille avec son gouverneur; ce dernier est un vrai trésor, rempli de douceur et d'amabilité (1).

« Adieu, encore une fois, je t'embrasse tendrement. Quand aurai-je donc ta robe et ta bague? Je meurs d'impatience d'avoir tout cela, la vilaine dame! Et le déjeuner, l'as-tu (2)?

« J'ai enfin ta cassette ; mais je n'y ai trouvé que d'une écriture; il n'y a pas un mot de la tienne, ni ton portrait, ni celui du chevalier. Cela m'a extrêmement attristée : j'ai écrit à Thirion pour en savoir la raison (3). »

Le désir de Delphine de voir sa mère épouser le chevalier allait se réaliser plus tôt qu'elle ne le pensait. Mme de Sabran lui écrivait, en effet, quelques jours après, que la chose était décidée irrévocablement, et que Boufflers et elle allaient enfin légitimer des liens qui duraient depuis vingt ans. Delphine est ravie de cette bonne nouvelle, et sa joie est d'autant plus grande que Boufflers parle de revenir en France :

(1) Mme de Custine avait fait venir de Bâle un jeune Allemand, nommé Berstœcher, pour faire l'éducation d'Astolphe.

(2) Delphine avait envoyé à sa mère, par l'intermédiaire de Séguier, un déjeuner en porcelaine orné de peintures de sa main. Maurice en fait ainsi la description à Mme de Sabran : « J'ai cru voir tout le cimetière de la porte de Halle s'étaler sur ma table : ce sont des tombeaux, des urnes, des mausolées de tous les genres. La fameuse Artémise ne prenait certainement pas son café dans un déjeuner plus lugubre; je ne vous en fais aucun autre détail pour vous laisser le plaisir de la surprise. »

(3) Cette cassette contenait la correspondance de Mme de Sabran et du chevalier de Boufflers; ce dernier, en partant pour l'émigration, l'avait confiée à son secrétaire M. Thirion. Il venait de lui écrire de la remettre à Mme de Custine.

« Dieu, que de bonheur si le cher Merkatz pouvait rentrer en France! Tu reviendrais comme sa femme. Oh! oui, je suis digne d'être sa fille, je l'aime tendrement, marie-toi donc bien vite : que je serais heureuse d'être à ce mariage! comme je me sentirais légère et contente! Pourquoi cela n'a-t-il pas été plus tôt! Tu m'aurais donné quelque jolie petite sœur que j'aurais aimée comme ma fille; est-ce que cela ne serait plus possible? Mon Dieu, quelle joie! tu vas rire de toutes mes folies. Fais-en rire un peu le cher beau-père! Et il a un petit-fils, il ne faut pas qu'il l'oublie au moins. Tâche qu'il l'aime beaucoup. Que sera-t-il pour celui-là? grand-beau-père? Oh! fi, grand-papa cela vaut bien mieux, n'est-ce pas?

« Adieu, chère mère. Je vais écrire à frérot, à Maurice, il faut te quitter, car je n'aurais jamais le temps. Embrasse mon nouveau père et dis-lui bien comme je l'aime. »

Le mariage du chevalier et de Mme de Sabran allait en effet s'accomplir, mais hélas! au lieu de revenir en France, Mme de Boufffers et son mari partirent pour la Pologne.

Le roi de Prusse, désireux d'être agréable à Boufflers, venait de lui accorder une vaste concession de terres en Pologne, à Wimislow, pour qu'il pût y fonder un établissement agricole et y accueillir quelques émigrés. Mme de Sabran, en amie fidèle et dévouée, n'hésitait pas à suivre son futur époux. Elle annonce ces nouvelles à sa fille, mais sachant bien le chagrin qu'elles

vont lui causer, elle lui parle simplement d'un voyage en Pologne.

Pendant que le chevalier et sa fidèle compagne organisaient leurs préparatifs de départ, Mme de Sabran recevait de Séguier lettres sur lettres, toutes plus désolées les unes que les autres où il lui racontait les tristes péripéties de ses amours. Peu à peu, en effet, les lettres de Delphine s'étaient espacées, elles étaient devenues moins aimables et Maurice n'avait pas tardé à comprendre qu'il avait peu à attendre de l'avenir.

Désespéré de ses déboires amoureux, il voulut à tout prix changer le cours de ses idées. Ayant entendu parler des projets de Boufflers et de son établissement prochain en Pologne, il lui écrivit pour lui offrir de l'accompagner. La proposition fut acceptée avec enthousiasme.

Le départ de Mme de Sabran et du chevalier était devenu une réalité. Boufflers, toujours rêveur et plein d'illusions, s'était persuadé qu'il trouverait la fortune dans une exploitation agricole, et il hâtait ses préparatifs.

Tant que Delphine avait cru à des projets plus ou moins vagues du chevalier, elle ne s'était pas autrement émue, mais quand elle comprit que cela devenait sérieux, elle prit peur. Comment sa mère, dont la santé était chancelante, supporterait-elle un voyage si long et si pénible ? Comment s'accommoderait-elle d'un climat plus rigoureux encore que celui de Berlin? Et puis, ce serait donc une séparation éternelle ! Comment se revoir quand il faudra traverser toute l'Europe pour passer

quelques jours ensemble? La pauvre Delphine « maudissait la Silésie, la Pologne, la Prusse, le monde entier », et ne pouvait calmer ses alarmes. Elle était plongée dans un découragement complet.

Mme de Sabran n'était guère moins troublée; elle était persuadée qu'elle ne reverrait jamais sa fille et elle lui faisait d'éternels adieux.

Celle-ci lui répond par une lettre pleine d'incohérence, et qui montre mieux que bien des phrases tout le trouble de son âme :

« Oh! ma mère! de quelle douleur ta dernière lettre me pénètre! Crois-tu réellement que nous ne nous verrons plus? Est-il possible que ta santé soit assez faible pour te le faire présumer?

« Notre voyage de cet été serait donc une chimère, et il faudrait gémir encore des années entières loin de toi! Ceci met le comble à mes maux et m'ôte tout mon courage. Je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais, je n'ai pas le sens commun, je suis dans un abattement impossible à te peindre. Cependant chacun dit ici que dans peu nous aurons de grands changements, que les femmes et les enfants pourraient rentrer; est-ce qu'alors tu quitterais ta Pologne? Oh! je n'aime pas ce pays, il me paraît mille fois plus loin encore que la Prusse. J'ai beau l'examiner sur la carte, j'ai beau entendre dire qu'il est fleuri, habité, il me paraît toujours un vaste désert, où rien n'arrive, où les lettres se perdent, d'où on ne peut jamais sortir : et c'est là cependant que vont habiter mes seuls biens. Cette lettre ne te parviendra

pas peut-être, car tu pars dans un mois ; mais tu vas être heureuse ; tu vas t'unir pour toujours à Merkatz, et moi je ne serai pas là pour te serrer dans mes bras. Comme cette cérémonie eût été parfaite si tes enfants avaient pu y assister ! Mais des espaces immenses nous séparent.

« Quoi ! Maurice aussi va s'enterrer dans cet affreux désert, est-ce vrai ? Oh ! cher Maurice, je l'aime bien tendrement.

« Tu crains *Médor,* tu as tort, rien n'est à craindre pour moi, car je suis plus que jamais éloigné du bonheur, et si le vieux mari pouvait se trouver sur l'heure, je serais sa femme pour t'aller voir en Pologne ; cette condition serait dans le contrat. Sais-tu bien que je serais capable de faire une pareille chose !... Oh ! mon Dieu, que je suis malheureuse ! Au moins, dis-moi, si je trouvais de l'argent, si j'empruntais, si enfin je trouvais le moyen d'aller en Suisse, irais-tu ?

« Oh ! ma mère, quelle fatigue que notre existence ! Quant à moi, je n'en puis plus ; je suis si lasse, si lasse, que bientôt je ne pourrai plus remuer. Astolphe seul me tire de ma léthargie. Son gouverneur est parfait, plein d'intérêt pour moi et de tendresse pour Astolphe. Il t'aime déjà beaucoup. Il faut bien, il entend tant parler de toi. Venain, ce bon ami, est toujours le même. L'ami *It* aussi, mais il est un peu piqué de ce que son amour n'a pas été accueilli. *Bois* est aussi très bon, mais il fera peut-être comme l'ami. *Médor* est le fidèle chevalier, mais n'en aie pas peur ! Tant que je serai loin de toi, rien n'est dangereux pour moi.

« Adieu, mon pauvre cœur est si gonflé, si triste, si noir, que je ne sais pas trop ce que je t'ai dit. Je n'en puis plus, je suis malade d'esprit et de corps. »

Quelques jours après, Delphine, s'arrachant à son chagrin, apprenait à sa mère la plus fâcheuse nouvelle du monde : l'hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Honoré n'ayant pu être racheté par sa propriétaire, faute d'argent, l'État venait purement et simplement d'en disposer; il l'avait donné au général Beurnonville en paiement d'une dette de 80 000 francs que la nation, paraît-il, avait contractée envers le général. Delphine ajoutait philosophiquement : « Avec le temps on espère que cet arrangement ne tiendra pas plus que les autres et que ta maison reviendra à son maître naturel. »

Cette spoliation était un nouveau coup, et non des moins cruels, pour Mme de Sabran, qui se voyait ainsi enlever une somme considérable, qu'elle avait bien peu d'espoir de retrouver jamais.

Le chevalier Séguier, fidèle à sa promesse, avait quitté l'armée de Condé, et s'était rendu à Rheinsberg d'abord, puis à Berlin, pour organiser de concert avec Boufflers le départ pour la Pologne.

Que se passa-t-il exactement pendant le séjour de Séguier à Berlin, nous l'ignorons; mais tout à coup le jeune homme change brusquement tous ses projets; il vient d'apprendre que son nom ne figure pas sur la liste des émigrés, que rien ne s'oppose à ce qu'il rentre dans sa patrie, et au lieu de partir pour la Pologne, il décide de revenir en France. Il est certain que, malgré ses pro-

testations, il aimait toujours Delphine, qu'il voulut à tout prix la revoir, et se rendre compte par lui-même de ce qu'il pouvait espérer de l'avenir.

Donc il partit pour la France et gagna sans trop de difficultés la capitale. Son premier soin fut naturellement de courir chez Delphine, sous prétexte de lui remettre un fichu brodé, de la part de sa mère. Malheureusement il s'était imaginé que sa présence suffirait pour enlever la place d'assaut ; il se montra trop entreprenant, trop hardi, et la jeune femme, bien que fort disposée en sa faveur, fut choquée.

Elle raconte longuement à sa mère l'arrivée de Maurice, les maladresses dont il s'est rendu coupable, et qui vont vraisemblablement l'éloigner de lui à jamais.

« Paris, 31 juin 1797.

« Tu es bonne par excellence de penser ainsi à parer ta pauvre fille : le fichu brodé est déjà monté et fait le plus joli bonnet du monde. Que ne peux-tu voir tout cela, alors seulement j'aurais du plaisir à le porter. Bonne mère, si l'argent ne nous manque pas, tu peux compter sur ma volonté, elle est tout à toi, et te revoir est le seul bien auquel j'aspire.

« A propos de Maurice, que je te conte donc tout ce qui m'arrive à son sujet ! Avant de le voir ici, je me faisais en pensant à lui mille chimères. J'allais même jusqu'à penser quelquefois que de lui seul me viendrait quelque bonheur ! Oh ! comme j'ai changé d'avis

depuis que je l'ai vu de près, et comme chaque jour il perd à mes yeux ! D'abord, en arrivant, je le reçus avec toute l'amité, la confiance possibles. Dès le soir même, il me parla d'amour et sembla se fâcher sur ce que j'éloignais cette question ; cela me parut un peu brusque. Le lendemain il me demanda de mes cheveux, mon portrait. Autre étonnement. « Mais, Maurice, nous nous « connaissons à peine, nous nous sommes vus huit « jours, qu'avez-vous fait pour vous croire des droits à « me faire renoncer à mes résolutions ? Vous avez été « parfait pour Éléonore ; aussi je vous aime comme mon « frère. Si vous voulez, à ce titre, des cheveux, et même « mon portrait, peut-être vous le donnerais-je ? » — Il le refusa nettement et parut très affecté de ce que, tout de suite, je ne lui disais pas que je l'aimais à la folie.

« Cela a commencé à me refroidir et à me le faire examiner davantage. Alors ses défauts m'ont frappée. J'ai reconnu en lui une taquinerie insupportable, des idées fausses sur tout, surtout en morale, un entêtement à ses idées continuel. Tout cela m'a aigrie ; chaque fois que nous nous voyons, c'est pour nous quereller. Cet homme qui se prétend si amoureux vient passer seulement deux heures avec moi le soir, encore en l'en priant beaucoup. Le reste du temps, il court constamment ; il voit beaucoup de monde, de jeunes femmes, de belles dames ! Jamais on ne sait ce qu'il fait, où il va ; il y a sur toutes ses démarches un grand mystère. Il se choque de ce que j'ai arrangé ma vie de manière à n'être jamais seule. « Oui, ai-je répondu, n'ayant pas besoin depuis

« longtemps d'être seule avec personne, cela ne m'a « jamais gênée, et depuis que nous sommes séparés, je « ne pouvais pas l'arranger autrement, prévoyant que « quelque jour cela pourrait vous contrarier. » — Il n'est jamais content, il demande toujours et ne sait gré de rien. Voilà encore une fois mon bonheur échoué!

« Quelle différence de sa conduite et de celle de *Médor!* Celui-ci, soumis, bon, simple, heureux d'un regard, heureux d'être dans ma maison, ne pouvant être ailleurs, détestant le monde, ne connaissant d'autre bien que d'être chez moi, et se soumettant sans reproche à s'en abstenir, quand cela pourrait me déplaire ou me gêner; incapable de tenir le moindre propos, de faire naître le moindre soupçon, aimant tout ce que j'aime, d'une complaisance parfaite, aux petits soins pour moi, pour mon fils, franc, loyal. Tout ce qu'il dit est vrai, il ne fait pas un pas qu'il ne puisse le dire. Il vient de partir pour Londres pour des affaires de famille; il reviendra dans un mois. Il était au désespoir; je suis fâchée aussi de son départ. Cependant il n'y a rien que de la reconnaissance de sa manière de m'aimer, qui est exemplaire, et lui assure à jamais mon estime et mon amitié.

« Mais je sens bien que je suis tous les jours plus incapable d'aimer, et que la raison, les convenances, ton approbation seules détermineront mon choix, si jamais j'en fais un. Je suis si fatiguée de mon existence vague et isolée, je ne sens nullement le prix de ma liberté. »

Mme de Sabran et Elzéar s'inquiétaient beaucoup de savoir Séguier à Paris, vivant près de Delphine, la

voyant sans cesse; ils redoutaient un entraînement réciproque. Leurs craintes étaient vaines; nous avons déjà vu comment les attaques un peu vives de Maurice avaient blessé la jeune femme. Leurs fréquentes relations ne modifièrent pas l'impression première, aussi Mme de Custine répond-elle gaiement aux conseils de sagesse que lui donne sa mère :

« ... Bartholo (1) me tourne la tête, et encore plus avec son amour qu'avec toute autre chose. Il est devenu absolument *amoroso*, ce qui vraiment est désolant. Je ne sais qu'en faire, car moi je l'aime de tout mon cœur, mais pas d'amour. Oh! non, je n'en ai pas, je n'en aurai plus pour personne... jamais, plus jamais de bonheur.

« Je ne suis nullement ce qu'il lui faut, et si pour lui plaire, il fallait devenir grimacière, j'y renoncerais volontiers, mais je n'ambitionne nullement ce bonheur. Maurice a un cœur peu sensible, un amour-propre et un égoïsme excessifs, c'est absolument tout le contraire qu'il me faut. Plus je le vois, et moins il est dangereux pour moi. »

Aux conseils de prudence d'Elzéar, elle répond de même :

« Ne crains rien de Maurice, le danger est passé : je le connais trop bien pour avoir jamais pour lui autre chose que de la pure amitié. Il est d'une légèreté, d'une insouciance, d'une aigreur et d'une taquinerie insupportables; ce dernier défaut est surtout dominant, et

(1) Le chevalier Séguier.

n'est pas de saison. On ne peut s'y prêter quand on a été foncièrement malheureux. Il faut du repos à l'âme, il faut de la sensibilité, il faut pour lui plaire parler sa langue, et non un langage faux à l'esprit comme au cœur. D'ailleurs Maurice est pétri d'amour-propre, d'exigences, charmantes qualités pour plaire à une femme.

« Il aime le monde et ses pompes, et moi j'ai des goûts tout différents, car je suis ici comme à cent lieues de Paris, j'ignore même ce qui s'y passe et tout ce que j'apprends me paraît autant de contes de fées. »

Malgré le manque de plus en plus marqué de sympathie que Mme de Custine éprouvait pour lui, Séguier continuait ses visites; il ne voyait rien, ou tout au moins s'obstinait dans des espoirs, qui devenaient chaque jour plus improbables.

Mme de Sabran et le chevalier de Boufflers partirent pour la Pologne au mois de mai, ainsi qu'il était convenu. Leur premier soin dès qu'ils furent installés à Wimislow fut de se rendre à Breslau, où l'évêque célébra leur mariage en juin 1797. Il y avait juste vingt ans qu'ils étaient liés de la plus intime affection.

CHAPITRE XXI

Juillet à décembre 1797

Elzéar quitte Venise et va rejoindre sa mère en Pologne. — Le précepteur d'Astolphe, Berstœcher. — Projets de réunion entre Delphine et sa mère. — La révolution à Paris y met obstacle. — Chagrin de Delphine.

La correspondance, si active autrefois entre Mme de Custine et son frère, était complètement tombée; il y avait des mois et des mois qu'Elzéar n'avait pas écrit. Delphine savait seulement qu'il résidait toujours à Venise, et que, malgré de pressantes instances, on ne pouvait parvenir à l'en faire revenir; il prenait prétexte de la guerre, et de la présence des Français dans les environs, pour y prolonger son séjour contre toute raison.

Enfin, au mois de juillet, Delphine reçoit une lettre de son frère : il a fui Venise et les dangers de la guerre, il s'est réfugié en Pologne, à Wimislow. La jeune femme est ravie de le savoir près de sa mère; n'est-ce pas le commencement de la réunion si ardemment désirée? Elle va faire tout au monde pour aller les retrouver, et si ce n'est pas possible, c'est eux qui viendront la rejoindre à Paris; elle s'ingénie à tout préparer pour les recevoir :

« 7 juillet 1797.

« Que je suis heureuse, mon ami, de te savoir auprès de la mère! J'étais si inquiète, si tourmentée de ce que tu pouvais être devenu. Je n'avais aucunement de tes nouvelles. Tu te plains de mon silence, c'est bien moi qui peux me plaindre du tien. Mais ne me taxe pas d'oubli, cher Elzéar, jamais tu ne peux sortir de mon cœur. Tu es le premier objet qui y soit entré, tu es le premier être que j'aie aimé. Si tu savais comme je me repais de la chimère de te revoir ici! Ta chambre est préparée, on t'attend, on se réjouit de te posséder dans notre petit réduit. Tu serais en règle très promptement car tu n'es pas sur la liste (1). Juge donc de mon bonheur!

« Si mes moyens d'argent le permettent, je compte toujours aller voir la mère cet hiver. C'est là mon rêve favori. Si tu venais avant, nous irions ensemble, sinon je te ramènerais. Oh! mon ami, la vie est trop courte pour la passer toujours si loin de ce qu'on aime.

« Je n'écrirai pas à mère aujourd'hui. Tu lui parleras de moi, de mon bonheur de la savoir contente dans sa retraite, de mon occupation continuelle d'elle et de son mari, du désir que j'aurais de la revoir, des tourments où je suis d'en être si loin. Soigne-la, cette bonne mère, parle-moi de sa santé, de sa manière d'être là-bas, enfin écris-moi. Mon fils se porte bien, son gouverneur est

(1) La liste des émigrés.

parfait, c'est un jeune homme plein de mérite et d'amabilité, il t'aime déjà de tout son cœur et t'attend avec impatience.

« Adieu, cher ami, reviens embrasser ta sœur, viens partager ma retraite, viens me parler de la mère, de toi, du temps passé, du présent, viens enfin ! Je ne me porte pas trop bien depuis quelque temps, je suis si malheureuse qu'à la fin le chagrin mine absolument le corps, je n'ai plus du tout de courage, je n'en puis plus. »

Mme de Custine, depuis un an, avait pris pour Astolphe un précepteur que nous avons déjà eu l'occasion de citer incidemment ; c'était un jeune Allemand nommé Berstœcher. Elle en était enchantée ; il s'occupait de son élève avec beaucoup d'intelligence et de soin, et il développait admirablement les rares qualités de son esprit. Il s'était attaché à la famille avec une rapidité extrême. Bien qu'il n'en ait jamais rien laissé paraître, nous le soupçonnons fort d'avoir subi, comme tant d'autres, le charme étrange de Delphine, et d'avoir éprouvé pour elle une passion très vive, mais respectueuse et discrète ; il est resté auprès d'elle jusqu'à sa mort, ne la quittant jamais, et lui donnant sans cesse et toujours les marques du plus profond attachement.

Mme de Custine parle souvent, très souvent de Berstœcher dans ses lettres à sa mère et elle cite de lui des traits charmants.

Elle écrit le 13 juillet :

« Le bon Berstœcher partage mes peines. Écoute ce qu'il vient de faire pour moi. J'étais dans une posi-

tion terrible pour de l'argent, je n'en avais pas et n'en trouvais à emprunter qu'à des intérêts exorbitants; il m'en a prêté, il a placé cent louis, qu'il possédait, sur nous, à l'intérêt ordinaire. C'est vraiment parfait; c'est un excellent homme mais surtout bon et sensible et très aimable. »

Quelque temps après, elle écrit encore :

« Tu me parais enchantée du gouverneur de mon fils; je t'en sais bien bon gré, car vraiment c'est un ami parfait. Il était allé faire un petit voyage à Strasbourg, il y est resté six semaines, pendant lesquelles on a employé toutes les séductions possibles pour le détacher de nous, on lui a offert les places les plus brillantes; il a tout refusé pour ne pas nous quitter, et si on nous avait bannis, comme il en a été question pour tous les nobles, il nous aurait suivis. Que nous sommes donc heureux de ce côté! Aussi mon Astolphe devient-il un véritable homme de mérite, tu l'aimerais à la folie. »

Les lettres de Mme de Sabran à sa fille étaient délicieuses, et Delphine lui dit en termes charmants tout le bien qu'elles lui font, quel baume bienfaisant elles répandent sur les plaies de sa vie; c'est grâce à elles qu'elle ne perd pas courage et attend avec patience l'heure de la réunion :

« 20 juillet 1797.

« Je viens de recevoir une longue lettre de toi qui m'a fait bien plaisir, car il y a longtemps que je n'en

avais reçu. Pauvre chère mère, comme tu es bonne et aimable! Quel dommage que tu sois enterrée au fond de cette Pologne! à toi toute seule tu as plus d'esprit que mille autres. Tu as tant de grâce; tu écris comme un ange. J'espère bien que dans ta solitude tu travailleras un peu, tu me feras quelques romans. Je me chargerai de les faire imprimer. Quelle joie d'imprimer tes ouvrages! Mme de Staël écrit bien sans doute et fait des livres. Tu as mille fois plus d'esprit qu'elle. Fais-moi des livres, chère mère. Mais je suis folle, tu ris de mes chimères!

« Te voilà donc établie dans ta chaumière, Elzéar avec toi. Tu es contente; tu as des livres, tu mènes une vie de fermière, et ta fille n'est pas là pour t'aider!

« La position actuelle de notre pays est fort peu stable et n'est pas très calme, cela influera beaucoup sur nos projets. Mais crois bien, ma bonne mère, que, si j'ai de l'argent, j'irai passer l'hiver avec toi à Berlin; j'irai où tu voudras, au bout du monde, pour te voir et t'embrasser; mais ce qui me serait bien plus doux, ce serait d'y aller pour rester avec toi, pour te soigner, pour remplir le devoir le plus cher et le plus sacré. Voilà une chimère qui n'en sera pas toujours une, j'espère! »

La situation politique était peu stable en effet. En 1797 avait eu lieu le premier renouvellement des Conseils, et une majorité de royalistes avait été nommée. Barbé-Marbois fut désigné pour la présidence des Anciens, Pichegru pour celle des Cinq-Cents. Un des nouveaux amis de Mme de Custine, Barthélemy, celui

qu'elle avait surnommé l'*ami pâle*, remplaça Letourneur comme Directeur. Ces nominations qui paraissaient plutôt inquiétantes pour la République, étaient loin d'avoir apporté le calme et la tranquillité.

Delphine, grâce à ses amis au pouvoir, n'avait pas été inquiétée. Elle était liée plus que jamais avec Boissy d'Anglas ; elle voyait fréquemment Barthélemy, et ce dernier paraissait lui plaire de plus en plus ; ce fut au point que, revenant à ses projets de mariage, elle écrivait à sa mère :

« Je voudrais trouver un bon mari, raisonnable, sensible, ayant les mêmes goûts que moi, et approuvant tous les sentiments dont se compose mon existence, un mari qui sentît que, pour vivre heureuse, il me faudrait être auprès de toi, et qui m'y conduisît, qui s'y trouvât heureux, qui aimât mon fils comme les siens, un mari doux d'opinion comme de caractère, philosophe, instruit, et ne craignant pas l'adversité, qui la connaîtrait même, mais qui regarderait comme une compensation à ses maux d'avoir une compagne comme ta Delphine. Voilà l'être que je voudrais trouver, et que je crains bien de ne rencontrer jamais.

« Quelquefois en repassant dans ma mémoire tous ceux que j'ai vus, je m'arrête *à l'ami pâle ;* s'il n'était plus dans la place qu'il occupe, si, comme on le dit, il donnait sa démission, il pourrait peut-être bien se retirer du théâtre du monde, pour vivre dans la retraite avec une compagne. Tu ris de ma folie... moi aussi j'en ris. Rappelle-toi mes plaisanteries à ce

sujet... vraiment je crains que cela ne devienne sérieux. Il a été parfait pour moi depuis qu'il est ici. Je le vois peu cependant, parce que je n'aime pas approcher du soleil. Dis-moi ce que tu penses de ma folie. Songe que ce n'est plus pour le monde qu'il faut vivre, mais pour le cœur, pour le repos, pour la vertu. Songe que ce n'est pas non plus pour le plaisir, mais pour la raison; un jeune homme me fait pitié, il est pour moi un enfant à la lisière. Ma raison est tellement vieillie que je suis à un siècle de tout ce qui m'entoure; un homme de quatre-vingts ans se trouverait un jeune homme pour moi. Moque-toi de moi, chère mère, tant que tu voudras, je te le permets. Ne vois dans mes projets que les folies d'un cœur isolé qui, ne pouvant se sauver de lui-même, s'égare souvent, et se perd dans des espaces imaginaires. Un mot de toi lui fera toujours retrouver la bonne route.

« Pauvre mère, quand pourrai-je me reposer de mes voyages en Pologne. Sais-tu bien que je fais vingt fois le jour ce petit trajet, et que cela me tue. Sais-tu bien que d'être avec toi est le premier point de bonheur. Ménage-toi donc, chère et tendre mère, pour ta fille, pour son bonheur; je sais si bien maintenant le prix d'une bonne mère! Plus j'aime mon fils, et plus j'ai besoin d'être près de toi. Oh oui! toi seule manquant à mon bonheur, il n'en peut exister. Persuade-toi bien cela, et vis pour tes enfants. Ne t'attriste pas, ne parle pas ainsi de mort, de temps rapide. Quand nous serons ensemble, nous penserons à toutes ces tristes

choses; à présent ne songeons qu'à nous revoir.

« Astolphe se porte bien, la bonne Négle se porte bien; c'est elle qui fait maintenant la cuisine, je n'ai plus Mlle Dupont. C'était un diable à quatre. Adieu. Venein se prosterne à tes pieds, l'ami *It* est toujours bon, *Médor* toujours le même.

« Le bon *Médor* veut que je te parle de lui. Il veut que je dise qu'il m'a donné un chien barbet tout noir et énorme, beau et bon. C'est le roi des chiens; il m'aime à l'adoration, mon chien, il s'appelle *Favori*. Le bon *Médor* est si triste de ce que tu ne viens pas, il s'en faisait une si grande fête; il est si bon, si obligeant! Il m'a rendu tant de services, de soins; tu l'aimerais, oh! j'en suis sûre. »

Le projet auquel Delphine tient par-dessus tout, c'est à revoir sa mère, et elle cherche sans cesse une combinaison, qui lui permette de se rapprocher de celle qu'elle aime si tendrement. Malheureusement les circonstances sont peu favorables, on se montre de plus en plus difficile pour les passeports. La situation politique est profondément troublée, et les meilleurs amis de Delphine courent les plus grands dangers. Comment faire pour aller à Wimislow? Alors Delphine conseille à sa mère de se faire naturaliser prussienne, ainsi qu'Élzéar; de cette façon elle pourrait venir sans aucun danger; cette idée lui paraît tellement séduisante, qu'elle est convaincue que sa mère va l'adopter avec empressement, et elle organise déjà tout son petit intérieur pour l'y recevoir. Puis ils loueront une

petite maison de campagne auprès de Paris, et ils y passeront l'hiver, heureux autant que possible.

Mais la politique fait écrouler tous ces beaux projets. Trois des directeurs, La Reveillère-Lepeaux, Barras et Rewbell, craignant la réaction des modérés, ont préparé un coup d'État. Le 18 fructidor (4 septembre) les troupes du général Augereau s'emparent des Tuileries, où siègent les Conseils; plus de la moitié des élections nouvelles sont cassées; deux des directeurs, Carnot et Barthélemy, plus de soixante députés sont emprisonnés, et déportés à la Guyane.

C'était l'effondrement de tous les projets matrimoniaux de Delphine : elle en est atterrée, mais elle n'ose parler qu'à mots couverts du désastre qui la frappe ainsi que ses amis :

« ... Je ne puis parler de rien, je suis triste, si triste... mes amis sont tous malheureux... l'*ami pâle*... tout cela m'a assommée. J'avais bâti tant de chimères sur ce dernier, c'est moi qui lui ai porté malheur... »

Mais ce n'est pas tout; une réaction violente a lieu, toutes les lois d'exception sont rétablies, il devient presque impossible de sortir de France ou d'y entrer. Comment dans ces conditions Mme de Custine pourrait-elle rejoindre sa mère? comment Mme de Boufflers oserait-elle venir en France? Delphine, au comble du chagrin, exprime à sa mère la douleur qui l'étreint :

« 13 septembre 1797.

« C'est en versant un torrent de larmes, mon amie, que je prends la plume pour t'écrire. Je reçois tes lettres, et, loin de porter dans mon âme quelque consolation, elles n'y portent plus que la mort. Ta joie, ton bonheur de nous revoir, tout cela oppresse mon cœur. Plus de bonheur, il faut renoncer à tout cela.

« Obtenir un passeport pour aller te voir deviendra sûrement aussi très difficile, mais la plus grande difficulté, c'est l'argent.

« Quoi! sans cesse frappée dans mes affections les plus chères, sans cesse éloignée du bonheur, sans cesse agitée et tourmentée! O mon amie, les forces humaines ne sont pas suffisantes pour supporter tant de douleur. Comme tu avais bien arrangé toute notre année! Comme tout cela me convenait! Comme nous aurions été heureux! Tu pensais à me recevoir à Wimislow, et moi, je t'aurais reçue à Paris.

« Tu m'as fait fondre en larmes, en me parlant de nos arrangements de ménage, et des dérangements que cela pourrait m'occasionner. Mais tu ne connais donc pas encore ta Delphine! J'étais ivre de bonheur, j'étais tentée de préparer déjà ton lit, tant il m'était doux de faire et de prévoir tous ces arrangements. Je te donnais ma chambre, mon lit, et je couchais à côté de toi, dans mon cabinet où je faisais mettre un lit. Frérot avait de l'autre côté de la maison, au quatrième à la vérité mais à côté du gouverneur de mon fils, une chambre char-

mante, où j'aurais arrangé ses livres, et je me serais plu à lui faire un petit laboratoire agréable. Voilà comme tout cela était combiné. A présent la foudre semble nous avoir anéantis. Que faire? Qu'espérer? Je l'ignore : attendre un mois pour avoir quelque idée ou former quelque conjecture!

« Ma bonne mère, comme tout le monde se réjouissait de te voir! Quelle fête dans le petit ménage! Jusqu'à la bonne Négle qui n'en dormait pas de joie. Eh quoi! nous n'aurions pas cette félicité! Mon amie, j'ai tant souffert dans ma vie, mon cœur est si ulcéré, que la moindre blessure rouvre toutes les autres, et m'ôte entièrement le peu de force qui me reste. Ma tendre amie, prends courage, je m'effraie peut-être plus qu'il ne faut... mais j'étais si heureuse, que je ne peux pas passer sans une rude secousse à un état si différent.

« Adieu, chère mère, chère, bonne, excellente mère, toi que j'aime plus que moi-même, toi que je voudrais presser sur mon cœur, toi en qui seule j'ai confiance, toi à qui seule je voudrais ouvrir mon cœur, à qui seule je peux tout dire! Oh! ma mère... et quatre cents lieues nous séparent!... Oh! nous nous reverrons... j'ai consulté un sorcier, il me l'a assuré. Mon cœur me le dit encore bien mieux. »

Ce n'est pas seulement à sa mère que Delphine conte ses déceptions; elle reprend avec son frère sa correspondance si longtemps interrompue, et elle lui ouvre de nouveau son cœur, lui fait part de ses désirs, de ses espérances :

« 27 octobre 1797.

« Tu me désoles par ta santé. Quoi ! toujours malingre et souffrant ? L'air de ce pays te ferait du bien peut-être. Es-tu grandi ? As-tu de la barbe ? J'ai un désir extrême de te revoir. J'aime tous tes projets d'étude : que fais-tu maintenant ? As-tu quelque plan, quelque ouvrage en train, ou en projet ? C'est à ton âge qu'on peut entreprendre de grands ouvrages, former de grands projets. Mais l'ambition n'est pas ton défaut, je crois. Si j'eusse été homme, ç'aurait bien été le mien. J'aurais voulu être le premier de tous, j'aurais voulu passer à la postérité, enfin j'aurais peut-être bouleversé le monde. Tu ris de mon humeur culbutante, mais vraiment la nature s'est trompée, je devais être un homme. Je ne comprends pas trop pourtant la bravoure. Je sais bien que, sans cette qualité, adieu toutes les autres, adieu mon héros et toutes ses ambitions, mais là je suis bien femme, car je ne suis pas toujours des plus braves : je crains l'obscurité, je crains les bêtes, les voleurs, et quantité de choses, et pour être ce grand homme, il aurait fallu ne rien craindre du tout, pas même la justice divine, et encore moins la mort. Par exemple, comme femme, je sens bien qu'un héros tel que je viens de te le peindre me tournerait la tête ; il n'est pas de folie que je ne fasse pour lui. Je n'ai pu en faire pour personne, car, depuis que nous sommes en révolution, il ne s'est pas montré un seul homme à grand caractère.

« Mais laissons mes chimères et parlons de notre

misère, parlons de notre triste position. Que feras-tu? Te voilà près de la mère : Que fera-t-elle? Que dit-elle? Où en est sa santé? cela me désole de ne pas le voir par moi-même, de ne pouvoir pas la soigner, la consoler, la distraire, c'est là où se borne toute mon ambition... »

CHAPITRE XXII

1798

Désir de Mme de Custine de revoir sa mère. — Elles décident de se rencontrer à Klosterheilbronn. — Départ de Mme de Custine pour cette ville. — Elle y attend sa mère. — Son impatience et ses inquiétudes. — Enfin Mme de Sabran arrive. — Maladie d'Elzéar. — Retour de Mme de Custine en France. — La société du Directoire.

Pendant l'année 1798, Delphine poursuit avec persévérance ses pénibles sollicitations; non seulement elle s'efforce d'obtenir la restitution de ses biens, mais elle réclame aussi pour ceux de sa mère, et de ce côté les difficultés sont plus grandes encore. Si Mme de Sabran avait consenti à rentrer en France, bien des choses auraient pu encore s'arranger, mais c'était là une condition indispensable, et sans laquelle toutes les démarches du monde ne pouvaient aboutir. Pas une lettre où il ne soit parlé de cette question brûlante et vitale, et souvent avec découragement.

Mais il y a aussi pour la tendre Delphine une question qui lui tient au cœur plus peut-être encore que toutes les autres, c'est de revoir sa mère et de passer quelques jours avec elle. Heureusement l'inquisition est devenue moins forte, un certain apaisement s'est

produit, et il est maintenant possible de sortir de France.

Mme de Sabran, qui n'est pas moins désireuse que sa fille de la retrouver, lui propose de se réunir avec elle à Klosterheilbronn, où ils passeront quelques jours délicieux en famille. La proposition est acceptée avec bonheur; il est convenu que l'une partira de Pologne pendant que l'autre quittera Paris, et qu'elles se réuniront dans la ville désignée, où elles arriveront presque en même temps.

Delphine part donc pleine de joie, le 20 avril, avec Astolphe et Berstœcher, et elle arrive à Klosterheilbronn le 7 mai. Sa mère n'y est pas; elle l'attend avec patience, puis, n'ayant pas de nouvelles, elle s'affole, craint un accident, un malentendu, enfin elle lui écrit le 24, au comble de l'inquiétude.

« Klosterheilbronn, ce 24 mai.

« Je suis ici depuis le 7 mai; je suis partie de Paris le 20 avril, je suis restée à Anspach trois jours, j'ai écrit de Kehl, j'ai écrit d'Anspach, j'ai écrit d'ici, pour tout ça le plus profond silence a été la réponse que j'ai reçue. J'avais annoncé mon départ depuis bien longtemps; ici j'apprends qu'on t'y attend le 10 ou le 14, et nous voilà au 25, et rien ne nous rassure! Je meurs d'inquiétude, de chagrin; passer ici le peu de temps que j'avais à te donner, manquer tes affaires et les miennes, et tout cela sans savoir pourquoi, ni quand

cela finira! je tremble de quelque noirceur; de grâce, rassure-moi, ou par ta présence, ou par une lettre! le temps s'écoule et c'est sans te voir! et c'est à me morfondre ici d'ennui d'inquiétude et de chagrin, et c'est le 27 avril qu'il prend la belle fantaisie à Elzéar que, pour partir, tu attendras une lettre, qui t'annonce que je suis sortie de France; cela n'a pas le sens commun après toutes les lettres que je t'avais écrites, et la dernière surtout qui était positive. C'est une fantaisie qu'il faut payer un peu cher! Mais ce qui est plus incroyable encore, c'est que le 1er mai j'ai écrit de Kehl que j'étais sortie, et puis à Anspach, et puis ici; je n'y comprends rien; il est bien temps, je t'assure, que ce mystère affreux s'explique. »

Le retard de Mme de Sabran était causé par de graves préoccupations d'intérêt. On sait combien sa situation pécuniaire était précaire. Quelle fut son inquiétude, quand elle apprit que le nouveau roi de Prusse (1) avait l'intention de supprimer la pension qu'elle devait à la générosité de son prédécesseur, et qui était le plus clair de ses revenus : c'était un désastre pour elle et pour son mari. Aussi résolut-elle de profiter de son passage à Berlin pour voir ses amis, les personnages importants qu'elle connaissait, le Roi même, s'il le fallait, pour obtenir que la pension fût maintenue. Elle croyait rester quarante-huit heures à Berlin, elle y séjourna quinze jours, multipliant les

(1) Frédéric Guillaume III (1770-1840).

démarches, sollicitant à droite et à gauche; elle en partit en proie aux plus vives inquiétudes, n'ayant obtenu que beaucoup de bonnes paroles, mais rien de positif.

Son séjour à Heilbronn ne lui apporta pas les joies qu'elle espérait : d'abord Elzéar tomba malade de la fièvre tierce, et il donna à sa mère de très vives inquiétudes. Puis Delphine fut atteinte de la même maladie et sans être aussi gravement prise que son frère elle fut cependant fort souffrante. La réunion en fut forcément très attristée.

Après trois semaines de séjour à Klosterheilbronn, l'on se quitta de nouveau, Delphine et Astolphe pour rentrer à Paris, Elzéar pour aller rejoindre à Vienne son oncle l'évêque de Laon qui le réclamait, et Mme de Boufflers pour aller retrouver son mari à Wimislow.

Malgré les traverses qu'elle avait eu à supporter, Delphine avait éprouvé une grande joie de cette réunion. Elzéar et Berstœcher n'avaient pas été moins heureux qu'elle :

« Le bon Berstœcher raffole de toi, de la mère, écrit-elle à son frère; *nous rabâchons notre séjour à Kloster.* C'est là notre médecine universelle. Lorsque notre cœur est bien souffrant, nous parlons de Kloster et nous sommes un peu moins mal. Astolphe pense aussi à ce bon temps, il aime ses oncles, il en parle et, même dans ses prières, il prie pour ses oncles; dis-le à son *grand-oncle*. Pour la grand'mère, c'est son *sentiment*. Il l'aime de préférence à tous, mais il l'oubliera, et nous aussi, puisque nous n'avons pas signe de vie d'elle. »

A peine rentrée à Paris, Delphine apprend que pendant son absence le Directoire a consommé un nouveau coup d'État contre les Conseils (22 floréal); elle assiste à de nouveaux troubles, mais elle y était tellement habituée, qu'elle ne s'en serait pas autrement inquiétée, si son ami Séguier ne s'était trouvé gravement compromis; ce fut au point que pour éviter qu'il ne fût arrêté, Delphine fut obligée de le cacher chez elle.

Maurice mande à Mme de Sabran :

« 22 octobre 1798
(1er brumaire an VII)

« Une nouvelle bourrasque vient de me rejeter dans le temple de l'amitié : vous vous doutez bien que ce temple est la maison de votre Delphinette. Elle vient d'avoir la bonté de m'y recevoir, et, durant quelques jours, j'y respire le même air qu'elle; vous dire si cet air-là me sera aussi salutaire qu'il devrait l'être, c'est ce que je ne puis vous assurer. Cet air si doux, que votre fille respire, perd un peu de sa pureté dès qu'il vient toucher mes lèvres, et un maudit amant, qui veut toujours percer à travers l'ami, ne laisse pas d'en corrompre un peu les idées (1). »

Ce dangereux tête-à-tête, sur lequel Séguier comptait peut-être pour avancer ses affaires, n'eut pas le résultat qu'il espérait. Delphine était trop décidée à

(1) Papiers Prat.

rester avec lui sur le seul terrain de l'amitié, et il ne put l'en faire sortir.

C'est à peu près vers cette époque que Mme de Boufflers reçut d'une de ses amis de Paris une longue description de la société du Directoire ; cette amie ne signe pas, mais son récit est si amusant, il montre si bien ce qu'était la société dans laquelle vivait Mme de Custine, que nous donnons sa lettre en entier.

« 2 juin 1798.

« J'ai su, par M. de Bonnet, votre obligeant souvenir, madame ; j'ai bien du regret d'avoir manqué l'occasion de vous voir à Berne ; mais les devoirs les plus sacrés m'ont rappelée en France. J'en avais été bannie par la Terreur : aussi je suis rentrée dans mes biens sans difficultés, et maintenant, profitant de la loi qui autorise ceux à qui le gouvernement républicain ne convient pas de vendre leurs propriétés et de s'en aller, je suis occupée à réaliser ma fortune, et à chercher où la déposer, ainsi que ma personne. Je comptais m'établir en Suisse ; mais ce pays me paraît menacé de quelques troubles, et je veux fuir au loin les révolutions. Il est possible que j'aille en Russie ; alors je passerai par Berlin, et j'aurai le plaisir de vous voir. Que de choses je vous raconterai ! Tout ce que je vous dirai de mon pays, vous paraîtra de l'histoire des temps fabuleux, mais non des temps héroïques. M. Germinus pourra vous donner des détails particuliers sur les mœurs de la société nouvelle

(car c'est un peuple nouveau); une position plus favorable que la mienne, pour y être admis, a pu le mettre à portée d'en mieux juger; cependant persuadée qu'une femme a plutôt aperçu les nuances qu'un homme, calculé les différences, je vais hasarder mes observations.

« Tout ce qui avait reçu de l'éducation, de l'opulence, est dans la misère, et conserve, sous des habits sales et usés, des formes polies, un certain air de dignité, je dirai même de supériorité ; car on ne se défait point de cet air-là. La politesse, la décence, le bon ton, l'aisance dans les manières, tout cela ne se trouve plus que dans les galetas; c'est là que s'est réfugiée cette politesse française, ces gracieuses manières, qui ne sont plus regardées que comme d'antiques préjugés, que les nouveaux venus ridiculisent, parce qu'ils ne peuvent y atteindre. Cette coquetterie d'esprit, cette grâce à dire des riens, ce fin persiflage de la cour, ce son de voix doux, que l'éducation donnait aux femmes, est remplacé par le glapissement et le tutoiement bourgeois.

« Un des grands bonheurs est de manger. La mode est de donner des déjeuners. J'ai été d'une de ces orgies, et je vais tâcher de vous dire ce que j'ai vu et entendu. On se rassemble à midi; les députés (c'est leurs femmes qui tiennent la maison) boivent un coup d'eau-de-vie, avant de partir pour l'Assemblée législative; tout le monde, hommes et femmes, porte le toast de la République; ensuite on commence le déjeuner

par le thé, parce que c'est le bon ton; et l'on finit par le vin, les liqueurs, et un bruit insoutenable pour les anciennes oreilles! Ce déjeuner dure à peu près deux heures : ensuite, pour attendre le dîner, on joue à de petits jeux innocents, où l'on se baise, se tape, se déchire; tout cela forme une gaieté si bruyante, que tout le quartier est instruit qu'il y a dans telle maison une fête. A quatre heures les députés reviennent, on dîne. La table est couverte de plats, autant qu'elle en peut tenir, avec la plus grande profusion. Le bon ton est de détailler ce que coûte chaque plat, chaque bouteille : celui où j'ai assisté, le calcul le plus modéré le porte à deux cent soixante mille francs, valeur nominale, c'est-à-dire assignats.

« Après le dîner qui finit à six heures, nous fûmes voir des maisons et jardins nationaux, tels que Monceau, Tivoli, etc., où il n'y a que les députés et leur compagnie qui puissent entrer. Ces messieurs firent les faunes, ces dames les nymphes. Les plaisanteries républicaines sont, je vous assure, très libres : c'est la seule liberté en France, mais on en use bien.

« Il s'est fait une révolution extraordinaire parmi les femmes : vous le savez, autrefois on accusait les femmes de Paris d'être extrêmement légères et coquettes, incapables de grandes passions, et même, disons le mot, il était reconnu qu'elles n'avaient point, ou fort peu de tempérament. Eh bien, madame, aujourd'hui c'est tout le contraire; les femmes du jour

(c'est ainsi qu'on s'exprime : les élégantes, les petites maîtresses, toutes ces dénominations sont usées ; on dit donc *les femmes du jour,* et cela est bien dit, car elles ne ressemblent en rien aux *ci-devant*) ne sont point coquettes, mais bien franchement coquines. Une femme se prend de goût pour un homme, elle s'en passe la fantaisie ; on ne dit plus mon amant est aimable, il est honnête, il a de l'esprit... le mot aimable ne s'entend plus ; honnête est synonyme de sot.

« L'esprit consiste à beaucoup gagner, n'importe comment. Les jeunes gens sont tous avilis ; on ne confie qu'à très peu de gens un louis pour le changer, encore lui paye-t-on sa commission, afin qu'il vous regarde comme bonne pratique, et dans l'espoir de gagner une autre fois, il est exact. Le mal gagne tout le monde. Les gens de notre espèce, qui ont conservé quelques principes, ne voulant pas être escrocs, composent avec l'usure ; et je pourrais vous citer beaucoup de grands seigneurs de votre connaissance, qui disent, tout haut : J'ai placé vingt louis, dix louis... à quarante livres par louis par mois. Tous les principes sont réduits en préjugés, et rien n'est si ridiculisé que les préjugés ; cela doit être dans un pays où il n'y a point de lois.

« Le luxe des parures est extrême pour les femmes, et porté au plus haut degré ; cela est nécessité par les circonstances. Les propriétaires et les rentiers sont écrasés : les premiers par les impôts, les taxes arbitraires, et par leurs fermiers, et les autres par la non-valeur des assignats. Il n'est donc resté que les fortunes

mobilières. Pour faire de grandes affaires et inspirer la confiance, il faut avoir un beau mobilier, une maison montée, une femme richement vêtue, et pour montrer tout cela, avoir un bon dîner, donner des fêtes, des bals. Jamais on n'a autant dansé que cet hiver.

« Il est de bon ton d'être aristocrate, de regretter l'ancien régime, tout en ayant peur d'un nouveau : car comment ne pas croire que c'est un ton, lorsque ceux, qui se disent aristocrates, ont acheté les terres et les femmes des émigrés. Les mariages des femmes divorcées se multiplient, c'est une des fortes bases de la République et une des plus grandes difficultés à lever.

« Le système d'égalité est entièrement en activité, on n'a plus aucune idée des distances : ceux, chez qui la vanité aurait dû la conserver, ont tellement travaillé à se cacher, qu'ils l'ont tout à fait oubliée. Tout se fait en France par mode : la mode du jour est le commerce. Les plus grandes dames trottent dans la crotte, un paquet de marchandises sous le bras, qu'elles vont vendre à la toilette des dames du jour. Convenez que cela est pis que l'égalité, mais c'est que l'honneur tient de si près à ce qu'on appelle des préjugés qu'il s'enfuit avec eux : Dieu veuille qu'il soit émigré et qu'il ne soit pas perdu !

« Cette lettre est déjà bien longue, mais peut-être avez-vous quelque loisir. J'ai du moins cette confiance, et il est difficile que Paris ne soit pas un théâtre intéressant pour vous. Je veux donc vous parler, avant de

fermer ma lettre, de deux femmes bien célèbres et qui jouent ici un grand rôle : Mme Tallien, née Cabarrus, femme divorcée de l'émigré Fontenay, conseiller au Parlement, aujourd'hui l'épouse de Tallien, et Mme de Buonaparte, ci-devant vicomtesse de Beauharnais. Ces deux femmes sont très extraordinaires, elles ont une grande faiblesse de caractère avec beaucoup de courage; la première est belle comme un ange, a de l'esprit, des talents, un très bon cœur, des sens très vifs et une fort mauvaise tête. La seconde a beaucoup moins d'esprit, est laide, mais créole; elle a cette douce nonchalance qui plaît aux hommes; toutes les deux un très bon caractère et une obligeance infinie. Avant leur mariage, elles étaient aristocrates très prononcées. Mme de Fontenay était en prison avant le 9 Thermidor. Tallien, séduit par sa beauté et son esprit, imagina, pour la sauver, de dire qu'elle était sa femme : il obtint à ce titre sa liberté. Il acquit quelque gloire à la mort de Robespierre; engagée par la reconnaissance, elle se détermina par ses services. Ses anciens amis aristocrates, lui voyant du pouvoir, s'adressèrent à elle, et en furent extrêmement contents : elle a obligé toujours quand elle l'a pu, sans calcul; il suffit d'être malheureux pour l'intéresser : son excessif luxe, la légèreté de ses mœurs, l'ont mise en butte à toutes les critiques; elle a sur ce point une philosophie imperturbable, rien ne trouble sa sérénité : elle est belle, elle a du pouvoir, cela suffit pour elle.

« Mme Buonaparte peut être regardée comme sa

suivante, moins prononcée sur tout, mais pas moins obligeante; elle a la modestie de la laideur ; plus facile, elle est plus touchée des hommages, parce qu'elle y est moins accoutumée; il n'y a rien qu'elle ne fasse pour être utile à un homme qu'elle croit amoureux d'elle.

« Au total il est fort heureux que ces deux dames se soient emparées des membres du gouvernement; elles adoucissent la rudesse de leurs mœurs. Il est peu d'aristocrates de Paris, qui ne leur aient quelque obligation; je suis peut-être la seule qui ne leur ait rien demandé; cela viendra peut-être, si quelqu'un de mes amis était en danger, j'aurais avec plaisir recours à leur bon cœur : voilà, avec impartialité, le portrait de ces deux femmes, qui joueront un rôle dans l'histoire des mœurs, plutôt que dans celle de la politique. Elles ne sont pas propres à mener une intrigue importante : trop occupées de leurs plaisirs, elle sont étourdies, vaines, et ont trop de confidents.

« Quant à la situation politique de la France, je ne vous parlerai que de l'intérieur : il y a certainement un mécontentement général, personne n'aime le gouvernement. La folie républicaine est passée, dans ce qu'on appelle le peuple; il est mécontent, mais il n'est pas malheureux : jamais il n'a été plus riche. Ce qui lui déplaît du gouvernement, c'est qu'il ne le croit pas stable; il y a une sorte d'arbitraire dans les impositions qui l'inquiète, il ne trouve pas le gouvernement assez fort pour lui garantir sa propriété; il manque de sécu-

rité, par conséquent de confiance. Il serait fort aise que le gouvernement changeât, mais comme il n'est point malheureux, il n'emploiera point d'énergie pour opérer ce changement : voilà pourquoi il ne faut pas se méprendre à ce mécontentement, qui tient à son inconstance naturelle et à son mépris pour les gens qui le gouvernent; mais il y a loin de là à l'énergie que donne le malheur. Jamais les soins pour l'indigence n'ont été portés aussi loin, et jamais l'industrie n'a eu plus de ressources. Tout ce qui peut travailler gagne tout ce qu'il veut. Les salaires des ouvriers sont plus chers qu'autrefois, et tout ce qui est dans la classe des indigents, c'est-à-dire n'ayant pas de quoi exister autrement que par industrie, tous les rentiers au-dessous de mille francs, reçoivent du gouvernement trois quarterons de pain par jour, et une livre et demie de viande par décade, et il y a seulement pour Paris deux cent mille personnes sur cette liste : dans toutes les grandes villes c'est de même : aussi voit-on très peu de mendiants.

« Malgré les innombrables armées, les réquisitions de tous genres, les terres sont mieux cultivées que jamais. La cherté des denrées fait qu'on ne laisse aucun terrain vacant. Les grands chemins sont superbes, les canaux, les ponts n'ont jamais été si bien entretenus. Le commerce a une telle activité que ses ressorts se cassent tous les trois mois, et se refont sous de nouvelles formes. La planche aux assignats a fourni à tout; la guillotine a beaucoup aidé; mais tous ces

moyens sont usés, et le vrai danger du gouvernement est dans les finances. Il est possible que la conquête d'Italie, comme celle de la Hollande l'a fait, remonte le crédit pour quelques moments : mais il y a une dilapidation si grande, des frais d'administration si énormes, qu'il est impossible que les impositions, quelque énormes qu'elles soient, puissent couvrir seulement les frais de perception. La bureaucratie est immense, et payée avec une magnificence dont on ne peut se faire une idée. Tout le monde prend des places dans les bureaux. Le frère de Mme de Polastron, qui a eu seize ans, est commis au bureau de la guerre, et a la valeur de six louis par mois, une voie de bois par décade, de la chandelle, etc. Il n'est cependant ni chef, ni sous-chef, mais simple commis : jugez du reste.

« Le gouvernement voulant tout sacrifier pour faire taire les mécontents, ne peut se soutenir que par des conquêtes. La paix se ferait, que ferait-il de ses soldats? Les terres qu'on leur avait promises sont vendues. Ils ne peuvent trouver des ressources extraordinaires que par la guerre, ils ne peuvent exister qu'avec de nouvelles ressources, renouvelées sans cesse. Donc, ils ne feront pas la paix. Qu'on cesse donc des négociations inutiles, puisqu'elles ne peuvent aboutir à rien, et qu'elles font perdre du temps...

« Pardon, madame, de mon griffonnage ; mais malgré mes ratures, je n'ai pas le temps de recommencer ma lettre : M. de Géréminus part, il me laisse à peine le temps de plier ma lettre, et de vous assurer du plaisir

que j'aurais à vous voir. Je vous prie donc d'agréer l'assurance des sentiments les plus tendres. Peut-être ne devinerez-vous pas qui vous écrit : mais il m'est difficile de signer. Je rappellerai au chevalier de B... les boues de Saint-Amand; à vous, la terrasse des Feuillants. »

CHAPITRE XXIII

1799-1800

Delphine obtient la radiation de la liste des émigrés pour sa mère et le chevalier de Boufflers. — Le général de Beurnonville demande sa main. — Violente indignation d'Elzéar. — Le chevalier de Boufflers et sa femme rentrent en France ; Elzéar les accompagne.

Un nouveau coup d'État a lieu en 1799, le 30 prairial (juin). Cette fois, ce sont les Conseils qui forcent trois des Directeurs à se retirer. Plus que jamais, la France est la proie des factions, et dans un état de complète anarchie ; tout le monde s'attend à une nouvelle Terreur. Quand Bonaparte se présente, à son retour d'Égypte, il est accueilli comme un sauveur. Le 18 brumaire (10 novembre), il expulse par la force les Cinq-Cents, et le soir même il s'empare du pouvoir, qu'il partage avec deux des anciens directeurs, Sieyès et Ducos.

Delphine ne se montre pas autrement émue de ces bouleversements ; elle en a tant et tant vu depuis dix ans, qu'elle a fini par les considérer comme le jeu régulier des institutions.

En dépit des événements, elle avait continué ses

démarches pour obtenir la restitution de ses biens et de ceux de sa mère. Par la force des choses, elle s'était trouvée mise en relations avec celui qui s'était emparé de l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, le général Beurnonville (1).

Ce n'était pas un méchant homme mais un terrible Gascon, quoiqu'il fût Champenois. Après la bataille de Grewenmacheren, où il avait essuyé des pertes considérables, il envoya un bulletin de victoire, qui est resté célèbre : il prétendit avoir tué plus de mille ennemis et n'avoir perdu que le petit doigt d'un chasseur, ce qui lui valut cette jolie épigramme :

Quand d'ennemis tués, on compte plus de mille,
Nous ne perdons qu'un doigt, encore le plus petit !
— Holà! Monsieur de Beurnonville,
Le petit doigt n'a pas tout dit!

Delphine eut avec Beurnonville plusieurs entretiens d'affaires, d'abord, puis des relations plus cordiales se nouèrent; le farouche guerrier fut bientôt sous le charme de la jeune femme, tant et si bien qu'un beau

(1) Pierre Riel de Beurnonville, né à Champignol, près de Bar-sur-Aube, était le sixième fils d'un charron; il s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique, mais il quitta le séminaire et entra dans la gendarmerie de Lunéville. Dès le début de la Révolution, il afficha les opinions les plus avancées, ce qui lui valut une brillante et rapide carrière. En 1792 il était général en chef de l'armée du Centre; puis il fut nommé à deux reprises ministre de la Guerre. Fait prisonnier par trahison, il fut enfermé pendant plus de deux ans dans les cachots d'Olmütz. Ce n'est qu'en 1795 qu'il fut échangé, ainsi que les commissaires français, contre la fille de Louis XVI.

jour il déclara sa flamme, Delphine en rit tout d'abord, et ne voulut rien écouter; mais Beurnonville s'obstina, et pour bien montrer à quel point ses sentiments étaient sérieux, il n'hésita pas à offrir à Delphine de l'épouser. Elle demanda à réfléchir et à consulter les siens.

Au fond de son cœur, la proposition de Beurnonville ne lui paraissait pas exorbitante, et elle l'envisageait même d'un œil assez favorable. Ne cherchait-elle pas depuis plusieurs années à se remarier? Le général était riche, et il jouissait d'une grande situation, puisqu'il venait d'être nommé ambassadeur à Berlin (1); enfin, il se montrait fort épris; que pouvait-elle désirer de plus? Il y avait bien ses origines, son passé, mais à cette époque, on n'y regardait pas de si près.

Le général faisait à la jeune veuve une cour assez assidue; des indiscrétions pouvaient se produire; Delphine se décida à mettre sa mère au courant de la proposition qui lui avait été faite.

Mme de Boufflers prit la chose avec calme, engagea sa fille à bien réfléchir, et surtout à ne pas se presser

En attendant, Beurnonville, plein de zèle, cherchait par tous les moyens à obtenir les bonnes grâces de Delphine. Il savait l'ardent désir qu'avait la jeune femme de voir sa mère rentrer en France; il ne crut pas pouvoir lui être plus agréable, qu'en obtenant la radiation de Mme et de M. de Boufflers de la liste des émigrés. Ses fonctions d'ambassadeur à Berlin lui ren-

(1) Bonaparte l'avait nommé à Berlin pour récompenser son zèle au 18-Brumaire.

daient la chose plus aisée qu'à tout autre; de plus Delphine était toujours intimement liée avec Fouché, alors ministre de la Police, et de ce côté encore elle devait trouver toutes les facilités.

Au mois de janvier 1800, elle a la joie d'apprendre enfin que cette radiation tant souhaitée est un fait accompli. Au comble du bonheur, elle annonce bien vite à sa mère l'heureuse nouvelle. Elle s'empresse également de mettre au courant Elzéar, qui résidait toujours à Vienne, auprès de l'évêque de Laon; nul doute que lui aussi n'accoure en France pour jouir d'une réunion, désirée depuis tant d'années! Cela lui sera d'autant plus facile qu'il ne figure pas sur la liste des émigrés.

Elle recommande à son frère de garder le secret vis-à-vis de l'évêque de Laon : « Ne parle pas de ce que j'ai obtenu pour la mère, lui dit-elle, cela me ferait le plus grand tort et à eux aussi. »

La joie fut grande à Wimislow, lorsqu'on reçut la pièce officielle qui rouvrait enfin les portes de leur pays à deux malheureux exilés. Leur premier mouvement fut de liquider bien vite tout ce qu'ils possédaient en Pologne, et de rentrer dans leur chère patrie dont ils étaient éloignés depuis près de dix ans. Boufflers, incapable de contenir son impatience, laissa à sa femme le soin de régler leurs affaires d'intérêt et il partit aussitôt : « J'aime mieux mourir de faim en France, s'écriait-il, que de vivre en Prusse dans l'opulence. »

Mme de Boufflers s'empresse d'écrire à Elzéar pour le mettre au courant de leurs nouveaux projets et le

supplier de rentrer en France avec eux. Mais Elzéar vivait à Vienne dans une société d'émigrés où la haine du régime qui gouvernait la France était poussée à ses dernières limites ; comme à la plupart de ses compagnons, l'idée de revenir dans sa patrie « sans le Roy » lui paraissait monstrueuse.

En même temps qu'il recevait la lettre de sa mère, il apprenait par la comtesse Clary, qui l'avait lu dans une gazette, le projet de mariage ébauché entre Delphine et le général Beurnonville. Il en fut bouleversé, et naturellement Mgr de Sabran manifesta une indignation plus vive encore.

Dans sa colère, Elzéar n'hésita pas à adresser au chevalier de Boufflers de sévères observations en lui signalant les dangers qu'il courait, ainsi que sa femme, en revenant dans sa patrie, et l'infamie qui rejaillirait sur eux tous, quand on saurait qu'ils devaient à Beurnonville leur radiation. Quant à Delphine, il parlait de sa conduite avec une indignation violente :

« 1799.

« ... Il est toujours, en général, dangereux de rentrer dans un pays livré aux variantes politiques d'une constante anarchie ; l'expérience nous a démontré, depuis plusieurs années, qu'en France le gouvernement d'aujourd'hui n'était pas celui de demain ; or, votre radiation à tous deux de la liste des émigrés vous met à l'abri de tout danger, tant que le gouvernement actuel subsistera, mais ne peut vous en préserver en rien, s'il vient à être

renversé comme ses prédécesseurs. Alors les chefs de la faction victorieuse peuvent et doivent proscrire tous ceux qu'aura protégés la précédente. De plus, ma sœur a profité de l'amour de M. Beurnonville, ou du désir que sa vanité lui donnait de l'épouser, pour obtenir cette radiation. Ces services qu'il lui rend sont, pour ainsi dire, des arrhes qu'elle en reçoit; or, comme je ne doute pas que ma mère ne la détourne d'un si dégradant et monstrueux accouplement, je vous vois tous les trois en proie aux vengeances d'un homme puissant, qui pourra justement lui reprocher de l'avoir trompé. Enfin, rentrant sous ces auspices, je vous vois, ainsi que ma mère et ma sœur, dans l'alternative de l'ignominie ou de la persécution... »

Et il ajoutait cet argument suprême :

« Vous sentez-vous le courage, mon cher chevalier, de vous constituer le sujet d'un brigand usurpateur et corse? »

Elzéar n'avait pu se contenir, et il avait écrit à sa sœur pour lui faire d'amers reproches.

Delphine lui répond en lui expliquant les motifs d'intérêt, très simples et très naturels, qui l'avaient engagée à ne pas repousser de prime abord la proposition du général :

« Je reçois ta lettre du 10 décembre, mon cher Elzéar, et j'approuve tout ce que ton amitié a cru nécessaire de m'écrire. Mais, mon ami, tu te trompes, et sur moi et sur la chose en elle-même. Il n'y a dans tout cela aucun moment de délire : rien n'est fait pour le produire, et

ce projet n'est rempli que de choses rebutantes et raisonnables. Mon cœur n'y est pour rien du tout, ma raison s'est prêtée à l'examiner, et mon esprit reste en suspens sans rien déterminer.

« Je n'exagère pas comme toi ma réputation, ni mon heureuse existence. Je sais que ma réputation est sans cesse à la merci du premier coquin que je peux rencontrer, que je suis sans appui, que je n'ai point d'avenir, que je suis dans la gêne la plus grande, sans jouir d'aucune douceur de la vie; que, lorsque mon fils aura besoin de se former une existence, il n'aura personne pour l'aider, le pousser, l'avancer. Voilà les considérations qui ont pu me faire écouter un moment des propositions si contraires à mon cœur et à ma manière de voir. Il s'est joint aussi à tout cela le désir d'être utile à ma mère, à toi, à mon fils même, en finissant mes affaires.

« Cet homme n'a rien de séduisant, mais est assez généralement estimé. A la distance où nous sommes, tu peux difficilement te former une idée juste sur lui, et sur les avantages que je pouvais retirer d'une pareille union. Je ne peux pas m'en plaindre, mais ce n'est pas la même chose sur moi; tu ne peux ni te tromper, ni douter un moment de mes vrais sentiments.

« Je sais tout aussi bien que toi ce que je me dois, mais aussi je sais mon isolement, ma triste position et l'avenir qu'elle me prépare, à moi et à mon fils. Au reste je n'ai jamais prétendu rien faire qui pût déplaire à ma mère, et je n'ai jamais répondu que conditionnel-

lement, c'est-à-dire en renvoyant tout à la décision de ma mère. Voilà où en sont les choses. L'homme en question se rapproche de ma mère, elle sera plus à même de le juger et de rompre à jamais un projet, auquel je ne tiens que comme à un sacrifice nécessaire au bonheur de mon fils. »

Les raisonnements intéressés de Delphine, bien loin de persuader Elzéar, surexcitent encore son indignation. Il s'adresse alors à Maurice Séguier, il lui raconte le drame qui les menace, la honte à laquelle ils sont exposés, et il le supplie de faire à la malheureuse égarée par de déplorables fréquentations, de justes observations. Puisse-t-il la détourner d'une union qui les couvrirait tous de honte et à jamais!

« 1799.

« J'ai frémi en devinant le parti que l'imagination de Delphine a pu fixer : je frémis encore en y songeant : Quoi! elle a pu s'arrêter au projet d'une telle infamie; son âme, son sang, n'en ont point été révoltés! Elle peut en parler de sang-froid comme d'une chose toute simple! Elle ose donner à cette horreur l'épithète de *raisonnable,* elle ose croire que ceux qu'elle aime accepteraient l'avilissement d'une protection achetée par son ignominie et la leur, elle vise à un opprobre aussi éclatant que le fut son héroïsme! Voilà l'effet de l'atmosphère d'idées où se trouve sa tête : voilà le fruit de la mauvaise compagnie; une pareille idée ne pouvait être indigène dans son esprit, elle lui a été inoculée et

par qui : par des femmes tarées, la honte de leur sexe, de leur temps et de leur pays : de ces femmes hardies

> Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

« C'est assez les désigner. Ah! mon ami, j'en appelle à ta raison et à l'élévation de ton âme : fais-lui sentir la profondeur du gouffre où elle allait s'engloutir; où elle allait précipiter son malheureux enfant, ses parents, ses amis, tout ce qui peut l'intéresser au monde! Fais sentir à cette aveugle et malheureuse femme que même une honnête servante refuserait ce magnifique parti... Aveugle que j'étais moi-même! Je la félicitais et me réjouissais des succès qu'elle obtenait sans savoir à quoi elle les devait...

« Réveille Delphine au bord de ce précipice. Non, elle aura pitié de moi : elle ne me dira point un éternel adieu! elle ne mettra pas entre nous une éternité anticipée!... Iphigénie ne dévouera pas Oreste aux furies, et le poignard qu'elle a levé sur mon cœur, tombera de sa main! »

Enfin Elzéar s'adresse à sa mère et lui demande comment elle peut dans de pareilles conditions l'engager à rentrer en France :

« Peux-tu sérieusement me presser de rentrer dans cette incertitude et veux-tu m'engloutir dans la fange? Moi surtout qui n'ai encore pris aucune couleur dans tout ceci, débuterais-je par me cochonner sous le joug

de Bonaparte et dans le fraternité de B... Tu ne peux raisonnablement me le proposer, tu n'ignores pas tout ce qu'il m'en coûtera de devoir rentrer dans ce gouffre, et par pitié pour moi et pour toi-même tu devrais nous épargner ce malheur... »

Bien qu'Elzéar ait parlé à sa mère avec une violence inaccoutumée, elle lui répond avec douceur et bon sens; elle cherche à lui montrer les choses sous leur véritable jour et à calmer des inquiétudes qui n'ont pas encore de raison d'être.

« A califourchon sur ce sot mariage, dont il n'a jamais été sérieusement question, tu rabâches, tu rabâches, tu es l'exacte copie d'un ennuyeux original.

« Tu ne peux pas me méconnaître au point de te persuader que je donne les mains à une union si peu faite pour ta sœur. Je te l'ai écrit cent fois. Delphine n'y tient en rien et je crois ce qu'elle me dit. De plus elle m'a assuré que je serais l'arbitre de son sort, et certes ce n'est pas moi qui pourrait chercher mon bien-être dans le déshonneur de mes enfants.

« Je te montrerai les lettres de ta sœur, dans lesquelles elle me parle de la *Barbe bleue*. C'est ainsi qu'elle appelle l'homme en question. Tu verras par le portrait qu'elle m'en fait qu'elle n'y tient en rien, qu'elle n'y pense pas, et qu'elle sera charmée que je l'en débarrasse.

« Tu parais craindre qu'il y ait quelque danger pour moi dans mon refus. Sois bien tranquille. J'ai déjà tout mon plan de conduite tracé dans ma tête, et rien, rien

au monde, ne peut m'effrayer. D'ailleurs, l'homme en question n'est pas méchant. Il est marié, sa femme est aux Indes. Il est divorcé, et c'est sur ce divorce que j'établis tout mon plan de défense; c'est ta sœur qui m'a fourni ce moyen. Tu vois par là si elle y tient beaucoup, et d'un autre côté que je suis bien portée pour ne point consentir à ce mariage.

« Il n'est pas nécessaire d'être aristocrate pour être amoureux, et je trouve très naturel qu'on soit amoureux de ta sœur, quelque façon de penser qu'on ait d'ailleurs. N'avons-nous pas vu dans la révolution du Brabant le sellier Simon demander Mlle d'Arenberg en mariage pour son fils? Tous les renversements d'idées tiennent du délire du moment, et Mme d'Arenberg n'a point donné sa fille, mais a été obligée de refuser le sellier poliment.

« Autre chose encore : c'est que ce n'est point la *Barbe bleue* qui a obtenu notre radiation. C'est plutôt par Mme Buonaparte, avec qui ta sœur a été en prison huit mois, qu'elle a pu arranger toutes nos affaires. Beurnonville ne s'en est mêlé en rien et ne nous délivrera qu'un passeport, qu'il faut bien qu'il nous donne, comme chargé des affaires de la République à Berlin. Je t'ai écrit tout cela non pas une fois mais vingt, et tu viens me dire que je ne t'en parle pas. C'est réellement désolant. »

Bien que rassuré sur les projets matrimoniaux de sa sœur, Elzéar ne montrait pas plus d'enthousiasme pour rentrer en France. Les sollicitations de sa mère, les ins-

tances de Delphine, rien ne pouvait le décider. Il était complètement sous l'influence de l'évêque de Laon et de la société d'émigrés dans laquelle il vivait, et tous s'efforçaient de lui montrer les dangers et les inconvénients de son retour.

Delphine qui ignorait les idées de son frère, qui le croyait aussi désireux qu'elle d'une réunion si longtemps souhaitée, ne comprenait rien à son silence et elle ne cessait de lui écrire pour le supplier de hâter son retour. Elzéar sera-t-il le seul à déserter le *nid de hiboux?* Compte-t-il pour rien le bonheur de se retrouver sous le même toit, et de respirer l'air natal? Que risque-t-il à revenir? Il n'y a qu'à essayer, et si la réalité ne remplit pas ses espérances, il s'en retournera à Vienne. Manquer cette occasion, c'est y renoncer à jamais et ne regrettera-t-il pas d'avoir sacrifié sa vie entière à des idées fausses?

Enfin, à force de sollicitations, Elzéar finit par se laisser convaincre; il consentit à quitter l'évêque de Laon et à rentrer en France.

En apprenant que sa grand'mère n'allait pas tarder à arriver, Astolphe lui écrivait pour hâter son retour, cette gentille lettre :

« Ma chère grand'mé, reviens pour que je te baise, car j'en ai bien envie, mais je t'en prie ne lambine pas; nous irons au-devant de toi pour te voir plus tôt : je t'en prie, demande pour moi la permission à mon grand-père de le tutoyer, pour n'avoir pas la peine de le demander moi-même. Tu iras au spectacle avec moi, ce

qui me fait grand plaisir. Je m'amuse beaucoup, mais je m'amuserai encore plus quand tu seras ici; maman te donnera sa chambre. J'ai toujours ta bague; l'été nous irons à la campagne, et tu feras tes promenades du matin avec moi : je te jouerai du piano pour t'amuser; je dessine et j'apprends à danser.

« Adieu, grand'mé, je t'aime bien, dis bien des choses à mon grand-père! Je l'aime beaucoup. »

« ASTOLPHE. »

Dans le courant de l'année 1800, Mme de Boufflers, son mari, Elzéar, Delphine, Astolphe eurent la joie de se trouver tous réunis à Paris : *le nid de hiboux* était au complet.

CHAPITRE XXIV

1801-1803

Vie de Mme de Custine à Paris. — Ses relations. — Elle rencontre Chateaubriand et s'éprend pour lui d'une grande passion. — Départ de Chateaubriand pour Rome. — Mort de Mme de Beaumont. — Mme de Custine achète le domaine de Fervaques.

Pendant les années 1801 et 1802, la vie pour Mme de Custine s'écoule calme et paisible, et nous n'avons pas d'événements dignes d'intérêt à raconter.

Delphine consacre son existence à l'éducation de son fils, aux joies de la famille et à la satisfaction de ses goûts artistiques.

Les épreuves si cruelles, qu'elle a traversées, ont singulièrement assombri son caractère, et la vie mondaine qui lui a offert autrefois tant d'attraits, lui paraît aujourd'hui vide et odieuse : le monde l'ennuie et l'effraie. « Elle avait plus peur d'un salon que de l'échafaud », racontait plus tard son fils. Mais si elle fuit le monde, elle recherche volontiers l'intimité, et elle trouve beaucoup de charme dans ses relations journalières avec sa famille et quelques amis, dont elle a pu éprouver l'attachement et le dévouement.

Elle est restée avec sa mère dans les termes de la

plus grande tendresse; pendant l'hiver elle la voit presque tous les jours, souvent plusieurs fois par jour, ayant eu soin de prendre un logement dans son voisinage immédiat; elle n'est pas avec le chevalier dans des termes moins affectueux : les épreuves et les années n'ont pu enlever à Boufflers sa gaieté ni son esprit; sa société est toujours d'un grand agrément.

Pendant l'été Delphine se rend dans ses terres de Niederviller; elle y passe quelques semaines, puis elle vient avec Astolphe et Nanette retrouver sa mère à Saint-Léger, petite propriété minuscule près de Saint-Germain, que Boufflers a pu acheter sur ses maigres revenus, et où il goûte en philosophe les joies de la campagne.

On se rappelle l'étroite affection, qui avait uni Delphine et Elzéar pendant bien des années, et quelle douleur ils avaient éprouvée de la séparation. La réunion, si ardemment désirée, leur avait-elle donné les joies auxquelles tous deux s'attendaient?

En aucune façon. Elzéar n'avait pu pardonner à Delphine le malencontreux projet de mariage avec le général Beurnonville (1), et, quand il rentra en France, il témoigna à sa sœur une froideur dont elle fut vivement blessée. Malgré tout, leur ancienne et si tendre affection aurait probablement pris le dessus, si Elzéar

(1) La carrière de Beurnonville se termina plus brillante que jamais, et Delphine dut, plus d'une fois, regretter d'avoir cédé aux récriminations de son frère. Le général, sous l'Empire, fut nommé comte et sénateur; sous Louis XVIII, il devint marquis, pair et maréchal de France. Il avait épousé la fille du comte de Durfort.

ne s'était, presque aussitôt son retour, épris pour Mme de Staël d'une de ces passions folles, qui absorbent toutes les facultés, et éteignent tout autre sentiment chez celui qui en est la victime : de même qu'il avait déjà une fois abandonné sa mère pour s'attacher à l'évêque de Laon, il l'abandonna de nouveau pour devenir le chevalier servant de Corinne, et la suivre à Coppet et autres lieux. Delphine également fut aussi et bien vite oubliée.

Les plus grands amis de Mme de Custine, ceux qui faisaient partie de sa société intime, et qu'elle voyait sans cesse, étaient Fouché, qu'elle appelait familièrement *Chéché;* Boissy d'Anglas; Mme de Rosambo; sa belle-sœur, Mme de Dreux-Brézé, qu'on avait surnommée la *Souris*.

Une des plus chères amies de Delphine, une de celles que l'on verra reparaître le plus fréquemment au cours de ce récit, était la vieille princesse de Vaudemont (1). C'était une fière originale. Fouché, qui était également très lié avec elle, l'appelait *la reine des hiboux,* parce qu'elle ne se couchait que le matin et dormait toute la journée; elle avait une passion pour les chiens, et on en trouvait dans son salon de toutes les races et de toutes les espèces. A Paris, rue de Provence, à Suresnes, dans sa maison de campagne, la princesse recevait une nombreuse société.

Delphine voyait aussi fréquemment la femme du Pre-

(1) Née Montmorency. Son mari était le frère cadet du malheureux prince de Lambesc.

mier Consul, avec laquelle elle avait gardé d'agréables relations depuis leur séjour dans la prison des Carmes; elle avait retrouvé aussi sa grande amie d'autrefois, la comtesse Alexandre de La Rochefoucauld; cousine germaine de Mme Bonaparte, la comtesse Alex était fort bien en cour, et jouissait d'une grande influence qu'elle employait volontiers au service de sa famille et de ses amis.

Mais, nous l'avons dit, les relations mondaines ne jouaient dans la vie de Mme de Custine qu'un rôle secondaire, la plus grande partie de son temps, la jeune femme le consacrait à ses goûts artistiques; chaque jour elle s'enfermait de midi à cinq heures dans son atelier, et elle travaillait la peinture, pour laquelle elle avait de grandes dispositions.

Mais si ces diverses occupations suffisaient à remplir son existence et à la rendre supportable, son cœur restait vide et inoccupé : avec son ardent besoin d'affection et de tendresse, elle en souffrait cruellement, et tous les jours davantage.

Maurice Séguier, pour lequel elle avait éprouvé un moment des sentiments assez tendres, s'était vu définitivement repoussé, et le jeune homme découragé était allé chercher sur une terre lointaine un dérivatif à sa douleur (1).

(1) En 1802 il avait accepté le poste de chef de comptoir à Patna, sur le Gange. Pendant son voyage, il fut fait prisonnier par les Anglais, et il resta en captivité pendant plusieurs années. Il fut nommé consul à Trieste en 1806, aux Iles Ioniennes en 1814, puis à Londres en 1816. Il mourut en 1831.

En 1803, Delphine est encore en pleine jeunesse, puisqu'elle n'a que trente-trois ans : les terribles souffrances de la Révolution sont oubliées, les traces en sont presque effacées, et, en dépit de tous les drames de sa vie, elle est restée d'une beauté éclatante. La duchesse d'Abrantès disait d'elle : « C'est une de ces ravissantes créatures que le ciel donne au monde dans un jour de munificence. »

Delphine se connaît bien, elle sait qu'elle est belle, elle sait aussi qu'elle est à son apogée, et que bientôt elle déclinera. Il ne lui reste que quelques belles années à vivre, va-t-elle les perdre dans l'isolement et la tristesse, sans profit pour elle ni pour personne ? Ses projets de mariage manqués ne l'ont pas découragée, et elle cherche toujours avec conscience l'âme sœur, qui embellira sa vie et en charmera les derniers jours.

Elle était dans cet état d'âme assez inquiétant, lorsque, au début de 1803, elle fait une rencontre inattendue qui va bouleverser toute son existence.

Il y avait à cette époque à Paris un homme dont la gloire naissante soulevait l'enthousiasme des salons littéraires, c'était le vicomte René de Chateaubriand. Il se prêtait de bonne grâce aux adulations excessives dont il était déjà l'objet, et daignait faire des lectures de ses œuvres dans quelques salons privilégiés.

Ce n'était pas un inconnu pour Mme de Custine ; elle le connaissait depuis longtemps, car elle l'avait rencontré maintes fois chez sa belle-sœur, la comtesse de Châteaubriand.

Pour son malheur elle le retrouva chez une de ses amies; il se fit présenter de nouveau, rappela tous les souvenirs communs, qui pouvaient les rapprocher, et tous deux évoquèrent avec émotion l'image de la charmante jeune femme, qui avait si misérablement péri sur l'échafaud en 1794.

Dès le premier instant Delphine fut sous le charme; elle crut avoir trouvé enfin le cœur qu'elle cherchait si ardemment, et elle s'abandonna sans réserve à la passion qui l'entraînait.

Avant de parler de cette liaison, qui bouleversa l'existence de Mme de Custine en y apportant le trouble et la douleur, disons le plus rapidement possible dans quelle situation morale se trouvait Chateaubriand à cette époque.

Il s'était marié à Saint-Malo, au mois de mars 1792, avec une orpheline, Mlle Céleste de Lavigne-Buisson. Trois mois après, il quittait Saint-Malo pour rejoindre l'armée de Condé, abandonnant sa jeune femme, *sa jeune veuve,* comme il l'appelait, qu'il ne devait revoir que huit ans plus tard. Après un long séjour en Allemagne, il passa en Angleterre, et ne rentra en France qu'en 1800, sous un faux nom, en attendant qu'il soit rayé de la liste des émigrés. A partir de ce moment, il revit sa femme de loin en loin, mais ils ne reprirent la vie commune qu'en 1804.

Il avait publié en 1801 son roman d'*Atala* qui eut un énorme succès. Presque inconnu la veille, l'heureux auteur jouissait le lendemain d'une célébrité inouïe.

C'est de cette époque que date la liaison de Chateaubriand avec la spirituelle Mme de Beaumont, la fille de M. de Montmorin (1). La jeune femme éprouvait pour René une passion sans bornes, et qui bravait tous les préjugés, toutes les convenances sociales. Elle lui offrit, pendant tout l'été de 1801, l'hospitalité dans sa maison de campagne de Savigny, et c'est là, dans un tête-à-tête délicieux, qu'il composa le *Génie du Christianisme*.

L'apparition de l'œuvre nouvelle souleva un prodigieux enthousiasme; l'engouement pour l'auteur devint du délire. Parlant des lettres qu'il recevait à cette époque de ses admiratrices Chateaubriand écrivait : « Si ces billets n'étaient aujourd'hui des billets de grand'mères, je serais embarrassé de parler avec une modestie convenable, comment on se disputait un mot de ma main, comment on ramassait une enveloppe écrite par moi, et comment avec rougeur on la cachait en baissant la tête, sous le voile tombant d'une longue chevelure. » Les plus jolies femmes étaient à ses pieds : « Parmi les abeilles qui composaient leur ruche, était la marquise de Custine, héritière des longs cheveux de Marguerite de Provence, femme de saint Louis, dont elle avait du sang (2). »

(1) Pauline de Montmorin-Saint-Herem (1768-1803) avait épousé en 1786 le comte de Beaumont, « le plus mauvais sujet de Paris ». En 1800 elle divorça. C'est dans le salon célèbre de Joubert qu'elle fit la connaissance de Chateaubriand.

(2) *Mémoires d'outre-tombe*. — Il est intéressant de faire remarquer combien Chateaubriand est accessible à la plus vulgaire vanité, et avec quelle satisfaction il souligne tout ce qu'il croit être de

Outre son sang royal, sa jeunesse et sa beauté, Mme de Custine n'était pas une conquête à dédaigner, sa conduite pendant la Terreur lui avait valu une grande réputation.

Donc Chateaubriand, tout en gardant bien entendu ses relations intimes avec Mme de Beaumont, ébauche avec Mme de Custine une idylle mystérieuse, qui débute sous les meilleurs auspices. Il se montre d'abord plein d'enthousiasme pour sa nouvelle conquête, et il paraît fort amoureux. Malheureusement, un événement imprévu vient bouleverser le roman dès ses débuts. René, pour des raisons impérieuses, dont nous parlerons plus loin, doit accepter le poste de secrétaire d'ambassade à Rome, auprès du cardinal Fesch, et son départ ne peut tarder. Ce fâcheux incident redouble l'ardeur d'un amour menacé d'une séparation prochaine.

Quoi qu'il ait en horreur le style épistolaire et que ses plus longues effusions de cœur se bornent en général à quelques lignes, René écrit à cette époque à Delphine plusieurs billets émus qu'on peut citer, car ils sont rares :

Mme de Custine, rue Martel, première porte cochère à gauche, en entrant par le bas de la rue.

« Je ne vis plus que dans l'espérance de vous revoir ! De grâce, un mot ! un seul mot ! pour m'aider à passer

nature à le flatter. On peut en maintes circonstances observer cette tendance bien surprenante chez un homme d'aussi grande valeur.

la journée. J'ai erré hier le reste de l'après-midi dans toutes les rues de Paris, sans savoir où j'allais. Ah! promettez-moi le château d'Henri IV (1). Promettez-moi de venir à Rome. »

Delphine ayant commis l'imprudence d'aller voir son ami dans la modeste chambre qu'il occupe à l'hôtel d'Étampes, rue Saint-Honoré, René ravi lui écrit :

« Encore un jour sans vous voir! Vous allez le passer bien tranquillement, vous allez peindre, caresser Trim, et oublier qu'il y a dans le monde des personnes qui vous aiment : ma cellule est bien triste! Un vilain soleil sous le nuage, une bise froide, une chambre dépouillée de ses meubles et qui annonce déjà l'absence; il y a quelque temps, tout cela m'aurait été indifférent, mais *une sainte apparition qui m'a visité dans ma demeure*, m'a rendu l'éloignement insupportable (2). »

Une sainte apparition ! l'image était vraiment un peu risquée!

Les autres billets échangés à cette époque sont de si peu d'importance qu'ils ne valent pas la peine d'être cités.

Pour quelle raison Chateaubriand quittait-il Paris où il avait tant de raisons de se plaire, quand ce n'eût été que pour poursuivre son intimité avec Mme de Custine?

(1) Mme de Custine était en ce moment en pourparlers pour acquérir le domaine de Fervaques en Normandie, où Henri IV avait habité.

(2) Ces lettres ont été publiées par M. Bardoux; elles lui avaient été communiquées par M. La Caille.

Lui-même a donné de son départ plusieurs explications successives et différentes.

A l'époque même il écrivait à Fontanes dans une lettre datée de Rome :

« Voilà où m'ont conduit des chagrins domestiques. La crainte de me réunir à ma femme m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie. Les plus courtes sottises sont les meilleures. Je compte sur votre amitié pour me tirer de ce bourbier. »

Donc, s'il est parti, c'est pour fuir sa femme qui le poursuit.

D'autre part, dans les *Mémoires d'outre-tombe,* il écrit ces lignes touchantes et qui pourraient faire croire à la générosité de son cœur :

« La fille de M. de Montmorin se mourait, le climat d'Italie lui serait, dit-on, favorable, moi, allant à Rome, elle se résoudrait à passer les Alpes ; je me sacrifiai à l'espoir de la sauver. »

Donc, s'il a quitté Paris, c'est dans le désir de prolonger les jours de Mme de Beaumont.

A quel moment a-t-il dit la vérité ? Au lecteur de choisir.

Avant de s'éloigner de Paris, il suppliait Mme de Custine de venir le voir à Rome, et il lui écrivait : « L'idée de vous quitter me tue », mais cela ne l'empêchait nullement de partir allégrement pour la Ville Éternelle, où il arriva le 25 juin 1803. Bien entendu, Delphine fut au désespoir du départ de l'homme qu'elle aimait, et elle ressentait d'autant plus vivement la sépa-

ration qu'elle n'ignorait pas que Mme de Beaumont devait rejoindre René. Mme de Beaumont, en effet, toujours très malade, arriva à Rome dans les premiers jours d'octobre.

En juillet, Delphine, pour se consoler du départ de René, va faire une saison à Plombières.

A son retour au mois de septembre, elle se rend avec Astolphe à Saint-Léger, auprès de sa mère, et elle y passe le reste de l'été.

Depuis quelques mois elle était en pourparlers pour l'achat d'une terre en Normandie. La négociation avait été interrompue par son absence; elle la reprit aussitôt son retour.

Comment Delphine, que nous avons toujours vue si besogneuse, pouvait-elle songer à acheter une propriété? C'est que grâce à la protection de Fouché elle était rentrée en possession d'une grande partie de ses biens confisqués, et que sa situation de fortune était redevenue presque brillante. Rien ne s'opposait à ce qu'elle consacrât à l'achat d'une propriété une somme importante.

Elle avait toujours aimé la campagne, les bois ; son goût pour la vie paisible et calme devenant chaque jour plus vif, il était naturel qu'elle cherchât un asile, où elle put passer avec Astolphe tous les étés et se créer une installation définitive.

Après avoir beaucoup cherché, son ami, M. de Chaumont-Quitry, lui signala, près de Lisieux, le château de Fervaques, dans une vallée délicieuse; elle le visita, il

lui plut, et elle entama aussitôt des pourparlers avec les propriétaires. C'était un château presque historique puisque Henri IV l'avait habité, ayant honoré de ses bontés la dame de Fervaques.

Après quelques discussions, Delphine tombait enfin d'accord avec les vendeurs, et le 27 octobre 1803 elle signait l'acte d'achat du domaine de Fervaques pour la somme de 478 764 livres, plus une rente annuelle et viagère de 8 691 livres (1).

Aussitôt l'acte signé, Mme de Custine se rendit dans son nouveau domaine pour préparer les aménagements nécessaires et faire exécuter les réparations indispensables; elle voulait habiter le château le printemps suivant, et il fallait le mettre en état. Les ordres une fois donnés, elle revint à Paris.

A peine était-elle de retour qu'elle apprenait une nouvelle qui devait lui être doublement agréable. Sa rivale, Mme de Beaumont, venait de succomber à Rome au mal qui la minait depuis plusieurs années, et Chateaubriand ne voulant pas prolonger son séjour dans une ville qui lui rappelait de si cruels souvenirs avait demandé à revenir en France.

(1) Voir BARDOUX, *Mme de Custine.* — Cette terre appartenait au duc de Montmorency-Laval et à sa sœur la duchesse de Luynes.

CHAPITRE XXV

1804

Janvier à juin

Retour de Chateaubriand à Paris. — Il reprend son intimité avec Mme de Custine. — Il est nommé ministre à Sion. — Il donne sa démission. — Départ de Mme de Custine pour Fervaques. — — Elle est accueillie en grande cérémonie. — Séjour à Fervaques.

Ainsi que nous l'avons vu à la fin du précédent chapitre, Chateaubriand après la mort de Mme de Beaumont déclara qu'il ne pouvait plus supporter le séjour de la Ville Éternelle, et il écrivit au ministre pour solliciter l'autorisation de rentrer en France. Elle lui fut accordée (1).

Il arriva à Paris en février 1804, et descendit rue de Beaune, à l'hôtel de France, où sa femme l'attendait. A partir de ce moment les deux époux reprennent la vie commune, ce qui ne leur était pas arrivé depuis dix ans.

(1) Avant de quitter Rome, il alla prier une dernière fois sur le tombeau de celle, qui l'avait tant aimé. Rappelant cet incident dans ses *Mémoires*, il écrit :

« Mon chagrin ne se flattait-il pas, en ces jours lointains, que le lien qui venait de se rompre serait mon dernier lien ? Et pourtant que j'ai vite, non pas oublié, mais remplacé ce qui me fut cher ! Ainsi va l'homme, de défaillance en défaillance. »

En même temps qu'il renoue ses relations avec sa femme, René reprend avec Delphine la liaison si fâcheusement interrompue par le voyage à Rome (1); leur intimité devient même beaucoup plus grande qu'auparavant, ils se voient chaque jour; Mme de Custine, débarrassée d'une rivale détestée, est plus heureuse qu'elle ne l'a jamais été, et elle tolère aisément la femme légitime; elle connaît trop les sentiments de son amant pour s'en inquiéter.

Sur ces entrefaites, et au moment où Delphine croit enfin tenir le bonheur rêvé, survient un nouveau sujet de désespoir. A peine arrivé à Paris, René qui est dévoré d'ambition, et qui ne peut se tenir tranquille, se fait nommer ministre de France dans le Valais; il est ravi et fait en hâte ses préparatifs de départ; pour mieux faire figure dans le nouveau pays, où il est accrédité, il a décidé d'emmener avec lui à Sion Mme de Chateaubriand.

Pendant que Delphine se désole de cette nouvelle séparation, qui va la priver encore de l'amant qu'elle adore, se produit un incident tragique qui coupe court pour l'instant à la carrière du jeune diplomate.

En mars 1804, le duc d'Enghien est saisi en territoire allemand, transporté à Paris, jugé et exécuté dans les fossés de Vincennes.

Ce drame brutal et rapide souleva non seulement

(1) Il lui avait rapporté de Rome comme souvenir une feuille cueillie sur le tombeau de Virgile. Cette feuille existe encore dans le dossier de lettres que possède M. La Caille.

en France mais dans toute l'Europe une grande indignation, et éloigna de l'Empire beaucoup de ceux qui ne demandaient qu'à le servir. Chateaubriand prit aussitôt prétexte de la santé de sa femme pour envoyer au ministre sa démission. Quant à Delphine, elle cessa depuis ce jour toutes relations avec Mme Bonaparte, et on ne la revit plus à la Malmaison.

Tout en en déplorant la cause, Delphine est ravie de cet incident, qui lui permet de garder à Paris près d'elle son cher René. Ils se voient sans cesse, ils passent ensemble toutes les heures qu'ils peuvent dérober au monde, et elle est heureuse, follement heureuse! Certes ce n'est pas un amant ordinaire : il est exigeant, quinteux, méfiant, insatiable d'hommages, mais qu'importe à Delphine puisqu'elle l'aime. Elle passe pendant quelques mois les seuls moments vraiment heureux que lui ai fait éprouver cette liaison.

Le mystère de leur intimité commence à percer et on en jase ; mais la jeune femme ne s'en soucie guère, elle en tirerait plutôt vanité. Ainsi elle n'hésite pas à vouloir présenter le *Génie,* c'est ainsi qu'elle nomme familièrement Chateaubriand, à sa famille. Mme de Boufflers, qui connaît la vie, et que sa propre expérience a rendue indulgente, ferme volontiers les yeux sur la liaison de sa fille ; elle cède au désir exprimé, et quand Delphine lui présente son ami, elle l'accueille très aimablement. Celui-ci par contre ne raffole pas de la famille de Delphine : certes il trouve Mme de Boufflers charmante, quoique « très abattue par l'exil et les privations » ;

quant à Elzéar, il lui déplaît à première vue : « il a trop d'esprit pour moi », dit-il aigrement, et les relations en restèrent là.

Chateaubriand, ayant abandonné la diplomatie, s'était décidé, après mûres réflexions, et un peu sur les instances de Delphine, à rester à Paris ; il s'installa avec sa femme rue de Miromesnil, n° 1119, dans un petit hôtel, au coin de la rue Verte, à côté des jardins immenses de Tivoli et de Monceau : c'était presque la campagne (1).

Jusqu'à ce moment Mme de Custine avait toujours habité près de sa mère, rue Martel. C'était bien loin de la rue Verte, et quelle gêne allait en résulter pour les deux amants ! Comment se voir souvent quand on habite si loin ! Il y avait un moyen bien simple de tout concilier ; c'était pour Delphine de se transporter près du nouveau domicile de René. La Providence, propice aux amoureux, voulut qu'il y eût à ce moment même un appartement vacant au coin de la rue Verte et de la rue de Miromesnil, en face même du petit hôtel des Chateaubriand. Sans souci du qu'en dira-t-on et des bavardages inévitables, Delphine vint audacieusement s'y installer avec Astolphe et Berstœcher. C'était, il faut l'avouer, afficher sa liaison de façon assez scandaleuse, et cependant la jeune femme n'hésita pas.

Au mois de mai, quelque chagrin qu'elle éprouve de

(1) A cette époque les maisons étaient numérotées par quartiers et non par rues. — La grande et la petite rue Verte sont actuellement la rue de Penthièvre et la rue Matignon.

quitter Paris, Mme de Custine doit cependant aller prendre possession de ce château de Fervaques qu'elle a acheté en Normandie; les réparations qu'elle a ordonnées, les arrangements qu'elle a fait faire doivent être terminés; il est grand temps qu'elle aille se rendre compte par elle-même de la façon dont ses ordres ont été exécutés, si elle veut pendant l'été recevoir sa famille et ses amis, comme elle en a l'intention.

Mais avant de se rendre elle-même dans ses terres, Delphine a songé qu'il lui serait indispensable d'avoir auprès d'elle une espèce d'intendant qui l'aiderait dans sa gestion, et qui surveillerait le domaine et le château pendant ses absences. Nous l'avons vu souvent dans la correspondance parler d'un certain abbé Gibelin, qu'elle connaissait de longue date, et que toute la famille aimait beaucoup. L'abbé Gibelin avait été ruiné par la Révolution, mais comme compensation il avait pris femme, et il eût été fort heureux dans son nouvel état, s'il n'avait été très besogneux. C'est sur lui que Delphine jeta les yeux pour devenir intendant de Fervaques. Gibelin, pressenti, accepta avec bonheur et reconnaissance, et il partit aussitôt avec Mme Gibelin pour préparer les logements.

La première impression de l'intendant en arrivant dans sa future résidence fut peu favorable, mais heureusement elle ne dura pas. Delphine écrit à sa mère :

« Nous avons reçu enfin des nouvelles détaillées du petit Gibi; c'est à mourir de rire, nous te gardons cette

fête. Le lendemain a été plus heureux que la veille, et il a commencé à trouver que ce lieu n'était pas si noir qu'il le paraissait. Il s'y est si bien trouvé, en l'examinant mieux, qu'il a fini par le trouver charmant. Sais-tu bien que c'est là comme se forment les grands sentiments, ou du moins les plus durables. C'est la seconde impression qui reste et qui ne s'efface plus. Ainsi voilà la chose décidée ; le Gibi est fort heureux ; que sera-ce lorsque nous y serons tous, et qu'il pourra compter les générations, ce à quoi il ne manque jamais. »

Le Gibi une fois installé, Mme de Custine peut arriver quand elle voudra.

Son grand chagrin est de s'éloigner de l'ami si cher, mais il a promis d'écrire, promis d'aller en juillet faire un séjour chez elle, et, confiante dans sa parole, elle se décide au départ.

Elle quitte Paris avec tout son personnel : c'est un véritable déménagement : Chateaubriand, qui préside à l'embarquement, voit s'engouffrer dans la voiture Mme de Custine, Astolphe, Berstœcher, Fanny la femme de chambre, Trim, le chien fidèle, qui a pour habitude de dévorer les provisions de la route. Quand tout le monde est empilé, serré, calé, le coche s'ébranle et l'on part pour Bernay, cahin-caha !

Mais laissons Mme de Custine raconter elle-même à sa mère, avec une verve charmante, son arrivée dans son nouveau domaine et l'accueil qu'elle reçoit des habitants :

« Fervaques, ce mercredi matin.
Mai 1804.

« Eh bien, ma petite mé, me voila installée, fêtée, et assez contente, surtout si tu étais ici, et que tu pusses voir tous nos travaux et partager notre gloire; réellement je dois être fort touchée de l'intérêt qu'on m'a témoigné. Comme tu aimes les détails, je vais entrer en matière avec un ordre digne de Bertelier.

« Nous sommes arrivés lundi à dix heures à Bernay : une mauvaise auberge, un encore plus mauvais souper, et aucune nouvelle de Fervaques, voilà ce que nous y avons trouvé. Le lendemain sur les neuf heures, nous nous sommes mis en marche. Pendant quelques lieues de chemin horrible, nous n'avons rien vu et toutes nos espérances se perdaient dans la profondeur des ornières, lorsque au haut d'une côte, au détour d'un bois, nous apercevons une file d'hommes à cheval qui, à notre aspect, se rangent en bataille, nous saluent militairement et s'approchent de notre voiture. Je reconnais M. Jaquette, maire de Fervaques, qui me dit avec grâce et obligeance : « Madame, je n'ai pas pu contenir « l'empressement des habitants de Fervaques et le désir « qu'ils avaient de vous exprimer la joie que leur pro- « cure votre arrivée dans ce pays. » Moi toute rouge à la portière, faisant des mines gracieuses, disant : « Je suis reconnaissante, touchée, confuse, etc., etc. » Le temps, moins accorte, avait saucé la cavalcade, qui depuis deux heures attendait en panne, malgré la pluie,

qui, en dépit de notre arrivée, continuait toujours. Alors de dire : « Quel temps! Que je suis fâchée que vous soyez ainsi mouillés, mon Dieu, messieurs! » et des mines à l'avenant.

« Le commandant de la troupe, monsieur fort bien tourné, montant à cheval comme un ange, a ordonné l'ordre de la marche, et me voilà escortée de tout cela. J'avais des peurs de verser, qui troublaient un peu mes discours, mais personne ne paraissait s'en apercevoir, car ils sont si accoutumés aux mauvais chemins qu'ils trouvaient celui-là très bien. Pendant la route je remarquai un monsieur, qui était près de la voiture et qui montait un cheval charmant ; je cherche quelque chose à lui dire, et ne trouvant rien de mieux, je m'avance et gracieusement je lui dis : « Monsieur, vous avez un bien joli cheval. » — « *Madame, c'est le vôtre.* » — Me voilà confondue et d'une joie parfaite.

« Nous arrivons sur le territoire de Fervaques, et là une troupe joyeuse me donne un bouquet. Une croix sur la route était ornée de fleurs, enfin, hors la pluie, tout était fort *agréable*. J'oublie de te parler du pays : je n'ai rien vu de plus joli, de plus frais, de plus champêtre, c'est la Suisse en miniature!

« Enfin après bien des cahots, nous sommes arrivés à Fervaques; les rues étaient bordées d'habitants, tous joyeux et contents; les boîtes, les coups de fusil, rien n'y manquait. On me donne la main jusqu'à ma demeure, et là on me dit qu'on voulait seulement m'installer, mais non me gêner, qu'on viendrait me voir dans

un autre moment. Je dis que dès que mes effets seront arrivés, je m'empresserai de recevoir ces messieurs.

« Me voilà donc dans mon château. Je cours aux fenêtres voir le jardin qui est charmant, et qui le sera bien autrement, lorsque les arbres seront plus grands; ensuite les appartements; rien n'est fini! Ici ont commencé les lamentations; je pourrai habiter le mien dans trois semaines, mais que de choses à faire, que d'ennuis! Au reste il sera charmant; celui du Gibi aussi. A propos, le Gibi était aux fenêtres avec sa moitié, il se frottait les mains, se rengorgeait, était ravi. Il me paraît heureux et sa femme aussi! Nous avons rabâché toute la journée; après le dîner, j'ai été me promener dans le jardin et le potager, qui m'ont ravie, rien de si joli. M. de Quitry n'était pas là pour en recevoir les compliments, il est absent et ne doit revenir que ces jours-ci.

« Pendant la promenade, les cloches de l'église ont carillonné et les boîtes ont fait fracas. Après la promenade le clergé, tout le bourg, les messieurs de la cavalcade, et puis les dames parées, avec des bouquets superbes, des couplets charmants; je te les envoie. Le maire m'a dit en entrant : « Madame, voilà votre hameau « qui vient vous exprimer combien il est heureux de vous « voir ici. » Les visages étaient obligeants, les intentions excellentes, seulement nous n'avions pas assez de sièges pour tout le monde, car il y avait au moins cinquante personnes, mais tout cela avait l'air d'être sans apprêt, et vraiment de bon cœur! Nous avons de-

main les fermiers et les ouvriers. Enfin à dix heures j'ai pu me coucher, je n'en pouvais plus.

« Voilà un récit fidèle de notre journée. Viens vite partager nos joies et nous donner tes bons conseils. La tour a trouvé grâce de nouveau, elle me paraît charmante; tu la verras, j'espère, et tu prononceras son arrêt. Adieu, ma mé, je te quitte car j'ai mille et mille choses à faire!

« Conte à Elzéar toute notre réception, il aura la tête tournée de ce pays; rien de plus joli; on dit que c'est la plus belle vallée de la Normandie. Mille tendresses à ton mari.

« Le Gibi et sa femme se mettent à tes pieds mignons. »

Quelques jours après son arrivée, Mme de Custine a la joie de recevoir une lettre du *Génie*, courte il est vrai, mais aimable et gaie, où il la plaisante sur sa crainte perpétuelle d'être oubliée de ses amis. Il lui confirme ses projets : il ira sûrement la voir en juillet : « Ce sera comme dans un conte de fées : il voyagea bien loin, bien loin, et il arriva à Fervaques. Là logeait une fée, qui n'avait pas le sens commun. On la nommait la princesse sans espoir, parce qu'elle croyait toujours après deux jours de silence que ses amis étaient morts, ou partis pour la Chine, et qu'elle ne les reverrait jamais (1). »

Rassurée sur cette visite qu'elle attend avec une si

(1) *Chateaubriand et Mme de Custine,* par CHEDIEU DE ROBETHON. Plon-Nourrit et Cie, 1893.

vive impatience, Delphine reprend sa correspondance avec sa mère. Ses lettres sont simples, naïves et d'une bonne grâce charmante; on sent à chaque ligne l'intimité exquise qui existe entre la mère et la fille, et l'affection profonde qui les unit. Nous n'avons malheureusement par les réponses de Mme de Boufflers; telle que nous la connaissons, elles devaient être adorables.

Le 13 juin, Delphine écrit à sa mère pour solliciter sa visite; elle lui raconte leur paisible existence dont elle raffolerait. En même temps elle lui fait en termes émus le récit de la première communion d'Astolphe :

« Ce 13 juin.

« Je suis désolée, ma petite mé, de ce que tu ne songes pas plus sérieusement que tu ne fais à venir ici. Nous te désirons, te souhaitons de tout notre cœur! Tâche donc d'arranger cela le mieux qu'il te sera possible; venez tous, ou bien viens avec mon frère; il vaut mieux un peu que pas du tout. Ce qui serait sûrement le comble à notre joie serait de vous réunir tous ici. Mais l'accord des volontés est souvent ce qu'il y a de plus difficile à trouver; tâche, prêche, arrange, mais viens nous voir. Promets-moi à un temps fixe; pourvu que je sois sûre que tu viennes dans mon séjour de cette année, je te laisserai tranquille sur l'époque, ce sera ce qui te sera le plus commode. J'aimerais mieux pour toi que ce fût à présent, car le pays est beau à faire plaisir.

« Tu m'inquiètes en me parlant de ta santé; tu dis n'en être pas contente. Essaye donc de prendre des *grains de vie du docteur Franck,* cela ne te fera aucun mal. Il faut tâcher de te purger et puis venir ici t'engraisser du bon lait de nos vaches.

« J'ai enfin monté mon cheval après des peurs inconcevables; je finis par le trouver très joli, mais il est vif et moi je tremble comme une feuille. J'espère que je m'y accoutumerai.

« Nous avons eu un grand événement depuis que je ne t'ai écrit, c'est la première communion d'Astolphe. Il a été vraiment angélique! Le curé ne revient pas de sa pureté, de sa candeur et de son maintien pieux. Ils étaient soixante-douze enfants; rien de si joli et de si touchant que cette cérémonie. C'est dimanche dernier que cela a eu lieu! Tu aurais été ravie de la simplicité de tout cela. Tu aurais pleuré, j'en suis sûre. Nous avons bien pensé à toi. Le petit Gibi, qui est le maître en titre de nos cérémonies, n'a pas peu contribué à la solennité de celle-ci.

« Je viens de lire dans le journal qu'Armand de Polignac avait sa grâce. J'en suis d'une joie extrême et bénis la main qui l'a donnée. Je pense qu'il prendra goût à ce plaisir, car cela doit en être un bien grand!

« Adieu, ma mé, écris-moi donc et dis-moi un peu ce que tu deviens et deviendras. Je t'embrasse, mon frère aussi, le Gibi aussi, Blondet aussi, l'*ami* qui entend cela dit : moi aussi, moi aussi. Trim aboye, les petits chiens du Gibi aussi, mes oiseaux chantent à tue-tête, enfin

c'est un train si grand que les oreilles doivent t'en corner. Mille tendresses à mon frère et à ton mari. »

Si Delphine écrit beaucoup à sa mère, elle écrit encore plus à Chateaubriand ; naturellement, elle prend plaisir à lui raconter tous les menus incidents de son existence ; la première communion d'Astolphe a été le grand événement de la semaine, elle lui en fait gaiement et gentiment le récit.

Mais le *Génie,* toujours pédant et grondeur, toujours en quête de sermons, ne l'entend pas ainsi : il monte sur son trépied, et il répond aux aimables effusions de son amie par une verte leçon :

« 18 juin 1804.

« Savez-vous que je ne me soucie guère de votre communion ? Je trouve que vous l'avez fait faire trop précipitamment à votre fils. Je parierais qu'il ne sait pas un mot des principes de la religion. Les petites filles en blanc étaient crasseuses, le curé est une bête, tout cela est clair ; tout cela n'est bon que lorsque les enfants ont été longuement et sagement instruits, que quand on leur fait faire leur première communion, non par devoir d'usage, mais par religion. Vous faites communier votre fils, qui n'observe pas seulement la simple loi du vendredi, et qui ne va peut-être pas à la messe le dimanche.

« Voilà ce que vous avez gagné à raconter cela à un père de l'église, très indigne sans doute, mais toujours

de bonne foi, faisant d'énormes fautes, mais sachant qu'il fait mal et se repentant éternellement.

« Attendez-moi à Fervaques vers la fin de juillet (1). »

Malgré l'aimable insistance de sa fille, Mme de Boufflers n'annonce pas son arrivée ; bien plus, elle ne parle même plus de venir. Cette fois Delphine se fâche. Il faut absolument que sa mère la voie dans son nouveau domaine :

« Lisieux, le 20 juin.

« Mais comment donc, petite mé, n'avons-nous plus de tes nouvelles ? Bien loin de venir, tu ne réponds seulement pas à mes lettres. Je me désole ; voilà le mois presque fini et tu ne viens pas ! C'est triste à mourir. Il n'y a pas de jour que nous ne te désirions ; il faut absolument que tu nous voies ici, il faut que tu viennes cette année tôt ou tard ! Mais écris-moi exactement ; rien de si triste que de ne pas savoir ce que tu deviens. Je suis depuis hier établie dans mon appartement ; il n'y a rien de plus joli. Je voudrais tant t'y voir, et t'entendre faire tous tes hélas !

« Mon fils et l'*ami* ne sont pas encore dans leurs nouvelles chambres. Nous aurons les ouvriers dans l'intérieur au moins six semaines, mais ce sera bien joli. Si on avait beaucoup d'argent, on finirait ce château, et cette habitation serait délicieuse ; sans cela même j'espère qu'il ne te déplaira pas trop. Enfin, je suis

(1) *Chateaubriand et Mme de Custine,* par M. Chedieu de Robethon. Plon, 1893.

comme certains oiseaux, je commence à m'accoutumer à ma cage.

« Nous menons une vie pourtant des plus monotones. Mais le temps semble ici avoir doublé sa marche; les jours passent avec une rapidité effrayante; ils s'écoulent doucement comme la petite rivière qui passe sous mes fenêtres. Ne laisse pas passer les plus beaux jours sans venir. Que deviens ton mari, mon frère? N'importe où ils sont, ils ne seront jamais aussi bien qu'ils seraient ici! »

Devant les objurgations de sa fille, Mme de Boufflers se décide à répondre : elle ne peut venir immédiatement, elle a mille soins, mille affaires qui la retiennent, mais elle promet sa visite pour la fin de juillet.

Delphine est désolée de ce nouveau retard, mais elle espère que sa mère restera plus longtemps, ce qui sera une compensation. Elle profite de sa lettre pour lui donner d'amusants détails sur son installation, sur son personnel, sur un fameux jardinier que sa mère lui a choisi, et qui paraît être un grand fripon, mais si habile, si précieux néanmoins, qu'on n'oserait s'en séparer!

« 22 juin 1804.

« Tu me désoles en me mandant que tu ne viendras pas ce mois-ci, et que ce ne sera qu'à la fin de juillet, je crois qu'à force de reculer, tu m'arriveras en bouquet le jour de ma fête; ce serait sûrement le plus beau qu'on puisse me donner.

« Ton maudit jardinier me met au supplice! Il est impossible d'être plus actif, plus intelligent et d'avoir plus de goût pour voler. Je le surveille; jusqu'à présent ce n'est pas trop possible, il n'y a ni fruits, ni légumes, et presque point de fleurs. Il fait l'admiration du pays par son travail. A force de vivre, on finit par ne faire cas que des coquins, car il n'y a que ceux-là qui ont du mouvement et des idées. Les autres, avec leurs scrupules et leur honnêteté, cèdent le pas aux fripons, et s'endorment sur leur bonne conscience! Ce pays n'est pas autre chose; tout dort ici; tout n'est jamais qu'au futur, et quelque chose qui finit est un vrai phénomène pour le pays; on en parle avec admiration. Juge comme cela nous va. Aussi trouvons-nous notre jardinier parfait; sans lui le jardin anglais n'eût jamais eu de tournure ni de grâce. Il s'entend à tout; tu verras, lorsque tu viendras, si nous avons tort.

« Je suis ravie de la fin du grand procès. Je le savais bien, moi, qu'il ne ferait jamais rien que de grand et de généreux, lorsque ce serait lui tout seul qui agirait. Vive l'Empereur! si nous ne devons pas revoir de sang couler, ni de gens vexés et malheureux! Es-tu retournée chez les Consuls? Conte-moi un peu cela.

« Adieu, petite mé, les grenouilles font un tel bruit, que je ne sais ce que j'écris. On dit que c'est signe de beau temps. Ma chambre est charmante, je ne peux me lasser de l'admirer; elle est aussi blanche que Saint-Léger. Je t'embrasse, ménage donc ta santé; prends des bains, mange du fruit, et surtout prends du repos à

Fervaques. Mille choses à ton mari et à mon frère. »

A la fin de juin Astolphe reçoit la confirmation de l'évêque de Bayeux. Mme de Custine mande à sa mère le 1er juillet :

« Nous avons eu hier la visite épiscopale de l'évêque de Bayeux. Astolphe a reçu la confirmation. Nous le nourrissons de sacrements, mais la manne du ciel ne lui suffirait pourtant pas, car il mange comme un ogre et non comme un ange. L'évêque a logé chez nous; nous avons mis tout cul par-dessus tête. Il est aimable et doux. Il a confirmé près de quatre mille personnes à Fervaques. Les environs arrivaient en foule. On a été obligé de faire la cérémonie en plein champ, car l'église n'était pas assez grande. C'était très pittoresque, je te jure que cela faisait un effet charmant. »

Mme de Custine n'est pas seule dans le pays; elle a d'aimables voisins qui viennent souvent la distraire et passer quelques jours avec elle : celles que l'on voit le plus fréquemment à Fervaques sont Mme des Boulets et Mme de Cauvigny; la première est une excellente femme, mais sans intelligence, sans entrain, et elle offre si peu de ressources comme conversation que Mme de Custine l'a surnommée *ma migraine,* et le nom lui est resté. La seconde au contraire est charmante, vive, gaie, pleine d'esprit; son physique n'est pas moins séduisant que son moral; une très jolie figure et un agréable embonpoint en font une personne fort avenante; Delphine l'aime beaucoup, et elle l'attire le plus souvent possible; quand Mme de Cauvigny est à Fer-

vaques, on n'y connaît pas l'ennui et les heures s'envolent.

Il y a encore un autre voisin, familier du château, c'est Guy de Chaumont-Quitry, celui qui a signalé Fervaques à Mme de Custine et le lui a fait acheter. Mais il a un caractère difficile, une mauvaise tête, et quand il vient c'est pour quereller : « sa société est un enfer ». Aussi ne l'attire-t-on guère.

Il a suscité toute espèce d'ennuis à Delphine en achetant pour elle des voitures et des chevaux, sans les garanties nécessaires; il y a eu procès et l'affaire ne sera pas réglée avant l'automne. « En attendant, dit tristement Delphine, la loi tient mes chevaux en fourrière. Il y a deux mois qu'ils ne sont sortis de l'écurie, on dit qu'ils y mourront de gras fondu; ainsi s'éclipseront nos chevaux et voitures. Au moins s'ils avaient été de sucre, nous aurions pu les lécher. »

La correspondance de Mme de Custine avec sa mère est vraiment charmante; les lettres de la jeune femme sont si tendres, si aimables; elle use et abuse de la complaisance inépuisable de Mme de Boufflers, elle lui demande sans cesse des conseils, elle la charge de commissions invraisemblables, toutes plus pressées les unes que les autres, mais tout cela est dit si gentiment, avec tant de grâce et d'affection que cela paraît tout naturel.

La fête de Berstœcher est en juillet et Delphine veut offrir un cadeau au précepteur si dévoué d'Astolphe, à l'*ami* dont on ne compte plus les preuves d'attache-

ment et de dévouement. Dès le commencement de juin, elle s'en préoccupe : mais elle hésite ; lui offrira-t-elle une cafetière ou un beau cachet d'homme ? Mme de Boufflers consultée répond qu'une cafetière coûtera trois cents francs. A ce chiffre Delphine bondit, elle qui ne voulait pas dépasser soixante francs ! L'*ami* ne lui pardonnerait pas de lui faire un présent si considérable dans un moment où elle est elle-même si gênée. Elle penche donc pour le cachet, et elle en envoie le dessin à sa mère. Bien entendu il doit avoir toutes les qualités ; il doit être simple, de bon goût, pas mesquin, bien conditionné, de bon or, pas trop petit, pas trop grand non plus, le manche absolument d'ébène, et surtout ne pas coûter plus de soixante francs, et mieux vaudrait quarante. Il faut que Mme de Boufflers s'adresse à un grand bijoutier, Fourrier ou Le Sage, car « les petits sont des fripons, surtout sur les boulevards, où ils vous attrapent joliment » !

Munie de ces instructions, Mme de Boufflers se met docilement en campagne, et un grand bijoutier se charge de confectionner l'objet pour trois louis. Cette fois Delphine est satisfaite et elle envoie bien vite ses dernières instructions :

« Fervaques, 1er juillet 1804.

« Eh bien, ma petite mé, je suis toute décidée en faveur du cachet.

« Tu donneras pour chiffres deux J. et un B. On les arrangera le plus gracieusement possible. J'aurais voulu

trouver une petite devise bien spirituelle et bien aimable à mettre autour du chiffre, mais j'ai beau chercher, l'air de ce pays est funeste à l'esprit, aussi le mien se ressent-il déjà de cette influence. Dès que le cachet sera fait, tu l'emballeras bien dans une boîte et l'enverras chez Robert, rue du Vieux-Colombier, près celle du Gindre, n° 741, faubourg Saint-Germain.

« Tâche, ma petite mé, que je sois contente, tu seras gentille à croquer, car je ne savais comment me tirer de cette fête. »

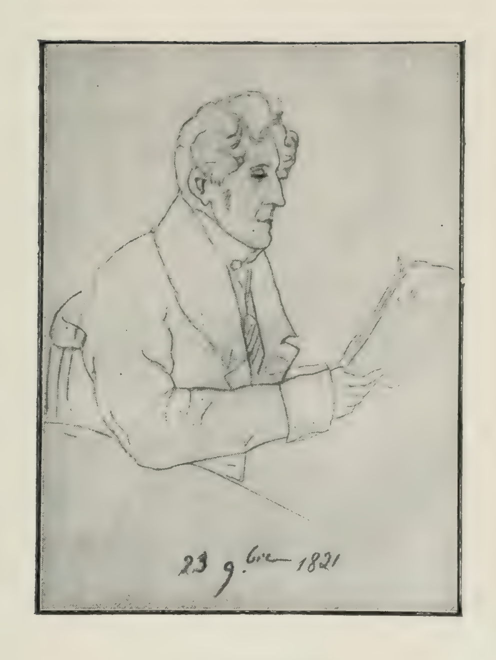
Mme de Boufflers s'acquitte des commissions dont on la charge avec tant d'intelligence que ce serait dommage de ne pas lui en confier de nouvelles. Aussi Delphine lui en donne-t-elle à tout propos. Une autre fois il lui faut des verres pour la fenêtre d'une chaumière, mais ce ne sont pas des verres ordinaires, on en va juger :

« Ce 12 juillet.

« Encore une commission, ma petite mé ; je crains bien que cela ne t'ennuie à la mort, mais tu es si gentille que tu me la feras à merveille. Il s'agit de me choisir six vitres de sept pouces sur dix pour une fenêtre d'une petite chaumière, mais il faut que les vitres soient de couleur, et chacune d'une couleur, que les six ne soient pas pareilles, que par l'une on croie à l'orage, par l'autre au beau temps, une autre au clair de lune, l'autre à la pluie ; les autres je ne sais à quoi ! Dès que tu les auras choisies, tu les feras emballer par le mar-

chand et puis tu les enverras à la diligence pour Lisieux, rue Notre-Dame-des-Victoires, à mon adresse ici. J'imagine que ce ne sera pas bien cher. Tu me le manderas et je te ferai tenir l'argent.

« Si tu peux t'occuper bientôt de mes verres tu me charmeras, car comme rien ne finit ici que la vie, au moins faut-il terminer ma chaumière. »



CHATEAUBRIAND

DESSINÉ PAR MADAME DE CUSTINE
AU CHATEAU DE COURTOMER, LE 23 NOVEMBRE 1821

Collection de M. Arthur Meyer.

Ce portrait appartenait autrefois au comte de Turenne, petit-fils du marquis de Courtomer.

CHAPITRE XXVI

1804

Juillet à décembre.

Visite de Chateaubriand à Fervaques. — Chênedollé. — Nouvelle visite de Chateaubriand. — Correspondance avec Mme de Boufflers.

Mme de Custine attendait avec impatience le mois de juillet, puisque c'était l'époque qu'avait fixée le *Génie* pour son arrivée. Mais, hélas! au lieu de la visite promise et si souvent annoncée, Delphine reçoit une lettre dure, amère, violente, où son ami lui reproche d'avoir trahi un secret qu'il avait confié à son honneur, et il la menace d'une rupture immédiate et irrévocable.

Voici à quel incident cette lettre faisait allusion : quand il était à Rome, fort besogneux comme d'habitude, Chateaubriand avait eu besoin de cinq mille francs, et il s'était adressé à Delphine, sous le sceau du secret. Mme de Custine était naturellement très jalouse de Mme de Beaumont, et supposant avec raison que ces cinq mille francs étaient destinés à subvenir aux besoins de sa rivale, elle refusa net.

Cependant l'histoire fut ébruitée, on ne sait comment, et une âme charitable vint tout raconter à René. Indigné d'une indiscrétion qui, croyait-il, ne pouvait venir

que de Delphine, il lui écrivit comme nous venons de le dire une lettre de rupture (1).

Au reçu de cette lettre, Mme de Custine tombe dans le plus affreux désespoir; peut-être se sent-elle un peu coupable, peut-être a-t-elle péché par légèreté, toujours est-il qu'elle écrit lettres sur lettres, pour se disculper, pour démontrer son innocence; enfin, à force de supplications, de protestations, le *Génie* finit par se laisser attendrir, il consent à ne pas rompre, et la paix se fait. On reprend donc les anciens projets, et au mois d'août René part pour Fervaques, où il est si impatiemment attendu. Il y arrive le 22 août : il y est reçu en maître, avec tous les honneurs, on lui donne naturellement la plus belle chambre, celle qu'avait habitée Henri IV. Il daigne se montrer satisfait, et il a la joie de pouvoir écrire à ses amis qu'il a couché dans le lit du Béarnais! Plus tard, dans ses *Mémoires,* il fait allusion aux souvenirs laissés par Henri IV, et il écrit :

« J'avais lu sur le coin d'une cheminée du château ces méchantes rimes, attribuées à l'amant de Gabrielle :

La Dame de Fervaques
Mérite de vives attaques.

« Le soldat Roi en avait dit autant à bien d'autres, déclarations passagères des hommes vite effacées et descendues de beauté en beauté jusqu'à Mme de Custine. »

(1) Voir *Chateaubriand et Mme de Custine,* par M. Chedieu de Robethon.

Comme René redoutait un peu le tête-à-tête, il avait écrit à un de ses amis très intimes, Chênedollé, qui habitait la région, de venir le rejoindre; Chênedollé (1) ne connaissait pas Delphine; la proposition était donc assez délicate; il cède cependant aux instances de son ami, il arrive, on le présente, et la châtelaine, trop heureuse de donner une satisfaction à son idole, fait à Chênedollé le plus aimable accueil; tout se passe le mieux du monde.

De son côté, Delphine, toujours aimable et prévenante, a convoqué sa voisine et grande amie, Mme de Cauvigny; la gaieté de l'aimable femme contribue à rendre plus agréable le séjour de Fervaques.

Delphine ne sait qu'imaginer et inventer pour distraire son hôte, pour qu'il se plaise dans cette nouvelle demeure, et qu'il ait le désir d'y revenir. Elle se montre heureuse, gaie, radieuse, et elle lui donne toutes les marques de la tendresse la plus extrême. Chênedollé, témoin de cette passion touchante et assez méconnue, en est attendri, et il se prend d'une grande et sincère amitié pour la jeune femme.

Enfin grâce aux efforts de tous, les jours s'écoulent

(1) Chateaubriand et Chênedollé s'étaient connus à Londres et liés d'une très grande amitié. Chênedollé s'éprit pour la sœur de de son ami, Mme de Caux, d'une passion folle. Il écrivait d'elle : « Celui qui n'a pas connu Lucile ne peut savoir ce qu'il y a d'admirable et de délicat dans le cœur d'une femme. » Bien que Mme de Caux ait éprouvé de son côté une grande affection pour son adorateur, et qu'elle fût veuve, elle refusa obstinément de l'épouser.

rapidement, et Chateaubriand daigne témoigner quelque satisfaction. Il annonce même qu'il reviendra en octobre faire un nouveau séjour, et cette promesse comble de joie la châtelaine.

Il reste à Fervaques jusqu'au 29 août, mais en partant il a soin de prévenir Delphine qu'il n'aime pas les longues lettres (1).

Cependant le lendemain il lui adresse de Lisieux ces lignes aimables :

« Je m'ennuie déjà si loin de vous... plus je m'éloigne de vous, plus je me rapproche... »

A peine arrivé à Paris, il écrit :

« Lundi, 3 septembre.

« Je regrette Fervaques, les carpes, vous, Chênedollé et même Mme Auguste. Je voudrais bien retrouver tout cela en octobre, je le désire vivement. Avez-vous autant envie de me revoir? Notre ami est-il debout? Je voudrais bien lui faire passer de mon quinquina.

« Tâchez donc de faire niveler le billard, d'arracher l'herbe pour qu'on voie les brochets... d'engraisser les veaux, de faire pondre aux poules des œufs moins gris et plus frais; quand tout cela sera fait et que M. Gibe-

(1) Mme de Duras écrivait un jour :

« M. de Chateaubriand ne gâte pas ses amis. J'ai peur qu'il ne soit un peu gâté par leur dévouement. Il ne répond jamais rien qui ait rapport à ce qu'on lui écrit, et je ne suis pas sûre qu'il le lise. »

lin aura mis à mort le dernier des Guelfes, vous m'avertirez, et je verrai s'il est possible de me rendre à Fervaques.

« Bonjour, grand merci, joie et santé, mille choses à Chênedollé. Est-il encore avec vous? Mille choses à votre bon fils. Je prie Dieu de conserver à Mme de Cauvigny son naturel, sa gaieté, sa propreté, sa rondeur et sa gentillesse (1)... »

Cette lettre badine et indifférente, où René ne fait pas la moindre allusion aux douces heures d'intimité dans lesquelles la pauvre femme a donné tout son cœur, blesse profondément Delphine. Elle répond navrée :

« J'ai dû être surprise qu'au milieu de votre nombreuse énumération, il n'y ait pas eu le plus petit mot pour la grotte et pour le petit cabinet, orné de deux myrtes superbes. Il me semble que cela ne devait pas s'oublier si vite.

« Votre ami Chênedollé est encore ici, mais il part demain; j'en suis plus triste que je ne puis vous dire, je ne verrai plus rien de ce que vous aurez aimé. Il y a des endroits dans votre lettre qui m'ont fait bien mal (2). »

René ne prend même pas la peine de répondre, et quelques jours après, il part pour la Bourgogne avec sa femme pour aller faire un long séjour chez les Joubert, à Villeneuve-sur-Yonne.

Dans le courant de septembre, Berstœcher tombe

(1) *Chateaubriand et Mme de Custine,* par Chedieu de Robethon.
(2) Bardoux, *Mme de Custine.*

malade très sérieusement; il est en proie à une fièvre ardente, il souffre cruellement et les médecins qui ne peuvent s'expliquer la cause du mal, restent impuissants. Delphine est désolée; elle a une profonde affection pour cet être si bon, si dévoué, qui est devenu *l'ami* de la maison, et la pensée qu'il pourrait succomber la met au désespoir. Elle passe des nuits entières à le soigner : enfin le malade va mieux et se rétablit peu à peu.

Mais cette émotion a porté le dernier coup aux forces de la châtelaine. Elle a tant souffert et depuis tant d'années, qu'elle ne peut plus rien supporter; elle s'alite à son tour, et elle est prise d'une crise de foie terrible; en quelques heures elle est dans un état si déplorable qu'elle donne les plus vives inquiétudes à son entourage.

On fait venir en grande hâte M. Morin, médecin renommé de Lisieux, et bien qu'il juge l'état très douloureux, il ne prévoit aucune complication grave; il rassure tout le monde, et s'oppose à ce qu'on appelle Mme de Boufflers.

Enfin la crise s'apaise, Delphine peut se lever et au bout de quelques jours reprendre sa correspondance avec sa mère :

« Ce lundi (1).

« Eh bien, ma petite mé, me voici encore de ce monde et, malgré le diable, ce ne sera pas encore pour

(1) A Mme de Boufflers, chez M. Paulin, entrepreneur en bâtiment, rue de Paris, près le Marché-Neuf, Saint-Germain-en-Laye.

cette fois-ci. Je l'ai échappé belle! Comme tu aurais eu peur, comme tu aurais été tourmentée! Il y a eu surtout deux jours de souffrance si violentes que je n'ai jamais rien senti de pareil; aussi je suis comme un pauvre oiseau battu par l'orage, pâle, maigre, et triste à faire peur. On dit que tout cela ne durera pas, je veux bien le croire; en attendant je me baigne et prends deux fois par jour du jus d'herbes et du petit-lait.

« Enfin je vous reverrai tous; mon cœur se serrait bien tristement à la pensée que je ne vous reverrais plus. Je trouvais tant d'amertume dans l'idée de te quitter maintenant, où nous sommes au moment de jouir, et dans celle d'être venus ici uniquement pour y rester, que mon cœur se serre encore en me le rappelant.

« Mon Astolphe a été charmant, il était malheureux à faire de la peine; pour Berstœcher il était fou; il en serait étouffé si cela avait duré longtemps.

« Imagine qu'au milieu de tout cet effarement arrivent le préfet et Mme de Cauvigny; celle-là nous a charmés, mais le préfet, quel embarras! Je ne l'ai pas vu; on s'est chargé de l'amuser; il était bien peiné de tout le chagrin qu'il voyait dans notre pauvre château! Il n'est resté que deux jours... »

Delphine est d'autant plus heureuse de son rétablissement que le *Génie* s'est annoncé pour la fin du mois, et qu'il faut à tout prix avoir bon pied, bon œil et bon visage; il n'admettrait guère que l'on ne soit pas en forme pour le recevoir. Comme au mois d'août, il a donné rendez-vous à Chênedollé.

Chateaubriand arrive donc le 22 octobre comme il l'a promis, mais il semble qu'un sort jaloux cherche à jeter le désarroi dans cette réunion si désirée. Laissons Delphine elle-même raconter à sa mère ses malheurs :

« Tu es bien aimable de te ressouvenir du 20 octobre, il est arrivé le 19 ! Mais n'en dis rien à personne car il ne veut pas qu'on le sache.

« Comme rien n'est jamais sans contrariété, il a trouvé ici Mme des Boulets, qui lui va comme des manchettes à notre chat ! Mme de Cauvigny était retournée à Caen. Son ami (1) a fait une chute de cheval et n'a pu être exact au rendez-vous. Il a donc fallu être à Mme des Boulets pour toute nourriture ! Je sens qu'il s'ennuie, et cela me met si mal à l'aise que je ne sais plus ce que je dis. Pour combler la mesure, un de nos voisins, un agréable de la connaissance de Mme des Boulets, est arrivé hier. C'est un agréable occupé de chevaux, de toilette, enfin fat et ayant assez peu d'esprit ! Comme cela va avec notre pauvre *Génie !* Aussi fait-il des mines à fendre le cœur.

« Mme de Cauvigny doit revenir demain. Je l'attends comme le Messie ; jamais je n'eus tant besoin de son aimable gaieté. Tu me vois d'ici, empêtrée de tout cela jusqu'à la bêtise la plus complète ! Nous aurions été si bien et si à notre aise sans ces terribles inconvénients. »

Tous les contretemps dont Delphine nous fait la

(1) Chênedollé.

plaisante description ne contribuent pas à rendre plus agréable l'humeur du *Génie;* il aurait pu cependant avoir pitié de son amie, qui vient d'être gravement malade, qui est à peine rétablie, et à laquelle les émotions pénibles sont funestes. Mais René ne s'en soucie guère et il se montre plus quinteux, plus exigeant, plus désagréable que jamais.

C'est au point qu'un soir en revenant d'une promenade en calèche où il n'a pas desserré les dents, Delphine, au désespoir, saisit un fusil avec lequel il avait chassé le matin et cherche à se tuer.

Chateaubriand repart le 27 sans avoir vu Chênedollé, qui, retenu par sa chute, n'arrive qu'après le départ de son ami.

En écrivant à sa mère, Mme de Custine dissimule soigneusement les chagrins que lui cause son *Génie;* elle s'efforce de faire croire qu'elle est heureuse : elle lui mande le 28 octobre :

« Pendant son séjour il a été aimable et gai, mais il est reparti, ce qui attriste Fervaques encore plus que la chute des feuilles. »

A peine à Paris, Chateaubriand écrit à Mme de Custine :

« ... J'ai quitté votre château de hiboux avec une peine fort grande. Je serais fâché de le voir trop souvent car je crois que je m'y attacherais mal à propos. Tâchez d'en sortir promptement et de revenir parmi les vivants. Songez que vous serez ma voisine et que je pourrai vous voir toutes les fois que vous le désirerez. »

Mais Delphine n'est pas la dupe de ces phrases aimables, elle a encore sur le cœur l'égoïsme féroce et la sécheresse de cœur dont son ami a fait preuve; elle se plaint, gémit; alors, fort de sa bonne conscience, René se fâche et il lui répond sèchement :

» Vous me persécutez trop. Puis-je faire plus que je n'ai fait? J'ai été deux fois vous voir contre tout sens commun; j'ai resté avec vous aussi longtemps et plus longtemps que je ne le pouvais; je vous assure que je suis fâché de vos plaintes très injustes. Je ne sais plus comment faire pour vous être agréable en quelque chose. Tâchez de voir que vous n'avez pas la raison de votre côté, et sachez-moi un peu de bien de mes voyages que, je vous le proteste, je n'aurais pas faits pour d'autres que pour vous...

« Vous, éternelle grondeuse, quand revenez-vous à Paris? Quand quittez-vous votre château? Je parie que vous me ferez encore la mine? Mais je vous déclare que si vous me recevez avec une mine renfrognée, vous ne me verrez qu'une fois, car je suis enfin lassé de vos perpétuelle injustices. Allons, la paix. Arrivez, réparez vos torts, confessez vos péchés, je vous reçois en miséricorde. Mais que le pardon soit sincère...

« A vous, à vous et pour la vie (1). »

Après cette sévère mercuriale, il repart pour Villeneuve-sur-Yonne chez les Joubert, et il ne donne plus signe de vie.

(1) *Chateaubriand et Mme de Custine*, par M. CHEDIEU DE ROBETHON.

Quand on étudie dans le détail les rapports de Mme de Custine et de Chateaubriand, on ne peut qu'être stupéfait de l'inconcevable patience de la jeune femme. Plus elle est douce, tendre, affectueuse, plus il se montre sec, dur, indifférent, autoritaire. Moins elle demande et plus il exige.

Le caractère de Mme de Custine a été mûri par le malheur et les épreuves, il s'est singulièrement assagi. Elle a rêvé un bonheur tranquille et elle le cherche avec René. Elle qui est habituée à recevoir tous les hommages, se laisse maltraiter sans protester, elle est docile aux réprimandes, douce et gentille, quoi qu'il lui dise. Rien ne la rebute, rien ne la lasse; elle supporte tout dans l'espoir bien vain d'arriver à adoucir ce caractère vaniteux et insupportable.

On peut dire en toute conscience que si Mme de Custine a commis bien des erreurs de conduite et même bien des fautes, elle les a durement expiées par sa liaison avec René. Bien qu'elle y mette une certaine dignité et qu'elle ne se plaigne pas, on verra au cours de ce récit à quel point les déceptions de cœur et les peines morales finissent par lui donner le dégoût de la vie; on entendra les cris de douleur qui échappent parfois à la pauvre créature, délaissée et torturée.

Aussitôt que Chateaubriand a quitté Fervaques, l'insupportable Mme des Boulets, qui ne se juge plus utile, retourne dans ses pénates. C'est une joie générale dans le château, joie d'autant plus grande que la

charmante Mme de Cauvigny prolonge son séjour. Quand elle s'éloigne à son tour, tout le monde est dans la désolation :

« Ce 6 novembre.

« Nous sommes d'une tristesse et d'un délaissé à faire pitié. Nous ne pouvons plus nous passer d'elle. Tu n'as pas d'idée combien elle est gentille, bonne, gaie, enfin nous ne tarissons pas d'éloges ! J'étais si bien accoutumée à sa douce amitié, que c'est un isolement dont tu ne peux pas te faire d'idée. C'est à présent pour la première fois que Fervaques me paraît grand, que le château me semble antique, et que je me trouve isolée; elle animait tout, elle était si aimable pour moi, qu'elle m'a absolument gâtée. Je ne puis vraiment me passer d'elle, Astolphe en était tout charmé; Berstœcher aussi; ils sont tous deux comme des enfants perdus... »

Au moment de la séparation Delphine a fait promettre à Mme de Cauvigny de venir la voir à Paris pendant l'hiver, mais cette promesse ne la rassure que faiblement; elle a éprouvé tant de déboires dans sa vie qu'elle se méfie de l'avenir. Elle écrit tristement :

« Je ne fais nul cas de ce qui est en espérance, j'en ai même l'horreur, car tout cela n'est qu'un moyen de plus qu'on donne au sort de se jouer de nous ! Malheureusement, le présent n'est pas assez heureux pour faire renoncer à l'avenir. Mais moi je suis souvent tentée de renoncer à l'un et à l'autre. »

Malgré la saison qui s'avance, le pays est encore vert et les promenades charmantes, la vallée est délicieuse et si variée qu'on ne peut s'en lasser.

Suivant son habitude, Mme de Custine charge sa mère de commissions de tous genres; elle s'en acquitte si bien, que ce serait dommage de ne pas la mettre à même de montrer ses talents.

« Tu serais bien aimable de te mettre en quête pour me trouver un bon domestique, je n'en aurai pas à mon arrivée à Paris, ce qui est une gêne affreuse.

« Il me faut un sujet très sûr et très recommandé, ni trop vieux, ni trop jeune, frottant, courant la poste, et très au fait du service; je n'en veux plus former. Nous donnons trente-six francs de gages par mois, sur lesquels ils s'habillent et se blanchissent. Dis à Courrier de chercher, et toi de ton côté informe-t'en, petite mé.

« Ton chapeau est charmant et me va à merveille. Tu fais les commissions dans la perfection. A mon retour, je payerai cette énorme dette. Tu me diras ce que je te dois; n'est-ce pas douze livres? »

Une autre fois elle lui demande une paire d'arrosoirs en tôle peinte pour jardin, puis des éteignoirs, des petites cuillères en bois pour les salières, etc., etc.

Au mois de novembre, Mme de Custine songe à quitter Fervaques pour regagner Paris; le temps devient maussade, humide, le soleil ne paraît plus, ils n'ont pour toute distraction que le vent, le froid et la tristesse, et puis Astolphe est fatigué, souffrant, il a

de nouveau perdu l'appétit, il maigrit, il a de l'oppression, il est temps de prendre les quartiers d'hiver.

Le retour à Paris causa à Mme de Custine une joie d'autant plus vive que « sa petite mé » lui avait ménagé une grande surprise. On se rappelle que Delphine avait quitté la rue Martel, où elle habitait près de sa mère, pour venir se loger rue Verte, en face l'hôtel de Chateaubriand. Le grand inconvénient de ce déplacement, c'est que si elle demeurait porte à porte avec son ami, elle se trouvait par contre fort loin de sa famille. Quel fut son bonheur, quand elle apprit que la « petite mé » désolée d'un éloignement qui lui paraissait insupportable, avait poussé la complaisance et la bonté jusqu'à quitter la rue Martel, pour venir s'installer rue Verte, dans le voisinage immédiat de sa fille.

CHAPITRE XXVII

1805-1810

Chateaubriand perd sa sœur, Mme de Caux. — Désespoir de Chênedollé. — Bonté de Delphine. — Séjour à Fervaques. — Visites. — Départ de Chateaubriand pour l'Orient. — Chagrin de Delphine. — Retour de René. — Les *Martyrs*. — Mort d'Armand de Chateaubriand.

En janvier 1805, Chateaubriand et sa femme quittent Villeneuve-sur-Yonne, où ils viennent de passer plusieurs mois, et ils rentrent à Paris ; mais ils n'habitent plus rue Verte, ils ont loué un petit appartement rue de Miromesnil ; ils ne sont donc plus aussi proches voisins de Mme de Custine.

Une grande douleur vient de frapper René : au mois de novembre sa sœur, Mme de Caux, a succombé à la maladie qui la minait depuis longtemps. Delphine, bonne et compatissante, s'efforce d'apporter au chagrin de son ami tous les adoucissements de sa tendresse. Heureux de trouver un cœur qui le comprenne et qui partage sa peine, le *Génie* se montre moins rogue, moins despote, il est même presque aimable ; comme il a besoin de consolations, il va tous les jours voir Delphine, il dîne même souvent chez elle ; celle-ci, toute surprise de ce changement d'humeur auquel elle ne

s'attendait plus, se rattache à la vie et se reprend à espérer dans l'avenir.

Châteaubriand n'avait pas été seul cruellement frappé par la mort de sa sœur. Chênedollé éprouvait pour Mme de Caux depuis plusieurs années un sentiment aussi profond que discret ; sa mort fut pour lui une catastrophe, l'anéantissement de toutes ses espérances et de tout son être : pendant trois mois le malheureux passa ses journées à bêcher la terre pour tâcher de trouver un dérivatif à sa folle douleur. Mme de Custine ignorait la passion de son nouvel ami ; elle lui envoyait lettres sur lettres, et s'étonnait de ne recevoir aucune réponse. Inquiète et mécontente, elle lui écrit enfin :

« Mais que vous arrive-t-il donc ? Pourquoi singez-vous ainsi Colo (1) ? Changez, croyez-moi, de manière d'être si vous voulez lui ressembler en tout, car depuis que je suis ici, il est mieux ; *je ne suis pas heureuse, mais je suis un peu moins malheureuse.* »

Devant cette mise en demeure. Chênedollé se décide à lui confier les raisons de son silence. Delphine qui « connaissait si bien la tristesse et les pleurs », lui tend une main secourable, et avec toute la délicatesse de son cœur généreux, elle le soutient dans sa détresse.

Touché jusqu'au fond de l'âme d'une sympathie qui le sauve du désespoir, le malheureux peut écrire quelque temps après : « Mme de Custine a redonné un nouvel intérêt à une vie que je croyais condamnée à une tris-

(1) Surnom que Mme de Custine donnait souvent à Chateaubriand.

tesse sans appel et à des regrets sans espoir (1). »

Cependant René, qui ne peut pas ne pas être touché de l'attachement si absolu de Delphine pour lui et ses amis, montre quelque condescendance ; il parle de faire au printemps un long séjour à Fervaques. La châtelaine s'empresse d'inviter Chênedollé, sachant que rien ne pourra être plus agréable à son ami, ni plus capable de le retenir : mais en même temps elle laisse échapper cette phrase qui montre à nu les plaies de son cœur : « Notre ami dit qu'il passera six semaines, mais je ne suis pas femme à prendre à ces choses-là. Je suis plus folle que jamais et plus malheureuse que je ne puis dire. » Et elle termine par ces quelques mots qui en disent long sur le caractère de René et sur ce qu'elle peut souffrir : « Le *Génie* se réjouit de vous voir. Il prend part à vos douleurs, et quand il parle de vous, on serait tenté de croire qu'il a un bon cœur (2). »

En juillet Chateaubriand et Chênedollé se rencontrent en effet à Fervaques, et ils y restent près de quinze jours en compagnie de Delphine et de la séduisante Mme de Cauvigny. La réunion se passe agréablement ; René est même assez aimable et tous les hôtes du château s'ingénient à distraire Chênedollé de son incurable douleur.

Plus tard, dans ses *Mémoires*, René fait allusion à un incident assez banal de son séjour, mais qui l'a frappé

(1) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, appendice, p. 332 et suiv.
(2) 28 mars 1805. — Voir Bardoux, *Madame de Custine*.

au point qu'il en a gardé le souvenir. Il écrit en 1833 : « Il y a bien des années qu'étant au château de Fervaques, j'occupais la chambre de Henri IV : mon lit était énorme; le Béarnais y avait dormi avec quelque Florette; j'y gagnai le royalisme, car je ne l'avais pas naturellement. Des fossés remplis d'eau environnent le château. La vue de ma fenêtre s'étendait sur des prairies que borde la petite rivière de Fervaques. Dans ces prairies, j'aperçus un matin une élégante truie d'une blancheur extraordinaire; elle avait l'air d'être la mère du prince Marcassin. Elle était couchée au pied d'un saule sur l'herbe fraîche, dans la rosée : un jeune verrat cueillit un peu de mousse fine et dentelée avec ses défenses d'ivoire et la vint déposer sur la dormeuse; il renouvela cette opération tant de fois que la blanche laie finit par être entièrement cachée; on ne voyait plus que des pattes noires sortir du duvet de verdure dans lequel elle était ensevelie. »

Après ce long séjour à Fervaques le *Génie* prend son vol et on ne le revoit plus de l'année.

Heureusement pour Delphine, elle a quelques distractions. Le baron de Münckhausen, que sa mère avait beaucoup connu à Rheinsberg, chez le prince Henri, vient la voir et tous deux se rendent à Fontaine-Française chez Mlle d'Andrezelle, qui avait fait partie de la Cour du roi de Pologne. Delphine raconte à sa mère son voyage et sa visite, et la lettre vaut la peine d'être citée, parce qu'elle donne de curieux détails sur la Cour de Lunéville :

« Comme disait la mère du chevalier, un rayon de soleil éclaircit bien des choses... le baron est ce qu'il y a de pire dans ces choses-là... il voulait s'arrêter à tous les cabarets de grand chemin, et puis ici, quoiqu'il fasse tous les frais de la conversation, il est singulièrement tourmenté de la crainte de ne savoir que dire; pour moi je n'ai pas cet embarras, car il me coupe à tout moment la parole.

« J'ai beaucoup questionné Mlle d'Andrezelle, dont tu m'avais fort vanté l'esprit et surtout la mémoire, sur la cour du roi de Pologne. « Que vous êtes heureuse, « lui ai-je dit, d'avoir vu la réunion de tant de per- « sonnes si rares. » — « Oui, me dit-elle, la société « était assez agréable; l'esprit d'alors n'était pas au « point de celui d'à présent, mais il le préparait. » — « Comment, repris-je, mais l'esprit d'à présent n'est « rien au prix de celui-là, de cette grâce, de ce bon « goût, de ce bon ton! » — « Ah! pour le ton, a-t-elle « reparti, il y était fort mauvais, et même de plus, il « était tout à fait indécent et licencieux. » — « Mais « Mme de Boufflers était si aimable, elle avait tant « d'esprit, et un esprit si fin, si original! — « Elle était « plus aimable qu'elle n'avait d'esprit, et pour ce trait « dont vous parlez, je ne lui ai jamais rien entendu dire « de frappant. Mme de Maillebois, qui était plus faite « qu'une autre pour en juger, lui trouvait plus d'agré- « ment que d'esprit; elle commençait de petites chan- « sons qu'on achevait pour elle. » — « Mon Dieu que « vous m'étonnez! J'ai entendu citer d'elle des traits

« charmants : mon beau-père m'en a dit plusieurs », et là-dessus j'essayais d'en rechercher, mais ils n'eurent pas grand succès.

« Prie le chevalier de te rappeler les plus marquants et écris-les-moi, car je voudrais les faire revenir d'une prévention aussi étrange, et rétablir Mme de Boufflers dans son esprit. Est-il vrai qu'elle élevait une petite fille toute nue et qu'elle la faisait venir dans ce costume devant tout le monde ?

« Pour moi, reprit Mlle d'A., je ne me rappelle et ne « pourrais citer d'elle que quelques bouffonneries. » Là-dessus elle nous raconta que M. de Tressan avait été amoureux de Mme de Boufflers, et que pour l'attraper, elle avait fait mettre Panpan dans son lit à sa place. Pour la cour du roi de Pologne, elle m'a dit qu'on s'y ennuyait tout comme ailleurs, et que même elle y entendait toujours des plaintes et des mécontentements. Voilà tout ce que j'en ai pu tirer.

« Tu vois, ma bonne minette, que mon désappointement s'est étendu même sur le passé. Je n'en revenais pas d'étonnement. Adieu, conte tout cela au chevalier, mais évite de faire une tracasserie à cette pauvre Mlle d'A. car je ne me consolerais pas d'en être cause. Du reste elle est fort reconnaissante de ce qu'il a bien voulu se souvenir d'elle...

« Adieu, je crois que la raison du peu d'enthousiasme de Mlle d'A. pour Mme de Boufflers est qu'il y a eu quelque jalousie entre elles. Mme de Saint-Julien m'a même conté une histoire de Mme de Bauffremont qui

a trait à cela, mais Mlle d'A. m'a dit qu'elle te trouvait infiniment plus aimable et plus spirituelle que l'autre Mme de Boufflers, et que sûrement, si elle avait vécu, elle était sûre, d'après le caractère qu'elle lui avait connu, que la belle-mère aurait été jalouse de la belle-fille (1). »

A l'automne M. et Mme de Boufflers viennent faire un séjour chez leur fille; malheureusement ils n'ont pas le moyen de prendre une voiture particulière, il leur faut s'accommoder de la diligence, et ce système de locomotion démocratique, mais d'une odieuse promiscuité, fait jeter les hauts cris à Mme de Boufflers; elle n'y a jamais été habituée et tout la choque au dernier point : la fatigue, les voisinages, les incommodités de tous genres, l'ennui; le chevalier, au contraire, qui en a vu bien d'autres au cours de son aventureuse existence, trouve tout charmant, et se rit des répugnances et des gémissements de sa femme.

C'est la première fois que Mme de Boufflers vient à Fervaques. Quelle joie pour Delphine de lui montrer en détail le « château couleur de rose », le parc, les potagers, les étangs, les carpes centenaires, de lui faire admirer toutes les améliorations qu'elle a apportées en si peu de temps dans sa demeure.

Ils font de fréquentes excursions dans le pays, plus ravissant que jamais à cette époque de l'année. Mme de Boufflers est enthousiasmée, ravie, et elle ne se lasse pas de pousser des exclamations d'admiration et de

(1) Communiquée par M. Prat.

bonheur. Bien entendu l'inséparable Mme de Cauvigny est là, et elle contribue de son mieux à l'agrément de la réunion. Le « petit père » et Berstœcher s'entendent à merveille, ils ont d'interminables conversations, c'est à peine si on peut les en arracher pour l'heure des repas. Tous sont heureux, et quand sonne l'heure de la séparation, c'est une désolation générale.

L'automne se termine fort tristement et dans l'isolement : « Le temps, le vent, la solitude pèsent sur le cœur plus qu'à l'ordinaire », écrit Delphine.

En décembre, elle rentre à Paris avec Astolphe et Berstœcher.

Depuis longtemps Chateaubriand projetait un voyage en Orient; la Grèce, la Palestine l'attiraient, et il désirait ardemment visiter Jérusalem. Des obstacles de tous genres, la question d'argent par-dessus tout, l'en avaient jusqu'alors empêché; en 1806, il jugea le moment favorable, et il annonça à Mme de Custine qu'il partirait au mois de juillet, mais il promit de ne rester absent que trois mois et de rentrer à Paris au plus tard en novembre.

Le coup fut dur pour Delphine, et bien qu'elle s'attendît à tous les déboires, elle eut de la peine à le supporter. Qu'eût-elle dit si elle avait su que René devait revenir par l'Espagne, et qu'il avait donné rendez-vous à Grenade à Mme de Mouchy, dont il était épris!

Dès les premiers jours de juin 1806, Mme de Custine part pour Fervaques; elle va tout installer pour y recevoir René.

En attendant elle voudrait bien avoir des arbres, mais, en femme pratique, elle ne veut pas les payer, et c'est sa mère qui est chargée de négocier cette acquisition gratuite :

« Je voudrais bien que tu découvres quelque abbé Nollin, qui pût nous donner des arbres et arbustes. Nous voudrions planter encore cet automne. Je voudrais surtout force peupliers. Il pourrait se faire que par le monde tu trouvasses quelque bon humain qui nous donnât quelques arbres; si tu cultivais M. Thouin ou quelque autre, tu en prendrais pour toi et le reste serait pour nous, des fleurs aussi; songe à cela. Il y a des gens si adroits pour tout cela; je suis sûre que bien des femmes planteraient leur jardin à bon marché! Adieu, ma petite mé, j'ai bien peur que le mien reste en friche. »

Désireux de témoigner quelque consolation à la femme qu'il abandonne, René tient sa promesse, et il vient au mois de juin faire un séjour à Fervaques; la perspective du départ prochain le rend d'humeur facile.

« Le *Génie* est ici depuis quinze jours, écrit Delphine à Chénedollé, il part dans deux, et ce n'est pas un départ ordinaire, ce n'est pas pour un voyage ordinaire non plus; cette chimère de Grèce est enfin réalisée; il part pour remplir tous ses vœux et pour détruire tous les miens; il sera de retour au mois de novembre, à ce qu'il assure; je ne puis le croire; vous savez si j'étais triste l'année dernière, jugez donc de ce que je serai cette année.

« Je vous quitte, car vous savez dans quelles angoisses je dois être. La chère *Souris* est ici.

« Tout a été parfait depuis quinze jours, mais aussi tout est fini (1). »

Le départ de Chateaubriand plonge Delphine dans une véritable crise de désespoir, et elle tombe sérieusement malade ; toutes ses lettres à cette époque sont d'une tristesse navrante. Elle écrit à sa mère dans le courant de juillet :

« Il n'y a point de repos dans ce monde-ci et encore moins de bonheur. Je suis si découragée, si triste que je ne ferais pas un pas pour conserver la vie ! Je paye cher bien promptement le peu de jours heureux que j'ai passés en arrivant ici.

« Tu es bien aimable de regretter le pauvre voyageur; il a passé plus de quinze jours avec nous, il saura tes regrets car il n'est pas encore parti pour le grand voyage !

« Mme de Cauvigny est encore avec moi ; heureusement, car je souffre et suis bien triste. Je te quitte, je ne puis écrire, car je ne puis penser. Je ne connais rien qui me fasse plus de plaisir que tes lettres (2). »

Comme un malheur n'arrive jamais seul, Astolphe est repris de la fièvre tierce et le personnel du château n'est pas moins cruellement éprouvé :

(1) Bardoux, *Madame de Custine.*

(2) A Mme de Boufflers, chez M. Le Tellier, épicier, Saint-Germain-en-Laye.

« 11 juillet 1806.

« Nous sommes un peu comme dans un hôpital; notre cocher a aussi la fièvre tierce, notre cuisinier la jaunisse, et moi j'ai été très malade hier. J'ai mes fameuses crampes, je n'en suis pas quitte aujourd'hui; c'est un mouvement de bile très fort. J'ai si peu de joie depuis quelque temps qu'il est bien simple que je m'en ressente un peu! Mais ne t'inquiète pas, le médecin dit que ce ne sera rien; on n'en meurt pas; on vit pour souffrir.

« Je suis si malade ce soir, si lasse, si triste que je ne puis t'écrire plus longuement; ne m'en veux pas, je t'en prie, mais c'est plus fort que moi!

« Le voyageur doit être parti, il ne reverra nos prairies que dépouillées de leur verdure, car le voilà absent jusqu'à l'automne, si son voyage est heureux! J'espère que son étoile est meilleure que la mienne (1). »

Le voyageur avait fait les plus belles promesses du monde. Il ne devait rester que trois mois absent, et écrire beaucoup pour adoucir les rigueurs de la séparation; mais Delphine savait bien qu'il ne fallait pas trop compter sur les promesses de son *Génie*.

Mme de Boufflers n'est pas beaucoup plus heureuse que sa fille; son mari est malade, Elzéar aussi, la maison est transformée en hôpital et elle se tue de fatigue.

(1) Chateaubriand et sa femme partirent le 15 juillet pour Venise; là ils se séparèrent. Le 30, René était à Trieste, et le 1er août il s'embarqua.

Delphine lui écrit le 3 août :

« Mon Dieu! nous n'aurons donc jamais de repos ni de bonheur! Pauvre mère, tu ne seras jamais heureuse, ni moi plus que toi. Au moins si nous étions ensemble supporterions-nous la vie avec plus de courage. Pour moi j'ai à peine ce qu'il en faut pour aller au lendemain. Je ne me plains pas, mon fils et l'*ami* se portent bien. Mme de Cauvigny ne reviendra qu'à la fin du mois; je suis si triste, si malade, si maussade que je l'aime presque autant. »

Heureusement elle a la visite de la bonne Nanette qui vient enfin faire un séjour à Fervaques : « elle est dans l'ivresse du beau château de son fieu », et elle a bien du regret de le quitter quand il faut rentrer à Paris.

Puis en septembre arrivent Mme des Boulets et Mme de Cauvigny :

« Ces deux dames font assaut d'amabilité; elles charment ce solitaire séjour, il serait bien sombre sans cela, car je ne lui donnerais guère de mouvement. Il est difficile d'en avoir moins et d'être plus triste. C'est devenu pour moi une manière d'être, dont sans doute je ne changerai plus, car je ne sais rien au monde qui puisse m'en tirer.

« Adieu, ma petite mé, de grâce ne sois plus si longtemps sans me donner de tes nouvelles. Mille amitiés au petit père. Pour mon frère, je vais répondre à une lettre qu'il m'a écrite de je ne sais où, par laquelle il me dit qu'il viendra peut-être me voir si Mme de Staël va

à Rouen, parce que de chez moi il pourrait aller l'y voir. Grand bien lui fasse, mais s'il venait me voir, je voudrais pourtant une fois que ce fut d'abord pour nous. »

L'automne arrive, l'époque fixée par le voyageur pour son retour est passée depuis longtemps et Delphine n'a pas reçu la moindre nouvelle, pas un mot, pas une lettre. La malheureuse femme désespérée, rongée d'inquiétudes et de chagrin en est réduite à aller mendier près de Mme de Chateaubriand des nouvelles de l'homme qu'elle aime. C'est ainsi qu'elle apprend qu'il a modifié ses projets et qu'il prolonge son voyage.

Chateaubriand ne revint qu'au mois de mai 1807 ; il venait de passer plusieurs mois à parcourir l'Espagne en compagnie de Mme de Mouchy; encore ne fit-il que traverser Paris : il repartit aussitôt pour Villeneuve-sur-Yonne travailler aux *Martyrs*. C'est à peine s'il vit son amie pendant quelques jours (1).

Si Delphine avait pu conserver quelques illusions sur les sentiments de René à son égard, elle fut pleinement édifiée et, quelque douleur qu'elle en éprouvât, il lui fallut bien se résigner à l'inévitable.

On ne peut s'expliquer comment à ce moment elle n'a pas rompu définitivement une intimité dont elle ne pouvait plus attendre que des chagrins. C'est que René ne s'y prêtait pas. Sachant tout l'empire qu'il possédait

(1) En 1807, Chateaubriand achète la Vallée-aux-Loups près de Sceaux, et c'est là qu'il passera désormais la plus grande partie de l'année.

sur Delphine, il n'entendait pas renoncer à une liaison qui lui était commode, il lui suffisait de reprendre sa liberté et d'en user dans la plus large mesure, sans se soucier des humiliations et des chagrins qu'il infligeait à son amie. Delphine de son côté ne pouvait se résigner à rompre complètement avec celui qu'elle aimait toujours passionnément. Et cependant, pour sa dignité, pour son repos, une rupture absolue n'eût-elle pas été cent fois préférable? Mme de Custine aurait fini par trouver l'oubli et le calme au lieu de mener une existence douloureuse, troublée par les regrets, sans cesse tourmentée par la jalousie et le vain espoir de ramener un jour l'infidèle.

Les années 1807 et 1808 s'écoulent fort tristement. Mme de Custine passe quelques mois d'hiver à Paris et dès le retour du printemps elle se rend à Fervaques. Rien dans sa vie ne vaut la peine d'être conté. (1)

(1) Nous trouvons dans les papiers d'Elzéar une lettre de Mme de Boufflers à sa fille en octobre 1807; elle donne des nouvelles de quelques personnes de la société parisienne, et c'est pourquoi nous la citons :

« Paris, ce 31 octobre 1807.

« Paris est à mourir de tristesse dans ce moment. On y meurt comme des mouches; le pauvre baron de Breteuil est à toute extrémité: il est vrai que son exemple n'est pas inquiétant : à quatre-vingt-seize ans, avec la goutte et la pierre, la vie est plus étonnante que la mort. Un autre vieux encore, qui est mort en vingt-quatre heures, c'est M. de Menou; il avait fait sa petite partie accoutumée le vendredi soir chez Mme de la Reynière et, le samedi au soir, il était sans espérance, et mort le dimanche au matin. Le duc de Rohan aussi vient de finir sa pénible carrière; la

Chateaubriand ne paraît plus avoir de rapports avec Delphine que pour lui demander des services. Déjà en 1804, il l'avait fait intervenir à maintes reprises en faveur de son ami Bertin, rentré en France sans autorisation (1); c'est grâce aux sollicitations de Delphine auprès de Fouché que Bertin n'avait pas été inquiété. Puis c'est pour lui-même, pour le protéger contre les rigueurs de la police impériale que Chateaubriand use et abuse de l'influence de son amie. Et chaque fois, avec un inlassable dévouement, Mme de Custine fait démarches sur démarches pour qu'on laisse le *Génie* en repos. En 1808, au moment de la publication des *Martyrs*, la censure soulève mille objections; bien vite René recourt à sa protectrice ordinaire, et il lui demande d'intervenir encore auprès de Fouché; elle le fait. Le ministre promet, mais Chateaubriand prétend qu'il s'est moqué d'eux, qu'il a joué un double jeu, et qu'il l'a fait secrètement attaquer dans la presse.

mort a été pour lui plus facile que n'était la vie, car il souffrait de douleurs cruelles. Il est mort dans les sentiments les plus religieux. Tout l'été, Mme de Chimay avait entrepris sa conversion, aidée de sa femme et de M. de Léon. Il s'est décidé à faire, non sans beaucoup de peine, une confession générale; elle était longue, il avait peu de mémoire, mais que ne peut pas la grâce quand on est véritablement touché et qu'on a soixante-seize ans; bref, il est mort avec tous ses sacrements, et beaucoup plus tranquillement qu'il n'aurait fait sans cette excellente précaution. L'exemple de sa sœur n'y a pas peu contribué; il lui avait fait une grande impression dont on a heureusement profité. Mme de La Fayette est aussi à la mort; pour celle-là, ses paquets sont faits depuis longtemps... »

(1) En 1800 Bertin avait été accusé de complot contre l'État et exilé à Rome; c'est là qu'il s'était lié avec Chateaubriand.

En 1809 se passe un drame douloureux. Le cousin de René, Armand de Chateaubriand, s'était imprudemment engagé, comme agent des Princes, à débarquer sur les côtes de Normandie. A peine avait-il mis le pied sur le sol français qu'il fut arrêté; accusé de conspiration royaliste, il fut amené à Paris, traduit devant un tribunal militaire et condamné à mort.

Chateaubriand chercha à sauver son malheureux parent, et il demanda à son amie de l'accompagner chez Fouché. Ce dernier se déroba en affirmant que la condamnation n'avait pas encore été prononcée. Et cependant le lendemain, jour du vendredi saint, Armand était fusillé à la plaine de Grenelle. Chateaubriand, prévenu de l'exécution, accourut pour assister son cousin à ses derniers moments, mais il arriva trop tard; il ne put que tremper son mouchoir dans le sang de la victime. De retour chez lui, il écrivit à Delphine ce simple mot : « J'arrive de la plaine de Grenelle, tout est fini (1). »

En 1810 Delphine perd la protection puissante qui depuis plusieurs années l'a mise, elle et les siens, à l'abri de tout ennui : Fouché, ministre de la police, est soupçonné d'intriguer avec les Bourbons et les Républicains, il est remercié et remplacé par Savary.

(1) A la fin de l'été 1809, Chateaubriand avait loué un appartement rue Saint-Honoré, au coin de la rue Saint-Florentin. Ce fut dans cette maison, chez M. de Las Cases, qu'il fit plus tard la connaissance de la duchesse de Duras.

CHAPITRE XXVIII

1810-1812

Chateaubriand est nommé à l'Académie ; il ne peut prononcer son discours. — Mme de Custine part pour la Suisse avec Astolphe, Berstœcher et le Dr Koreff. — Elle visite la Suisse puis arrive à Genève. — Difficultés d'avoir de l'argent pour visiter l'Italie. — Elle va voir les îles Borromées. — Elle reçoit l'argent tant désiré et part pour Turin. — Aventure de voyage. — Séjours à Rome et à Naples. — Retour par Venise et le Tyrol. — Séjour à Genève. — Liaison de Chateaubriand avec la duchesse de Duras.

Depuis qu'il a acheté la Vallée-aux-Loups, Chateaubriand y passe tous les étés, et il consacre tout son temps à ses occupations littéraires. En 1811, il publie l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qui obtient un succès étourdissant.

Bien qu'il ait toujours manifesté pour l'Académie un grand dédain, une vacance s'étant produite par la mort de Chénier (1), il croit devoir se présenter, mais il a l'humiliation de ne l'emporter que d'une voix sur son obscur concurrent Lacretelle.

Mme de Boufflers se charge d'annoncer à Delphine cette grande nouvelle :

(1) Marie-Joseph Chénier.

« Tu as su sans doute par les journaux la nomination de M. de Chateaubriand à l'Académie ; il a été ballotté avec Lacretelle, le jeune, et il ne l'a emporté que d'une voix. Lacretelle en a eu onze et lui douze ; il ne peut pas être flatté jusqu'à un certain point de cet empressement. Il est vrai qu'il avait tant dit qu'il ne voulait pas être de cette Académie, qu'il en avait parlé avec tant de mépris, qu'on a saisi l'occasion de le lui rendre ; c'est dans ce moment-ci un homme fort mécontent, fort mécontent de lui et des autres, et voilà ce que c'est que d'avoir plus d'esprit que de raison.

« Par ces hasards que personne ne peut expliquer, il se trouve que M. de Chateaubriand va remplacer Chénier à l'Institut, et qu'il sera obligé de faire son éloge, ce qui sera extrêmement curieux, et en tout, cette réception-là en vaudra bien une autre. Tout le monde s'en occupe déjà, la salle ne sera pas assez grande pour tous les curieux, et le plus beau de l'affaire, c'est que ce sera *le petit père qui, en qualité de président, sera obligé de le recevoir*. Je m'en réjouis un peu pour M. de Boufflers... et bien un peu aussi pour M. de Chateaubriand (1). »

Quelque temps après, Mme de Boufflers mande encore à sa fille que « le petit père travaille à force son discours » et qu'il a déjà écrit « mille choses admirables ».

Le « petit père » se donnait des soins bien inutiles. En

(1) Papiers Prat.

effet, le discours de Chateaubriand fut soumis, suivant l'usage, à la censure impériale, qui demanda des modifications ; le *Génie*, indigné d'une si insolente prétention, refusa de changer une ligne ; le résultat fut que le nouvel élu ne fut jamais reçu, et que son discours ne fut jamais prononcé, pas plus que celui que le « petit père » avait si laborieusement ciselé.

Dans le courant de l'année 1811, Delphine prit une très grave résolution. Depuis quelques années, elle menait une existence misérable, sans cesse troublée par le chagrin et la jalousie. Elle voyait bien que René ne l'aimait plus, qu'il la délaissait, qu'il affichait des liaisons retentissantes, mais elle l'adorait toujours et se berçait de l'espoir qu'il lui reviendrait un jour. Cependant à la fin, humiliée, écœurée, à bout de forces, elle renonça à une lutte vaine ; elle prit la résolution de quitter Paris et de voyager pour distraire sa douleur.

Pour expliquer ce départ inattendu, elle prit prétexte de la santé d'Astolphe ; la raison n'était que trop vraisemblable.

Le jeune homme, dont la santé avait toujours été fort délicate, donnait depuis quelques mois à sa mère d'assez vives inquiétudes ; à mesure qu'il grandissait il devenait de plus en plus nerveux, étrange, il avait des maux de tête terribles ; la puberté amena chez lui un redoublement de ses maux ordinaires ; la pauvre Delphine s'inquiétait d'autant plus qu'elle retrouvait dans les souffrances de son fils bien des symptômes qu'elle avait pu observer chez Elzéar, et qu'elle se demandait

avec angoisse s'il n'y avait pas là un triste héritage de famille. Elle avait fait, par hasard, la connaissance d'un jeune médecin allemand, nommé Koreff ; elle le consulta, et il lui conseilla vivement pour Astolphe la distraction et les voyages. Ce conseil répondait si complètement à ses propres désirs qu'elle l'adopta immédiatement, et qu'elle annonça son prochain départ pour la Suisse et pour l'Italie.

Chateaubriand, dans la circonstance, ne se départit pas de son égoïsme habituel : il trouvait tout naturel de délaisser complètement Delphine et de ne la voir qu'à de rares intervalles, mais il avait en même temps la prétention de conserver un attachement dont il avait pu apprécier la valeur chaque fois qu'il lui était survenu quelque déboire ; il voulait toujours avoir à sa disposition cette amie si aimante, si dévouée et si sûre ; à l'annonce du voyage, il jeta les hauts cris, et manifesta beaucoup de mauvaise humeur ; il se plaignit même d'être abandonné, ce qui était au moins plaisant. Mais pour la première fois, Delphine tint bon, et elle persista dans ses projets en dépit des reproches et de l'indignation du *Génie*.

Le voyage de Mme de Custine devait être, du reste, plus qu'une simple absence ; non seulement elle avait le projet de séjourner en Suisse la fin de l'été et l'automne, mais elle rêvait de passer l'hiver en Italie, et surtout de faire un long séjour à Rome, dont René lui avait tant de fois vanté le charme et la grandeur.

Nous venons de parler d'un jeune médecin allemand que Delphine avait consulté à plusieurs reprises pour Astolphe. C'était un étrange personnage que ce Koreff : il passait pour fort intelligent et très expert dans son art; mais il était laid, peu sympathique et d'un scepticisme railleur assez déplaisant; enfin il était israélite et s'occupait volontiers de spiritisme. Il prit rapidement sur Mme de Custine une très grande influence; ce fut au point qu'elle s'imagina que ses soins étaient indispensables pour Astolphe, et qu'elle lui proposa de les accompagner en Suisse et en Italie. Après s'être fait quelque peu prier, Koreff accepta.

Chateaubriand voyait déjà de fort mauvais œil ce jeune médecin qu'on retrouvait sans cesse dans la maison; en apprenant qu'il serait du voyage, sa mauvaise humeur n'eut plus de bornes, et il fit à Delphine une scène de jalousie violente. Il allait trouver un auxiliaire fort inattendu dans Astolphe; le jeune homme en effet n'avait pu voir sans dépit l'influence que Koreff prenait sur sa mère, et il lui témoignait en toutes circonstances une véritable hostilité; cette hostilité redoubla quand il sut que le médecin serait chargé de veiller sur lui; cette mésintelligence désolait Mme de Custine mais ne modifia pas ses résolutions.

Les quatre voyageurs partent de Paris au commencement d'août. Une fois en Suisse, ils passent le Saint-Gothard, font un séjour à Lugano, traversent le Grimsel, etc. Delphine, toujours à cheval, supporte gaiement les fatigues de la route.

Elle écrit de Meiringen le 2 septembre :

« Je me porte fort bien ; si mon esprit et mon cœur étaient contents, je pourrais dire que j'ai passé de bons jours ; mais rien n'en est plus éloigné. Je suis plus triste que jamais, car tout ce dont je t'ai parlé dans mes autres lettres subsiste toujours et est plus fort que jamais ; aussi je crains fort que K. ne nous quitte avant la fin du voyage de Suisse, ce qui serait bientôt. Je ne puis te dire ce que j'ai souffert de tout cela, surtout ne pouvant m'en rendre raison ! Aussi en suis-je presque imbécile. »

Puis elle part pour Stanz et Lucerne ; de Lucerne elle se rend à Linth. C'est de là qu'elle écrit de nouveau à sa mère. Elle lui dévoile avec une sincérité charmante ses tristesses, ses déceptions et tous les secrets de son cœur :

« 17 septembre.

« J'ignore absolument si Ko viendra en Italie ; il a été si peu agréablement avec nous que je crains fort qu'il ne s'en tienne là, et puis cela dépend d'un peu d'argent qu'on doit lui envoyer, car à Rome il faut pouvoir voler quelquefois de ses propres ailes, mais quelque chose qui dépend d'argent me paraît toujours incertain ; le sort tient si serré les cordons de la bourse ! Je serais désolée s'il ne venait pas, il me rassure l'imagination. Je crains l'air d'Italie, et puis c'est si triste de quitter ses amis… Bientôt cette grande affaire sera décidée ; je te le manderai aussitôt.

« Ne dis donc pas qu'on fait des choses ce qu'on veut les faire; c'est tout à fait faux, ainsi que ta belle maxime : « L'on ferait toujours ce que l'on voudrait « des autres, si on parvenait à faire de soi ce qu'on veut. » Sans doute tu as voulu dire « si on parvenait « à faire de soi ce qu'ils veulent ». Alors ce serait plus juste. J'aurais été trop heureuse de ce voyage sans cette mésintelligence, aussi cela m'a-t-il profondément affectée en me prouvant, encore plus que tout, qu'on ne peut compter sur rien, et que le sort, même en accomplissant vos souhaits, trouve le moyen de les déjouer.

« Ce voyage me coûte bien cher; il détruit bien des illusions. Imagine que le *Génie* boude toujours; il ne me le pardonne pas; il m'écrit des lettres d'une maussaderie rare. Il paraît qu'on a profité des apparences pour me noircir dans son esprit, et que comme il n'a point de caractère et beaucoup d'amour-propre, il a cru tout ce qu'on a voulu. Ainsi s'écroulent tous les points de bonheur; ainsi avance-t-on dans la vie, légère d'amis et de joie.

« Tu es incroyable en me disant que ce voyage aura vaincu ma timidité, mais sais-tu bien que depuis Bâle et un peu à Genève, je n'ai pas vu un humain, excepté des guides et des aubergistes. Nous n'avons rencontré que très peu de voyageurs, et hors le prince Lubomirski, que j'ai encore retrouvé une fois, nous avons vécu en vrais sauvages; mais c'est ce qui m'en plaisait le plus, je te le jure. Je crains l'Italie, précisément à cause de la nécessité de voir du monde. J'espère que je m'en

tirerai comme des précipices, mais je n'en prendrai pas plus le goût pour cela, comme malgré mes prouesses, je n'en aime pas plus l'exercice.

« J'ai dans le cœur un bonheur idéal sans lequel la vie me paraît comme une belle vallée sans soleil. Tu vois que je parle la langue du pays. Ce bonheur idéal est tout à fait dans la nature, mais il n'est pas d'usage ni dans nos classes, ni dans notre pays. Ma destinée est bientôt remplie, il ne s'agit plus que de vivre jusqu'au dernier jour; cela deviendra bientôt l'affaire de mon cuisinier et de mon médecin, mais j'aurai passé la vie comme celle que passerait un poisson placé dans une superbe prairie, émaillée de fleurs, et où il ne manquerait rien qu'un ruisseau. »

Puis elle parle d'Astolphe et laisse voir les angoisses que le malheureux enfant lui fait éprouver :

« Mon Dieu, que tu es comique quand tu me vois jeune; c'est pour le coup une fière illusion de mère. Lorsque tu dis aussi que ma tristesse vient de mes maux de nerfs; c'est tout à fait le contraire, je n'ai mal aux nerfs souvent que de chagrin; si j'étais heureuse et contente, ce mal ne serait jamais le mien; mais c'est toujours celui des personnes qui sont continuellement hors de leur sphère, et qui passent leur vie à faire le contraire de ce quelles désirent. Pour comble de misère, cette malheureuse disposition se transmet de race en race, car Ast. est tout à fait de même; il se trouve l'être du monde le plus malheureux, et, par la tournure de son esprit et de son caractère, condamne ma vie à

des larmes éternelles; mais que ceci soit entre nous; ne donnons jamais aux autres la consolation de nous savoir malheureux. »

Dans le cours de son voyage Delphine est passée près d'Einsiedeln, et elle n'a pas manqué de faire un pélerinage au célèbre sanctuaire, où sa mère et Elzéar sont déjà venus prier quelques années auparavant :

« Moi aussi j'ai été à Notre-Dame-des-Hermites. J'ai cherché ton bouquet de roses (1); il a passé comme toutes les roses, il n'en est plus question. Je t'apporterai un chapelet et une petite vierge; j'avais tant de souhaits à faire, que je n'en ai fait aucun, mais j'ai été ravie de tout cela, et des pèlerins, et du mouvement de cet endroit. C'est vraiment bien extraordinaire; on s'est fort moqué de moi, parce que je ne pouvais sortir des boutiques, et que je ne pouvais me consoler de ne pas rester un jour à Einsiedeln; alors dans ma sainte colère, j'ai dit que je te l'écrirais, et que tu ne concevrais sûrement pas plus que moi comment on a pu partir aussi vite d'un lieu aussi remarquable, et aussi attachant par toutes les idées qu'on y attache. »

La distraction du voyage, le grand air ont la plus heureuse influence sur la santé de Delphine, elle se porte à merveille, et elle affronte avec calme tous les dangers; elle est devenue intrépide et elle s'en vante :

« Dès qu'un cheval peut passer, j'y passe, fût-ce sur l'arête d'un glacier le plus affreux, et je n'ai pas la

(1) Voir page 287.

moindre peur. Mais j'aime beaucoup mieux malgré tout cela le coin de mon feu et la douce causerie de mes amis. »

Le voyage se poursuivait, mais non sans difficultés; Astolphe montrait toujours vis-à-vis de Koreff une hostilité des plus vives, lorsqu'un accident imprévu vint heureusement modifier la situation. Le jeune homme en montant un escalier se donna un coup violent à la tête; « il était si grand que les maisons étaient toutes trop basses pour lui »; Koreff le soigna avec tant de dévouement et d'intelligence que le malade finit par s'amadouer. Tout allait donc pour le mieux, lorsqu'en arrivant à Genève, Mme de Custine trouva des lettres fort inquiétantes de ses gens d'affaires, les fermiers ne payaient plus, et on ne lui envoyait pas le moindre subside pour continer son voyage. Ces nouvelles la bouleversent : « Je passe ma journée à pleurer, écrit-elle, pauvre ressource! » Enfin elle se décide à prendre la plume, elle morigène ses gens d'affaires, stimule leur zèle et les met en demeure de lui envoyer un peu d'argent.

En attendant que l'argent arrive, nos voyageurs restent à Genève, et force leur est de voir quelques personnes, en particulier Mme de Staël, qui s'empresse, au grand déplaisir de Delphine :

« En arrivant, écrit-elle, nous avions vu Mme de Staël; nous comptions la voir le moins possible, car comme je ne suis pas son amie, je trouverais très dur d'être compromise à cause d'elle; mais comme elle n'a aucune mesure, elle ne sent pas cela et nous accable

d'invitations et d'amabilités, et comme je ne veux pas non plus faire de lâcheté, je ne puis pas tout à fait rester dans mon coin; cela rendra notre séjour ici assez désagréable. »

Ces relations forcées sont si pénibles pour Delphine qu'elle imagine, pour s'y dérober, de faire le tour du lac et d'aller assister aux célèbres vendanges de Vevey. C'est une excursion de cinq jours! En route une nouvelle idée lui traverse l'esprit : « Si l'on allait visiter les îles Borromées! ces îles si vantées et qu'aucun d'eux ne connaît! » La proposition est acclamée naturellement, mais comment faire puisque personne n'a d'argent? Heureusement Delphine ne s'embarrasse pas pour si peu, elle confie sa gêne à l'aubergiste de Bex, qui, sur sa bonne mine, lui avance vingt-cinq louis. Et voilà toute la troupe en route pour le Simplon par le plus beau temps du monde. Les îles Borromées leur paraissent « le Paradis terrestre ».

Enfin ils reviennent à Genève, et Delphine a la joie de trouver l'argent qu'elle attendait.

Là elle laisse sa voiture pour ne pas l'abîmer en voyage, et aussi par crainte qu'un aussi beau carrosse ne lui fasse payer le double dans les hôtels : elle prend simplement un voiturin. Nos voyageurs quittent la Suisse, et traversent le mont Cenis, mais non sans incident :

« Ce 2 novembre, de Turin.

« Nous étions partis de Genève dans une voiture de voiturin.

« Un voiturin, c'est une grande berline où l'on tient cinq, et sur le siège il y a une espèce d'auvent, formant cabriolet, où sont le cocher et le domestique. Nous avons donc cheminé ainsi vers la belle Italie à travers la belle Savoie. Le premier jour tout a été sans encombre, mais le second, vers le milieu du jour, dans un chemin tout étroit, nous avons rencontré la diligence. La diligence a un mépris pour les voituriers; alors, malgré la place que nous occupions, elle a voulu passer; elle nous a accrochés avec un fracas épouvantable, nous avons crié grâce, et nous nous sommes précipités hors de la voiture, toujours en demandant d'attendre qu'on décroche l'auvent du cabriolet, que la diligence écrasait de tout son poids, sans aucun égard. A nos cris le postillon fouette ses chevaux, et notre poids n'égalant pas celui de l'énorme diligence, en s'en allant rapidement, elle a brisé le devant de notre voiture. Notre conducteur, furieux, s'élance après la diligence, qui devait se ralentir à quelques pas de là à cause d'une petite montée. Nous entendons de grands cris, de gros jurons, et nous pensons bien que tout cela ne finira pas sans coups de poing, lorsque nous voyons revenir notre pauvre conducteur le visage couvert de sang. Ko va tout de suite à lui, et voit qu'il n'a plus de bout du nez! Cet homme raconte que s'étant colleté un peu avec le postillon, celui-ci s'était élancé sur son nez et le lui avait mordu comme nous voyons! Juge de notre horreur! ce pauvre homme sera défiguré, malgré les soins de Ko, qui, comme tu sais, est admirable dans ces occasions.

« Nous avons porté plainte à la justice, mais les formes sont si lentes et si entravées de mille manières, que nous aurions volontiers donné tous nos bouts de nez pour en être quittes. Enfin après des interrogatoires, des procès-verbaux sans nombre et des examens de chirurgien, nous nous sommes remis en marche, et en avons été quittes pour payer les drogues et les frais, et avoir un cocher avec un faux nez et un masque de linge blanc, ce qui lui donne un air de spectre. Notre entrée à Turin était vraiment comique, tout le monde regardait ce conducteur si étrange et quelle pitié pour nous, pour lui!

« A cela près nous sommes tous en bonne santé. Le temps a été un véritable jour d'été pour passer le mont Cenis, et la veille il avait fait un temps effroyable, des torrents de pluie et un tonnerre à rendre sourd. Je n'ai rien vu encore de cette ville, sinon une longue, longue rue, si longue que, quoique large, elle paraît très étroite. Les maisons sont hautes et grises, ce qui lui donne un aspect des plus tristes, et pour nous achever, nous sommes dans une maison où on ne voit goutte en plein midi; c'est cependant la meilleure auberge. Je vais à la comédie. Je te quitte pour faire ma toilette; je ne sais vraiment plus comment m'y prendre. Écris-moi à Rome, poste restante. »

Nous ne possédons malheureusement pas la correspondance de Delphine avec sa mère pendant le voyage en Italie; tout ce que nous savons, c'est qu'elle y passa toute l'année 1812 et qu'elle séjourna à Rome

et à Naples; dans ces deux endroits elle se créa des relations charmantes, qui lui rendirent ses séjours si délicieux qu'elle en parlait encore plusieurs années après. Bien qu'elle eût quarante ans, et qu'elle eût souffert plus que bien d'autres, elle avait conservé une rare pureté de traits et une grande élégance de sa personne. A Rome elle s'était liée avec Canova qui l'admirait beaucoup. Elle aimait à causer avec le grand artiste dont la naïveté et les récits vénitiens la charmaient. Un jour son fils, qui ne voyait pas sans quelque préoccupation cette intimité croissante, voulut l'interroger et il lui dit brusquement : « Avec votre imagination romanesque vous seriez capable d'épouser Canova. » — « Ne m'en défie pas, répondit-elle, s'il n'était pas devenu marquis d'Ischia, j'en serais tentée. »

Enfin, au mois de novembre 1812, il fallut songer à quitter cette terre de bénédiction, et à regagner la Suisse, pour rentrer en France : malheureusement le temps était épouvantable, ce qui rendait les voyages fort difficiles. Le 30 novembre les voyageurs sont à Venise et c'est de là que Delphine mande à sa mère :

« La saison est affreuse, aussi reviendrons-nous à Genève par le Tyrol, afin d'éviter le mont Cenis, car il faudrait le passer, le Simplon étant tout dégradé; c'est un très petit détour et cela nous ramène par notre chère Suisse.

« Je suis enchantée de Venise; enfin ceci ne ressemble à rien de ce que nous avons vu. J'aime les gondoles, j'aime le palais des doges, la place Saint-Marc,

enfin de tout ce que j'ai vu, c'est ceci qui me paraît le plus étonnant. S'il n'y faisait pas si froid, ce serait délicieux, mais l'humidité est insupportable, le bois y est rare et cher, ce qui fait que nous gelons toute la journée, sans cela nous serions trop contents.

« Quel chagrin de n'avoir pas de tes lettres! J'espérais que tu me donnerais des nouvelles du *Génie*, j'en suis bien inquiète, je n'ai pas un mot de lui; où est-il donc? Il ne faut pas se quitter dans ce monde-ci lorsqu'on veut se retrouver! J'espère pourtant te revoir bientôt. Je compte être à Paris pour les Rois. Nous les tirerons ensemble. En attendant je t'embrasse ainsi que le petit père et Elzéar (1). »

De Venise Mme de Custine gagne Zurich; elle y est le 30 décembre. Elle écrit à sa mère en lui racontant le grand voyage qu'elle a été obligée de faire pour éviter le mont Cenis :

« De Zurich, ce 30 décembre.

« Nous voici à Zurich, ma petite mé, nous voilà bientôt au bout d'un voyage bien pénible dans cette saison. Nous venons de traverser le Tyrol, une partie de la Bavière, de la Souabe, et enfin nous voici en Suisse, nous acheminant vers Genève, où j'espère enfin trouver de tes nouvelles.

« Je suis bien inquiète de toi et de tous mes amis, il y a si longtemps que je n'ai eu de lettre. *Où est le* Génie,

(1) A Mme de Boufflers, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 114, après la petite rue Verte, maison de M. Amelot, à Paris.

où lui écrire, où le trouver? J'espère savoir tout cela à Genève.

« Je compte être à Paris vers le 20 janvier, on ne voyage pas vite dans cette saison, la glace, la neige, la nuit qui vient si vite! C'est bien pénible d'être tous les jours depuis trois mois en voiture avant le jour, et souvent même à quatre heures du matin, mais ce sont de bien pe its maux que ceux-là dans la vie, *ceux de l'âme sont bien autre chose.*

« Nous sommes un peu étonnés de ce climat, après le doux air d'Italie. Heureusement que jusqu'à présent ma santé n'en souffre pas, ni aucun de nous. Dès que le mal veut s'emparer d'un de nous, Koreff lui fait une telle peur qu'il nous quitte bien vite. C'est un talisman, qui en vaut bien un autre, qu'un bon docteur. Tu seras étonnée lorsque tu sauras en détail toutes les fatigues que j'ai pu supporter.

« Je vais commencer encore une année loin de toi... J'en ai le cœur bien triste, et puis l'année commence un vendredi, c'est d'un mauvais augure, j'en suis troublée... puisse-t-elle effacer cette douloureuse impression en nous apportant quelque bonheur. J'embrasse le petit père, Elzéar; et toi, ma petite mé, nous t'embrassons tous, car cela est permis un jour de l'an; mais quelle triste manière de se souhaiter la bonne année... Fais dire à Nanette que nous nous portons tous bien et que nous la reverrons bientôt. »

Il y avait bien des raisons et des plus sérieuses pour que Delphine n'entende plus parler du *Génie*. Une

nouvelle passion occupait sa vie, et l'absorbait presque complètement (1).

C'est à la fin de 1811 que Chateaubriand s'était épris de la duchesse de Duras et avait commencé avec elle une intimité qui dura plusieurs années (2).

Elle était la fille du comte de Kersaint, qui avait été un de nos plus vaillants marins. Député à la Convention, il avait voté contre la mort du Roi et donné bruyamment sa démission. Aussi monta-t-il sur l'échafaud le 5 décembre 1793.

Pendant la Révolution et les premières années de l'Empire, Mme de Duras vécut retirée dans son château d'Ussé, se consacrant uniquement à l'éducation de ses deux filles. En 1811, estimant qu'elle ne pouvait compléter leur éducation d'une façon convenable dans ce manoir éloigné, elle prit le parti de rentrer à Paris.

Peu après son retour, elle rencontra Chateaubriand chez M. de Las Cases, et tous deux s'éprirent l'un pour l'autre d'un grand attachement ; elle lui ouvrit son salon, où il trôna sans partage, et elle usa en sa faveur de toute l'influence politique qu'elle possédait.

Désormais René ne quitte plus Mme de Duras, jusqu'au jour où elle sera à son tour abandonnée et remplacée par Mme Récamier.

(1) A la fin de 1809, Chateaubriand avait loué un appartement rue Saint-Honoré, au coin de la rue Saint-Florentin, dans la même maison qu'habitait M. de Las-Cases.

(2) Claire de Coetnemoren Le Chat de Kersaint (1777-1829).

CHAPITRE XXIX

1813

Mme de Custine s'installe à Genève. — Tristesse de sa vie. — Elzéar est arrêté et emprisonné à Vincennes. — Delphine accourt auprès de sa mère. — Elle revient à Genève et trouve Astolphe malade. — Elle va s'installer à Berne.

L'année 1813 commence sous d'assez fâcheux auspices; les nouvelles des armées sont inquiétantes, la campagne de Russie tourne au désastre, l'Europe est coalisée contre la France, que va-t-il advenir? Au lieu de partir pour Paris et d'y arriver pour les Rois comme elle l'espérait, Mme de Custine, fort préoccupée des événements, change tous ses projets et elle s'installe à Genève, où elle se croit plus en sûreté; mais l'hiver est rude et le froid lui fait un mal affreux : c'est maintenant une véritable maladie pour elle. Après le climat si doux de l'Italie, elle ne peut supporter celui de la Suisse; sans Koreff, sans ses soins, elle ne sait ce qu'elle deviendrait.

Le 19 mars elle écrit à sa mère :

« Nous avons eu un second hiver, j'en ai souffert horriblement... En attendant le temps passe, les jours s'envolent; j'espère toujours que ceux qui vont venir

seront meilleurs que ceux qui sont passés, et ainsi cheminons-nous dans cette triste vie.

« Lorsque je ne sors pas de ma retraite, que je suis au coin du feu avec nos amis, j'oublie nos douleurs et la soirée passe comme un songe, mais lorsqu'il faut mettre le nez dehors, ce n'est plus de même; alors je pense à nos amis de Rome, à la bonne vie que j'y ai menée, ou à nos amis de Paris que je voudrais bien revoir, à toi, ma bonne petite mé, à qui j'ai tant de choses à raconter! »

Plus les jours s'écoulent et plus les nouvelles deviennent troublantes. Le 18 avril, Delphine écrit encore :

« Nous sommes plus tristes, plus inquiets que jamais. Le cœur est dans un véritable étau et l'esprit abattu autant que le corps. Il y a vingt ans seulement que j'ai passé de plus tristes jours que ceux-ci.

« Nous vivons comme des ermites et ne sortons plus de notre trou! Nous faisons d'autant mieux que personne ne s'en aperçoit! On est bien sûr ici de ne pas laisser de vide derrière soi. Oh! Rome, Rome, que de regrets n'y avons-nous pas laissés, et n'avons-nous pas emportés!

« Nos santés sont comme elles peuvent. L'*ami* a été malade et est encore souffrant de douleurs et de rhumatismes. Ce climat-ci est détestable pour les douleurs, pour les dents, et pour tout, je crois.

« Adieu, je suis si triste, si souffrante, si noire, si maussade, que je ne peux pas t'écrire davantage aujourd'hui. »

De temps à autre, pour n'en pas perdre l'habitude, Delphine charge sa mère de quelques commissions : une entre autres lui tient fort à cœur, car il s'agit de la fraîcheur de son teint. Le froid lui pèle le visage ; or l'on vend à Paris une certaine pommade de « Mme de Buonaparte », qui est souveraine pour la peau. Vite que sa mère lui en envoie un petit pot par un Suisse, M. de Chateauvieux, qui va revenir à Genève. Cela coûte dix ou douze francs le pot, mais il faut recommander qu'elle soit bien fraîche, et surtout la faire emballer de façon à ce que le porteur ne sache pas ce que c'est, « car ce serait la nouvelle de Genève » !

Le bon M. de Chateauvieux s'acquitte de la commission ; il vient voir Delphine, porteur du précieux petit pot ; en même temps il lui donne des nouvelles de M. et de Mme de Boufflers. « Il ne tarit pas d'éloges sur le « petit père ». Il se rappelle de lui, de toutes ses grâces, et dit d'une manière charmante : « Mais il est « encore jeune, M. de Boufflers ! » Lui, a quatre-vingt-cinq ans. Conviens que c'est très drôle ; il a une politesse, une obligeance parfaites. Je n'aime plus que les gens de cet âge ; il n'y a que ceux-là de vraiment aimables. »

Le froid, les préoccupations de santé, la tristesse de la vie, tout cela n'était rien encore ; un bien autre souci allait frapper la malheureuse famille.

Elzéar, nous l'avons vu, était intimement lié avec Mme de Staël, et quand il n'était pas à Coppet, il entretenait avec elle une correspondance suivie. En avril 1813, cette correspondance fut saisie, et comme

Fouché n'était plus là pour protéger le frère de Delphine, le malheureux jeune homme fut arrêté et enfermé au fort de Vincennes par ordre de Savary.

Mme de Boufflers, bouleversée par cette sévérité inattendue, redoutait toutes les catastrophes : elle voyait déjà son malheureux fils payant de sa vie l'imprudence de ses relations épistolaires. Elle fit intervenir tous ses amis, elle mit en œuvre toutes ses influences, mais tout fut inutile, Savary resta inflexible.

En apprenant le malheur arrivé à son frère, Delphine n'hésite pas un instant. Elle se décide, quoi qu'il lui en coûte, à confier Astolphe aux soins de Berstœcher et de Koreff, et elle part pour Paris pour soutenir le courage de sa mère dans la dure épreuve qui la frappe.

Elle y passe six semaines, multipliant les visites, les supplications ; enfin, par le maréchal Oudinot, avec lequel elle était liée, elle obtint la promesse qu'Elzéar serait bientôt rendu à sa famille. Elle partit donc à peu près rassurée, et rejoignit Astolphe à la fin de juin. Elle trouve son fils malade, installé chez ses amis Odier, qui, en son absence, l'ont aimablement recueilli et le soignent de leur mieux. C'est une fenêtre en coulisse qui a été la cause de tout le mal : elle n'était pas assez relevée et, en se retirant de la fenêtre, le jeune homme s'est frappé fortement le haut de la tête. Quelques jours après, il était pris d'une fièvre violente. Pour comble de malheur, Koreff était à Berne, malade lui aussi. Astolphe est très changé, pâle, maigri, et il a encore de la fièvre tous les soirs. Mme de Custine

annonce à sa mère ces fâcheuses nouvelles, et elle termine sa lettre par ces lignes désolées :

« Je suis triste à la mort, fatiguée, malheureuse de t'avoir quittée, de ne savoir rien de toi ! Enfin, tu ne peux te faire l'idée de ma tristesse. Je ne t'écris qu'un mot aujourd'hui. Quand donc le sort se lassera-t-il de me persécuter ? Donne-moi souvent de tes nouvelles. Oh ! bien souvent, je t'en conjure.

« Ne dis pas à Nanette qu'Astolphe est malade. Dis-lui que je suis arrivée heureusement, et que je lui écrirai par le premier courrier. »

Le lendemain elle écrit, comme elle l'a promis, à la chère Nanette, mais par une touchante sollicitude elle ne lui parle pas de l'état d'Astolphe ; elle veut lui épargner tout souci, tout chagrin. L'attachement immuable qu'elle témoigne à cette vieille servante, qui est devenue l'amie de la maison, n'est-il pas touchant ?

« Genève, ce 6 juillet (1).

« Nous sommes arrivés à bon port, Nichette. J'ai remis ta lettre à ton fieu, il te répondra bientôt ; il a été bien heureux de notre retour. Nous resterons quelques jours ici et ensuite nous irons à Berne, où tu m'écriras sous le nom de l'*ami,* poste restante.

« Donne-moi bien de tes nouvelles, de celles de ma mère. Soigne-toi bien et espère que nous nous rever-

(1) A Mlle Nanette Malriat, rue de Miromesnil, n° 19, faubourg Saint-Honoré, à Paris.

rons plus tôt que nous ne croyons. Je ne puis t'écrire qu'un mot, car j'ai mille et mille affaires, et je suis un peu fatiguée de mon voyage. Dis à ma mère que je ne lui écris pas aujourd'hui, parce que je suis un peu souffrante, que je lui écrirai le premier courrier, que je suis un peu plus contente qu'hier pour ce que je lui ai mandé. Donne-lui ces lignes à lire. Dis-lui que je l'embrasse tendrement et que je suis bien occupé d'elle et du pauvre prisonnier! Qu'elle m'écrive souvent.

« Adieu, Niche. Nous t'embrassons tous tendrement. »

Enfin la santé d'Astolphe s'améliore. En même temps arrive une nouvelle qui apaise toutes les appréhensions : Elzéar est remis en liberté; il est vrai qu'il est exilé à cinquante lieues de Paris, mais qu'est-ce que cela! Delphine exulte et elle écrit à sa mère toute la joie que lui fait éprouver cet heureux dénouement d'une dangereuse aventure.

Les Genevois eux-mêmes trouvant que Delphine n'est plus aussi compromettante lui font meilleur visage : « Le bonheur fait un effet bien singulier sur eux. Tu n'as pas d'idée de leur amabilité depuis la liberté d'Elzéar; c'était à qui viendrait me féliciter. »

Malgré tout, le séjour dans la cité de Calvin déplaît plus que jamais à Mme de Custine; elle s'ennuie à périr : « Ce lieu est ensorcelé, dit-elle, je le déteste ainsi que ses ennuyeux habitants. » Comme Koreff est toujours retenu à Berne, et que son absence lui pèse lourdement, elle se décide à aller le retrouver;

elle emmène naturellement Astolphe et Berstœcher.

Elle est d'abord ravie de l'accueil aimable des Bernois :

« 30 juillet.

« ... Que nous nous sentons heureux de n'être plus à Genève! En voyant d'autres personnes, d'autres pays, on sent encore davantage combien on leur rend justice en les détestant. J'en excepte toujours la famille Odier qui a été charmante, mais les autres... J'ai cette ville en horreur; leur froide politesse est plus outrageante que des coups de pied. Ici c'est une bienveillance qui vous met tout de suite à l'aise, quoique nous n'ayons pas encore vu beaucoup de monde; d'abord parce qu'Astolphe n'est pas encore bien, et puis qu'à mon tour j'ai été malade. Nous sommes reçus amicalement, avec toute la bonté suisse, chez M. de Freudenreich. Toute la famille est d'une grâce pour nous qu'on ne peut trouver que dans ce pays. Oh! les vilains Genevois, qu'ils sont loin de là! »

La santé d'Astolphe se rétablissait peu à peu, mais le pauvre enfant avait été terriblement éprouvé; lui-même fait de ses maux à sa grand'mère une description émouvante. Il lui écrit le 4 octobre :

« Berne, 4 octobre.

« ... J'ai été vraiment dans un triste état. Connais-tu rien de pire que de conserver assez d'esprit pour sentir

qu'on est stupide. C'est avoir tout juste ce qu'il faut pour juger de son néant. Voilà ce que j'ai éprouvé pendant bien des mois; j'étais absolument incapable de toute idée claire, de tout sentiment vif; la souffrance avait mis une sourdine sur mon âme, et je vivais séparé du monde par un voile de tristesse. J'en étais à craindre quelque bonne nouvelle, quelque événement heureux, me trouvant indigne du bonheur, puisque j'étais incapable d'en jouir et même de le sentir. Ces mauvais jours se sont écoulés comme d'autres. Notre Esculape a fini par me guérir en épuisant sur moi tous les moyens de tuer que lui fournit son art; et après m'avoir mis successivement deux vésicatoires au cou, deux aux bras et deux dans le dos, il me rend le libre usage de ma tête et de mon cœur; il n'y a que très peu de jours que je me sens tout à fait remis, que je n'ai plus la vue trouble et la tête comme cerclée de fer; et voilà cependant quatre mois écoulés depuis l'accident... »

Désormais rassurée sur le sort de son frère, Delphine croyait qu'elle allait pouvoir jouir en paix de la satisfaction qu'elle éprouvait dans sa nouvelle résidence. Il n'en fut rien. A peine commençait-elle à se remettre des émotions cruelles par lesquelles elle venait de passer qu'un nouveau souci, et non des moindres, vint troubler son repos.

Astolphe fut appelé en France par la conscription. Déjà une première fois le jeune homme avait dû se présenter devant les autorités militaires; son état de

santé était tel à ce moment qu'il avait été réformé sans discussion.

Mais en raison des pertes qu'elle avait subies, l'armée impériale avait besoin plus que jamais de jeunes soldats ; la réforme d'Astolphe fut regardée comme non avenue, et il fut de nouveau convoqué à Genève pour passer une seconde visite. Pas de doute que cette fois il ne fût déclaré bon pour le service, et son départ pour l'armée équivalait à un arrêt de mort. Mme de Custine était affolée. Cependant il n'y avait pas à hésiter. Il fallait ou se présenter à la visite ou acheter un remplaçant. C'est à ce dernier parti que s'arrêta Delphine : « Nous allons tâcher d'en trouver un, écrit-elle, mais à quel prix ! »

Encore une fois la pauvre femme succombe sous le poids du malheur et des misères qui la frappent sans trêve ni merci :

« Je suis accablée de chagrins, d'inquiétudes, de tristesse. Tous nos maux ne sont pas finis, je le sais, mais je n'ai plus la volonté de les supporter. Je suis découragée et fatiguée à mourir. »

Quelques jours après, l'affaire d'Astolphe est arrangée ; on lui a acheté un remplaçant, Delphine est rassurée ; mais elle a tant d'autres soucis, et puis l'avenir l'angoisse et elle ne peut y songer sans terreur.

« 20 octobre. Berne.

« Nos santés sont meilleures. Astolphe est bien, et moi je m'en tire comme je peux ; ce n'est pas là le plus

difficile. C'est l'avenir qui trouble le présent; il est si noir, si brumeux qu'on n'y voit goutte; cela traverse le cœur comme un fer glacé, quand on y pense. Que ferons-nous? où irons-nous?

« Enfin mon cœur est déchiré de mille et mille manières; je n'ai aucun repos. Ne laisse pas traîner les lettres que je t'écris, brûle-les plutôt. Que devient Nanette? Je te prie de la voir souvent car je crains qu'il ne lui arrive quelque chose.

« Je viens de recevoir une lettre du *Génie,* plus aimable qu'à lui n'appartient.

« Il pleut à verse, on voit à peine clair. Je suis triste comme le temps, et n'ai pas dans le cœur la plus petite lueur d'espérance, ni pour le présent, et encore moins pour l'avenir. Soigne-toi bien, prends garde à tes vilains rhumes; couvre-toi bien pour sortir, mais pas trop dans la chambre. »

Mais il était écrit que Delphine n'aurait jamais un instant de repos dans sa voie douloureuse, et que chaque jour apporterait sa peine.

Après l'emprisonnement d'Elzéar, après la maladie d'Astolphe, après son appel sous les drapeaux, elle supposait qu'elle allait pouvoir jouir d'un peu de repos, il n'en fut rien. Elle s'était pendant le voyage d'Italie profondément attachée à Koreff, elle croyait ce sentiment réciproque, et l'idée que ce nouveau lien pût se briser ne lui était jamais venue à l'esprit. Quelle fut sa douleur et son désespoir, quand le jeune médecin vint un jour lui faire part de la nécessité, où il se trou-

vait, de retourner en Allemagne; des affaires d'intérêt, le souci de son avenir l'exigeaient. Certes ce n'était pas un départ définitif, il reviendrait bientôt, ils reprendraient leur intimité si douce, mais dans leur intérêt commun, ne devait-on pas assurer l'avenir?

Delphine fut atterrée; c'était le dernier coup du sort, peut-être le plus cruel.

En vain, elle chercha à détourner Koreff de ses projets, elle n'y put réussir. Tout ce qu'elle put obtenir, c'est la promesse qu'il reviendrait bientôt.

Donc au mois de novembre 1813, Koreff abandonne la petite colonie et part pour l'Allemagne.

Delphine éprouva de son départ le plus violent chagrin et elle resta pendant de longs mois inconsolable. Elle ne cache pas à sa mère la détresse morale dans laquelle elle se débat.

Elle lui écrit le 29 novembre, de Berne :

« Nous sommes toujours ici et comptons y rester!
« Je voudrais que tu y fusses avec nous. Je suis si triste et plus que triste du départ de notre ami. Le vide qu'il a laissé ne peut être rempli par personne, et celui du cœur encore plus difficilement que celui de la société. Tu n'as pas idée de ce qu'il était pour nous depuis surtout que nous étions si malheureux ; il nous reviendra, du moins c'est son désir, c'est notre espérance! Mais qui peut dire ce qu'il fera demain! une fois qu'il aura arrangé ses affaires d'argent. Mais qu'est-ce qui s'arrange à présent! Enfin il faut croire que cela sera pour le mieux, il faut se tromper soi-même pour pouvoir vivre! Il

m'écrit tous les courriers, mais quelle différence, dans le moment où nous sommes, d'écrire ou de parler! Enfin la chose est faite, il n'y a plus de remède à cela que le retour, et c'est là où s'attachent toutes mes pensées!

« Je ne me porte pas trop bien, le climat, le chagrin minent mes jours. Je me couvre beaucoup, sois tranquille. Il fait si froid dans ce pays, c'est une petite Sibérie, mais ces choses sont peu dans la vie, on serait heureux de n'avoir jamais d'autres maux...

« Imagine que j'ai rencontré ici Mme Simons (Mlle Lange), elle est encore charmante; elle m'a parlé de toi et d'Elzéar. Je pense que vous ne la connaissez guère plus que moi. Tout ce qu'on rencontre dans la vie errante! c'est tout à fait comique! Ce ne sera pas une ressource, comme tu penses bien, mais cela m'a amusée un moment.

« Nous vivons absolument retirés, surtout depuis le départ de notre ami! Nous lisons, nous écrivons, *nous attendons* les jours de courrier! Voilà toute notre vie, du reste je ne mange ni ne dors, je sors pour prendre l'air afin de m'accoutumer à son âpreté, et je bénis la fin de chaque journée, espérant que celle du lendemain sera meilleure... »

Les jours s'écoulent, et le chagrin de Mme de Custine reste immuable; rien ne peut consoler son cœur meurtri et déchiré : ses lettres ne sont qu'un long cri de douleur.

Elle mande à sa mère le 10 décembre :

« Pardonne-moi de t'écrire si rarement, mais je suis

si triste, si malheureuse, j'aurais tant de choses à te dire, et j'en peux écrire si peu, que dans le découragement j'aime mieux me taire! Depuis le départ de notre ami, ma vie n'est plus qu'une longue et sombre nuit, il m'écrit souvent... mais quelle différence, et dans un temps d'orage quelle douleur de ne pas entendre gronder le même tonnerre. Enfin il a cru faire pour le mieux, il a cru à l'avenir; c'est une erreur de son âge, il a cru assurer son bonheur à venir et le mien. Ne parle pas de son voyage à personne, je t'en prie, pas à Nanette surtout.

« Nous menons ici la plus triste des vies depuis que notre ami est parti; plus de rires, plus de distractions. Nous ne sortons donc guère, et nous poussons le temps pour arriver aux jours de courriers, comme s'ils devaient apporter des remèdes à tous nos maux! Hélas! c'en est bien un lorsqu'ils apportent des lettres des absents, mais c'est leur retour qu'il faudrait nous annoncer! Le temps qui marche toujours impitoyablement amènera peut-être aussi ce jour, et essuiera bien des larmes, mais quel jour sera-ce? C'est ce que j'ignore encore.

« Adieu, mon cœur souffre, ma santé s'altère et mon esprit s'attriste. Ast., qui devrait par sa jeunesse nous réjouir tous, est plus vieux que Mathusalem; pour moi, c'est tout le contraire, plus je vieillis, et plus je sens en moi de force d'âme et de jeunesse de cœur. Tu vas rire de cela, tu auras raison, car c'est ridicule, mais c'est pourtant vrai. »

CHAPITRE XXX

1814

Février à octobre.

Astolphe rejoint Monsieur à Vesoul. — La Cour du Prince. — Les *aristocruches*. — L'arrivée à Paris. — Embarras d'Astolphe. — Il supplie sa mère de venir le rejoindre. — Mme de Custine revient à Paris. — Séjour à Fervaques.

En février 1814, Mme de Custine est toujours à Berne avec son fils. A ce moment, elle apprend que le comte d'Artois vient d'arriver à Bâle, se disposant à rentrer en France à la suite des armées étrangères. Bien que l'avenir soit encore fort obscur, elle prévoit que les jours de l'Empire sont comptés, que peut-être les Bourbons vont remonter sur le trône, et qu'il serait habile d'être des premiers à saluer le nouveau règne.

Si elle ne recherche rien pour elle, il faut au moins qu'Astolphe ait sa part de la curée. Oubliant tout son passé d'ardente républicaine, elle se décide à aller jusqu'à Bâle pour solliciter une audience du comte d'Artois, et lui offrir son fils qui, dit-elle, brûle de servir la bonne cause, et de mourir pour ses princes légitimes. Le comte d'Artois qui aimait beaucoup Mme de Sabran, et qui n'était encore ni gêné ni gâté par l'affluence de ses partisans, reçoit Delphine fort

aimablement, et lui accorde très volontiers la permission qu'elle sollicite : Astolphe est autorisé à le suivre, et à faire partie de sa modeste cour.

Mme de Custine revient radieuse à Berne, et, sans perdre une minute, Astolphe fait ses préparatifs de départ; il est ravi, il se croit un petit personnage, et il se voit déjà jouant un rôle, qui ne peut manquer d'être fort brillant. Son premier soin est de se faire faire par un tailleur de Morges un beau costume d'aide de camp, tout chamarré; puis il dit adieu à sa mère et à Berstœcher, qui restent tristement à Berne, et il part plein d'entrain pour rejoindre Monsieur, qui dans l'intervalle s'est installé à Vesoul.

Se séparer de son fils dans un pareil moment était pour Delphine un cruel sacrifice; mais le souci de l'avenir l'avait fait passer par-dessus toutes les autres considérations. Cependant ses inquiétudes étaient grandes, et elle avait versé d'abondantes larmes en voyant s'éloigner cet enfant d'une santé si précaire, qu'elle couvait depuis tant d'années d'une inquiète tendresse, et qui, pour la première fois, quittait l'aile maternelle.

Astolphe, en bon fils, cherchait à calmer l'anxiété de sa mère; il lui écrivait de Neuchâtel le 1er mars :

« Rassure-toi, je t'en prie, car il faut que tu te conserves, et l'on se consume dans de pareilles inquiétudes. La Providence a disposé de moi en m'enlevant à toi, mais elle soignera ce dépôt; crois-le, ose le croire. Je te demande une chose qui paraîtrait puérile

à un esprit fort mais à laquelle je tiens : c'est de prier pour moi deux fois par jour, un quart d'heure le matin et un quart d'heure le soir ; tu peux dire tout ce que tu voudras, les paroles n'y font rien, pourvu que ce soit dans l'intention de n'obtenir que des biens éternels. Demande ce qu'il faut pour élever et purifier mon âme, mais n'y manque jamais une demi-heure par jour, quoi qu'il arrive. »

A peine Astolphe a-t-il passé la frontière que ses illusions et son enthousiasme s'effondrent. Les premières lettres témoignent d'un désenchantement complet : il se demande même si sa mère, dans son aveugle tendresse, n'a pas agi avec une regrettable précipitation (1).

D'abord il est consterné de l'affreuse situation de la France. « Les campagnes qu'il traverse ne semblent plus produire que des Cosaques. Les troupeaux, les laboureurs ont fait place à des hordes de brigands. »

Puis il s'aperçoit avec stupeur que le parti auquel il vient de s'attacher est complètement oublié dans le pays et qu'il n'y a plus aucune racine. Les étrangers eux-mêmes ont l'air de l'ignorer. Les alliés sont aux portes de Paris, et ils n'ont pas dit encore un mot des Bourbons. Beaucoup parlent de la paix avec Bonaparte, d'autres avec le Sénat et une Régence. Si l'on

(1) La correspondance d'Astolphe avec sa mère en 1814, à laquelle nous empruntons tous les détails qui suivent, a été publiée par M. Bonnefon dans la *Revue Bleue* (octobre 1907). — Elle lui avait été communiquée par M. La Caille.

fait la paix sans les Bourbons, il se sera compromis bien inutilement et il aura sacrifié tout son avenir pour aller faire sa cour à M. le comte d'Artois. Maigre compensation !

Ces prudentes réflexions avaient singulièrement calmé l'ardeur du jeune homme et il se hâtait avec une sage lenteur de rejoindre le Prince ; il était même, il faut l'avouer, beaucoup plus tenté de reprendre la route de Suisse que d'avancer.

Enfin, comme il ne peut rester indéfiniment dans cette situation, il prend son parti et va se présenter au Prince, à Vesoul. Il est fort aimablement accueilli, mais quel singulier assemblage que cette cour :

« Nous avons ici une cour en règle et en toute magnificence ; j'y suis gauche à faire plaisir ! Mon sabre dans les jambes, mon chapeau sous le bras, en uniforme coupé par un tailleur de Morges, tout cela compose un costume à mourir de rire. Je n'ai pas encore laissé tomber mon chapeau, mais je m'accroche dans mes éperons, et puis je n'ai jamais une main libre pour rien faire ! Heureusement qu'il y a beaucoup de gens aussi mal fagotés, et qu'on n'y fait pas la moindre attention. »

Astolphe n'aurait probablement pas pu supporter sa nouvelle existence, s'il n'avait trouvé auprès de Monsieur un jeune homme charmant, presque de son âge, le comte Alexis de Noailles ; les deux jeunes gens se lièrent d'une sincère amitié et ils passaient ensemble une grande partie de leur temps.

A peine Astolphe a-t-il fait connaissance avec les entours du prince, qu'il s'aperçoit avec douleur à quel point ses appréhensions étaient justifiées. Sa désillusion est profonde et complète.

Lui, qui a été élevé par sa mère dans des idées libérales, est stupéfait de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. L'entourage du prince est déplorable, et ces anciens soldats de l'armée de Condé sont si ridicules dans leurs propos et dans leur jactance qu'il ne les appelle que les *aristocruches*.

La cour est déjà divisée en deux parties hostiles, les dévots et les mécréants, qui se combattent à outrance, et s'entre-dévorent. A la table du prince, « on ne parle que de chevaux, de chiens, de bonne chère ».

« Notre parti est soutenu par de telles cruches que j'en rougis ! Quand j'entends annoncer quelque part un chevalier de Saint-Louis et une femme de qualité, je suis toujours tenté de prendre mes jambes à mon cou. Ils ne voient partout que de la canaille, que de petites gens, que des femmes de rien. Il faut couper les oreilles à celui-ci, fouetter celle-là, marquer une autre, mais le refrain qu'on entend de tous côtés, le refrain incessant est : « Nous voulons l'ancien régime tout pur », « l'ancien régime avec les abus, comme dit M. de Narbonne ».

Le prince avait-il des idées moins étroites que ses partisans ? En aucune façon :

« Monsieur nous disait l'autre jour que c'était fort inutile au peuple d'y voir clair et de comprendre les

choses, et que les Russes étaient le peuple le plus heureux de la terre! »

Tous ces propos scandalisaient le jeune aide de camp et le révoltaient. Plus il était à même d'apprécier l'entourage de Monsieur, plus il regrettait le parti, qu'à l'instigation de sa mère, il avait pris si légèrement :

« Nous allons, écrivait-il, attacher notre nom à un parti qui ne sera peut-être pas celui de la France et que nous ne pourrons plus quitter sans déshonneur, sans infamie. Nous allons nous lier les mains et nous ôter tous moyens d'agir efficacement pour le bien de notre patrie.

« Si j'avais pu penser qu'il faudrait qu'un prince français fût appuyé par cinq cent mille étrangers pour reconquérir la France, je n'aurais jamais adopté sa querelle. »

Tout ce qu'il voit lui inspire un tel découragement qu'il songe très sérieusement à quitter le comte d'Artois, et à aller retrouver sa mère : « La plus grande faute qu'on puisse faire, c'est de persister dans une erreur... sacrifier opinion, fortune, mère, patrie, pour faire sa cour à Vesoul, cela me paraît le comble de la démence. »

Au moment où Astolphe agitait très sérieusement dans son esprit l'idée de retourner en Suisse, les événements modifiaient rapidement la situation, et la fortune paraissait devenir plus favorable pour les Bourbons. Le prince, après bien des instances, était enfin autorisé par le commandant russe à venir s'éta-

blir à Nancy, et il s'y transporta aussitôt, suivi de ses partisans. Ce changement heureux modifia les projets d'Astolphe, et il se rendit également à Nancy.

Pendant les quelques jours passés dans cette ville le jeune homme cite un incident bien curieux, et qui jette un jour singulier sur les procédés des différentes nations qui foulaient le sol de notre patrie. Il raconte qu'un officier étranger a été arrêté à cinq lieues de la ville par un parti de paysans bien armés. On lui demande sa nationalité : « Prussien », répond-il. « Alors, riposte le chef des paysans, vous êtes notre frère; si vous étiez Russe ou Autrichien, nous vous aurions fusillé! »

Les Russes dévastaient les campagnes, pillaient et brûlaient sans trêve ni merci; l'exaspération des habitants était poussée jusqu'au désespoir.

Les événements devenant de plus en plus favorables, le comte d'Artois et sa suite, sous la protection des armées étrangères, se dirigent vers Paris :

« 1er avril.

« La marche des événements est miraculeuse, écrit Astolphe, nous avançons poussés par un bon vent! tout nous seconde, — tout nous réussit, — nous n'avons fait que des bêtises, — n'importe; — nous serons de grands hommes. »

Plus il avance vers la capitale, plus le jeune homme est frappé d'horreur en voyant l'état de la France et la

misère effroyable à laquelle sont réduits les infortunés habitants. Il en fait à sa mère une description émouvante qui vaut la peine d'être citée :

« Les souvenirs de notre voyage m'ont laissé une tristesse profonde ; l'état de la Champagne et des environs de Paris du côté de l'Est et du Nord est à faire pleurer ; les Cosaques ont commis des horreurs ; notre pauvre peuple est dans l'abrutissement du malheur ; il n'a plus rien, pas même la force de se plaindre. Il fallait me répéter à chaque instant : « je suis en France, « c'est en France que je suis », pour le croire. Depuis Vitry, il semble, en avançant dans le pays, qu'on ait un sens de moins, celui de l'ouïe ; pas un cri, pas un chant, pas une parole ne se font entendre dans les rues ou sur les grands chemins. On voit des hommes assis devant leurs maisons, qui n'ont plus ni portes, ni fenêtres, ni meubles ; et les Russes galoper dans les rues, et toujours la même chose pendant cinquante lieues. Tout ce qui n'est pas ville ou gros bourg a été pillé à n'y rien laisser ; il y a eu beaucoup de villages brûlés ; enfin c'est une désolation. La crainte, la stupeur peintes sur tous les visages ; je n'avais pas idée d'une pareille dévastation. Une chose qui m'a beaucoup frappé, c'est la résignation de tous les gens que je pressais de questions pour me faire raconter leurs pertes..... »

Enfin Astolphe fait son entrée à Paris à la suite du Prince, le 12 avril.

Le lendemain il écrit à sa mère pour la mettre au

courant de l'état des esprits, des prévisions de l'avenir et de tout ce qu'il entend :

« Je n'ai rien vu de si extraordinaire que les boulevards, jamais ils ne m'ont paru aussi beaux qu'hier ! Mais l'indifférence et la légèreté de ce peuple, qui joue, qui se pare, qui court au-devant de ce qui est nouveau, moins par curiosité que pour avoir une occasion de plus de se montrer soi-même, m'inspirait une pitié profonde... Je ne saurais te dire quel fut mon étonnement, en passant devant le Théâtre-Français, d'y voir la foule se presser à la porte comme à l'ordinaire. Quoi, pensais-je, nos princes rentrent aujourd'hui dans Paris, Bonaparte part de Fontainebleau pour l'île d'Elbe, et la moitié de Paris, ne sachant à quoi passer sa soirée, court s'entasser sur des banquettes pour entendre crier Mlle Duchesnoy et voir minauder Mlle Mezeray !... Pour ce peuple on remplacerait plus facilement ses rois que ses acteurs !

« ... Du reste tout le monde dit que la guerre civile est une chimère, que Bonaparte est plus fini que s'il était mort, et que sa lâcheté a contribué à le détrôner encore plus que les armes de ses ennemis !... Moi j'espère, pour le repos de la France, qu'on l'assassinera dans son voyage... A présent, il est généralement reconnu qu'on se déshonore en admirant le grand Homme. Cette idée est dans le peuple, elle est partout... Je le craindrais davantage s'il était mort ; son souvenir pourrait nous être funeste...

« Tu sais qu'on reprend les titres et que l'étiquette

règne ici depuis hier, dans toute son ennuyeuse sévérité; c'est à fuir. Moi, je me ferai comte, pour mon tailleur, j'y suis résolu; on dit que les princes attendent huit jours leurs culottes, les ducs, quinze, les comtes et les marquis trois semaines. Voilà mon lot.

« Mon tailleur, à qui je demandais ce matin quelle était la mode pour les fracs, me répondit avec indignation : « Monsieur! est-ce qu'il y a une mode depuis trois mois? Nous avons bien autre chose à penser! »

« On ne sait plus ce que c'est que les Bourbons en France, personne ne sait ce que c'est que *Monsieur;* on demande ce qu'il était à Louis XVI, on se fait instruire de la généalogie de nos princes, et partout on en parle comme de tableaux retrouvés dans quelque vieille église. »

Le lendemain Astolphe écrit encore, mais cette fois il a complètement changé d'avis sur le compte des Parisiens et il reconnait sincèrement son erreur.

« 14 avril.

« Je viens faire amende honorable, j'ai calomnié les Parisiens dans ma dernière lettre; leur enthousiasme surpasse tout ce qu'on peut imaginer! C'est fabuleux!... On n'a jamais rien vu de pareil; tout le monde est fou; on voit le doigt de Dieu partout! la Providence court les rues, l'athéisme a de tout temps été effroyable, maintenant il est ridicule! l'héroïsme est à l'ordre du jour; le jour de la bataille de Paris, les femmes se pro-

menaient sur le boulevard parées comme à Longchamp, attendant les alliés et n'ayant qu'un cri après l'empereur de Russie. Et cependant les boulets, les obus pleuvaient sur Paris, entre autres, dans la maison de Mme de Vaudemont, mais personne n'a imaginé d'avoir peur; tout le monde est ruiné car aucun fermier ne paie, mais personne n'y pense, c'est une ivresse générale. »

A peine à Paris, Astolphe va rendre ses devoirs à sa grand'mère, mais il ne paraît pas trop satisfait de l'accueil qu'il en reçoit :

« J'ai vu ma grand'mère, écrit-il. Le bonheur n'a pas plus de succès auprès d'elle que le malheur.

« Je suis à ses yeux dans une position très brillante; elle ne m'en a pas reçu avec plus d'affection. J'ouvre la bouche pour lui dire qu'il y a six semaines que je t'ai quittée. Sans me laisser achever, elle me dit : « Comment, tu es à Paris depuis six semaines! » Son cœur a des absences.

« M. de Boufflers est bien changé, mais elle pas du tout, au contraire. Nanette est à merveille. »

Quelques jours après il est convié à un repas chez Mme de Boufflers, et cette fois l'accueil est un peu plus chaleureux :

« J'ai dîné aujourd'hui chez ta mère, j'en ai été plus content, tu sais qu'il faut s'accoutumer à eux : le *Troubadour* y était, j'ai été charmé de lui, il est converti. »

Astolphe ne se borne pas à voir sa famille, il va aussi présenter ses devoirs à Chateaubriand dont la protection n'est pas à négliger. Il vient en effet de publier sa

fameuse brochure *Bonaparte et les Bourbons :* elle a eu un retentissement énorme ; et l'auteur paraît appelé à jouer un grand rôle.

Le *Génie* accueille Astolphe aimablement et lui promet son appui.

Les idées d'Astolphe sont complètement modifiées ; maintenant il ne regrette plus d'être venu à Vesoul et de s'être attaché des premiers à la fortune de Monsieur ; il espère bien recueillir incessamment les fruits de sa conduite ; il ne veut rien demander, bien persuadé qu'on va tout lui offrir.

« 16 avril.

« Sais-tu bien, écrit-il, que nous n'étions que des partisans, il y a un mois, et que nous régnons sur la France aujourd'hui.

« Je m'applaudis de m'être conduit comme je l'ai fait jusqu'à présent, il me semble que demander quelque chose, c'était m'exposer à perdre tous mes avantages, l'habit que je porte me portera où je dois être, il est envié de tout Paris, et les seules personnes de l'ancienne suite de Monsieur ont le droit de le revêtir. On nous appelle les *Premiers Royalistes*. Nous disons qu'il y a six semaines nous étions bon à pendre, et nous nous faisons une réputation qui va grossir. »

Mais le jeune homme ne tarde pas à s'apercevoir de ses illusions, personne ne pense à lui, ne s'occupe de lui ; il écrit amèrement : « On est si facilement mis de côté dans ce pays-ci, qu'il faut continuellement ramer,

non seulement pour avancer, mais même pour se soutenir à flot. »

Astolphe se trouve comme égaré dans cette société si nouvelle pour lui et au milieu de ce bouleversement universel. Il ne sait de quel côté se diriger et dans toutes ses lettres il supplie sa mère de venir le rejoindre au plus tôt : « Il est affreux pour une Française d'être loin de Paris aujourd'hui, lui dit-il, j'ai le plus grand besoin de toi; je suis perdu dans le monde immense et dangereux, sans conseils, sans appui... »

Naturellement c'est la curée des places; Astolphe veut en obtenir une, mais laquelle : il s'agit de toute l'existence et il lui est impossible de se décider sans consulter sa mère. Et puis il est maladroit, il ne sait pas demander : il a voulu être nommé dans l'état-major du duc de Berry et il a échoué; il en sera de même pour tout ce qu'il voudra obtenir. Une femme, une mère est bien autrement habile!

« Tu peux m'être très utile ici, où il n'y a que les femmes qui sachent solliciter : on se fait de toi une si grande idée que tu aurais beaucoup de crédit dans cette affaire. Madame a parlé de toi à plusieurs personnes, tu demanderais une audience particulière à Monsieur et mon affaire serait décidée dans cette seule visite. »

Le *Génie* qu'il a consulté lui conseille de prendre service dans la maison du roi.

Ce qu'Astolphe désirerait par-dessus tout, ce serait d'être attaché à l'état-major de Monsieur; mais il n'osera jamais le demander.

L'isolement moral, l'absence de direction, les déceptions qu'il éprouve, et surtout sa nature reprenant le dessus, provoquent chez le jeune homme de nouveaux accès de mélancolie et de sauvagerie. Comme son oncle Elzéar, il éprouve souvent une vague tristesse qu'il ne peut surmonter et une invincible répulsion pour la société. Il avoue à sa mère le trouble inquiétant qui l'agite :

« Je ne trouve rien nulle part qui satisfasse mon cœur, et l'avenir qui se présente à moi me paraît cent fois plus effrayant que le malheur ! La Cour me tuerait, s'il me fallait y aller comme je le fais depuis que je suis ici, j'en meurs, c'est le Palais de la Bêtise... Ah ! la Suisse ! Ah ! l'Italie ! Nous ne savions pas combien nous étions heureux à Rome !... Que je regrette ma liberté ! Mon Dieu que je suis triste, je me sens accablé de toutes les misères du bonheur ! »

Assez préoccupée de l'état moral de son fils, craignant que l'isolement n'ait sur lui une fâcheuse influence, voyant d'autre part combien il désirait la revoir, Mme de Custine se décida à ne pas prolonger davantage son séjour en Suisse, et elle quitta Berne avec Berstœcher pour rentrer à Paris. Elle y arriva à la fin de mai.

Elle s'empressa de se conformer aux désirs d'Astolphe et elle commença, sans se laisser rebuter, une interminable série de visites et de sollicitations. Mais les quémandeurs étaient innombrables, on ne savait auquel entendre, on lui donna de bonnes paroles,

beaucoup de promesses pour l'avenir, et ce fut tout.

Au bout de plusieurs mois d'une existence pénible, et d'espoirs sans cesse suivis de déceptions, Astolphe découragé tombe malade. Sa mère en profite pour l'entraîner dans le cher Fervaques qu'ils ont abandonné depuis deux ans. Le bon air et surtout la joie de retrouver le vieux château les remettront tous. En septembre ils sont de nouveau installés chez eux et ils attendent M. et Mme de Boufflers qui ont bien promis leur visite :

« Fervaques, 7 septembre.

« Astolphe va assez bien à présent, l'*ami* aussi, mais le temps! Nous avons depuis deux jours un véritable ouragan, on ne peut mettre le nez dehors de peur d'être emporté; encore si c'était près de toi, l'on pourrait s'abandonner au vent, et essayer un peu de cette nouvelle allure; au lieu de cela, il brise et casse tout. Mes pauvres arbres, mes fleurs, je me désole; tu ne verras plus rien de tout cela. Mais dis bien à ton mari qu'il respecte les choux, c'est la seule chose à laquelle il fait grâce. Nous lui gardons aussi des choux-raves et des choux-navets qui sont admirables, mais arrivez bientôt car le temps est même aussi un grand mangeur de choux. Tes migraines me désolent, tu devrais bien adopter un régime et n'en pas changer. Essaye donc de la camomille le matin en t'éveillant, il ne faut vraiment pas laisser trop enraciner le mal... »

CHAPITRE XXXI

Octobre 1814 à juillet 1815.

Astolphe part pour Vienne. — Il est attaché à M. de Talleyrand. — Le Congrès. — Intimité de Mme de Custine. — Sa vie à Paris. — Retour de Fouché en France. — Mort du chevalier de Boufflers. — Inquiétudes que la santé d'Astolphe donne à sa mère. — Retour de l'île d'Elbe. — Les Cent-Jours. — Fouché au ministère. — Retour de Louis XVIII. — Disgrâce de Fouché.

En octobre 1814, Astolphe, après un séjour à Fervaques où il avait rétabli ses forces et sa santé, se trouvait de nouveau à Paris avec sa mère. Malgré bien des raisons de se décourager, il redoublait de sollicitations pour obtenir la place qu'il croyait avoir mérité par son zèle pour la cause des Bourbons, mais personne ne songeait à lui, il n'obtenait toujours que de vagues promesses et de vaines paroles. Fort heureusement pour lui, son ami Alexis de Noailles venait d'être attaché à M. de Talleyrand, qui était chargé de représenter la France au congrès de Vienne. Noailles proposa à Astolphe de l'emmener, se faisant fort d'obtenir pour lui auprès du prince une situation qui l'enlèverait à son oisiveté et le mettrait en évidence. Mme de Custine conseilla à son fils d'accepter et les deux jeunes

gens partirent gaiement pour Vienne à la fin d'octobre.

A peine à Vienne, Astolphe donne à sa mère de ses nouvelles (1) :

« 2 novembre 1814.

« Rien ne ressemble à un rêve comme le voyage que nous venons de faire! Voir fuir derrière soi les villages, les fleuves, les montagnes, se trouver au milieu d'un peuple inconnu, entendre un langage nouveau, changer d'usages, et tout cela sans sortir de son siège, c'est étourdissant! Il me semble que j'ai fait une culbute en dormant, et que je tombe de mon lit à Vienne. Le temps du voyage est comme retranché de ma vie : il n'y a pas d'heures, pas de nuits, pas de jours dans cette semaine. Nous n'avons senti qu'un cahot de Paris à Vienne, nous n'avons vu que notre voiture, et nous voilà arrivés, sans avoir mangé, dormi, sans nous être arrêtés un moment pour autre chose que raccommoder les voitures.

« Nous sommes arrivés ce matin à six heures. Alexis a vu M. de Talleyrand, et lui a parlé de moi. Il a répondu gracieusement, mais sans dire ce qu'il ferait de moi : « Je ne sais à quoi nous pourrons l'employer, a-t-il « dit, mais amenez-le-moi; après tout il nous sera tou-

(1) La correspondance d'Astolphe pendant le congrès de Vienne a été publiée par M. Bonnefon dans la *Revue Bleue* (août 1910). Elle lui avait été communiquée par M. La Caille. C'est à cette correspondance que nous empruntons les lettres qui suivent.

« jours utile ; il ira dans le monde et nous communi-
« quera ses observations. »

C'est en effet à cet emploi que se borna le rôle assez modeste d'Astolphe, mais il dînait chaque jour à la table du prince, et entendait la conversation la plus intéressante et la plus spirituelle du monde.

Astolphe retrouva à Vienne le fameux Koreff ; depuis qu'il avait quitté Mme de Custine à Berne, il s'était insinué dans les bonnes grâces du prince de Hardenberg (1), chancelier de Prusse, et il était devenu son secrétaire. C'était une grande sécurité pour Mme de Custine de savoir son fils près de ce médecin dans lequel elle avait une si grande confiance.

Astolphe fut accueilli à merveille par toute la société ; le prince de Ligne, qui avait tant d'affection pour sa grand'mère, le traita comme un fils et lui ouvrit sa maison. Il se lia également avec la princesse Clary, la princesse Lubomirska, le duc de Dalberg, M. de la Tour du Pin, M. de Humboldt, la duchesse de Sagan, etc., etc. C'est également à Vienne qu'il fit la connaissance de Mme de Varnhagen d'Ense, femme d'un second secrétaire de la légation de Prusse ; elle avait acquis par son intelligence et son charme une véritable célébrité, et son salon était fort recherché. Nous la retrouverons à Francfort dans un prochain chapitre.

Les lettres d'Astolphe pendant le congrès sont inté-

(1) Hardenberg (Charles-Auguste comte, puis prince de), 1750-1822. Homme d'État prussien, très soutenu par la reine Louise.

ressantes. Il se moque gaiement de « toutes ces vieilles perruques » réunies autour d'un tapis vert, qui ont la prétention de diriger le monde et qui ignorent que « les peuples ne sont plus d'humeur à se laisser gouverner par l'égoïsme des porte-plume (1) ».

« L'Allemagne est arrivée à l'année 89, et voilà ce que ne veulent pas voir toutes nos vieilles perruques du congrès. Quant à nous, nous prêchons la légitimité sur les toits, la modération, la justice. C'est un peu comme le renard qui a la queue coupée, aussi je crains que cela ne fasse pas grand effet.

« Nous allons avoir des bals, des fêtes, des carrousels, des mascarades, l'empereur de Russie, dit-on, en mars (ce serait naïf), tous les dieux de l'Olympe, toutes les nymphes de la fable, enfin rien n'y manque que l'espérance. Il y a du noir derrière tout ce clinquant. »

On ne songeait en effet qu'à se réjouir et les affaires sérieuses étaient reléguées au second plan. Les journées à Vienne, écrivait M. de Varnhagen, « semblaient faites d'un élément particulier, qui métamorphosait en jouissances tout ce qui entrait en contact avec lui; les besognes les plus ordinaires, les plus quotidiennes, manger, boire, se promener, flâner, tout était prétexte à fêtes et à réjouissances ».

Sa femme, Mme de Varnhagen, exprimait la même pensée lorsqu'elle écrivait : « Maintenant je commence

(1) « Que peut-on espérer du Congrès ? disait Talleyrand à Astolphe. Ils ont trop peur pour se brouiller, ils sont trop bêtes pour s'entendre. »

à savoir ce que c'est qu'un congrès. C'est une réunion de gens qui s'amusent si bien, qu'ils ne peuvent plus de séparer (1) ».

Quant au prince de Ligne, il résumait la question sous cette formule humoristique : « Le Congrès danse, mais il ne marche pas. »

Pendant qu'Astolphe résidait à Vienne, Mme de Custine, tranquillisée sur son sort, se réinstallait à Paris, et elle commençait à revoir sa famille et ses amis dont elle avait été séparée depuis deux ans.

Naturellement elle revit le *Génie* et les relations reprirent comme par le passé; il venait de temps à autre déjeuner avec elle, mais ses apparitions étaient plutôt rares; il était plus que jamais absorbé par son intimité avec Mme de Duras, et par la politique qui l'attirait de plus en plus. Il rêvait d'être ministre! Astolphe, mis au courant par sa mère des projets ambitieux de René, écrivait fort sagement :

« Ce que tu me dis du *Génie* m'afflige et pour lui et pour nous. C'est donc pour le plaisir de la difficulté vaincue qu'il veut être ministre? Minerve l'a fait poète, je ne crois pas qu'elle le fasse ministre. Ce n'est pas là l'œuvre de la sagesse, encore si ce l'était du bonheur! »

Les amies que Delphine voyait le plus fréquemment étaient sa chère princesse de Vaudémont, toujours originale mais amie fidèle, et aussi le duc d'Otrante, qui venait de passer plusieurs années hors de France.

(1) *Rahel*, par Jean-Édouard SPENLÉ. Paris, Hachette, 1910.

Il se trouvait en Italie auprès de Murat lorsqu'il apprit la déchéance de l'Empereur; comme il n'avait pas renoncé à jouer un rôle, il accourut et s'installa avec ses enfants dans son château de Ferrières; il était ainsi à même de surveiller les événements et de pouvoir en profiter si l'occasion favorable se présentait. A partir de ce moment, il entretient avec Mme de Custine une correspondance très intime, très affectueuse, mais où il est presque uniquement question de politique. Nous ne ferons à cette correspondance que de très brèves allusions (1).

L'hiver pour Mme de Custine se serait passé assez paisiblement, si elle n'avait eu la douleur au mois de janvier de perdre son beau-père, le chevalier de Boufflers. Depuis plusieurs années, la santé du chevalier déclinait peu à peu : les malheurs, les épreuves, la pauvreté, l'âge surtout avaient eu raison de ce tempérament si énergique; qui aurait pu reconnaître dans ce vieillard cassé, ratatiné, marchant avec peine, ayant perdu la mémoire, l'élégant et bouillant chevalier de Boufflers, l'auteur d'*Aline, reine de Golconde,* le boute-en-train de la cour de Lunéville, celui qui ne connaissait pas de cruelles! Hélas! il n'était plus qu'une ombre, un souvenir, et quand au mois de janvier 1815 il s'éteignit dans les bras de sa femme, ce fut presque une délivrance.

(1) Cette correspondance a été publiée par M. Bardoux dans son volume sur Mme de Custine; elle lui a été communiquée par M. La Caille.

La douleur de Mme de Boufflers fut profonde; elle perdait le fidèle compagnon de sa vie, l'homme que, depuis trente-huit ans, elle aimait avec une tendresse que rien n'avait pu lasser. Elle restait seule, sans fortune, malade, presque aveugle, pour supporter le poids des infirmités et des difficultés d'une vie précaire. Certes Elzéar et Delphine l'aimaient tendrement, mais leur vie était absorbée par tant de soucis que la pauvre femme n'avait que trop raison quand elle redoutait la tristesse de l'isolement et de la vieillesse abandonnée.

Delphine entoura sa mère des meilleurs soins, mais elle-même avait tant de préoccupations de tous genres, elle était accablée par des chagrins si vifs, qu'elle ne pouvait être pour la pauvre désolée un appui de tous les jours, comme elle l'aurait voulu.

Depuis longtemps déjà elle voyait avec angoisse la tournure d'esprit d'Astolphe, qui lui rappelait si bien celle d'Elzéar. Avec les dons les plus rares le jeune homme avait un esprit sombre, inquiet, tourmenté, qui faisait bien mal augurer de l'avenir. Sa mère avec une sollicitude touchante avait out essayé pour le redresser, le réformer, l'occuper, elle avait cherché un dérivatif dans l'ambition, mais tous ses efforts avaient échoué.

Mme de Custine ne voyait pas sans une terreur profonde le peu d'équilibre des facultés d'Astolphe, et ses lettres laissent voir l'inquiétude qu'elle en éprouvait. Son fils n'était pas moins malheureux du chagrin qu'il causait à une mère qu'il adorait :

« Il y a dans ta lettre quelque chose de si effrayant que je ne puis la relire sans trembler, lui écrit-il un jour, et c'est moi qui cause ce trouble ; voilà l'idée qui me tue : enseigne-moi donc à te rendre heureuse pour que je puisse l'être. Nous nous faisons mal, nous nous agitons, nous nous minons ; il faut se calmer..... »

Une autre fois il écrit encore :

« Je reçois ta lettre, je me suis mis à genoux après l'avoir lue pour demander à Dieu de me rendre digne d'une telle mère !

« Je ne saurais te dire la peine que j'éprouve en pensant au mal que je vous fais à tous. La singulière disposition de mon âme me rend à charge à tout le monde. Je me sens peser sur les autres sans pouvoir les soulager de moi. »

Après avoir passé quelques mois dans un état de santé assez satisfaisant, Astolphe de nouveau avait été repris par ses maux de tête. Certes Delphine se sentait rassurée par la présence de Koreff, mais comment pouvait-elle ne pas être troublée par la répétition de ces accidents cérébraux, qui annonçaient un état morbide indiscutable.

Les lettres d'Astolphe étaient fort inquiétantes :

« Vienne, 27 janvier 1815.

« Mon indisposition est une maladie grave par sa cause bien plus que par ses effets ; on est souvent beaucoup plus souffrant sans être aussi malade que je le

suis. Cette étonnante sensibilité du cerveau demande des précautions infinies. Ce n'est pas tout de la guérir, il faut en prévenir le retour, car une telle maladie finirait par influer d'une manière terrible sur le moral. Il est de fait que, depuis deux ans, je n'ai pas été vraiment en santé, car ce n'est pas de la santé que celle qu'une chiquenaude à la tête peut vous faire perdre, et je conserverai peut-être encore bien longtemps cette irritabilité.

« ... J'ai envie de me faire faire un étui pour la tête, un bonnet doublé de fil de fer, un bourrelet de tôle vernie, que sais-je? Si j'étais roi, je convoquerais tout mon conseil pour faire imaginer un garde-tête. »

« 1er février 1815.

« Depuis trois semaines je ne suis sorti de ma chambre que deux fois.

« Koreff me défend l'air sur toutes choses, disant que par le temps qu'il fait, c'est ce qui peut m'être le plus contraire. Eh bien! cet emprisonnement m'a déjà fait plus de bien que tout ce que j'aurais pu voir et faire dans le monde, et je suis néanmoins fort tristement dans une chambre bien noire, comme toutes celles de Vienne, sans voir personne qu'en passant... Je sens cependant que mon esprit s'éclaircit, que mon âme se fortifie, et que je m'appuie en toute confiance sur la main qui me conduit, parce que je sens bien que je ne dépends pas de moi-même, et que par ma simple

volonté je ne puis parvenir à repousser une seule des pensées qui me troublent... »

Cependant Astolphe avait trouvé une famille qui lui était très secourable et dont il ne cessait de se louer dans sa correspondance, les Schlosser, chez lesquels il passait une grande partie de son temps :

« 10 mai.

« Je reçois ton numéro 48 qui me serre le cœur parce qu'il peint si bien la tristesse de ta vie que je ne puis m'en distraire; moi, pendant ce temps-là, je suis ici, soigné, caressé, et aimé comme toi à Berne, par mes bons amis Schlosser, qui sont des gens comme on n'en trouve plus : ils ont cette amabilité sans paroles qui fait tant de bien à l'âme et qu'on connaît si peu en France ; je les aime tous les jours davantage, nous ne passons pas un jour sans nous voir, car nous dînons ensemble. Le souvenir de la vie de famille, au milieu du décousu de l'existence de Vienne, me fait un bien inexprimable. Cela me sauve l'esprit et le cœur, qui s'en allaient chacun de leur côté; quelle horreur que la vie de garçon! Les célibataires sont les chancres de la civilisation. »

Pendant qu'Astolphe était malade à Vienne, les plus graves événements survenaient en France et à Paris.

En mars 1815, un mot bref de Fouché apprend à Mme de Custine le débarquement de Napoléon au

golfe Juan et sa marche triomphale sur Paris. A cette nouvelle, Delphine, bouleversée, prend peur, et elle veut tout d'abord aller chercher un refuge en province ou à l'étranger. Mais son ami la dissuade de s'éloigner, et il a assez d'empire sur elle pour la persuader :

« 12 mars 1815.

« Ne songez pas à quitter Paris, je vous en conjure, lui mande-t-il, vous avez des amis ici, nous nous soutiendrons mutuellement. Croyez que le gouvernement militaire qui va nous envahir ne sera pas de longue durée. »

Trois jours après, dans une entrevue secrète chez la princesse de Vaudémont, le comte d'Artois, au nom de Louis XVIII, offrait à Fouché le ministère de la Police. Il refusa en disant que c'était trop tard.

Le lendemain, craignant qu'il n'abusât des confidences reçues, on voulut l'arrêter. Mais il se méfiait; il possédait une clef du jardin de la reine Hortense, dont le mur était mitoyen avec le sien ; il franchit ce mur sur une échelle, s'élança dans le jardin et courut se réfugier chez un ami (1).

Quatre jours après, bien qu'il détestât l'Empereur et que ses lettres témoignent de la plus vive hostilité contre lui, Fouché acceptait le ministère de la Police

(1) M. Gaillard, ancien oratorien comme lui, et qu'il avait fait nommer conseiller à la Cour d'appel de Paris. — Bardoux, *Madame de Custine*.

que Napoléon, à peine installé aux Tuileries, lui avait fait offrir.

De ce côté Mme de Custine pouvait donc être parfaitement tranquille ; Fouché étant là, elle se savait en toute sécurité; elle resta donc à Paris attendant les événements.

La situation était loin d'être aussi rassurante pour son ami Chateaubriand. Le fameux pamphlet *Bonaparte et les Bourbons* le désignait tout naturellement aux vengeances du parti bonapartiste. Dès qu'on connut la marche de l'Empereur sur Paris, René prit peur et ses amis plus encore peut-être. Mme de Duras, qui lui était plus attachée que jamais, supplia le Roi de lui confier une mission à l'étranger, et il fut désigné pour la légation de Stockholm, mais au lieu de se rendre à son poste, il crut plus simple de suivre Louis XVIII à Gand, où il remplit les fonctions de ministre de l'Intérieur.

Fouché ne se faisait guère d'illusions sur la durée du nouveau règne. On lui attribuait ce mot sur l'Empereur : « Il est revenu de l'île d'Elbe plus fou qu'il n'était parti et il n'en a pas pour trois mois. » Aussi le duc d'Otrante faisait-il son possible pour ménager l'avenir; il se montrait plein d'égards pour la noblesse, adoucissait les mesures de rigueur ; à Gand on ne parlait de lui qu'avec attendrissement, et on ne se lassait pas de vanter ses bons procédés (1).

(1) Bardoux, *Madame de Custine*.

Après Waterloo, après l'abdication, c'est lui et Talleyrand qui allèrent au-devant de Louis XVIII à Arnouville. Talleyrand revint président du Conseil et Fouché, sur les instances du parti royaliste et malgré la répugnance de Louis XVIII, ministre de la police (1).

A peine au ministère Fouché dut prendre des mesures contre ses anciens amis : Carnot, entre autres, fut tenu de se retirer dans l'intérieur de la France : « Où veux-tu que j'aille, traître, écrivait-il à son ancien collègue du Pouvoir Exécutif. » — « Où tu voudras, imbécile », lui répondait Fouché.

Pendant toute cette période, le ministre tint régulièrement Mme de Custine au courant des événements, et ses lettres sont remarquables par une grande largeur de vues et une rare prévoyance de l'avenir. Bien qu'il ait été appelé au pouvoir sur les instances du parti royaliste, il avait de nombreux ennemis, et sa situation n'avait pas tardé à devenir fort difficile. Il cherchait partout des appuis; il savait que Chateaubriand lui était très hostile; il s'imagina qu'il le ramènerait à de meilleurs sentiments, s'il pouvait avoir avec lui une conversation intime, familière chez un ami commun, et il demanda à Mme de Custine d'être cet intermédiaire bienveillant. Delphine, toujours bonne, toujours prête

(1) « Quelle figure faisait le roi très chrétien entre ces deux défroqués », écrivait le duc Victor de Broglie. — Pozzo di Borgho, les voyant monter en voiture, disait : « Je voudrais bien entendre ce que disent ces agneaux! »

à rendre service, se prêta à ce désir, et elle réunit à dîner René et le duc d'Otrante. Mais si le second arrivait empressé, désireux de plaire, prêt à toutes les concessions, le premier, au contraire, qui n'avait accepté l'invitation qu'à contre-cœur, apportait un air hautain et dédaigneux, qui n'était pas de nature à favoriser les effusions et les confidences.

Ni les efforts de Delphine, ni les frais de Fouché ne purent vaincre la raideur de René; le dîner se passa froidement et l'on se quitta peu après, sans que la réunion eût amené le moindre rapprochement. Chateaubriand, parlant de ce dîner, écrit dans ses *Mémoires :* « Il ne lui échappa à propos de quoi que ce soit une idée choisie, un aperçu remarquable ; je sortis en haussant les épaules au crime. M. Fouché ne m'a jamais pardonné ma sécheresse et le peu d'effet qu'il produisit sur moi. »

Le duc d'Otrante faisait tout au monde pour se maintenir au pouvoir. Il avait complètement oublié sa conduite pendant la Terreur, et il s'imaginait que les contemporains en avaient, comme lui, perdu le souvenir.

Cependant, il était devenu un autre homme ; il se montrait plein de bonté et de générosité pour tous, en particulier pour ses amis. Sachant que Mme de Custine avait le désir de rejoindre en Allemagne son fils malade, il lui apporta lui-même un passeport, et il mit sa bourse à sa complète disposition.

Le mariage de Fouché avec Mlle de Castellane parut

un instant consolider sa situation. Louis XVIII signa au contrat.

Mais le ministre de la Police avait une ennemie implacable dans la duchesse d'Angoulême; de plus le parti royaliste qui, tant que le danger avait duré, l'avait considéré comme l'homme indispensable, comme le sauveur, ne trouvait plus pour lui que les épithètes les plus injurieuses, et demandait à grands cris le renvoi de l'infâme Jacobin, du Régicide!

Le Roi finit par céder et, après trois mois de ministère, Fouché fut remercié. Comme compensation, il était nommé ministre en Saxe.

Avons-nous besoin d'ajouter que deux amies lui restèrent immuablement fidèles dans la disgrâce : Mme de Custine et la princesse de Vaudémont.

Le ministre quitta Paris le 4 octobre 1815; dans sa lettre d'adieu à Mme de Custine, il lui disait : « Je n'ai point obtenu le succès que je désirais, j'ai parlé le langage de la raison à des hommes qui ne voulaient écouter que celui des passions : peut-être aussi mes idées étaient trop larges pour les têtes où je voulais les faire entrer (1). »

(1) BARDOUX, *Madame de Custine.* — Fouché s'installa à Dresde; il y était à peine depuis quelques mois qu'il fut frappé par la loi qui exilait les régicides qui avaient exercé des fonctions publiques pendant les Cent-Jours. Il accepta avec résignation ce nouveau coup de la fortune, et il se retira à Prague (1816). Après avoir, sans succès, sollicité un asile en Angleterre, il obtint de l'Empereur d'Autriche la permission de s'établir à Trieste : il y mourut le 25 décembre 1820, à la suite d'une courte maladie de poitrine.

CHAPITRE XXXII

1815

Juillet à décembre.

Astolphe quitte Vienne et s'établit à Francfort. — Il va faire une cure aux eaux de Schlangenbad. — Projets de mariage. — Albertine de Staël. — Astolphe supplie sa mère de venir le rejoindre. — Mme de Custine vient s'installer à Francfort.

Pendant que ces événements survenaient en France et que Fouché disparaissait de la scène du monde, où il avait joué un si triste rôle, Mme de Custine passait par de cruelles préoccupations : plus que jamais, elle était anxieuse d'Astolphe et les nouvelles qu'elle recevait n'étaient pas de nature à la rassurer.

Le jeune homme était toujours à Vienne, malade, et malgré les soins de Koreff, son état ne paraissait guère s'améliorer. Les lettres fréquentes que sa mère recevait de lui montraient un trouble moral extrême, nous pourrions même dire un trouble cérébral. Il écrivait le 31 mai :

« J'aurais bien des choses à te dire, mais j'y renonce par désespoir; une pareille correspondance est pire qu'un silence absolu ! J'ai le cœur plein et je ne puis le soulager ; si je pouvais parler, je ne te dirais pas un

seul fait, car je vis loin du monde et passe à côté des hommes sur le grand chemin de la vie, où plutôt sur un petit sentier à côté de la grande route.

« Je suis tout occupé d'un livre de saint Martin qu'on vient de me prêter et qui me ravit ; ce ne sont que ses pensées détachées, mais elles révèlent toute une âme, tout un monde, et l'on s'y repose comme dans une terre nouvelle !... En lisant saint Martin, ce n'est pas de ce qu'il dit, mais de ce qu'il fait que l'on est curieux : s'il vivait, j'irais auprès de lui, et lui demanderais à genoux de m'instruire, non par des paroles, car les mots ne m'apprendraient rien, mais en me laissant vivre avec lui. J'ai le besoin le plus vif, le plus impérieux d'être disciple ! et tant que je n'aurai pas trouvé mon *Messie*, je n'aurai pas de repos ! Tout mon malheur vient peut-être de ce que je le cherche sur la terre ; il aurait fallu naître dix-huit siècles plus tôt pour être parfaitement heureux,... la foi peut remplacer ce bonheur ! Aussi je tâche de faire des progrès dans la Prière. »

L'exaltation religieuse d'Astolphe n'était pas nouvelle; déjà un an auparavant, le bruit avait couru qu'il allait entrer dans les ordres, au point que sa grand'-mère s'en était même inquiétée. A une interrogation pressante, Mme de Custine avait répondu :

« Pour ce que tu me dis d'Astolphe, c'est un conte quant à présent, mais il en serait bien capable, soit dit entre nous. Je ne sais pas qui a fait naître ce bruit, car il n'y a nulle apparence pour à présent, mais sa dévotion est des plus exagérées ! Certes, on ne nous accu-

sera pas de l'avoir influencé de ce côté ; je ne sais pas ce que cela deviendra. »

Les douleurs physiques d'Astolphe, ses accès de mysticisme n'étaient pas les seuls symptômes qui troublassent profondément Mme de Custine ; elle avait, hélas ! de plus graves préoccupations. Depuis son arrivée à Vienne, Astolphe s'était lié avec un jeune Allemand nommé Wilhelm de... qui avait pris presque immédiatement sur lui la plus grande influence. Dans ses lettres Astolphe parlait sans cesse de son nouvel ami, qu'il appelait « son frère ».

Avec sa perspicacité et sa prudence maternelles, Mme de Custine n'avait pas vu grandir sans inquiétude cette intimité, cette amitié passionnée qu'elle ne s'expliquait pas ; elle en redoutait à juste titre les conséquences sur le caractère faible, sur le cerveau malade et déséquilibré de son malheureux fils. Elle lui avait donné de sages conseils, mais il avait trouvé mille bonnes raisons pour ne pas les suivre.

Sur ces entrefaites Wilhelm fut rappelé dans sa famille et il partit pour Darmstadt ; son départ provoqua chez Astolphe un véritable accès de désespoir ; dès lors le jeune homme n'eut plus qu'une idée, quitter Vienne et se rapprocher de l'ami qui était devenu son inséparable. Mais pour le moment il n'y fallait pas songer ; les communications étaient très difficiles et de plus fort coûteuses ; or Astolphe avait des ressources pécuniaires si restreintes qu'il avait dû se loger dans une pauvre petite chambre, au quatrième étage.

Toutes ces contrariétés aggravèrent son état, ses maux de tête redoublèrent, et il fut pris d'une fièvre ardente. Heureusement ses propriétaires étaient de braves gens qui l'entourèrent des meilleurs soins. Koreff ne l'abandonnait pas, il venait le voir chaque jour, mais la science du médecin restait impuissante devant une maladie purement nerveuse.

Depuis le départ de Wilhelm, Astolphe avait pris Vienne en horreur; la seule idée qu'il ne pouvait s'en éloigner contribuait singulièrement à aggraver ses maux. Il se croyait perdu, lorsque Alexis de Noailles, qui le visitait assez fréquemment, lui annonça un jour qu'il partait pour Francfort avec M. de Talleyrand, et qu'il était chargé de lui offrir une place dans la voiture du prince.

A cette nouvelle, le malade bondit hors de son lit, il n'a plus de fièvre, il a retrouvé ses forces ; il est prêt à partir sur l'heure. La pensée de « s'évader de sa prison » et de se rapprocher de l'ami qu'il regrette si vivement a suffi pour le guérir, au moins en apparence. Au jour dit, il monte en voiture avec ses compagnons, mais Koreff a exigé qu'un frère de la Charité l'accompagnât.

Il écrit à sa mère le 23 juillet :

« Je suis presque, à la lettre, sorti de mon lit pour monter en voiture, avec un vésicatoire que j'avais au cou depuis cinq mois et un cautère sur le crâne depuis trois semaines.

« Nous avons voyagé dans un *landau* tout ouvert au

soleil de midi et à la fraîcheur de la nuit, et ce qui aurait été plaisir il y a trois ans, était supplice aujourd'hui. Néanmoins, en quatre jours et quatre nuits, j'étais à Francfort, où je pris congé du cher Alexis et de son grand patron, et de mon frère de la Charité.

« Je ne conçois pas encore comment j'ai fait pour supporter ce voyage. Le premier jour, je crus que je serais obligé de rester à vingt-cinq lieues de Vienne, tant ma pauvre tête me faisait mal, et tant mes jambes étaient faibles quand je descendais. Je n'en dis rien, car je voulais aller aussi loin que possible, et à force de café, je me suis soutenu au point que mes compagnons de voyage ne pouvaient se lasser d'admirer ma bonne mine. Cependant je comptais les postes avec une inexprimable anxiété. Les deux dernières nuits, j'eus la fièvre, mais à peine avais-je pris le café du matin que je me trouvais ressuscité. Alexis fut charmant pendant tout le voyage et nous n'avons fait que causer fort agréablement. J'oubliais un parasol que j'ai tenu ces deux cents lieues durant, car le soleil m'est devenu insupportable. »

A Francfort nos voyageurs se séparèrent. Pendant que Talleyrand et Alexis de Noailles continuaient leur route vers Paris, Astolphe s'installait seul, au milieu des Prussiens et des Autrichiens, en attendant qu'il se rendît à Darmstadt pour y retrouver son ami Wilhelm. Noailles avant de partir avait eu la délicate attention de lui laisser un rouleau de cent louis pour lui permettre de vivre.

Les lettres d'Astolphe à sa mère reflètent très exactement toute l'exaltation religieuse qui le possède : on ne peut les résumer; mieux vaut en citer quelques extraits pour faire connaître l'état d'âme de ce malade :

« Francfort, 17 juin.

« Je pars ce soir pour Darmstadt où je passerai huit jours à refaire mon âme. J'en ai bien besoin, car je suis comme un ressort démonté; je n'ai jamai senti le poids de la vie comme aujourd'hui; c'est au point que mon cœur n'a plus la force de battre de joie au moment de retrouver mon frère. Je suis tout autre, un nouvel homme se fait en moi, la douleur m'a retrempé, l'exaltation me donne une force passagère, mais mon état habituel est une espècc de léthargie.

« Je suis émerveillé de tout ce qu'il y a de douceur dans la souffrance; mon cœur se fond dans les larmes que mes yeux ne versent plus, et cependant j'ai l'âme en repos; la paix est avec moi; je ne vois pas de terme à nos douleurs, et je crains que tu n'arrives à celui de ton courage. Le grand art de vivre, c'est de laisser faire Dieu en nous, et de mettre toujours Jésus-Christ à la place de notre cœur. Je ne te connais pas ce don, et voilà ce qui m'épouvante plus que tout. Ma vie n'est plus qu'une longue prière pour toi et pour l'*ami* qui a tant besoin de sortir du trouble et du bruit de notre siècle... Mais je sens qu'on en sort quand on veut, et la grande place de Francfort est pour moi un cloître; je

me laisse dévorer par le chagrin, par l'absence, et cette discipline m'est plus efficace que celle des moines. Mon âme devient souple comme un roseau, et je m'abîme malgré moi devant la Toute-Puissance que j'adore, d'autant plus profondément que ma faiblesse est plus entière; moins je suis et plus j'ai besoin de celui qui Est. »

Il y avait plusieurs mois qu'Astolphe n'avait reçu de nouvelles de sa mère, et il en était fort inquiet. Cependant il la croyait en sûreté dans quelque province. Enfin une lettre arrive. Quand il apprend que Delphine n'a pas quitté Paris pendant les Cent-Jours, il est affolé par une crainte rétrospective : il lui écrit de Schlangenbad, où les médecins l'ont envoyé prendre les eaux :

« Schlangenbad, 22 juillet 1815.

« J'aurais baisé le papier de ta lettre, si je n'avais eu honte de moi-même. Ah! mon Dieu, Paris! rester à Paris! j'en serais mort si je l'avais imaginé! Quel bonheur pour moi d'avoir vécu ici, où l'on ne sait rien; j'ai ignoré les dangers des provinces sous Bonaparte, mais dix fois on nous a dit Paris brûlé. Je t'en croyais bien loin néanmoins ; ce que j'ai souffert est aussi inutile qu'impossible à dire.

« Ma santé n'est point rétablie, quoique meilleure. Elle avait besoin de toi. Mon frère m'a déjà fait beaucoup de bien, je me suis souvenu, au bout de quelques jours passés près de lui, qu'il y avait encore de la joie au

monde pour moi... Ma mère!... Ma mère, que j'ai souffert! C'était trop! Dieu a eu pitié de moi... D'ailleurs tu me fais mal! Je te vois là devant moi, et après une si longue absence tu m'apparais comme un spectre; je ne m'appliquais qu'à repousser ton image depuis plusieurs mois, car elle me tuait, mais elle est revenue avec ta lettre.

« Je vis ici dans la plus profonde solitude, mais qui ne me paraît nullement triste. Ces eaux-ci sont peu actives, mais d'une douceur extrême, et me font le plus grand bien. On m'ordonne un repos d'esprit et d'âme absolu : on m'ordonne le bonheur (1). »

Ces lettres, où Astolphe dépeignait sous de si saisissantes couleurs le trouble de son âme, torturaient le cœur de Mme de Custine.

Persuadée que le mariage serait le meilleur et le plus rapide remède aux maux que souffrait l'infortuné jeune homme, elle chercha à tout prix à l'arracher à cette solitude qui lui était funeste. Par son oncle Elzéar, Astolphe avait été depuis plusieurs années introduit dans l'intimité de Mme de Staël, il avait vu souvent sa fille Albertine, et il n'avait pas caché l'impression profonde qu'à sa première vue il avait ressentie. Mme de Staël de son côté paraissait voir Astolphe d'un œil très favorable, et, à plusieurs reprises, elle avait laissé entendre qu'un projet d'union ne serait pas pour lui déplaire.

(1) Le séjour lui coûtait, « avec le bain, l'âne et le médecin (car tout cela va de compagnie à Schlangenbad), un peu plus de 13 francs par jour ».

Mme de Custine, dans son chagrin, se raccrocha à cette idée, et elle écrivit à Astolphe pour le supplier de renoncer à toutes ses rêveries insensées, et de rentrer dans le bon sens et la réalité de la vie en faisant un mariage flatteur, et qui paraissait offrir toutes les chances de bonheur.

Astolphe abonde dans le même sens que sa mère ; il reconnaît qu' « un heureux mariage serait pour lui le bonheur le plus parfait » et qu' « Albertine est la seule femme qui ait vraiment fait impression sur son âme ». Il avoue qu'il trouve réuni dans cette union tout ce qu'il désire : « une famille qui n'est point française, un cercle de gens d'esprit et du seul esprit qui lui convienne, enfin rien d'étroit, de borné, de commun, etc... »

A la réflexion il soulève quelques objections : peut-il se décider à un acte aussi grave sans revoir la jeune fille ? et comment la revoir en ce moment ? C'est presque impossible. Il y aurait bien le moyen d'aller à Coppet, mais ce serait par trop clair, et la démarche serait compromettante.

Puis Astolphe a des scrupules. Il n'aime pas le monde et ne veut pas y aller. Comment ce goût très prononcé chez lui concorderait-il avec l'éducation et les goûts de Mlle de Staël ?

Plus il réfléchit, plus son incertitude augmente : certes il désire vivement cette union, mais en même temps il la redoute ; il la souhaite et n'en veut pas : « J'ai plus peur de regretter d'avoir manqué ce mariage que je n'ai envie de le faire, écrit-il. Je crains de

laisser échapper une occasion unique de faire mon bonheur, et par là même le tien... et de me le reprocher toute ma vie. »

Donc il ne peut se décider à dire oui, mais il ne veut pas non plus renoncer à ce projet :

« Tiens-toi toujours au fait de ce que devient Albertine. Ne repousse rien, mais ne hâte rien. Quand ces choses-là s'arrangent, c'est d'elles-mêmes, ou du moins sans secours. »

Pendant trois mois la correspondance entre la mère et le fils ne roule que sur cet éternel sujet; à toutes les instances de sa mère, Astolphe répond par de nouvelles craintes, de nouvelles hésitations, tant et si bien qu'un jour Mme de Custine, désolée, annonce à son fils qu'il est question du mariage de Mlle de Staël avec le duc Victor de Broglie.

Astolphe apprend la nouvelle sans grand émoi et il répond avec philosophie :

« Je ne sais si Albertine m'aurait rendu heureux, mais je n'ai jamais senti le désir de l'être que par elle, et ne veux ni ne pourrai de longtemps penser à une autre. Du reste je suis parfaitement résigné et serai même un peu soulagé quand ce sera décidé. »

Mais il déclare que si ce mariage se fait, il ne reverra plus « ni Victor ni Albertine ».

Cependant Astolphe n'était pas uniquement absorbé par ses préoccupations matrimoniales et il menait à Francfort une vie qui n'était pas dépourvue d'agrément. Il était question de réunir la nouvelle diète fédérale

dans cette ville et beaucoup de diplomates s'y étaient déjà installés en prévision de cet événement, entre autres le prince de Hardenberg, M. de Varnhagen (1), etc. Naturellement Koreff avait accompagné son prince, et Astolphe avait eu la joie de retrouver à la fois l'ami et le médecin. Le jeune homme fréquentait les salons, et son intelligence, la variété de ses connaissances lui attiraient partout le meilleur accueil. Mme de Custine se réjouissait de voir son fils vivre dans une société choisie, lettrée et élégante.

Astolphe eut la joie pendant son séjour de se rencontrer à plusieurs reprises avec Gœthe. Quand sa mère apprend qu'il a été présenté au grand poète, elle exulte. La pensée qu'il va voir intimement cet homme illustre entre tous, l'enthousiasme et elle écrit naïvement à Astolphe qu'il gagnera prodigieusement dans une semblable société.

Il lui répond :

« J'ai ri en voyant tout ce que tu te promets de Gœthe ; tu ne sais donc pas que rien n'est plus difficile que d'approcher cet homme extraordinaire et de l'intéresser. Il a été aimable pour moi ; je pourrai aller le voir partout où je le rencontrerai, mais voilà tout, et c'est beaucoup. D'ailleurs, que voulais-tu qu'il découvrît en moi ? Je suis comme un lac agité, on ne sait pas ce qui s'y reflète. Schloffer, qui ne manque à rien, ne m'a pas

(1) Pendant que Varnhagen se transportait à Paris pour collaborer aux négociations du second traité de 1815, sa femme s'installa provisoirement à Francfort.

cependant prêché de m'approcher plus près de Gœthe. Tu aurais fait plus que moi auprès de lui, car il aime extrêmement les belles dames et le naturel, malheureusement il ne reste pas à Francfort. »

Au début de septembre, Astolphe subit une nouvelle crise et le malheureux jeune homme, accablé, désemparé, écrit tristement à sa mère :

« Je suis de nouveau souffrant, j'ai la tête lourde, des étourdissements, des malaises, du froid, c'est un état bien ennuyeux. Adieu avenir, projets, car avec cette intermittence de santé et de maladie, on ne peut rien vouloir. Je vis comme un balancier et me laisse pousser tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, sans pouvoir suivre une marche continue. »

Au bout de quelques jours le mal augmente ; il prend des proportions terribles, puis l'apaisement se fait, Astolphe peut enfin se ressaisir, et il écrit sous le coup des jours atroces qu'il vient de passer :

« Francfort, ce mercredi 20 septembre.

« Je commence par te dire que je suis mieux, étonnamment mieux, comme il m'arrive toujours après mes accès; mais celui-ci a été un des plus terribles, je suis lunatique; on dit aussi que c'est l'équinoxe qui me fait mal; ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été fou il y a trois jours, car je ne me souviens plus d'un mot de ce que j'ai pensé alors; je ne vois que du noir derrière moi, et si je n'avais pas une grande lettre que je t'écrivais dans

un accès de douleur et de désespoir, je croirais que j'ai dormi. Je ne t'envoie pas ce triste tableau du martyre de mon âme; on assure que c'est physique, mais la peur de devenir fou est un supplice nouveau, qui l'emporte sur tous les autres; il me semble que mon esprit étouffe, tel est le sentiment moral que j'éprouve... »

Astolphe désirait ardemment revoir sa mère; pas une de ses lettres, où il ne la suppliât de venir le rejoindre à Francfort : ils y passeraient si paisiblement l'hiver, entourés de quelques bons amis, et loin des orages de la politique!

« Tu dois avoir besoin de quitter Paris, lui écrivait-il, tu vivrais ici à meilleur marché, et tu t'y reposerais d'un spectacle qui doit être affreux. Que tu dois souffrir!... Il y a des jours où le chagrin d'être loin de toi me donne absolument le mal du pays, car je n'ai plus d'autre patrie que toi. »

Mme de Custine ne demandait pas mieux que de céder aux désirs de son fils, elle-même eût été beaucoup moins inquiète si elle avait été près de lui, mais elle avait bien des raisons qui la retenaient à Paris : d'abord sa mère, si éprouvée, si triste d'avoir perdu le compagnon de sa vie; puis à ce moment la France traversait une crise terrible et les ressources de chacun diminuaient de jour en jour; Delphine en particulier était réduite à une situation précaire; elle ne touchait plus d'argent de ses fermiers, et elle arrivait à grand'peine à subvenir aux dépenses de son fils, et à vivre elle-

même (1). Faire le voyage de Paris à Francfort était une dépense considérable. Et puis était-il raisonnable d'avoir trois installations, une à Paris, une à Fervaques, une à Francfort? Enfin les routes d'Allemagne étaient encombrées par les armées russes, et le voyage était rendu singulièrement périlleux; pas un jour ne se passait, où des voyageurs isolés ne fussent pillés et rançonnés par des soldats russes.

Après bien des hésitations, l'affection l'emporta sur la prudence, et Delphine se décida à partir; elle dut emprunter une assez forte somme d'argent pour avoir le moyen de faire le voyage. Par économie elle supprima son appartement de Paris et mit son mobilier dans un garde-meuble (2). Mais comme elle ne voulait pas affliger Nanette qui adorait Paris et ne se résignait pas à le quitter, elle lui loua une jolie petite chambre pour y attendre son retour.

A la nouvelle de l'arrivée prochaine de sa mère, Astolphe est ravi. Il s'empresse de lui chercher un logement convenable, et il est aidé grandement

(1) Les lettres d'Astolphe sont remplies de demandes d'argent. Il a dépensé en un an 4 200 francs : sa maladie lui a coûté un argent fou, car les ordonnances de Koreff sont « ruineuses ». Les auberges de Francfort sont fort chères, « et puis l'on mange tant en Allemagne! » En outre, dit-il, « j'avais un domestique qui ne savait économiser que pour lui, et qui, dès qu'il s'agissait de moi, jetait tout par la fenêtre. Il m'a coûté seize louis de Vienne à Darmstadt, et trois de là en Suisse. Ce qui m'impatientait, c'était son économie personnelle. »

(2) Les soldats prussiens que Mme de Custine logeait chez elle étaient de braves gens, et ce sont eux qui firent son déménagement.

dans ses recherches par la princesse de Stolberg : « Elle est pleine d'obligeance, écrit-il; elle dit que c'est par égoïsme, et je le crois bien : elle meurt d'envie de te voir; c'est une bonne personne, *naturellement* ennuyeuse, mais qui ne manque ni de bon sens, ni d'esprit : elle est ce qu'on appelle de *bien bonne société,* et c'est une ancienne chanoinesse; c'est tout dire. »

Enfin, à force de chercher, Astolphe trouve un appartement en plein soleil qui doit à la rigueur suffire; il consiste en une très belle antichambre, qui peut servir de salle à manger, un salon et une chambre à coucher; puis, séparément, mais sur le même palier, une chambre pour Berstœcher, une cuisine, et encore une pièce pour Jenny, la femme de chambre. Le linge de table, de lit, de toilette et les assiettes seront fournis, mais pas les couverts. Le tout, avec une remise et la chambre d'Astolphe, coûtera neuf louis et quinze francs par mois : « ce n'est pas cher pour Francfort, et pour cette année où la diète, qui cependant est encore fort incertaine, a mis tous les propriétaires en goût de demander des prix énormes ».

Enfin il faudra compter quarante francs par mois pour le bois. « C'est énorme, mais c'est calculé à l'allemande, car les Allemands se rôtissent. »

La princesse de Stolberg engage vivement Delphine à apporter de quoi couvrir son lit, « car elle dit que les courtepointes d'ici ont toujours très mauvais air; elle voudrait un couvre-pieds de soie. J'ai dit que je croyais que tu n'en avais pas, ce qui lui a fait jeter

les hauts cris ! Une dame de Paris ! Elle te recommande encore d'apporter ton édredon, qui au reste ne sera pas de trop peut-être dans la voiture. »

Quant à Astolphe, il demande avec instance que sa mère lui rapporte « son petit manteau de taffetas ciré qu'il a passé sa vie à regretter, tant il est commode (1) ».

Mme de Custine partit donc au mois de décembre pour rejoindre son fils à Francfort, et elle y arriva sans encombre.

(1) Ces lettres sont adressées rue de Miromesnil, n° 19, faubourg Saint-Honoré. — Toutes les lettres adressées par Astolphe à sa mère pendant les années 1814, 1815 et 1816, dont nous venons de citer de nombreux extraits, nous ont été communiquées par M. La Caille qui a mis à notre disposition avec autant de bonté que d'obligeance sa magnifique collection d'autographes.

CHAPITRE XXXIII

1816

Janvier à décembre.

Séjour de Mme de Custine à Francfort. — Elle y passe tout l'hiver de 1816. — Son intimité avec Mme de Varnhagen d'Ense — Séjour à Carlsbad. — Elle revient à Fervaques. — Correspondance avec Mme de Varnhagen.

Comme nous l'avons vu dans le précédent chapitre, Mme de Custine arriva à Francfort à la fin de décembre 1815, et elle s'installa près d'Astolphe.

Outre le bonheur très grand de retrouver son fils, elle eut encore la joie de revoir le cher Koreff et de reprendre avec lui les relations affectueuses si brusquement interrompues deux ans auparavant à Berne.

Par Astolphe et par Koreff, Delphine fit rapidement quelques connaissances et elle eut bientôt autour d'elle

(1) Quelques années plus tard, Chateaubriand se rencontra à Berlin avec M. de Hardenberg et aussi avec Koreff, qu'il détestait depuis le voyage d'Italie. Il écrit d'eux dans ses *Mémoires :*

« M. de Hardenberg, beau vieillard, blanc comme un cygne, sourd comme un pot, allant à Rome sans permission, s'amusant de trop de choses, croyant à toutes sortes de rêveries, livré en dernier lieu au magnétisme, entre les mains du docteur Koreff, que je rencontrais à cheval, trottant dans les lieux écartés entre le diable, la médecine et les Muses... »

de bons amis, qui adoucissaient la tristesse de l'exil.

« La vie que je mène ici est fort peu agréable pour ce qu'on appelle la vie du monde, écrit-elle à sa mère, le 26 janvier, mais je me suis fait un petit cercle assez agréable. Le ministre Humboldt y joue le premier rôle ; il n'est pas possible d'avoir plus d'esprit et plus de grâce dans l'esprit. Cette aimable société me distrait sans me consoler de l'absence de mes amis. »

L'absence de ses amis n'était pas complète, puisqu'il y en eut une, qui poussa l'attachement jusqu'à venir la retrouver à Francfort.

Avant de quitter Paris, Delphine avait été dire adieu à la princesse de Vaudémont, et, moitié riant, moitié sérieusement, elle l'avait vivement engagée à la rejoindre à Francfort, lui vantant de confiance l'agrément d'un hiver dans cette ville. La vieille princesse n'avait dit ni oui, ni non. Quelle fut la surprise de Delphine, et sa joie également, en la voyant arriver un beau matin, escortée de sa ménagerie. La princesse passa tout l'hiver en Allemagne et fut une grande ressource pour son amie.

Mais Mme de Custine allait se créer à Francfort une amitié nouvelle qui devait apporter dans sa vie un charme profond, et faire de son séjour à l'étranger un temps délicieux.

Nous avons déjà à plusieurs reprises cité le nom de Mme de Varnhagen, dont Astolphe avait fait la connaissance à Vienne, et qu'il venait de retrouver à Francfort. Cette femme étrange, extraordinaire, et dont le

salon a été célèbre en Allemagne pendant les premières années du dix-neuvième siècle, mérite mieux qu'une mention banale.

Rahel-Antonie-Frédérique Levin était née à Berlin le 19 mars 1771 ; elle était la fille d'un bijoutier juif de la Jägerstrasse; elle fut élevée durement, et aux souffrances morales s'ajoutèrent souvent pour Rahel de cruelles douleurs physiques. Mais la jeune fille était douée d'une intelligence rare, d'une âme énergique, et elle lutta désespérément contre le sort : « Les dons que j'ai reçus, écrivait-elle un jour, on ne les a pas pour rien, il faut les payer avec de la souffrance. »

« C'est Gœthe qui découvrit à la jeune fille des échappées inattendues sur la nature, sur le monde, sur la vie et qui l'arracha au ghetto moral où elle s'étiolait.

« Elle disait de la mansarde où se passa toute sa jeunesse : « C'est là mon mausolée, c'est là que j'ai « aimé, vécu, souffert, que je me suis révoltée. Là « j'ai appris à lire Gœthe. J'ai grandi en sa présence, « je lui ai voué un culte éternel. C'est là que j'ai passé « des nuits, éveillée parfois par la douleur; de là-haut « je regardais le ciel, les étoiles, le monde, avec pres- « que de l'espoir, tout au moins, le cœur brûlé de « désirs. J'étais innocente, non pas plus qu'aujour- « d'hui, mais je croyais que le monde était sage et « bon, que tout au moins il pourrait l'être. J'étais « jeune (1) ! »

(1) Jean-Édouard Spenlé, *Rahel*. Paris, Hachette, 1910. M. Spenlé a fait revivre avec un charme incomparable la figure délicieuse de

Après avoir réuni d'abord dans sa mansarde de la Jägerstrasse quelques amis intimes, avec lesquels l'on dissertait *de omni re scibili,* Rahel, dont la réputation avait grandi, reçut dans son salon les représentants les plus illustres de la société berlinoise; c'est à qui se ferait présenter. La jeune femme, par son charme irrésistible, par son esprit si fin et en même temps si puissant, faisait tourner toutes les têtes.

« Il est peu de femmes qui aient jeté sur la vie un regard plus lucide, plus courageux, plus affranchi », dit M. Spenlé.

« Vous êtes le romantisme en personne, lui écrivait Frédéric Gentz, vous l'étiez déjà avant que le mot fût inventé. Votre esprit jette plus de lumière que ne feraient des monceaux de dissertations. »

« Jusqu'en 1806 l'astre de Rahel brille de son plus vif éclat. Par quel attrait cette jeune fille qui avait dépassé la trentaine réussit-elle à grouper autour d'elle une société si diverse, de quoi était fait le charme de sa personne et de sa conversation (1)? »

Lorsque M. de Varnhagen, qui devait plus tard l'épouser, la rencontra pour la première fois en 1803, il fit d'elle ce portrait qui était d'une saisissante vérité :

« Je vis paraître une petite personne agile, gracieuse et bien prise, aux formes délicates et pleines, qui avait

Rahel. C'est à son ouvrage si intéressant et si curieux que nous empruntons tous les détails que nous donnons sur Mme de Varnhagen.

(1) Jean-Édouard Spenlé, *Rahel*. Hachette, 1910.

les mains et les pieds extraordinairement petits. Le visage, qu'encadraient d'épaisses boucles noires, frappait par une haute distinction intellectuelle. Il eût été difficile de dire si ses yeux sombres, à la fois mobiles et fermes, cherchaient autour d'eux, plus qu'ils ne se livraient; une expression douloureuse prêtait une douceur particulière à sa physionomie ouverte. Vêtue de sombre, elle avait quelque chose d'une ombre furtive, mais pourtant d'aisé et de décidé; mais ce qui surtout me fit effet, ce fut le timbre grave et doux de sa voix, qui montait comme un son de cloche du profond de l'âme, et aussi une manière tout à fait originale de s'exprimer de l'air le plus naturel, avec des tournures de phrases inattendues et heureuses; elle se montrait tour à tour naïve et spirituelle, profonde et candide. En même temps un certain accent de sincérité semblait avertir le contradicteur le plus décidé qu'il perdrait sa peine à vouloir émousser ou faire céder la pointe subtile de cet esprit comme coulé dans le bronze. Et pourtant un rayonnement affectueux partait de sa présence et mettait aussitôt à l'aise les simples et les modestes... »

Elle avait fait un voyage à Paris en 1801 et voici l'impression qu'elle avait gardé de Paris et des Français :

« Moi aussi je suis amoureuse de la France, de Paris, de tout ce qui se meut là-bas, écrit-elle à une Parisienne; tout me charme, tout ce que vous faites, où vous allez, qui vous voyez, les chapeaux que vous portez!... Comme j'aime Paris! Je ne m'en aperçois que

quand je le quitte. Quel séjour exquis, comme tout est arrangé pour les commodités de la vie! Et puis mes chers Français, si aimables, si polis, si faciles à vivre... »

Quand elle retourne en Allemagne en passant par Bruxelles, elle écrit encore ces lignes charmantes : « Tu ne te figures pas le sentiment d'angoisse que j'ai éprouvé à Bruxelles, où on parle pourtant français, de me trouver tout à coup hors de France; j'en ai eu des battements de cœur en plein théâtre; je me voyais brusquement transportée en terre barbare. Ce qu'un Allemand quitte en venant en France, il l'emporte partout avec lui au fond de son cœur; il suffit qu'il rencontre deux ou trois compatriotes pour qu'il se retrouve partout chez lui, mais ce qu'on perd en quittant la France, on ne le retrouve nulle part. Je comparerais cela à l'air pur : on ne l'apprécie que quand il vous manque et qu'on commence déjà à dépérir, ce sont les éléments premiers de la vie. »

M. de Varnhagen aimait Rahel depuis 1803, mais de 1806 à 1814 il fit campagne avec l'armée autrichienne, et ce n'est qu'en septembre 1814 qu'il put s'unir à celle qu'il adorait. Il avait trente ans, elle en avait plus de quarante-deux (1). Mais le culte qu'il éprouvait pour elle persista jusqu'au dernier jour :

« Telle parole de toi, disait-il à sa femme, a jeté

(1) Le jour même de son mariage, Rahel se convertit à la religion luthérienne. — M. de Varnhagen, en 1814, avait quitté l'armée autrichienne pour entrer dans la diplomatie prussienne, et par l'influence du chancelier, M. de Hardenberg, il avait été nommé deuxième secrétaire de légation.

des racines si profondes en moi et a poussé des rejetons si vivaces que j'en ai été transformé du tout au tout. Tu es pour moi ce que la Bible est pour le croyant, il la porte sans cesse avec lui, dans ses pensées, dans les mille événements de la vie, découvrant partout d'intimes correspondances, des instructions secrètes; elle pénètre tout son savoir, tout le cercle de ses joies et de ses douleurs, elle devient le flambeau qui éclaire toute sa vie (1). »

A peine Astolphe avait-il été présenté à Rahel qu'il avait subi le charme de sa personne et de son esprit : « J'étais lié irrévocablement, écrit-il, sans être amoureux. » C'est un peu ce qui se produisait pour tous les amis de la maison : « C'est qu'instinctivement les hommes sentaient chez Rahel une trop grande supériorité, une trop grande énergie morale et intellectuelle une lucidité, une fermeté presque masculine de la pensée, une pénétration critique, qui semblent écarter d'elle les hommages passionnés de l'amour (2). »

Custine était bien vite devenu un des hôtes les plus assidus du salon de Rahel et, dès que sa mère fut à Francfort, il l'entraîna chez Mme de Varnhagen.

(1) « Varnhagen n'était pas un caractère séduisant. Sa vie jusqu'à son mariage avait été une succession de mécomptes, d'échecs et d'avortements; il était entré dans la vie par la mauvaise porte, et il s'était précocement aigri; tout un levain de rancunes refoulées s'était amassé au dedans de lui : rancunes contre son entourage, rancunes contre le destin qui ne l'avait pas placé au rang qu'il ambitionnait. » (*Rahel,* par Spenlé.)

(2) *Rahel,* par Jean-Édouard Spenlé.

A cette époque, Rahel avait quarante-cinq ans et Delphine quarante-six. Dès leur première rencontre, ces deux dames se sentirent irrésistiblement attirées l'une vers l'autre; elles cédèrent à ce sentiment et en quelques jours devinrent des amies intimes.

Rahel avait la passion de l'amitié : « Mes amis, disait-elle, je suis prête à les servir avec mon sang. »

Elle présenta sa nouvelle amie à toute sa société, elle lui fit connaître Mme Schlegel, le comte Flemming, le prince Gustave de Mecklembourg, M. et Mme de Humboldt, etc., etc.

Elles se voyaient constamment et ne pouvaient plus se quitter. Dans la journée, tantôt elles faisaient de longues promenades ensemble dans les environs de la ville, tantôt elles s'abandonnaient à d'interminables causeries, tantôt Rahel initiait Delphine aux principes de la langue allemande. La soirée les réunissait toujours dans le salon de Mme de Varnhagen.

L'hiver de 1816 fut pour Delphine une des plus heureuses époques de sa vie; son intimité avec Rahel lui rendit le séjour de Francfort délicieux.

Et puis elle avait la satisfaction de voir Astolphe, sous l'influence de l'irrésistible charmeuse, moins sombre, moins accablé; avec une joie indicible, elle le voyait peu à peu se rattacher à l'existence : il suivait souvent sa mère et sa nouvelle amie dans leurs promenades, il prenait part à leurs entretiens, et l'intimité de ces aimables femmes apaisait ses nerfs et calmait son imagination. Pleine de pitié pour cet être

si bien doué et si malheureux, Rahel l'entourait de soins affectueux; elle éprouva bientôt pour lui une grande amitié et ils restèrent longtemps en correspondance (1).

« La conversation de Mme de Varnhagen, raconte Astolphe, n'était pas un discours plus ou moins brillant, c'était une action intime et toujours inattendue, parce qu'elle était motivée par le besoin et la disposition de la personne qui causait avec elle : causer, n'est pas le mot, tout ce qu'on disait à Mme Varnhagen était une *confession*, volontaire ou non... Jamais clarté si bienfaisante ne pénétra dans les cœurs souffrants.

« Elle animait un cercle autant qu'elle intéressait un ami en tête à tête, Son esprit suffisait à tout, parce que c'était mieux que de l'esprit, c'était du génie au service de l'intimité et même de la société... Elle ne trouvait rien au-dessous d'elle dans les petits événements de la journée et rien n'était *au-dessus* dans les grandes circonstances de la vie. Sa pensée se faisait toute à tous ; elle ne l'économisait pas pour des livres ou pour des intrigues politiques; elle ne jouait pas un rôle, ne calculait jamais son effet : « Quand on n'a pas « assez d'esprit pour en perdre, disait-elle, c'est que « l'on n'en a pas assez pour ce qu'on en veut faire. »

Ce charmant séjour à Francfort qui devait laisser

(1) La correspondance entre Mme de Varnhagen d'Ense et les Custine, mère et fils, a été publiée à Florence. Il y a une édition belge de 1870 (Henri Merzbach, libraire de la Cour). Nous y avons fait de nombreux emprunts.

dans l'âme de Mme de Custine et d'Astolphe des souvenirs si vivaces, approchait de sa fin. Le printemps arrivait et l'agréable société que le hasard des événements avait réunie, était sur le point de se disperser.

Mme de Custine était désolée de quitter l'amie dont elle subissait si volontiers l'influence, et qui avait su raffermir les ressorts de son âme épuisés par tant d'épreuves. Elle se disposait cependant à rentrer en France avec son fils, lorsque Koreff lui conseilla de faire une saison aux eaux de Carlsbad; il insista si vivement qu'elle céda.

Elle quitta Francfort au mois de juin 1816.

Les adieux furent déchirants; elle versa d'abondantes larmes en embrassant la chère Rahel, il semblait qu'un pressentiment lui dît qu'elle ne la reverrait jamais. Rahel n'était pas moins émue; au moment du départ elle remit à Delphine des boucles d'oreilles et une chaîne d'argent, et celle-ci les porta toujours en souvenir de l'amie si tendrement aimée (1).

En même temps que Mme de Custine partait pour la Bohême, Astolphe, dont la santé était encore chancelante, se rendait, sur les conseils de Koreff, à Ems pour y prendre les bains.

Après une route très pénible, par des chemins affreux, Mme de Custine arrive à Carlsbald et commence sa saison. Le séjour de la ville d'eaux est fort

(1) Mme de Varnhagen allait elle-même quitter Francfort; son mari venait d'être nommé chargé d'affaires à Karlsruhe.

ennuyeux, mais Delphine a l'heureuse chance de retrouver quelques-uns de ses amis de Francfort, elle se crée bien vite un petit cercle intime. Heureusement, les eaux lui réussissent à merveille : « elle reprend comme une plante qu'on arrose ».

Mme de Custine et Rahel ont trop souffert de se quitter pour ne pas s'écrire fréquemment. Delphine ne cesse de dire à son amie tout le chagrin qu'elle éprouve de la séparation :

« Carlsbad, ce 25 juillet 1816.

« Vos aimables lettres m'ont fait un plaisir et un bien infini. C'est comme si l'on causait avec vous! Elles ont votre naturel, votre grâce, votre charme! Quel regret pour moi que vous ne soyez pas venue ici! non pour vous, car je ne connais rien de plus insipide et de plus ennuyeux. Si nous avions été ensemble, nous aurions bravé tout cela, et, en dépit de la règle, nous aurions passé de bons moments.

« J'ai été si souffrante, si triste, si ennuyée, si travaillée par le cœur que je n'ai pas ouver un livre ni lu une ligne. Je me rappelle avec un profond regret les leçons que vous me donniez, ces beaux moments ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Oh! comme j'aurais fait des progrès!...

« M. Berstœcher est bien sensible à votre souvenir; il a pris les eaux et s'en trouve assez bien; c'est une espèce de frénésie à laquelle personne ne peut se

soustraire, et lorsqu'elle vous gagne, on ne peut calculer où elle s'arrêtera. Il y a vu un homme qui boit par jour *quatre-vingts verres* de la source la plus chaude! Ah! par exemple, nous n'en sommes pas encore là, nous n'avons pas encore passé la douzaine, et encore de la source moyenne...

« Adieu, chère, bien chère, pensez quelquefois à moi, et gardez-nous une petite place dans ce cœur si chaud et si amical. »

Après une saison de six semaines à Carlsbad, Mme de Custine croit en être quitte avec la médecine, mais Koreff ne l'entend pas ainsi ; il exige qu'elle prenne encore quinze bains de Teplitz pour achever sa guérison ; elle refuse d'abord, mais comme Koreff lui annonce qu'il l'accompagnera, elle cède devant une aussi bonne raison, et elle part avec lui.

Les eaux de Teplitz, en Bohême, étaient situées dans la plus ravissante contrée du monde et toute l'aristocratie allemande, polonaise et autrichienne s'y donnait rendez-vous. Les Clary, seigneurs de l'endroit, y possédaient une magnifique demeure, au milieu d'un parc admirable. Mme de Boufflers était intimement liée avec eux, aussi s'empressèrent-ils de faire fête à Delphine. Sans cesse elle était conviée à de nouveaux plaisirs. Le matin, après le bain et la promenade, on jouait aux boules dans le parc, tantôt on se promenait en gondole sur la magnifique pièce d'eau, tantôt on parcourait en voiture les environs du pays. Le soir des artistes de la localité jouaient sur le théâtre du châ-

teau; après le théâtre, il y avait bal et concert (1).

Donc la cure de Teplitz se passe le plus agréablement du monde pour Mme de Custine.

Sa saison terminée elle fait de tendres adieux à Koreff, ils se promettent de s'écrire comme d'habitude deux fois par semaine de longues, longues lettres qui atténueront l'amertume de la séparation; puis Delphine va rejoindre son fils à Francfort et tous deux partent pour la France. Comme elle n'a pas de moyens financiers suffisants pour faire une installation à Paris, Mme de Custine se borne à embrasser sa mère, et elle se rend à Fervaques pour y passer l'hiver avec Astolphe. Que lui importe Paris, puisque le *Génie* ne s'occupe plus d'elle et ne la voit plus qu'à de rares intervalles. Elle écrit à Rahel : « Paris est si différent lorsqu'on en a été absent un an, que c'est sans regrets qu'on le quitte au bout de quelques jours, car on y est devenu si étranger qu'on se croit toujours en voyage. »

A peine arrivé à Fervaques Astolphe s'empresse d'écrire à Mme de Varnhagen, et comme il est toujours doux pour les gens qui vous aiment de connaître l'endroit que vous habitez, il lui fait une rapide et gracieuse description du pays et aussi de son château dont il est fier :

« Figurez-vous une vallée de cinq minutes de largeur, pas assez profonde pour ressembler aux pays de montagnes, et cependant assez différente de la plaine

(1) Jean-Édouard Spenlé, *Rahel*. Hachette, 1910.

pour avoir un caractère à elle. Peu d'arbres dans le fond de la vallée, des prairies jusqu'au pied des coteaux, puis des terres labourées, puis quelques bouquets de bois, mais surtout des vergers qui font forêts, et cachent les habitations qu'ils renferment, et des haies magnifiques, qui bordent tous les chemins. Au milieu de ce petit univers vert, figurez-vous un grand château trop bas pour sa longueur (puisqu'il a plus de 200 pieds de long et que le second étage est déjà en mansardes), mais relevé par des toits d'ardoise très pointus et une architecture connue en France sous le nom d'architecture des temps de Henri IV, qui ne manque pas d'un certain caractère de noblesse et de solidité. Les murs sont en briques, dont la couleur rouge fait d'autant mieux à l'œil, qu'elle est interrompue par de grandes parties de pierres de taille blanches, en relief, qui forment des espèces de pilastres à la manière des édifices bâtis par les Médicis. Tout cela sans l'ombre de luxe, mais solide et sévère sans tristesse. Beaucoup de jeunes arbres autour du château.

« Outre la rivière qui passe au bout de notre cour, qu'elle ferme, nous avons du côté du jardin des fossés de cinquante pieds de large qui baignent toute cette façade du château. Les dépendances, écuries, remises, hangars, maison du jardinier tiennent au château et gâtent la vue de la cour qu'ils rétrécissent, mais qui sans ces encombrements serait une île de jardin anglais. »

C'est encore par Astolphe que nous avons des nou-

velles de la vie qu'on mène à Fervaques : ses lettres à sa grand'mère sont charmantes, simples, naturelles et montrent bien ce que valait ce jeune homme, quand son esprit n'était pas obscurci et troublé par la maladie :

« Fervaques, ce 19 novembre 1816.

« Il y a ici tout le fond d'une lettre de Mme de Sévigné. L'hiver, le grand château, les mauvais chemins, le vieux abbé, l'ennuyeuse compagnie de temps en temps, et par-ci par-là des douleurs de rhumatisme ; tu vois bien qu'il ne manque à tout cela que la grâce de la Dame des Rochers pour t'écrire les plus amusantes épîtres du monde. Cependant, toute modestie à part, je crois que Mme de Sévigné n'écrirait pas aujourd'hui comme de son temps : alors, le naturel était aimable, un esprit délicat et facile trouvait, dans le monde même qui l'environnait, de quoi se nourrir et s'occuper, tandis qu'on aurait cet esprit-là aujourd'hui, qu'il faudrait encore faire un effort pour se dépêtrer de toutes les entraves qu'on a mises à la grâce et à la vraie liberté de la pensée.

« Je me suis retrouvé ici dans toutes les habitudes de la maison, comme si je n'en étais jamais sorti ; il est singulier, après avoir couru le monde pendant six ans, de rentrer chez soi sans plus d'étonnement ni d'impression. C'est une vie qui se continue après une parenthèse, dont la mémoire ne mesure pas la longueur.

« A de bien petits dégâts près, nous avons retrouvé tout ici comme nous l'avions laissé. Si ce n'est que nos arbres sont devenus grands comme le château. Tout était encore vert et presque printanier à notre arrivée; le lendemain nous avons eu un orage affreux et, ce que je crois sans exemple, le tonnerre et les éclairs ont été suivis d'une neige si abondante qu'en quelques heures tout le pays en était couvert d'un pied ; elle a fondu par un second orage.

« J'aime notre verte vallée dans tous les temps et à tous les moments, et si je ne regrettais personne ici, je m'y trouverais parfaitement heureux. Voilà la première fois depuis bien longtemps, où je me suis senti dans une situation dont je ne désire pas sortir à la première occasion : s'il m'était permis de donner quelques habitants de plus à notre grand château (comme on nommait jadis au voyage de Marly) tu ne me verrais plus sortir d'ici...

« Nous lisons Mme de Beausset, nous lisons aussi le *Dante* dont je traduis un chant tous les soirs tant bien que mal à ma mère, au Gibi et à Berstœcher, qui forment un petit cercle dans notre grand salon. »

On voit que le Gibi est toujours à Fervaques, qu'il est bien décidé à ne quitter jamais. Astolphe fait de ce vieil ami de la famille un rapide et amusant portrait :

« C'est un reste du dix-huitième siècle et de sa philosophie. Il est ossifié au moral comme au physique. C'est une allumette vue au microscope. Quand je pense, en l'écoutant, à tous les gens illustres de son

temps et aux amis de sa jeunesse : Diderot, d'Alembert, Marmontel, etc., il me semble voir une table desservie après un festin et un os rongé qu'on va jeter au chien en rangeant la chambre. »

Un mois plus tard Astolphe raconte encore à la grand'mère le calme et la douceur de leur existence :

« Fervaques, décembre 1816 (1).

« Je t'écrirais plus souvent, mais dans une vie où l'on ne compte pas sur le hasard pour faire passer le temps, on se fait des occupations fixes et nombreuses, de là vient que mes journées s'écoulent sans qu'il me semble que j'aie le temps de rien.

« Nous faisons de petites plantations qui occupent comme de grandes, nous nous promenons beaucoup quelque temps qu'il fasse, car c'est le seul moyen de se bien porter, et moi j'étudie et je travaille le plus sérieusement que je puis. Enfin le soir nous lisons tous ensemble. Cette vie m'a fait découvrir que c'est pour ceux qui n'ont rien à faire que le temps est trop court. J'ai vu des gens occupés d'affaires graves soi-disant, ne savoir souvent comment remplir leurs journées, et nous, désœuvrés en apparence, nous ne pouvons assez les allonger. Que de malentendus dans la manière dont les hommes s'arrangent pour vivre ! Le monde ne porte que sur des quiproquos. Faut-il s'étonner que toutes

(1) A Mme de Boufflers, place Beauvau, au coin de la rue des Saussayes, Paris.

les existences ne se composent que de mécomptes!

« L'hiver n'est point désagréable. La vallée est toujours verte, toujours champêtre, et retirés sans solitude, on y vit en paix sans jamais se sentir isolés. Le repos qu'on y goûte est vraiment le triomphe des choses, car les hommes n'y sont d'aucune ressource. Nous tâchons de mettre le plus d'ordre que nous pouvons dans le petit monde qui nous environne, et ce n'est pas aussitôt fait que dit. Ma mère tient beaucoup plus au ménage qu'elle n'en a l'air.

« Elle s'occupe de tout et soutient la solitude et la monotonie de notre vie avec son courage des grandes occasions.

« Le petit Gibi frétille dans les corridors et même dans le jardin les jours de soleil, et moi je monte à cheval quand les chemins ne sont pas trop glacés. Je trouve ici bien des bonnes choses à faire et encore plus à penser. Le malheur de notre siècle, c'est que tout le monde se presse et s'agite autour du même point; il me semble qu'en nous retirant un peu chacun chez nous, nous faisons un double bien : d'abord de laisser une place dans l'endroit où se porte la foule, et d'en remplir une dans celui qu'elle abandonne, et qui devient désert et sans vie. Le désordre général n'est que la somme des désordres particuliers, et si chacun s'efforçait d'établir la paix, la régularité et la morale dans le très petit point qui forme son cercle, nous n'en serions pas tous où nous en sommes, mais on ne pense qu'à sortir de sa position, au lieu de s'y arranger convena-

blement, et tel, qui pourrait faire quelque bien, ne fait que du mal pour vouloir tout améliorer. Commençons par nous et notre petit entourage avant de vouloir révolutionner philanthropiquement les États.

« Heureusement ici on n'entend pas parler des révolutionnaires, toutes nos révolutions sont dans l'almanach; on n'apprend les autres que lorsqu'elles sont passées et, alors même qu'on les apprend, elles changent bien peu de chose aux habitudes du pays. Je crois vraiment que la cause des faux calculs en politique de tant de gens d'esprit vient de ce que depuis vingt ans on ne quitte plus Paris, et qu'on croit tout savoir et tout connaître quand on a jugé l'esprit de cette ville. Encore un malentendu! J'en pourrais dire long sur ce chapitre, mais j'attends que tu nous arrives pour causer à notre aise. Quelque envie qu'on en ait par lettre, on ne dit jamais ce qu'on veut dire, comme on veut le dire; du moins nous autres hommes, car en relisant ta dernière lettre, je vois qu'il ne devrait être permis qu'aux grand'mères d'écrire. »

Depuis son retour à Fervaques, Mme de Custine était absorbée par une préoccupation qui la poursuivait et ne lui laissait bientôt plus la faculté de penser; on sait le grand attachement qu'elle éprouvait pour le docteur Koreff. Ils s'étaient quittés à Teplitz au commencement de septembre, se promettant de s'écrire comme à l'ordinaire, c'est-à-dire deux fois par semaine, et Delphine avait religieusement tenu sa parole. Elle ne reçut aucune réponse. Elle crut d'abord à un empêchement

passager, à des erreurs de la poste; elle patienta et continua à écrire. Mais septembre, octobre, novembre s'écoulèrent sans qu'elle reçût la moindre nouvelle. Désolée, affolée, imaginant les pires catastrophes, Delphine ne vivait plus et passait des heures terribles. Enfin à la fin de décembre, ne pouvant plus vivre dans l'anxiété qui l'angoissait et lui torturait le cœur, supposant que ses lettres étaient interceptées, elle prit le parti, quoi qu'il pût lui en coûter, de se confier à son amie, Mme de Varnhagen, et de la supplier de faire parvenir à Koreff par une voie sûre une lettre qu'elle lui remettait.

Elle dit à son amie en termes vraiment touchants la douleur qui l'étreint et la déchire :

« Fervaques, 25 décembre 1816,

« Je ne puis trop vous dire, chère et aimable amie, le bonheur de recevoir ici de vos chères nouvelles! C'est comme un rayon de soleil au fond d'un cachot! Mon âme est entourée de ténèbres et de tristesse, la solitude les augmente; vos douces paroles viennent fortifier mon cœur contre le mal affreux de l'absence. J'en suis accablée et vous allez bien le concevoir, mais ceci *absolument entre nous*. Permettez-moi d'avoir un secret pour *tout autre* que pour vous.

« Imaginez que je n'ai pas signe de vie de Koreff depuis que je l'ai quitté à Teplitz; que depuis nombre d'années lorsque nous sommes séparés, je lui écris deux

fois par semaine, et lui autant, sans jamais y manquer; que c'est un ami de dix ans au moins, éprouvé par le temps, par *mille douleurs qu'il a senties,* qu'il a partagées, enfin ce sont de ces sentiments qu'on a le droit de croire indestructibles.

« Nous nous sommes quittés avec regret, avec douleur, et nous promettant bien d'adoucir l'absence comme de coutume en reprenant notre chère correspondance... Pas un mot de lui ne m'est parvenu, je lui ai écrit dix fois, sans humeur et sans me décourager, et j'ai même pris des voies différentes, mais rien ne m'a réussi...

« Ma vie est troublée par ce profond chagrin; je ne puis perdre si légèrement un ami sur lequel je croyais pouvoir compter, parce qu'il m'en a donné des preuves que je *n'oublierai jamais*...

« La vie n'est plus rien, si les cœurs sur qui l'on s'appuyait comme soutien disparaissent au moment où l'on en avait le plus besoin...

« J'étudie, mais sans courage, je lis saint Martin, mais mon âme ne peut s'élever au-dessus de la douleur sous laquelle elle succombe!... Vous me demandez ce que je fais, comment je m'accommode de ceci, vous le savez maintenant, mais en apparence cela va assez bien... J'aime encore les arbres, le ciel a eu pitié de moi en me laissant au moins ce goût; je fais à tout la meilleure mine que je peux, mais je ne peux pas grand'-chose parce que je souffre dans le fond de mon âme... »

Rahel, émue d'une douleur si vraie, se prête de

bonne grâce au désir de son amie ; elle fait parvenir la lettre à Koreff, qui se décide à répondre : il s'excuse, il explique les motifs de son silence, il trouve des raisons plus ou moins plausibles, mais il persuade Delphine, ce qui est l'essentiel ; la voilà consolée, rassurée sur l'avenir, et elle s'empresse de remercier Mme de Varnhagen :

« Enfin voilà, grâce à vous, ce petit fil renoué, c'est bien peu de chose en apparence, et c'est pourtant beaucoup pour vivre (1).

« Vous le connaissez et vous savez qu'il est de ces esprits qui comprennent tout, qui par leur lumière embellissent la vie, l'éclairent, la colorent, et lui donnent une véritable valeur. Aussi j'étais au fond d'un abîme obscur depuis que je n'avais plus signe de vie de lui. »

Delphine ne pouvait rester inoccupée et elle se créait pour la journée mille distractions, qui ne lui laissaient pas une minute de liberté ; d'abord elle s'adonnait plus que jamais à la peinture, et chaque jour elle passait de longues heures dans son atelier ; puis elle lisait beaucoup et trouvait plaisir à discuter de ses lectures avec Astolphe et Berstœcher ; enfin elle s'occupait avec beaucoup de zèle de l'ornementation intérieure du château.

Elle ne négligeait pas la beauté du parc et des parterres ; elle aimait les fleurs et voulait toujours en avoir

(1) Cependant le « petit fil renoué » ne le fut pas complètement. A partir de ce moment, Koreff espaça de plus en plus ses lettres.

autour d'elle; non seulement elle jardinait volontiers mais elle plantait des arbres; elle eut même l'aimable pensée de leur donner les noms des personnes qui lui étaient chères. Elle mande à Rahel le 2 janvier 1817 : « Nous plantons tous nos amis, et vous toute la première. Nous avons donné des noms à une quantité d'arbres et vous êtes auprès d'une petite cascade dans une verte prairie entre Koreff et le comte Flemming. J'appelle cette plantation la *métempsycose sentimentale.* »

Enfin la correspondance complétait les occupations de la journée, et le soir arrivait avant que Delphine eût achevé toutes les obligations qu'elle s'était imposées.

Mme de Varnhagen avait bien promis de venir à Fervaques, et Delphine en lui rappelant sa promesse lui raconte la vie qu'elle mène dans son vieux château et les espoirs qui la soutiennent :

« Nous parlons sans cesse de vous, l'idée de vous voir quelque jour ici est comme une petite lumière qui conduirait un voyageur égaré. Lorsque le découragement est prêt à s'emparer du cœur même, la petite lumière se montre, et l'on veut bien du lendemain et des autres jours, pour arriver à celui qui vous ramènera ici.

« Vous savez que vous êtes déjà en arbre établie dans notre jardin; c'est un azérolier, qui embellit le printemps même; vous n'avez pas idée comme cet enfantillage me fait du bien.

« Vous rirez de toutes ces folies, mais vous les comprendrez, car vous comprenez tout : vous dites d'une manière charmante « qu'il ne faudrait pas être seule « lorsqu'on n'est plus jeune. » Au moins faudrait-il être vieille ! Mais on est si longtemps à n'être plus jeune, sans être vieille, que c'est là ce qu'il y a de plus pénible.

« Ce qui me console, c'est la rapidité de tout ; le temps passe avec une promptitude effrayante et malgré la tristesse des jours, on les voit s'évader comme es eaux d'un torrent. Ma solitude ne me déplaît plus tant depuis que les nouvelles de nos amis y arrivent. Notre habitation est très agréable, l'air y est sain et doux...

« Astolphe est mieux d'esprit, et parfaitement de santé ; le cher Berstœcher aussi, aux insomnies près ; il passe des nuits entières sans dormir ; pour moi, ma santé suit les mouvements du cœur, elle est bonne ou mauvaise suivant le courage ou le découragement.

« J'étudie l'allemand, je peins, je soigne l'intérieur du château, et puis je jardine un peu, j'aime les arbres de passion, et les fleurs et les plantes ; avec tout cela et les bonnes lettres d'Allemagne, on peut encore vivre... »

CHAPITRE XXXIV

1817-1820

Les visites à Fervaques. — Projets de mariage pour Astolphe. — Mme de Custine passe l'hiver de 1818 à Paris. — Retour à Fervaques. — Liaison d'Astolphe avec Mme de Genlis.

Au printemps de 1817 Delphine a la grande joie de recevoir la visite de deux de ses amis de Francfort, le prince Gustave de Mecklenbourg et le comte Flemming; pour ce dernier en particulier elle avait toujours éprouvé une grande affection.

Elle a du reste souvent des visites, sa mère, la princesse de Vaudémont, Mme des Boulets (*la Migraine*), Mme de Cauvigny, toujours aimable et charmante. Puis vient aussi fréquemment Guy de Chaumont-Guitry, toujours fou et bon, et plus original que jamais. A Fervaques il se considère comme chez lui; il est quelquefois dans le château sans qu'on le sache, et il part sans qu'on s'en aperçoive.

« Il est amusant, écrit Astolphe, parce qu'il a conservé un vernis de bonhomie au milieu du naufrage de tout ce qu'il avait de vrai et de vraiment bon dans l'âme… Son histoire pourrait faire épisode à celle de notre Révolution; c'est une éclaboussure de nos mal-

heurs ; il est d'une des plus nobles familles de France, a donné dans la Révolution en jacobin, puis il a abandonné ses principes libéraux... Il est haut et subalterne, fier de sa noblesse, mais encore plus avide de pouvoir... Enfin, c'est un mélange indéfinissable de fausse chaleur, de faux enthousiasme, de fausse activité et de vraie bonhomie, car malgré ce portrait détestable, il est non seulement supportable, mais agréable. »

Le vie serait assez heureuse à Fervaques si la châtelaine n'avait d'assez cruels soucis d'argent. L'année 1817 est une véritable année de famine, tout le monde souffre, les récoltes sont mauvaises, les fermiers ne paient pas ; la misère, la ruine sont générales.

La situation de Mme de Custine est d'autant plus précaire, qu'elle a emprunté de l'argent pour pouvoir aller soigner son fils à Francfort, et que c'est cette année qu'elle doit le rendre. Comment faire quand les revenus ne rentrent pas, et quand la vie est de plus en plus coûteuse. Delphine a beau vivre avec la plus stricte économie, elle a bien de la peine à joindre les deux bouts. Sa mère ne peut lui venir en aide, car elle-même est accablée de soucis de toutes espèces, soucis d'argent par-dessus tout.

Astolphe écrit à sa grand'mère le 6 juin :

« Fervaques, 6 juin 1817.

« Ma mère m'a lu tes dernières lettres, et nous, nous désolons ensemble de tous tes embarras, contra-

riétés, procès, inquiétudes, souffrances, sans le reste.

« Tout cela nous vient d'autant plus mal à propos, que depuis longtemps nous nous réjouissions de l'idée de te voir arriver chez nous au printemps, et de te montrer Fervaques dans son beau. Il devient charmant quand la verdure va toujours son train et, quoique les hommes perdent la tête, la terre fait de son mieux pour réparer nos folies; tu ne nous donnes aucune espérance de te voir, et ce vague me désole; notre pays, quoiqu'il souffre beaucoup, est cependant encore un des meilleurs à habiter, à en juger, du moins, par tout ce qu'on entend dire et tout ce qu'on lit des autres.

« Nous sommes tombés sur une bien malheureuse année, mais encore vaut-il mieux, ce me semble, la passer chez soi qu'ailleurs! On y dépense bien aussi son argent, mais d'une autre manière. La moisson donne de belles espérances; il faut de la chaleur et elle vient depuis quelques jours; mais nous avons encore de bien longs mois à n'entendre parler d'autre chose, ce qui finira par hébêter ceux qui ne mourront pas de faim. La moitié des gens de la campagne n'ont pas mangé de pain depuis plusieurs mois; ils se sont nourris cet hiver de farine de pois, dont ils se faisaient de la bouillie, et comme elle vient à renchérir et à manquer même, dans certains endroits, la détresse augmente, et les pauvres mangent du son délayé dans du petit lait; le spectacle de cette misère est bien pénible. Nos Normands, tout Normands qu'ils sont, ont

une vertu bien précieuse aujourd'hui, c'est la patience; ailleurs on se plaindrait davantage, en souffrant moins. Cependant tu peux penser que la faim dispose mal au contentement, et qu'elle ouvre une proie à tous les mauvais conseils et mauvais propos.

« Pour moi personnellement, je n'ai qu'à remercier Dieu, car ma santé se soutient assez bien, et je me fortifie insensiblement; d'ailleurs il me semble qu'aujourd'hui, quand on n'est ni affamé ni ennuyé, on ne peut pas se plaindre, — car se sont les deux maladies qui se partagent le genre humain : l'ennui ronge ceux qui ont quelque chose, et la faim ceux qui n'ont rien.

« Moi je n'ai ni faim ni ennui, je suis donc aussi bien qu'on puisse être ici-bas.

« La santé de ma mère est bien meilleure que l'année dernière; tu lui trouveras le teint plus clair, plus de forces et plus de vie; il ne nous manque ici que quelques gens de plus à aimer.

« Il était bien nécessaire à notre habitation que nous y revinssions un peu; en six ans d'absence, il se sème bien des abus, et il faut jouer le maître après cela pour arracher toute cette mauvaise herbe : je dis jouer, car je ne me persuade jamais que quelque chose m'appartienne sérieusement et je me crois toujours faisant un rôle, quand je remplis ma charge de propriétaire. Je n'ai guère vécu qu'à la fenêtre, et je ne peux croire encore à la réalité du monde. »

Nous savons que depuis plusieurs années le plus grand désir de Mme de Custine était de marier

Astolphe, et ce n'était certes pas sa faute si les quelques projets mis en train n'avaient pas abouti.

En juillet Mme de Custine écrivait à sa mère pour lui demander de l'aider dans ses projets matrimoniaux, et elle lui faisait une amusante description des beaux partis du pays, car il fallait absolument qu'Astolphe fît un mariage riche; ils étaient « trop gueux » pour qu'il pût se marier selon son cœur :

« Fervaques, ce 10 juillet 1817 (1).

« Tu nous écris bien rarement, ma petite mé. Je suis bien inquiète de ton procès, de ta santé, de tes voyages. Je ne puis me consoler que ce ne soit pas de celui de Fervaques qu'il soit question. Le temps est superbe et ce pays charmant. Quel dommage que tu n'y sois pas avec nous! Que de rabâchages nous ferions sur le passé et l'avenir.

« A propos d'avenir, Astolphe est beaucoup plus disposé à se marier et y pensera sûrement sérieusement cet hiver. On nous a parlé dernièrement d'un parti admirable. C'est Mlle de Saint-Aulaire, la fille de celui dont tu connais la femme. Elle est immensément riche. On dit que Mme de Caumont la convoite pour son fils, mais qu'il n'y a rien de fait. Informe-t'en un peu, sans faire semblant de rien, ainsi que de la figure et du caractère de la jeune personne. Mlle de Goyon serait aussi un bon parti, mais quelles sont ses espérances de

(1) A Mme de Boufflers, chez Mme Bourgne, à Plombières.

fortune, tu n'en dis mot. Mlle d'Hautefort est un grand parti, et je sais qu'il n'y a rien d'arrêté pour elle! Mais la bosse! et si elle n'avait pas d'enfant on serait bien attrapé.

« Pense un peu à Mlle de Saint-Aulaire, plus j'y réfléchis et plus cela me paraît merveilleux. On la dit très riche; tâche de savoir tout cela; et elle serait riche tout de suite, car c'est le bien de la mère, qui est morte depuis nombre d'années. Mlle de Duras est très tentante sous bien des rapports. Mais sa fortune présente est bien médiocre et celle à venir bien éloignée, et puis la mère veut garder sa fille, ce qui convient peu à Astolphe, qui serait affligé de se séparer de moi, car cela changerait toute notre vie; c'est la plus grande raison contre le mariage de Mlle de Duras. Ta demoiselle de Goyon serait fort bien aussi.

« Mets-toi donc en campagne de ce côté. Il faut absolument que nous trouvions une femme cet hiver, et une *femme riche,* car sans cela il vaut mieux rester comme nous sommes. Voilà le fruit de nos réflexions et de nos méditations solitaires. Tâche d'après cela de nous aider dans cette grande œuvre. Mais, je te le répète, Ast. veut avant tout être indépendant, et la vraie liberté ne s'acquiert que par la fortune. En attendant, donne-moi de tes nouvelles, car notre véritable et unique joie ce sont tes chères lettres. »

En janvier 1818, Mme de Custine, qui se désole de ne pas marier Astolphe, s'avise qu'elle a tort de l'enfouir à la campagne, qu'elle ferait mieux de le produire

dans le monde, où son esprit lui procurerait mille succès, et surtout l'héritière qu'il convoite. Bien que ses moyens pécuniaires soient toujours des plus modestes, elle se résigne à faire un sacrifice et elle loue pour six mois un petit appartement rue d'Anjou-Saint-Honoré, n° 38; elle le fait meubler avec son mobilier, qui, depuis son départ pour l'Allemagne, est resté dans un garde-meuble.

Quelques jours après son arrivée elle écrit à Rahel une lettre mélancolique :

« Le 11 janvier.

« Oh! quel cri de joie lorsque votre chère lettre est arrivée! Et quel débordement de souvenirs et d'amitié après sa lecture! Elle est toujours la même, dit l'un; elle est charmante, dit l'autre; elle viendra nous voir! Mais je le crois, quelle aimable personne! quel dommage de vivre si loin d'elle! Enfin on ne finissait pas de tout le jour, et à travers tous les embarras de la vie de Paris, qu'on appelle plaisirs, on se cherchait pour répéter la même chose et pour parler de la chère Rahel!

« Vous aussi vous sentez le poids de la vie! Chaque jour la rend si pesante et nous si faibles, qu'on sent bien que c'est ainsi que cela doit finir. Je vais peu dans le monde; je passe mes soirées chez ma chère princesse (1), que vous avez vue à Francfort, et qui ne vous

(1) La princesse de Vaudémont.

a pas oubliée. Jugez de ce que ce serait si, comme nous, elle avait eu le temps de vous aimer... »

Les espérances que Delphine avait fondées sur son séjour à Paris ne se réalisèrent en aucune façon, et au mois de mai elle repartait pour Fervaques, sans que rien fût changé dans la situation d'Astolphe.

Aussitôt dans le vieux château elle écrit à sa mère :

« Fervaques, ce 9 mai 1818.

« Je suis arrivée à bon port, ma petite mé, malgré les chemins affreux depuis Bernay. J'ai retrouvé ici l'hiver, je me chauffe et me désole d'avoir quitté le printemps de Paris. Si les chemins ne sèchent pas mieux, tu ferais peut-être bien d'aller jusqu'à Lisieux, lorsque tu viendras, mais dans la belle saison tous les chemins sont bons, et nous n'avons pas encore ici la belle saison.

« Le bélier est arrivé à bon port et sans la moindre fatigue ; il m'a reconnu, il se porte à merveille, il me suit comme un chien. Je l'ai nommé d'Orléans. On sait son arrivée dans le pays, son origine, et de qui il me vient; on accourt de tous côtés pour le voir; il ne lui manque qu'une chose, c'est une compagne; celle qu'on m'avait promise arrivera sûrement, mais elle sera trop vieille pour lui, elle a dix-huit mois. Conte à Mme de Vaudémont toutes mes doléances à cet égard, et si la chère et bonne princesse pouvait y être sensible et me donner une brebis de l'âge du bélier, je serais au comble de la joie. Dis-lui que grâce à elle je suis devenue ber-

gère : je ne fais plus autre chose que garder mon mouton, et au fait je crois que cela vaut mieux que bien d'autres choses.

« Je pense qu'Astolphe est à Saint-Léger; il me tarde de le voir, car le tête-à-tête du Gibi n'est pas très régalant. Ma santé n'est pas trop bonne; celle de l'*ami* est parfaite. Il est si content d'être ici que tout est pour le mieux. J'espère avoir bientôt de tes nouvelles.

« Je me crois ici reléguée au bout de la terre, on n'entend que le coassement des grenouilles, le chant du coucou et l'aboiement éloigné des chiens, qui gardent les fermes. Je n'ai encore rien fait que déballer et ranger, et puis pour me reposer garder mon *mouton;* cela aurait cependant un tout autre air si je pouvais dire mes moutons. Imagine que mon bélier n'a pas du tout été fatigué du voyage, il mangeait dans la main à chaque poste; il se porte à merveille.

« Adieu, ma petite mé, donne-moi bientôt de tes nouvelles, de ton lait de chèvre, de tes bains. Il me tarde de te savoir moins souffrante. L'*ami* te présente ses hommages. »

Astolphe rejoint bientôt sa mère à Fervaques; il n'est pas moins heureux qu'elle de s'y retrouver. Il mande à Mme de Boufflers :

« Fervaques, lundi 18 mai 1818.

« Nous avons fait très bon voyage et sommes entrés triomphants dans Fervaques, il y a trois jours. Je me

trouve toujours ici mieux qu'ailleurs, un sentiment intime m'avertit que j'y suis à ma place, et partout ailleurs j'en éprouve un tout contraire. C'est que je ne veux ici que ce que je puis; n'est-ce pas là une des mille et une définitions du bonheur? et peut-être n'est-ce pas la moins juste.

« Fervaques me plaît doublement en pensant que vous y viendrez enfin cette année. Je suis sûr que ce séjour te fera du bien; le calme de cette contrée est contagieux comme l'agitation de Paris. Il y a une verdure primitive et dont l'effet est de ramener l'âme à son état naturel, la paix et le contentement.

« Tu me laisses t'écrire la bride sur le cou, c'est que tu as un talent unique pour mettre à l'aise les esprits et les cœurs.

« J'ai donné à ma mère ta petite couronne de sainte Geneviève et lui ai raconté notre pèlerinage. Tout cela l'a charmée. Elle n'a pas l'air de s'ennuyer ici, elle met partout l'ordre et la propreté; son activité s'exerce en petit; d'ailleurs, comme elle m'y voit content, elle ne laisse pas percer ce qui peut lui faire regretter d'y être. Il n'y a rien qui ne se trouve ou qui ne se cache dans un cœur de mère, et l'on est sûr d'en obtenir toujours ce dont on a besoin et dans la mesure qu'il faut. Sa générosité est la seule qui ne soit pas accablante, car les sacrifices des autres nous rendent toujours mécontents de nous-mèmes... »

Le 3 juin, Delphine écrit de nouveau à sa mère: il est encore question d'un mariage pour Astolphe :

« Fervaques, ce 3 juin 1818.

Par Lisieux, département du Calvados et non pas de l'Orne, comme tu mets toujours.

« Je suis bien aise qu'enfin tu aies reçu nos lettres, ma petite mé, et je m'empresse de répondre à ta longue lettre qui assurément ne paraît pas telle, car elle est charmante. Astolphe est revenu de son petit voyage, ce n'était nullement pour courir après une belle, c'était tout bonnement pour s'enivrer d'air, de solitude et d'odeur du printemps. Il s'en est donné d'importance. Sa santé s'en est bien trouvée. Il est revenu très bien et très content.

« Je suis désolée pour nos projets de mariage ; le vieux voisin qui pouvait nous aider dans tout cela est mourant, et nous ne voyons aucune issue qui puisse nous conduire jusqu'à cette belle. Les renseignements généraux sont superbes : quarante mille livres de rente le jour de son mariage. Elle ne se mariera pas avant dix-huit ans, et elle les aura au mois d'octobre prochain ; elle refuse tous les partis qu'on propose disant qu'elle veut les connaître, afin de choisir ce qui lui conviendrait. Nous disons de même, mais comment se voir, où rencontrer une pareille merveille? C'est ce que je ne sais pas, à moins que Mme de Vaudémont, en s'en allant d'ici, n'aille comme l'année dernière chez la tante de Mlle de Mou... et n'emmène Astolphe ; mais cela est encore bien éloigné et j'ai peur que d'autres ne soient plus fins que nous. Si au moins la demoiselle pouvait avoir l'oreille

frappée de nous, sans même parler de nos idées, mais quelqu'un qui ferait des éloges d'Astolphe de manière à donner à la jeune personne l'envie de le connaître. Quel dommage que Mme Dubourre soit si bavarde, ayant habité Rouen si longtemps, elle doit connaître tout cela; en conversant au moins serait-il possible de tirer d'elle quelques renseignements. Fais de cette idée ce que tu voudras, avec adresse, comme de raison, et discrétion. Ne serait-il donc pas possible de connaître d'autres personnes de Rouen? Le mariage est juste ce qu'il nous faudrait. On dit la demoiselle fort bien et élevée à merveille. Elle a des propriétés à trois lieues de chez nous, mais elle n'y va pas; ce sont des herbages, des fermes.

« Toutes mes bêtes se portent bien, j'ai encore un veau depuis hier et mon bélier est superbe. Comment, la princesse ne s'attendrit pas sur sa solitude! Je ne la reconnais pas là, je m'en repose sur toi pour saisir le moment favorable pour l'attendrir. Adieu, ma petite mé. M. de Quitry qui est ici se met à tes pieds, il est toujours le même, bon et fou...

« Adieu, je n'ai de nouvelles de personne, les absents ont toujours tort dans notre cher pays; c'est pourquoi tâche donc, ma petite mé, d'être bientôt présente ici en personne, car pour en idée il y a longtemps que tu y es établie. »

Le printemps, l'été, l'automne de 1819 se passent comme d'habitude, Delphine est à Fervaques, cherchant toujours à marier Astolphe, mais sans succès.

Elle mène la même vie paisible et calme, recevant quelques amis intimes, Mme de Cauvigny, la princesse de Vaudémont, qui a pris la douce habitude de venir tous les ans, s'occupant de ses arbres, de ses fleurs, et cherchant par-dessus tout à faire quelques économies.

Dans les derniers jours d'octobre Chateaubriand vient faire une courte visite à Fervaques. Il n'y reste que deux jours, mais, au retour, il s'arrête seul à Versailles, et il y passe mystérieusement vingt-quatre heures avec Mme Récamier (1).

Les voyages du *Génie* à Fervaques serviront souvent maintenant à dissimuler des fugues mystérieuses et amoureuses.

En décembre 1819 Delphine se décide à aller passer quelques mois à Paris; ce n'est pas pour elle certes, elle préférerait rester à Fervaques, et la raison lui conseillerait de le faire, car elle a bien peu d'argent, mais il s'agit de marier Astolphe et il faut savoir faire des sacrifices. Astolphe la précède de quelques jours. Elle écrit à sa mère :

« Je suis charmée que tu trouves Astolphe engraissé. Il se porte à merveille à présent. Tu ne me parles plus de nos grands projets de mariage? Tout cela est donc encore une chimère; ce ne sera pas notre faute cette fois-ci, car nous n'avons pas hésité à venir à Paris

(1) Voir *Trois amies de Chateaubriand*, par M. André BEAUNIER, p. 165. Charpentier, 1910. M. Beaunier a raconté et analysé avec infiniment d'esprit et de finesse les amours de Chateaubriand. Son ouvrage nous a beaucoup servi.

quoiqu'il eût été plus raisonnable de rester ici, car nous n'avons pas trop d'argent.

« Il paraît que je logerai à l'hôtel Grange-Batelière. Dès qu'il fallait un hôtel garni, celui-là est sûrement le meilleur. L'arrangement pour la nourriture est incommode, puisqu'il faut laisser ici son cuisinier, et que de cette manière nous ne pourrons guère avoir du monde à dîner ni à déjeuner, comme nous avions ordinairement, car pour une personne de plus ce sera six francs. Au reste, c'est pour si peu de temps qu'on peut bien supporter encore cela, mais c'est affreux d'être ainsi sur la branche. Si quelque chose ne se décide pas cet hiver pour Astolphe, il faudra se confiner ici pour longtemps, et même pour l'hiver prochain, car cela vaudra toujours mieux que de faire des dettes ! Tout cela n'est bon à dire à personne, mais ce n'en est pas moins. »

Pendant le courant de l'été, Delphine avait écrit plusieurs fois à Chateaubriand, mais elle n'en avait pas reçu de réponse ; le *Génie* était bien trop occupé par la politique et par ses intrigues amoureuses.

Delphine lui écrit cependant aussitôt son retour à Paris, mais elle ne peut lui dissimuler combien elle a été blessée de son silence :

« Je ne sais si je dois vous dire que je suis arrivée de Fervaques et que j'ai envie de vous voir... car peut-être êtes-vous pour les présents aussi maussade que pour les absents. C'est une atmosphère bien singulière que celle qui fait qu'on ne peut plus écrire deux lignes à

ses amis, et qu'on reçoit trois ou quatre lettres d'eux sans leur donner signe de vie. Cela me paraît inconcevable et je n'aurais jamais cru que vous puissiez être accessible à une pareille influence.

« Astolphe ira vous voir dimanche, mais moi quand vous verrai-je (1)? »

Depuis qu'il passait les hivers à Paris, Astolphe fréquentait beaucoup les salons et il y obtenait d'assez grands succès. Il y avait retrouvé Mme de Genlis : la célèbre femme de lettres n'ignorait pas que Mme de Custine éprouvait pour elle une véritable antipathie, mais cela ne l'empêcha nullement de se lier avec Astolphe, de le flatter et d'émettre la prétention de devenir son guide; il y eut entre eux à cette époque un échange de petits vers et de tendres lettres des plus ridicules, surtout quand on connaît la valeur morale de Mme de Genlis. Voici un spécimen de cette correspondance :

« 3 janvier 1820.

« Je vous ai fait pleurer, cher Astolphe ! Que cela me touche! Que l'état de votre esprit et de votre âme m'attendrit; et combien je m'attache à vous! L'union de deux âmes, lorsqu'elle est formée par la sympathie et la vertu (et celle-là seule est véritable), cette union céleste, ne peut être troublée par l'idée de la différence des âges. La séparation d'un instant ne saurait affliger,

(1) *Chateaubriand et Mme de Custine,* par Chedieu de Robethon.

à la fin d'un périlleux exil : tous les dangers sont derrière moi. Plus près que vous de l'éternité, je vois mieux cette ravissante perspective : et en la contemplant, la durée de la carrière humaine me semble si peu de chose, qu'elle n'a pour moi ni mesure, ni degré. Un point n'en a pas. Mon âme doit être plus animée, plus exaltée que la vôtre : son immortalité la fait sans cesse tressaillir! Voila des émotions et des transports que la jeunesse ne peut connaître. Quelles impressions terrestres pourraient les valoir! Telle est la vieillesse unie à la foi (1)!... »

Dans son zèle pour Astolphe, Mme de Genlis cherchait, elle aussi, à le marier. Elle connaissait la fille du général Moreau, jeune personne charmante et qui jouissait d'une grande fortune. Des présentations eurent lieu, et la négociation paraissait marcher à merveille, lorsque Mme Moreau émit la prétention de garder chez elle le jeune ménage. Comme Mme de Custine tenait essentiellement à ne pas se séparer de son fils, on ne put s'entendre et le projet fut rompu.

(1) Collection La Caille.

CHAPITRE XXXV

1821-1825

Mariage d'Astolphe. — Visite du *Génie* à Fervaques. — Naissance d'Enguerrand de Custine. — Chateaubriand à Londres. — Astolphe va le voir. — Chateaubriand au Congrès de Vérone. — Il est nommé ministre des Affaires étrangères. — Mme de Custine sollicite la pairie pour son fils. — Mort de Léontine de Custine. — Visite manquée de Chateaubriand à Fervaques. — Il est disgracié. — Triste aventure d'Astolphe.

Ce n'est que l'année suivante que Mme de Custine eut enfin la joie de marier Astolphe. Le 12 mai 1821 il épousait Mlle Léontine de Saint-Simon de Courtomer, jeune personne charmante mais d'une santé délicate (1).

Mme de Custine était au comble de ses vœux, et elle se berçait de l'espoir que l'avenir la dédommagerait enfin de toutes les tribulations qu'elle avait éprouvées dans le passé.

Le jeune ménage s'installa à Fervaques et l'on y passa l'été dans la joie.

Chateaubriand (2) avait même promis qu'il viendrait

(1) Aimée-Léontine de Saint-Simon de Courtomer, fille du marquis de Courtomer et de Jeanne Frottier de la Coste.

(2) Il avait été nommé ambassadeur en Prusse, et il était parti le 1er janvier 1821 pour son nouveau poste, mais il ne fit à Berlin qu'un court séjour; il revint à Paris pour le baptême du duc de Bordeaux, et le 30 juillet, M. de Villèle ayant quitté le ministère, René donna sa démission.

en octobre prendre sa part du bonheur de ses amis; Delphine était toute radieuse à la pensée de le posséder quelques jours, mais au lieu du *Génie* arrive une lettre qui apporte à Fervaques la tristesse et la désillusion :

« Paris, 20 octobre 1821.

« Encore une espérance trompée : je vous avais dit que j'irais vous voir après le 15 octobre; l'ouverture prochaine des Chambres vient tout déranger; cependant comme je m'accroche à tout dans la vie, pour ne pas faire un complet naufrage, il serait possible que je fusse libre à Noël; mais n'aurez-vous pas quitté les champs? Vous êtes bien heureuse d'y vivre!

« Mille tendresses aux amis et même au vieux château. J'aime ses murs, ses eaux et son antique chambre de Henri IV.

« A vous, cet attachement qui vous poursuit partout, et dont je vous accable, depuis je ne dirai pas combien d'années. »

Cependant le *Génie* tient sa promesse; à la fin de novembre, il va passer quatre jours à Fervaques, à la grande joie de Delphine.

Aussitôt de retour il écrit :

« 27 novembre 1821.

« J'ai laissé la paix et le bonheur à Fervaques; j'ai trouvé ici tous les ennuis et les tracasseries de la terre,

maladies, politique, tourmente, etc. Je suis bien à plaindre et les quatre jours de votre solitude m'ont rendu les misères accoutumées plus insupportables. Si vous me regrettez, moi je vous regrette à jamais... »

Ces tracasseries devaient avoir une issue fort heureuse puisque le 22 janvier 1822, Chateaubriand était nommé ambassadeur à Londres, en remplacement du duc Decazes.

Il part pour son poste le 2 avril. Il raconte complaisamment qu'en arrivant à Douvres, il est reçu avec les honneurs ordinaires de seize coups de canon à l'entrée et à la sortie de la ville, et de quatre factionnaires à la porte de son hôtel. Il est surprenant de voir à quel point René est sensible à toutes ces questions de vanité et quelle satisfaction il éprouve à les raconter.

Le 19 juin 1822, Mme de Custine eut la joie d'avoir un petit-fils ; de grandes réjouissances eurent lieu à Fervaques en l'honneur de la naissance et du baptême d'Enguerrand.

Le mois suivant Astolphe, qui a peut-être de la peine à se fixer, est repris par son humeur voyageuse, et il part pour l'Angleterre et pour l'Écosse.

Delphine, dès qu'elle a connu les projets de son fils, en a prévenu Chateaubriand. René répond aimablement qu'il s'occupera d'Astolphe, qu'il lui trouvera un logement et que, quant aux repas, il lui demande de les prendre à l'ambassade. Il ajoute :

« 2 juillet 1822.

« ... Que vous êtes heureux de vous réunir dans le grand château, au mois d'octobre, que ne donnerais-je pas pour m'y trouver avec vous! Je suis comblé dans ce pays, mais j'aime mieux Fervaques. A vous, depuis longtemps et pour jamais. »

Tout se passa ainsi qu'il était convenu. Astolphe arriva à Londres, il fut l'hôte de René qui le présenta dans la société. Le 23 août Chateaubriand écrivait à Delphine pour lui donner des nouvelles de son fils; il termine ainsi sa lettre :

« Je vous verrai à Fervaques cet automne, je reviens de partout, vous le savez, et on ne peut se soustraire à mon éternel attachement. »

Soit qu'Astolphe fût porté à tout voir du mauvais côté, soit que ses impressions fussent réelles, il se montra peu satisfait de l'Angleterre et de l'Écosse. Londres, dit-il, est le temple de l'ennui; il ne trouve en Angleterre que des hommes pleins de petitesse, de préjugés et de ridicules, et des femmes de mauvaise humeur! Bref, il revient fort déçu après un voyage de plusieurs mois.

Quand il fut question du congrès de Vérone, Chateaubriand voulut à tout prix y représenter la France, et il mit en mouvement toutes ses influences pour obtenir le poste qu'il souhaitait passionnément. Il écrivait de Londres à M. de Villèle : « C'est la chose que je désire le plus. Servez-moi afin que je vous

serve : quand j'aurai négocié avec les rois, je n'aurai pas de rival! »

En même temps il suppliait Mme de Duras d'agir énergiquement auprès du Roi et des ministres ; il ne se montrait pas moins pressant auprès de Mme Récamier, qui avait succédé à la duchesse dans ses bonnes grâces. Il lui écrivait :

« Ce congrès a l'immense avantage de me ramener à Paris et toute cette politique ne signifie autre chose, sinon que je meurs du désir de vous voir! Je porte bonheur aux royalistes, je ne puis m'empêcher de remarquer que leurs affaires s'arrangent partout où je vais, et se dérangent partout où je ne suis pas (1)! »

Mme de Duras, qui l'aimait toujours, et qui était trop grande dame pour avoir de la rancune, intervint auprès du Roi, de M. de Villèle, et elle finit par obtenir qu'il représenterait la France au Congrès.

Quand il quitta Paris le 5 octobre, plein de confiance dans la supériorité de son génie, il dit à Mme de Custine, dans sa visite d'adieu : « Je passerai du second rang au premier. »

Il ne fit rien du tout au Congrès, mais à son retour M. de Villèle lui offrit le portefeuille des Affaires étrangères, devenu vacant par la démission de Mathieu de Montmorency, il accepta et entra au ministère en décembre 1822.

Depuis longtemps Mme de Custine se préoccupait de

(1) Bardoux, *Madame de Custine.*

l'inaction d'Astolphe ; elle cherchait pour lui une situation conforme à son nom et à sa naissance, et en même temps une occupation, qui l'enlevât à ses funestes rêveries. Elle avait songé un moment à la pairie, mais le peu de succès de ses sollicitations en 1814 et en 1815 lui avait montré qu'elle n'était pas aussi bien en cour qu'elle se l'imaginait, et elle attendait un moment favorable pour poser la candidature de son fils : il était de bonne naissance, il avait trente ans, de l'intelligence, que pouvait-on lui demander de plus?

Quand elle vit Chateaubriand au ministère, elle crut qu'elle avait ville gagnée; elle courut chez son ami et le supplia de penser à Astolphe. René promit tout ce qu'elle voulut : non seulement il l'assura que son concours était entièrement acquis, mais il parut offensé qu'elle en pût douter, et elle se retira pleine d'espoir.

Au mois de janvier il est question de faire une fournée de Pairs et Delphine anxieuse renouvelle ses sollicitations : René lui répond le 27 janvier 1823 :

« Ce qui me tient le plus au cœur, c'est Astolphe ; s'il y a des pairs, il en sera, mais... y aura-t-il des pairs? J'en doute; dans tous les cas, un peu plus tôt, un peu plus tard, la pairie ne peut lui échapper. »

A partir de ce moment Delphine n'a plus de repos. Elle devine combien, malgré ses promesses et ses bonnes paroles, le *Génie* est indifférent ; la pairie d'Astolphe est le moindre de ses soucis. Elle s'imagine qu'en insistant elle a plus de chances de réussir et elle re-

double ses sollicitations. Au fond elle est indignée du peu d'appui que lui prête son ami et elle ne lui ménage pas les reproches. Elle cherche même à surexciter son amour-propre en lui rappelant la conduite d'un homme qu'il déteste. Elle lui rappelle que c'est elle qui a demandé à Fouché de faire donner la pairie à M. de Brézé, et qu'elle l'a obtenue. « Convenez, lui dit-elle, qu'il serait piquant que vous ne puissiez pas en faire autant pour Astolphe. »

Aux reproches René répond avec le calme de la bonne conscience :

« Mon indifférence, vous n'y croyez pas ; mes bienfaits ! vous vous moquez de moi ! je n'en ai point à répandre et je ferai pour Astolphe ce que je ne ferais pas pour moi-même. »

Pendant que Mme de Custine vivait dans l'espoir d'une pairie qui n'arrivait jamais, elle éprouvait dans sa plus proche famille de grandes préoccupations. La santé de sa belle-fille, qui avait toujours été fort délicate, était devenue mauvaise et l'hiver se passa difficilement. Comme le climat assez humide de la Normandie ne lui était pas favorable, et que la malade n'était pas en état de supporter un long voyage, on décida au printemps de la transporter à Saint-Léger, chez Mme de Boufflers. Bientôt on ne put garder aucune illusion sur l'issue de la maladie. En juin, la malheureuse jeune femme s'alita et elle succomba le 7 juillet, à peine âgée de vingt ans.

Sa dépouille mortelle fut transportée à Fervaques et

ensevelie dans le petit cimetière de Saint-Aubin (1).

Cette mort fut pour Delphine un coup des plus douloureux. Outre qu'elle perdait une belle-fille qu'elle aimait tendrement, elle redoutait pour Astolphe les conséquences de la solitude.

Mais il n'était pas question de s'abandonner à la douleur, il fallait songer au plus pressé et s'occuper de l'orphelin. Delphine s'en chargea, et concentra sur cette frêle tête toute sa tendresse et tout son attachement. Elle se réfugia avec Enguerrand et Astolphe dans son cher Fervaques.

Il ne paraît pas que Chateaubriand ait pris une part bien vive au malheur qui frappait ses amis. Nous n'en voulons d'autre preuve que la lettre douloureuse, amère, que Delphine, toujours si douce cependant, écrivait à M. Bertin aîné, en le priant de remettre lui-même à René quelques mots qu'elle lui écrivait pour solliciter encore son appui et la pairie :

« Fervaques, 18 septembre 1823.

« Permettez-moi de vous prier de remettre cette lettre à notre ami (Chateaubriand). Je n'ai aucun moyen de lui écrire sans que ma lettre passe et traîne dans ses bureaux, à quoi il m'est impossible de me soumettre; veuillez donc me rendre ce petit service... J'espérais

(1) Le hameau de Saint-Aubin était plus important que Fervaques et c'était là que se trouvaient l'église et le cimetière. Ce n'est que plus tard, sous Louis-Philippe, que Fervaques ayant gagné ce que perdait Saint-Aubin, une nouvelle église fut élevée à Fervaques et celle de Saint-Aubin fermée.

que depuis que nous étions si malheureux, M. de Ch… penserait plus à nous et trouverait un moyen, en occupant Astolphe, de le distraire de sa profonde et si juste douleur; mais rien n'a le pouvoir de le forcer à penser à ses amis…. »

Tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir ce triste document!

René avait fait espérer sa visite à Fervaques au mois de novembre et Mme de Custine l'attendait chaque jour. Enfin une lettre arrive annonçant que le ministre s'arrache à un écrasant labeur et qu'il arrive. A ce moment il est follement épris de Mme de C…, car malgré ses cinquante-cinq ans il aime comme un étudiant. Comment résister au plaisir de passer une nuit dans les bras d'une jeune et belle maîtresse. C'est Delphine qui fournira l'occasion et le prétexte de l'amoureuse rencontre. Comme il faut au ministre des Affaires étrangères un alibi, qu'il ne peut vraiment partir sans laisser d'adresse au moment des plus graves incidents de la guerre d'Espagne, il annonce ouvertement qu'il est surmené et qu'il va se reposer quelques jours à Fervaques chez sa vieille amie. Rien de plus naturel et de moins répréhensible. Pour mieux jouer la comédie il prévient même Delphine de son arrivée. Puis il part, mais au lieu de prendre la route de Lisieux, il se dirige vers Dieppe en compagnie de la maîtresse adorée. Quant à Delphine, elle reçoit une lettre désolée de son *Génie* : il accourait vers elle plein de joie lorsqu'un fatal accident a réduit à néant tous ses

projets : sa voiture a cassé; pendant qu'on la réparait, un envoyé du ministère est arrivé; on le réclamait à Paris, il a fallu renoncer à la douce réunion dont il se promettait tant de bonheur.

« Croiriez-vous que je ne suis pas découragé, ajoute-t-il hypocritement, et que malgré la mésaventure, si vous prolongez votre séjour à Lisieux, je ne renonce pas à aller vous voir. »

Il projetait probablement déjà une nouvelle escapade avec Mme de C... et Delphine devait encore tenir le rôle modeste de chandelier.

Cependant il ne semble pas qu'elle fut dupe de cette comédie autant que son ami l'espérait; il y eut des racontars qui arrivèrent jusqu'à Fervaques; Delphine se plaignit, car le *Génie* lui écrit encore le 2 décembre :

« Vous me faites une histoire dans votre dernier billet, que tout le monde a faite ici. Cela n'a pas le sens commun... J'allais à Fervaques, j'étais prêt à vous voir, lorsque j'ai été rappelé, et pour avoir seulement quitté Paris vingt-quatre heures, j'ai trouvé mille contes à un ou à deux, et politiques en l'air, comme si les premiers étaient de mon âge...

« Eh bien, croiriez-vous que malgré toutes vos injustices et les bavardages publics, je rêve encore de faire dans ce moment même une course à Fervaques? Je ne le pourrai probablement pas, mais je ne puis me départir de ma douce chimère (1). »

(1) Voir *Trois amies de Chateaubriand,* par M. André BEAUNIER, p. 175, 176, 177. Charpentier, 1910.

Chateaubriand ne va à Fervaques ni en novembre ni en décembre.

En décembre il écrit encore à Mme de Custine : « Ne croyez pas que je vous oublie et que vous n'êtes dans ma vie au nombre de mes plus doux et de mes plus impérissables souvenirs. »

Ces protestations d'attachement éternel n'ont aucune importance pour Chateaubriand, ce sont de simples formules de politesse et il les prodigue sans aucun scrupule à ses amies abandonnées. Mme de Custine en savait la valeur.

Delphine ne perd pas de vue la pairie d'Astolphe. René n'étant pas venu à Fervaques, elle lui écrit et insiste de nouveau.

Il lui répond le 2 décembre : « Je vous ai dit cent fois et je vous le répète, je pense que la vraie carrière d'Astolphe est la pairie, il est impossible désormais qu'il l'attende longtemps. De la pairie on va à tout, un peu de patience : il est bien loin d'avoir les années où j'ai commencé ma vie politique. Sans doute j'aurais été plus heureux à Fervaques, si je puis être heureux quelque part ; la solitude me plaît, mais souvent la vie m'ennuie. C'est un mal que j'ai apporté en naissant, il faut le souffrir puisqu'il n'y a point de remède (1). »

Les événements qui se passèrent en 1824 allaient

(1) Toutes les citations des lettres de Chateaubriand données dans ce chapitre sont extraites de *Chateaubriand et Mme de Custine*, par CHEDIEU DE ROBETHON.

renverser à jamais toutes les espérances de Mme de Custine.

Le 6 juin, jour de la Pentecôte, Chateaubriand fut brutalement remercié.

Dès qu'elle apprit l'éclatante disgrâce de son ami, Delphine, qui ne lui gardait pas rancune de son ingratitude, lui écrivait ce billet touchant :

« Vous savez que quelles que soient mes peines, je ressens avant tout les vôtres, venez comme autrefois vous reposer à Fervaques. »

Peu de temps après survient un événement qui allait briser la vie d'Astolphe et empoisonner les dernières années de sa mère ; on en trouve le récit dans une lettre de M. de Varnhagen d'Ense :

« Un accident terrible, dit M. de Varnhagen, vint mettre en émoi tout Paris ; on trouvait un beau matin, dans les environs de cette ville, un jeune homme gisant dans les champs sans connaissance, dépouillé de tous vêtements et meurtri en différentes parties du corps ; ce jeune homme n'était autre que Custine qui paraissait avoir été la victime d'un crime. On ne le désignait pas hautement, mais on prononçait son nom en cachette, et la calomnie se complaisait par chuchotements qui devaient nuire à la réputation d'un homme qui comptait des adversaires aussi bien dans les rangs du monde libéral que dans ceux de l'aristocratie ; indigné d'une pareille méchanceté, il se retira quelque temps du grand monde, s'adonnant d'une manière plus sérieuse à la littérature, et il entreprit différents voyages ».

« Ce qu'il y a de certain, dit M. Chedieu de Robethon, auquel nous empruntons ces détails, c'est qu'il s'agissait d'une de ces affaires inavouables qui laissent un stigmate ineffaçable dans la vie d'un homme. Custine fut victime d'un honteux rendez-vous, qu'il avait provoqué de lui-même et qu'on n'avait accepté que pour lui infliger un châtiment exemplaire. Exact à ce rendez-vous, Custine y trouva cinq ou six adversaires; maltraité, battu, laissé nu au milieu des champs, il rentra dans Paris sous le manteau d'un cocher de fiacre, et n'eut rien de plus pressé que de porter plainte. C'est par cette imprudente démarche que le scandale éclata publiquement. Une enquête fut commencée, elle établit d'autant plus vite la vérité des faits, que les agresseurs appartenant à un corps d'élite de l'armée, se déclarèrent eux-mêmes. Ils ne furent pas poursuivis (1). »

Mme de Custine, désespérée, se retira à Fervaques, pendant que son fils voyageait; elle emmenait avec elle le petit Enguerrand qui était tout ce qui lui restait à aimer en ce monde.

(1) Koreff a affirmé maintes fois qu'Astolphe était complètement irresponsable. Voir *Chateaubriand, interprétation médico-psychologique,* par le Dr Evariste MICHEL.

CHAPITRE XXXVI

1826

Mort d'Enguerrand de Custine. — Mme de Custine part pour la Suisse. — Elle revoit une dernière fois Chateaubriand. — Elle meurt le 14 juillet. — Elle est ensevelie à Fervaques.

Il était écrit qu'aucune douleur humaine ne serait épargnée à Mme de Custine. Après avoir vu mourir sa belle-fille à la fleur de l'âge, après avoir vu s'effondrer lamentablement toute la vie d'Astolphe, tout le brillant avenir qu'elle avait rêvé pour ce fils tant aimé, la pauvre femme avait reporté toutes ses affections sur l'orphelin qu'on avait confié à ses soins, sur l'enfant délicieux dont l'intelligence précoce et les caresses la ravissaient. Elle l'entourait d'une tendresse passionnée et elle veillait avec une sollicitude craintive sur le seul bien qui la rattachât à l'existence. Hélas! elle n'avait que trop raison, et la fatalité, qui depuis tant d'années s'acharnait sur elle, ne devait même pas lui laisser cette triste épave de son bonheur. Enguerrand, dont la santé était très délicate, fut bientôt atteint de la maladie qui avait emporté sa mère.

A la fin d'octobre 1825, une fièvre cérébrale se déclara. Pendant plus de deux mois, Delphine vit

ce pauvre petit être qu'elle adorait se tordre dans des douleurs atroces et tendre vers elle ses bras désespérés! Il lui fallut assister, impuissante et le cœur déchiré, à cette effroyable et interminable agonie.

Quand le pauvre martyr eut cessé de souffrir, Delphine était brisée, anéantie, détruite au physique comme au moral (1).

Cette fois, la mesure était comble; accablée sous ce nouveau malheur, n'ayant plus la force de lutter, sans but, sans espoir, elle attendit impatiemment que la mort vînt la délivrer d'une existence, qui lui était à charge et qui n'avait que trop duré.

Son souhait ne tarda pas à être exaucé. Les crises de la maladie de foie dont elle souffrait depuis tant d'années se renouvelèrent plus fréquemment; elles augmentèrent de violence et firent prévoir une fin prochaine. Au commencement de l'été, se sentant très malade, Delphine déclara qu'elle voulait revoir avant de mourir la Suisse où elle avait passé de si heureux moments; mais la vérité est qu'elle ne pouvait se rési-

(1) Enguerrand fut enterré près de sa mère dans le cimetière de Saint-Aubin. Sur une plaque de marbre on lit :

ICI REPOSENT
LÉONTINE DE SAINT-SIMON DE COURTOMER
NÉE LE 12 FÉVRIER 1803
MARIÉE LE 15 MAI 1821 A ASTOLPHE-LOUIS-LÉONORE
MARQUIS DE CUSTINE
DÉCÉDÉE LE 7 JUILLET 1823
ET LOUIS-PHILIPPE-ENGUERRAND DE CUSTINE LEUR FILS UNIQUE
NÉ LE 19 JUIN 1822
DÉCÉDÉ LE 2 JANVIER 1826

gner à quitter cette terre sans dire un dernier adieu à l'homme qu'elle avait tant aimé et qui l'avait tant fait souffrir : Chateaubriand en effet se trouvait en ce moment à Lausanne auprès de sa femme malade. On s'empressa de céder aux désirs de la mourante et, après avoir dit adieu à sa mère, elle partit pour Genève accompagnée de son fils et de Berstœcher.

La veille de leur départ, Astolphe écrivait à Rahel ces lignes empreintes d'une douleur poignante :

« J'ai eu une femme, j'ai eu un fils, je les ai perdus; mon enfant était beau comme un ange et promettait d'avoir autant d'esprit que de bonté! Soixante-quatre jours d'une fièvre cérébrale l'ont consumé sous mes yeux; et cet affreux spectacle a détruit la santé de ma pauvre mère, pour laquelle j'ai les plus vives inquiétudes (1).

« Tant de malheurs n'ont pas émoussé le souvenir de notre amitié. Je vous ai vue dans un temps où je ne connaissais de la vie que les espérances et vous me représentez tout ce que j'ai perdu dans l'expérience. Quand nous reverrons-nous, quand votre vivant esprit aidera-t-il le mien à se rajeunir, à se retremper dans cette source qui coule toujours pour vous? Nous partons demain pour Genève où j'espère que le changement d'air achèvera de rétablir ma pauvre mère ».

René, prévenu de l'arrivée de Delphine, vint passer quelques heures avec elle à l'hôtel d'Angleterre, aux

(1) Mme de Boufflers ne survécut que six mois à sa fille, elle mourut le 27 février 1827.

Sécherons (1); parlant de cette entrevue dans ses mémoires il a écrit :

« J'ai vu celle qui affronta l'échafaud d'un si grand courage, je l'ai vue plus blanche qu'une Parque, vêtue de noir, la taille amincie par la mort, la tête ornée de sa seule chevelure de soie, je l'ai vue me sourire de ses lèvres pâles et de ses belles dents, lorsqu'elle quittait Sécherons, près Genève, pour expirer à Bex, à l'entrée du Valais. »

Satisfaite d'avoir revu René et n'aspirant plus qu'à mourir, Mme de Custine alla s'établir à Bex et elle y attendit son sort. « Elle était encore belle, dit son fils, au point de frapper même les étrangers qui n'avaient pu la connaître dans sa jeunesse, qui, par conséquent, ne subissaient pas le charme de leurs souvenirs. » Delphine paraissait jouir de son séjour, elle semblait renaître sous l'influence de cet heureux climat, lorsqu'elle s'éteignit tout à coup le 15 juillet entre les bras d'Astolphe et de Berstœcher.

Ce dernier prévint aussitôt Chateaubriand :

« Bex, 15 juillet 1826.

« C'en est fait, monsieur, votre amie n'existe plus ! Elle a rendu son âme à Dieu, sans agonie, ce matin à onze heures moins le quart. Elle s'était encore promenée en voiture hier au soir, rien n'annonçait une fin

(1) Petit village qui se trouvait alors dans les environs de Genève, et qui maintenant est un des faubourgs de la ville.

aussi prochaine. Que dis-je! Nous ne pensions pas que sa maladie dût se terminer ainsi! M. de Custine, à qui la douleur ne permet pas de vous écrire lui-même, avait été encore hier matin sur une des montagnes qui environnent Bex pour faire venir tous les matins du lait des montagnes pour la chère malade!...

« Je suis trop accablé de douleur pour entrer dans de plus longs détails, nous nous disposons pour retourner en France avec les restes précieux de la meilleure des mères et des amies. Enguerrand reposera entre ses deux mères. »

La dépouille mortelle de Delphine fut selon son désir transportée dans la riante vallée qu'elle avait eu tant de joie à habiter et où reposaient déjà les êtres chers qui l'y avaient précédée. « J'ai entendu, écrit Chateaubriand, son cercueil passer la nuit dans les rues solitaires de Lausanne pour aller prendre sa place éternelle à Fervaques. »

On voudrait croire que cette fin prématurée lui fit éprouver quelques remords, mais ce serait mal connaître René. Deux ans plus tard, traversant de nouveau Lausanne pour se rendre à Rome, il se rappelle simplement que « c'est la route par laquelle a disparu la marquise de Custine qui lui avait voulu du bien »!

Retournant encore en Italie en 1833, il s'arrête à Bex pour changer de chevaux. Le souvenir de celle qui n'est plus lui revient forcément à l'esprit, mais toute l'évocation du passé ne lui inspire que ces lignes d'une sécheresse révoltante : « A Bex, tandis qu'on atte-

lait à ma voiture les chevaux qui avaient peut-être traîné le cercueil de Mme de Custine, j'étais appuyé contre le mur de la maison où était morte mon hôtesse de Fervaques. Elle avait été célèbre au Tribunal révolutionnaire par sa longue chevelure. J'ai vu à Rome de beaux cheveux blonds retirés d'une tombe. »

C'est là toute l'oraison funèbre que le *Génie* a consacrée à une femme qui lui avait donné sa vie. Pauvre Delphine !

Delphine fut ensevelie près de Fervaques sur la colline qui domine le « château couleur de rose » dans l'humble cimetière de l'église de Saint-Aubin.

ICI REPOSE
DAME LOUISE-ELÉONORE-MÉLANIE DE SABRAN
VEUVE DE MONSIEUR ARMAND-LOUIS-PHILIPPE-FRANÇOIS
MARQUIS DE CUSTINE
NÉE A PARIS LE 18 MARS 1770
DÉCÉDÉE A BEX, EN SUISSE, LE 25 JUILLET 1826.

C'est sous cette plaque de marbre blanc que Delphine dort son dernier sommeil près de sa belle-fille et de son cher petit-fils, ayant vainement cherché le bonheur pendant sa vie et n'ayant trouvé le calme et l'apaisement que dans la mort.

On aurait dû graver sur sa tombe l'épitaphe que Mme de Boufflers avait composée pour elle-même :

A la fin je suis dans le port
Qui fut de tout temps mon envie ;
Car j'avais besoin de la mort
Pour me reposer de la vie.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

1787

CHAPITRE V

1788-1790

CHAPITRE VI

1790-1791

CHAPITRE VII

1791

Mai à décembre.

CHAPITRE VIII

1792

Janvier-juin.

CHAPITRE IX

1792

Janvier-juin.

CHAPITRE X

1792

Janvier-juin.

CHAPITRE XI

1792

Juin-décembre.

CHAPITRE XII

1793

Janvier-juillet.

CHAPITRE XIII

1793

Juillet-août.

CHAPITRE XIV

Décembre 1793-janvier 1794.

CHAPITRE XV

1794

CHAPITRE XVI

1794

CHAPITRE XVII

Janvier-septembre 1795.

CHAPITRE XVIII

Septembre-décembre 1793.

CHAPITRE XIX

1796

CHAPITRE XX

Janvier à juin 1797.

CHAPITRE XXI

Juillet à décembre 1797.

CHAPITRE XXII

1798

CHAPITRE XXIII

1799-1800

CHAPITRE XXIV

1801-1803

CHAPITRE XXV

1804

Janvier à juin.

CHAPITRE XXVI

1804

Juillet à décembre.

CHAPITRE XXVII

1805-1810

CHAPITRE XXVIII

1810-1812

CHAPITRE XXIX

1813

CHAPITRE XXX

1814

Février à octobre.

CHAPITRE XXXI

Octobre 1814 à juillet 1815.

CHAPITRE XXXII

1815

Juillet à décembre.

CHAPITRE XXXIII

1816

Janvier à décembre.

CHAPITRE XXXIV

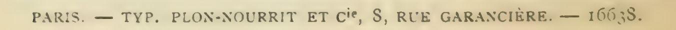
1817-1820

CHAPITRE XXXV

1821-1825

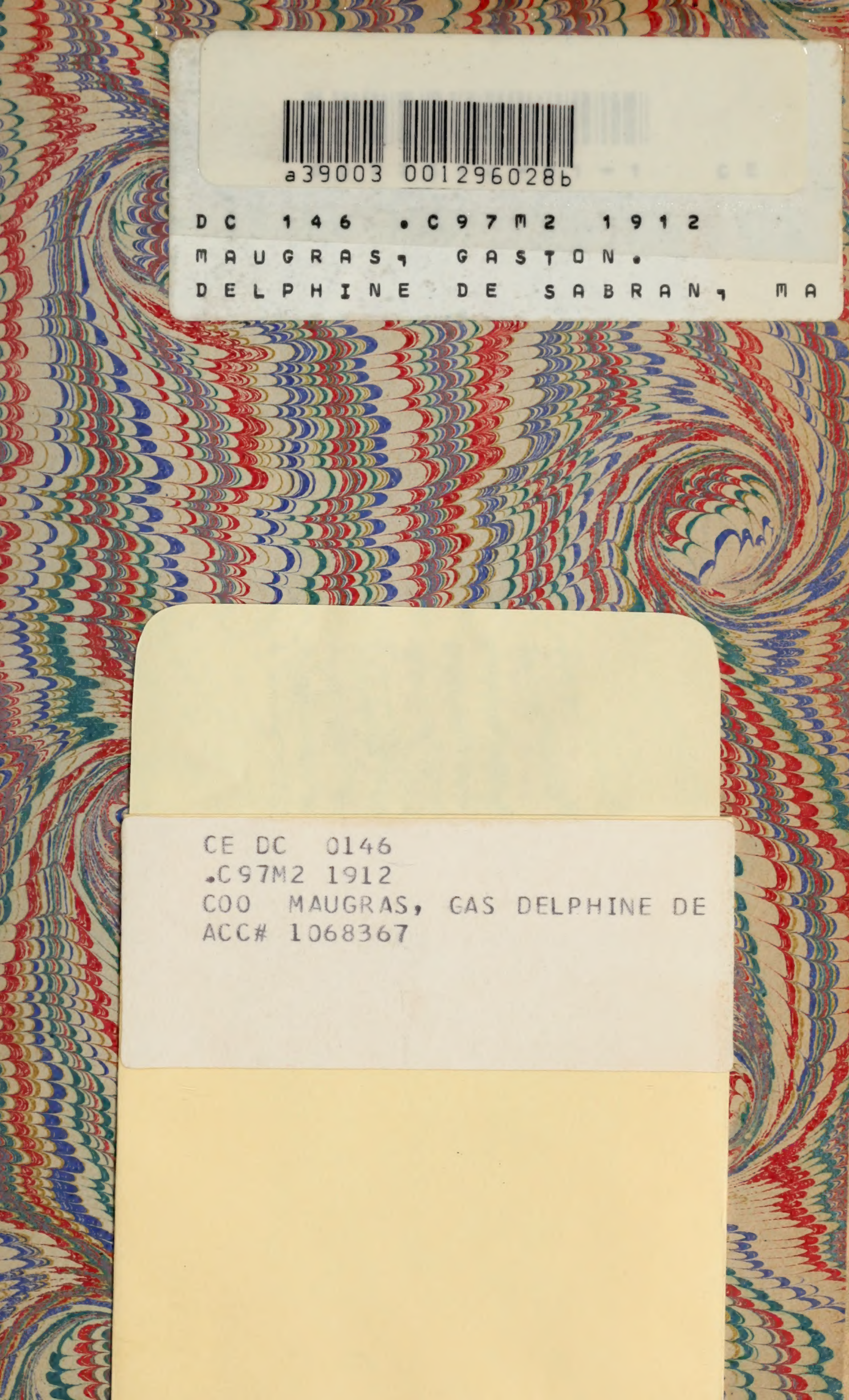
CHAPITRE XXXVI

1826



PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 16638.




a39003 001296028b
DC 146 .C97M2 1912
MAUGRAS, GASTON.
DELPHINE DE SABRAN, MA
CE DC 0146
.C97M2 1912
COO MAUGRAS, GAS DELPHINE DE
ACC# 1068367

